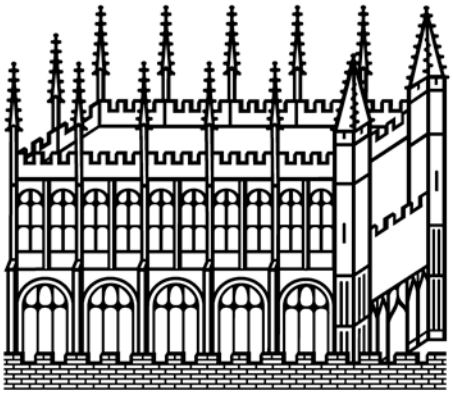


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

REP. F 15 610.
1/M 11 A. 1

BIBLIOTHÈQUE PLON

LE

CHALET DES PERVENCHES

Droits de reproduction et de raduction réservés pour tous pays.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24922.

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

LE CHALET DES PERVENCHES

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 JUL 1965
OF OXFORD
LIBRARY

LE CHALET DES PERVENCHES

I

C'est le soir d'une chaude journée d'été.

Le soleil a disparu derrière le cap Ferret. Le vent du large se lève, et les grands pins de la forêt frissonnent sous la rafale qui accourt de l'Atlantique. De longues et minces vagues blanches commencent à rider la nappe bleue de cette mer intérieure qu'on nomme le bassin d'Arcachon. Chassées par le gros temps, les barques filent comme des mouettes pour rentrer au mouillage de la Teste.

Au sommet de la haute dune qui domine les villas et les hôtels alignés le long de la plage, le Casino étincelle de lumière. On y dansera cette nuit, car la saison *bat son plein*, comme disent les journaux du *high life*. L'orchestre prélude déjà. Les hommes se promènent sur la vaste terrasse, en regardant défiler les belles dames qui arrivent à la file, en toilette de bal. Il y a là surtout des Parisiens et des Espagnols, mais il y a aussi des Bordelais, et ceux-ci ne sont pas les moins gais.

Parmi ces élégants de tout âge et de tous les pays circule un garçon bien tourné, porteur d'une figure en lame de couteau, avec un nez busqué, de grands yeux noirs pleins de feu et des moustaches en croc. Tout à fait le type de d'Artagnan. Un Gascon de pure race. En dépit de sa distinction native et de l'aplomb naturel aux enfants de l'Aquitaine, il a l'air un peu embarrassé, au milieu de ces corrects gentlemen, habillés à la dernière mode de Trouville ou de Biarritz. Il échange, au passage, des saluts avec quelques-uns, mais on voit bien qu'il n'est pas de leur coterie.

Tout près de lui, s'est formé un cercle de cinq ou six mes-

sieurs fumant des cigares qui sentent bon et parlant assez haut pour qu'il les entende. Un vieux beau leur donne le ton, et les autres rient en chœur quand il lâche une bonne méchanceté.

— Parions, dit-il, que la belle marquise de Briouze ne viendra pas. Son mari l'a laissée au chalet des Pervenches. Il est déjà assis à une table d'écarté où il *fait la chouette* dans les grands prix. Ce viveur d'un autre âge est incorrigible. Pendez-vous, mon cher Roland ! Vous ne verrez pas, ce soir, l'incomparable Dolorès.

— Je m'en consolerai sans peine, répliqua l'interpellé en haussant les épaules. Cette Andalouse francisée me plaît médiocrement. Je n'aime que les blondes.

— Bon ! mais ses millions vous plairaient, je pense. Mme de Briouze serait un superbe parti, si elle devenait veuve.

— Briouze n'a pas la moindre envie de mourir, et, s'il mourait, Mlle Nicole, sa fille d'un premier lit, hériterait de lui, naturellement. Quant à la fortune personnelle de sa femme, je n'y crois guère. Les millions en Espagne et les châteaux en Espagne, c'est tout un.

— Pas toujours. Don Manoël de Barancos, père de la triomphante marquise de Briouze, deuxième du nom, était fort riche, je le sais.

— C'est la grâce que je souhaite à votre Dolorès ; mais ce n'est pas une raison pour que je lui fasse la cour. D'ailleurs, la place est prise.

— A Paris, oui... par le vicomte de Saint-Osvin... c'est connu... Mais à Arcachon?

— A Arcachon aussi, mon cher. La marquise ne chôme jamais..., pas même en villégiature. Et ce qu'il y a d'amusant, c'est que cet excellent Briouze n'y voit rien. Il a pourtant beaucoup vécu, et il devrait s'apercevoir qu'on lui fait ce qu'il a fait jadis à beaucoup d'autres.

— Ah ! elle a un amant ici? qui donc?

— Un Bordelais taillé en force, qui manque un peu de distinction, mais qui a des qualités solides qu'elle apprécie beaucoup. Vous ne connaissez que lui. Il passe son temps à cheval sur la route du Moullo, et la dame se met sur la galerie de son chalet pour le voir caracoler. En ce moment, il est au Casino, il *ponte* à l'écarté contre le marquis, et il gagne outrageusement. Le proverbe que vous savez n'a pas le sens commun.

— Très drôle ! ricanèrent les gommeux qui écoutaient ces médisances.

— Comment êtes-vous si bien informé? demanda le vieux beau qui avait commencé le feu.

— Je n'ai eu qu'à ouvrir les oreilles. Cet amant d'occasion est discret comme un coup de canon et vantard comme un vrai riverain de la Garonne. Il est ravi qu'on sache qu'il a fait la conquête d'une marquise de très bon aloi, et il lâche volontiers des propos qui pourraient lui coûter cher, si elle savait qu'il les tient, car elle est vindicative en diable. Cet intrigant de Saint-Osvin a su prendre avec elle la garde haute, et elle souffre tout de lui ; mais elle ne supporterait pas qu'un provincial la compromît... un monsieur dont le nom finit en *ac* et qui a un accent impossible.

— Bon ! j'y suis... c'est M. Gémozac... un brun aux larges épaules... Je comprends qu'il ait plu à une Espagnole incandescente. Quelle est la situation sociale de ce casseur de cœurs?

— Il doit vendre du vin. Tous les Bordelais vendent du vin. Du reste, si vous tenez à le savoir, vous pouvez le lui demander, car le voilà qui sort du Casino. Cette fois, le proverbe a raison... quand on parle du loup...

— Merci ! je ne tiens pas à me renseigner sur sa profession.

— Il s'en va sans doute parce que Mme de Briouze n'est pas venue.

— Ou parce qu'il a envie de garder l'argent qu'il a gagné à son mari. Mais le vent fraîchit... on s'enrhume ici... Si nous rentrions? Nous pourrions faire un bac.

— C'est une idée ! s'écrièrent les causeurs.

Et ils s'acheminèrent vers la salle de jeu.

Le jeune homme qui ressemblait au d'Artagnan des *Trois Mousquetaires* n'avait pas perdu un mot de cette conversation, et il connaissait les gens dont ces messieurs parlaient avec tant de désinvolture. Il rencontrait souvent au Casino Mme et Mlle de Briouze. Il avait même dansé deux ou trois fois avec mademoiselle. Il la trouvait charmante ; il avait osé le lui dire, et elle ne s'était pas fâchée.

Mais il connaissait surtout ce Gémozac qu'on venait de traiter si lestement. Ils étaient de Bordeaux tous les deux. Gémozac avait vu le jour en Paludate, et Aurélien Biscaros était né rue Fondaudége. Ils avaient fait ensemble leurs études

au lycée du cours des Fossés, et leurs farces de jeunesse au Moulin-Rouge du boulevard de Caudéran. Mais ils ne se ressemblaient pas plus au moral qu'au physique. Biscaros avait toutes les qualités des Gascons. Il était brave, ardent, plein de cœur et d'esprit. Gémozac avait tous leurs défauts. Vantard, hâbleur et vaniteux, il ne songeait qu'à faire parler de lui, et, toujours disposé à lâcher la proie pour l'ombre, il tenait moins à avoir pour maîtresse une femme du meilleur monde qu'à passer pour être son amant. Paraître, c'était sa devise. Du reste, il n'était pas poltron, — personne ne l'est dans ce pays-là, — mais il faisait volontiers parade de sa bravoure, et il avait sans cesse le poing sur la hanche.

Biscaros, qui le connaissait à fond, ne croyait qu'à moitié aux bonnes fortunes dont il se targuait et doutait très fort qu'il eût subjugué une grande dame qu'entouraient à Paris des adorateurs beaucoup mieux posés que M. Sobieski Gémozac, — car il s'appelait de son petit nom Sobieski, et il n'était pas le seul à Bordeaux ; on n'a jamais su pourquoi.

Biscaros n'admettait pas volontiers que la belle-mère de Mlle Nicole de Briouze eût des amants, et il accusait les causeurs de l'avoir calomniée. Du reste, Gémozac ne s'était jamais vanté devant lui de cette bonne fortune, enviable entre toutes, peut-être parce qu'il avait deviné que son camarade Aurélien nourrissait en secret un tendre sentiment pour la charmante fille du marquis.

Biscaros se hâta de profiter de l'occasion qui se présentait de questionner ce conquérant. Il alla droit à lui, et il l'aborda au moment où il traversait l'esplanade, le chapeau sur l'oreille et le jarret tendu, comme un capitan de l'ancienne comédie italienne.

— *Té!* s'écria Gémozac, *té* voilà, mon *pétit* ! Tu arrives justément quand *jé* m'en vais.

Gémozac n'aurait pas pu nier son origine. Dans sa bouche, tous les *e* prenaient l'accent aigu et les syllabes les plus muettes devenaient sonores. Il faisait vibrer les *r*, tout au contraire des Provençaux, qui les font ronfler. Et s'il ne saupoudrait pas de *sandis* et de *cadédis* son langage sautillant, c'est que ces jurons d'autrefois sont démodés, même en Gascogne.

— Et pourquoi t'en vas-tu si tôt? demanda Biscaros, qui n'avait, lui, qu'une pointe d'accent, juste assez pour donner

du mordant à ce qu'il disait. Il est à peine dix heures. Depuis quand te couches-tu comme les poules?

— D'abord, mon bon, *jé né* vais pas *mé* coucher, répliqua d'un air fin le Sobieski de Paludate. Et puis, *jé* viens *dé* lever à l'écarté sept mille francs — il prononçait *setté* millé — et *jé* prétends les garder. *Jé* fais charlemagne.

— Tu fais bien, mais...

— *Jé* les ai gagnés au marquis *dé* Briouze... et *jé* les emploierai à faire prochainement un *pétit* voyage à Paris... C'est *cé* monsieur qui *lé* payera... C'est amusant, hein?

— Je ne vois pas en quoi c'est amusant.

— Suffit! *Jé* m'entends. Tu *dévrais* y venir avec moi, à Paris.

— Je n'ai pas les mêmes raisons que toi de m'offrir un voyage d'agrément. Je n'ai pas gagné au jeu.

— Et tu *né* connais personne dans la capitale? Ça *né* fait rien, *jé té* présenterai.

— Je ne te savais pas si répandu dans le monde parisien.

— *Jé* vais m'y répandre. J'en ai les moyens.

— Tous mes compliments, cher ami... et merci de ton bon vouloir... mais je me trouve bien ici et j'y resterai jusqu'à la fin de la saison.

Les deux amis marchaient en causant, et après avoir traversé le jardin du Casino, ils étaient arrivés à une barrière devant laquelle passe une route qui va de la plage à la *Ville d'hiver :* une longue suite de villas et de chalets disséminés sous les pins.

— Alors, tu rentres au *Grand Hôtel d'Arcachon?* demanda Gémozac.

— Mon Dieu, oui! répondit Biscaros. Et toi?

— Moi, *jé* vais du côté opposé.

— En pleine forêt!... en pleine nuit!... avec sept mille francs dans ta poche!... Tu ne sais donc pas qu'on a attaqué et dévalisé avant-hier un monsieur qui sortait du jeu?

— Peuh!... un gommeux de Paris... Moi, *jé né* crains rien.

— Es-tu armé, au moins?

— J'ai mes deux poings, *té!*

— Tes deux poings ne te préserveraient pas d'un coup de fusil. Mais que diable vas-tu chercher par les chemins à l'heure qu'il est?

— *Jé* vais voir s'il y a une lettre pour moi... à mon bureau de poste.

— Quelle bête plaisanterie !

— *Jé né* plaisanté pas. J'ai là-bas, sous bois, uné boîte aux lettres où *jé* prends tous les soirs ma correspondance.

— Ta correspondance? s'écria Biscaros ; avec qui?

— Ça, mon *pétit*, c'est mon *sécret*, répondit Gémozac en se rengorgeant.

— Bon... tu voudrais me faire accroire que tu as une intrigue avec une des belles dames qui habitent la ville d'hiver. Blagueur, va !

— Possible *qué jé* blague. *Jé né té* dirai rien *dé* plus. *Jé* suis discret.

— On le voit bien, dit ironiquement Biscaros. Je ne te questionnerai pas davantage. Mais tu ferais mieux de convenir que tu as rendez-vous sous un pin avec la fille d'un résinier. Il y en a de très jolies... seulement, il ne fait pas bon s'y frotter, car leurs pères et leurs amoureux ne badinent pas. Et tu devrais me permettre de t'accompagner. Au cas où un jaloux te tomberait dessus, je pourrais te donner un coup de main.

— Inutile, mon cher. *Jé né* fréquenté pas les résinières, et si j'ai jamais maille à partir avec un mari, *cé séra* sur *lé* pré, l'épée à la main. Mais, *cé* soir, tu *mé* gênerais, comprends-tu?

— Parfaitement. Je te conseille pourtant d'ouvrir l'œil en route, car depuis quelque temps, je te le répète, la forêt n'est pas sûre. Il est venu des rôdeurs étrangers qui guettent les promeneurs noctambules pour les détrousser, et tu serais de bonne prise, puisque tu es cousu d'or.

— D'or, *cé* n'est pas *lé* mot. J'ai *uné* cinquantaine *dé* louis dans mon gousset et six beaux billets *dé* mille dans mon portefeuille, dont *jé* n'aurai *qué* faire cette nuit. Veux-tu *mé* rendre *lé* service *dé mé lé* garder jusqu'à demain matin? Tu dormiras quand *jé* rentrerai au Grand Hôtel, mais *jé* viendrai *té* réveiller dès l'aurore.

— Comme tu voudras. Du moins, si l'on te dévalise dans la forêt, tu ne perdras pas tout.

— Oui, c'est plus prudent... Voilà l'objet... il y a là *dédans dé* quoi passer à Paris trois mois agréables. *Jé té* confie ma fortune et l'avénir *dé* mes amours. Mais... dis donc !... si l'on t'attaquait, toi?...

— A cinq minutes du boulevard de la Plage? Il n'y a pas de danger... et, d'ailleurs, je réponds des six mille.

— Oh ! *jé né* suis pas inquiet. Tu es bon pour cent mille écus que tu as hérités *dé* ton père. *Lé* mien *né* m'en a pas laissé autant, mais *jé* sais *mé* contenter *dé* peu, et *cé* n'est pas la richesse qui fait *lé* bonheur. « Les femmes..., les femmes... il n'y a que ça ! » fredonna Gémozac sur un air d'Offenbach. Et quand on leur plaît, on peut se consoler *dé* n'avoir *qué dé* petites rentes. Sur ce, mon bon, *jé té* quitte. On m'attend, et *jé né* veux pas manquer l'heure du berger.

Ayant dit, le victorieux Gémozac déposa entre les mains de son camarade le portefeuille garni de billets de banque et se mit à grimper la pente du chemin qui monte vers la Ville d'hiver.

Biscaros n'avait qu'à descendre en sens inverse pour rentrer au Grand Hôtel d'Arcachon, mais il ne se pressa pas de prendre cette direction. Il resta planté sur ses jambes, au milieu de la route, à suivre des yeux Gémozac, qui s'en allait au pas accéléré.

La lune brillait par intervalles, entre les nuages chassés par le vent, et éclairait la haute stature du conquérant bordelais. Biscaros était très perplexe. Il démêlait un fond de vérité à travers les vantardises de son ami, et il commençait à croire que les causeurs de la terrasse ne se trompaient pas en affirmant qu'il était l'amant de la marquise. La ridicule histoire de la boîte aux lettres sous bois avait sans doute été inventée par Gémozac pour cacher un rendez-vous donné par Mme de Briouze au *Chalet des Pervenches*. Ce chalet, elle ne l'habitait pas seule : sa belle-fille, Nicole de Briouze, y demeurait aussi. Et l'idée que Gémozac allait s'y introduire nuitamment, avec la complicité de cette marquise dévergondée, troublait et irritait le sentimental Aurélien.

Mlle Nicole, au bal du Casino, avait fait sur lui une profonde impression. Il ne s'avouait pas encore à lui-même qu'il l'aimait déjà, mais il souffrait de penser que l'adultère entrait sous le toit où dormait la chaste et charmante jeune fille qui lui tenait au cœur. Son instinct d'amoureux le poussait à vérifier le fait, et l'occasion était belle pour savoir à quoi s'en tenir. Il n'avait qu'à suivre Gémozac. Il hésitait pourtant. Cet espionnage lui répugnait. Pour se débarrasser des scrupules qui l'arrêtaient, il se dit que Gémozac risquait d'être assailli

en route, et qu'il aurait peut-être besoin d'être secouru contre les malandrins dont on parlait beaucoup, depuis quelques jours, dans cet honnête et paisible pays d'Arcachon. Biscaros venait de se rappeler qu'en prévision d'une mauvaise rencontre, il s'était muni d'un bon revolver garni de six cartouches. En se promenant sur la plage, avant de monter au Casino, il s'était amusé à envoyer une balle à une mouette qu'il avait manquée ; mais il lui restait encore cinq coups à tirer, c'est-à-dire de quoi mettre en fuite ou coucher par terre toute une bande de brigands. Ce raisonnement le décida.

— Il faut que j'en aie le cœur net, dit-il entre ses dents ; Gémozac ne s'apercevra pas que je le suis, et, si je le vois entrer au chalet des Pervenches, je serai fixé.

Ses projets s'arrêtaient là, car, assurément, il ne songeait pas à dénoncer au marquis les coupables amours de la marquise ; mais il voulait voir.

Gémozac avait déjà fait du chemin. Il allait atteindre le point culminant de la montée, et c'était à peine si Biscaros distinguait encore sa silhouette colossale. Le ciel s'assombrissait de plus en plus, et, dans l'obscurité, il est malaisé de ne pas perdre de vue un marcheur qui a de l'avance. Il s'agissait de ne pas se laisser distancer et de ne pas trop se rapprocher, car Gémozac, s'il s'était aperçu que son camarade le suivait, aurait probablement cherché à le dépister. Biscaros, qui avait de bonnes jambes et de bons yeux, sut manœuvrer de façon à éviter les deux inconvénients. Il se mit à courir jusqu'au sommet de la côte. Quand il l'eut atteint, il revit Gémozac qui descendait tranquillement le revers opposé de la colline, et il fit comme lui. Les routes qui sillonnent la forêt d'Arcachon sont tracées dans le sable, et le sable amortit les pas. D'ailleurs, la bourrasque s'était déclarée tout à fait, et le craquement des pins qu'elle courbait couvrait tous les autres bruits.

Où allait, par un temps pareil, cet endiablé Gascon de Gémozac? Biscaros doutait encore que ce fût au chalet des Pervenches, car, la nuit, tous les chemins se ressemblent, et Biscaros n'avait jamais passé qu'en plein jour devant cette villa, occupée depuis deux mois seulement par M. de Briouze et les siens. Et même, après réflexion, il inclinait de nouveau à penser que Gémozac, en se lançant dans cette expédition

nocturne, n'avait songé qu'à se poser en séducteur, et qu'après un tour du côté de la Ville d'hiver il allait rentrer bourgeoisement à Arcachon.

Gémozac, cependant, avait l'air de savoir où il allait, car il avançait sans hésiter, et déjà il avait tourné à gauche, puis à droite, avec l'assurance d'un monsieur qui connaît parfaitement le terrain où il marche.

Biscaros, moins familiarisé avec les chemins forestiers, avait peine à le suivre, et il se demandait s'il n'allait pas y renoncer, lorsqu'il s'aperçut que Gémozac modérait son allure.

A ce moment, la tempête, qui redoublait de violence, balaya tout à coup les nuages, et la lune éclaira le paysage.

Une villa majestueuse apparut au milieu des pins dont les troncs, balafrés par les entailles des résiniers, se dressaient comme des géants blessés. Cette fois, Biscaros reconnut le chalet des Pervenches et s'arrêta net pour observer de loin les mouvements de son inquiétant camarade. Comment l'aventure allait-elle finir? Évidemment, Gémozac n'était pas venu là pour rien. On l'attendait sans doute. Mais qui l'attendait? Une idée passa par l'esprit de l'amoureux Aurélien, l'idée que Gémozac venait pour Mlle de Briouze ; mais il la chassa bientôt, cette idée désolante. Quelle apparence que ce garçon vulgaire eût séduit une jeune fille bien née et bien élevée? Il était plutôt fait pour plaire à une femme de chambre.

Et, au chalet des Pervenches, il y en avait une que Biscaros avait remarquée en passant par là, une Cadichonne merveilleusement jolie. — La Cadichonne est la grisette de Bordeaux, un type qui tend à disparaître. — Celle-là s'appelait Bernadette, et elle n'était au service de Mlle Nicole que depuis l'arrivée à Arcachon de la famille de Briouze, qui l'avait recrutée dans le pays.

— Bon ! se dit Aurélien en se frottant les mains, la grande dame de ce pauvre Sobieski est une soubrette !... Parbleu ! je m'en doutais... j'en suis ravi et je lui pardonne ses blagues... quoique vraiment ce ne soit pas beau de compromettre la marquise en bavardant comme il le fait partout.

Après un très court temps d'arrêt, le Sobieski en question venait de se jeter brusquement hors de la route et se dirigeait non pas vers la villa, mais vers un grand pin qui s'élevait, isolé des autres, comme une sentinelle avancée, un pin large-

ment fendu, avec, au bas de la fente, un godet de faïence destiné à recueillir la résine.

— Parfait ! pensa Biscaros de plus en plus rassuré, sa Cadichonne l'attend derrière ce gros arbre. Elle lui a donné rendez-vous en plein air. C'est une idylle landaise.

Il regarda le chalet, et il n'y vit briller qu'une toute petite lumière, à une fenêtre du premier étage, — un signal, peut-être. Il était fixé maintenant et il pouvait laisser Gémozac à son amourette champêtre ; mais, par curiosité pure, il attendit encore un peu avant de rebrousser chemin pour aller se coucher. Il vit alors son entreprenant ami s'approcher du vieux pin en marchant à pas de loup, mais la Cadichonne ne se montra point.

Gémozac, du reste, ne paraissait pas la chercher. Gémozac se mit à palper le tronc en levant les bras, et Biscaros, intrigué par cette pantomime inexplicable, se reprit à croire qu'il s'était trompé dans ses dernières conjectures et que Bernadette n'attendait pas là son robuste galant. Que cherchait donc le beau Sobieski? Tout semblait indiquer que les occupants de cette villa silencieuse dormaient déjà, à l'exception de la personne qui habitait la chambre éclairée. Était-ce pour annoncer son arrivée qu'il gesticulait ainsi, et allait-il se glisser jusqu'au chalet pour y entrer par un escalier dérobé?

Biscaros n'y comprenait plus rien ; mais le dénoûment ne se fit pas attendre.

Un éclair brilla sous les arbres, un éclair accompagné d'une détonation. Gémozac poussa un cri, chancela, essaya de se cramponner au tronc, recula en tournoyant et tomba comme une masse.

Le premier mouvement n'est pas toujours le bon. Biscaros se précipita au secours de son ami, et il eut lieu de regretter plus tard de n'avoir écouté que son cœur et de ne pas s'être lancé d'abord à la poursuite du meurtrier, au risque de recevoir une balle.

Ce ne fut certes pas la crainte de s'exposer à ce danger qui le retint, car ce meurtrier, caché dans le bois, pouvait tout aussi bien tirer sur lui pendant qu'il relèverait Gémozac.

Biscaros trouva ce malheureux gisant au pied du vieux pin et ne donnant d'autres signes de vie qu'un râle d'agonie et des tressaillements convulsifs.

Il s'agenouilla, défit précipitamment les vêtements et reconnut que Gémozac avait été frappé en pleine poitrine. Une large tache noirâtre maculait la chemise, et le sang coulait d'une blessure qui avait troué la peau un peu au-dessous de la clavicule droite. A chaque effort que le pauvre Sobieski faisait pour respirer, une écume rouge lui montait aux lèvres. Le projectile avait traversé le poumon de part en part et était sorti par le dos, en brisant l'omoplate. Le coup avait dû être tiré de très près, et il avait fait si peu de bruit que l'arme était sans doute de petit calibre. Et cependant Biscaros n'avait aperçu qu'une lueur rayant les ténèbres. L'homme qui avait fait feu était resté invisible.

Biscaros souleva Gémozac, l'adossa au tronc de l'arbre balafré, l'entoura de ses bras pour le soutenir et appela plusieurs fois le moribond, qui ne répondit que par un profond soupir. Le dernier souffle de vie s'exhala dans ce dernier gémissement. La tête s'inclina sur l'épaule, et le corps retomba lourdement sur le sol ensanglanté.

Une coulée de pièces d'or s'échappa de la poche béante où Gémozac, en quittant le jeu, avait serré les louis gagnés à M. de Briouze, et s'éparpilla parmi les brindilles desséchées qui formaient comme une litière sous le dôme de la futaie résineuse.

Biscaros ne songea guère à ramasser ce trésor égrené, mais il ne pouvait pas laisser là son infortuné camarade. Il ne se dit pas qu'il serait prudent de quitter la place et de taire cette sinistre aventure. Personne alors ne saurait qu'il avait été témoin du crime, et l'on ne s'aviserait pas de l'interroger. Il ne fit pas ce calcul égoïste. Il pensa que tout espoir de ranimer Gémozac n'était peut-être pas perdu, que la villa des Pervenches était à cinquante pas de là et qu'il y trouverait assistance, ne fût-ce que pour emporter un cadavre qu'il ne voulait pas abandonner aux carnassiers nocturnes. Il se releva d'un bond et il courut à la villa.

Elle était construite sur le modèle du chalet Pereire, le plus vaste et le plus beau de tous ceux qui bordent la plage ; une maison de bois et de briques, agrémentée de balcons ouvragés, entourée de galeries extérieures et percée d'une multitude de portes et de fenêtres. Toutes ces ouvertures étaient closes, et la lumière qui brillait tout à l'heure au pre-

mier étage avait disparu. Mais il était invraisemblable que tout le monde dormît dans ce château rustique. En admettant que la marquise et sa belle-fille fussent déjà couchées, les domestiques devaient être encore sur pied pour attendre le marquis, attardé au Casino.

Sans prendre le temps de chercher la sonnette, Biscaros se mit à marteler de coups de poing la porte principale du rez-de-chaussées. La porte ne s'ouvrit pas. Il cria de toutes ses forces en appelant à l'aide. Personne ne vint. Il fallait qu'on eût le sommeil dur à la villa des Pervenches.

Biscaros, découragé, finit par croire que Mme et Mlle de Briouze s'étaient décidées sur le tard à se rendre au bal du Casino, et que leurs gens, y compris la Cadichonne Bernadette, avaient profité de l'absence des maîtres pour aller se divertir ailleurs. La lumière qu'il avait aperçue était sans doute celle d'une veilleuse qui venait de s'éteindre, faute d'huile.

L'assassin avait eu le temps de fuir. Probablement il était déjà loin, et ce n'était pas la peine de courir après lui. Biscaros n'avait donc rien de mieux à faire que de gagner en toute hâte Arcachon, où il trouverait à qui parler : des agents et un commissaire de police, des gendarmes, voire un magistrat de sa connaissance, venu de Bordeaux prendre les bains de mer pendant les vacances du tribunal, et logé comme lui au Grand Hôtel. Requis par un témoin du crime, tout ce personnel judiciaire se transporterait sur le terrain et procéderait à des constatations qui pourraient aboutir à l'arrestation du meurtrier. Cet espoir était la seule consolation qui restât à Biscaros, navré d'avoir perdu son ami. Il ne le ressusciterait pas, mais du moins il contribuerait à le venger.

Il avait bien songé un instant à aller demander du secours dans les villas du voisinage ; mais ce secours, s'il l'obtenait, ne modifierait guère la situation. Il persista donc dans sa résolution d'aller chercher main-forte à Arcachon. Seulement, il voulut, avant de quitter la place, tâcher encore une fois d'entrer en communication avec les gens du chalet des Pervenches, qui ne refuseraient pas de garder le corps de Gémozac jusqu'à ce que la justice arrivât.

Il avait sa façade principale du côté de la route, ce chalet silencieux, mais il devait en avoir une autre du côté de la

forêt. Biscaros entreprit d'en faire le tour, afin d'essayer de nouveau d'attirer l'attention de ceux qu'il n'avait pas réussi à réveiller en les appelant. Cette seconde tentative ne réussit pas mieux que la première. Il eut beau frapper et crier. Rien ne bougea dans l'intérieur de la villa, et il dut renoncer à se faire entendre.

Il ne lui restait qu'à reprendre le chemin de la plage, et pour cela il lui fallait passer près du mort.

Au moment où il venait de tourner l'angle du chalet, derrière lequel il n'était pas resté dix minutes, il s'arrêta, stupéfait, en apercevant un homme penché sur le cadavre, qu'il avait tout l'air de fouiller. Cet homme ne pouvait être que l'assassin revenu sur ses pas pour dépouiller sa victime, pendant la courte absence de Biscaros. C'était le comble de l'audace et la preuve certaine qu'il avait tué Gémozac pour le voler.

Biscaros ne réfléchit pas que ce misérable était armé, puisqu'il venait de tuer d'un coup de feu le pauvre Sobieski, et il oublia qu'il s'agissait de le prendre en flagrant délit.

Biscaros était plein de courage, mais en cette occasion il manqua de sang-froid, car au lieu de s'approcher tout doucement pour mettre la main au collet du brigand qui lui tournait le dos et qui ne l'aurait pas vu venir, il courut à lui, le revolver au poing, en criant à pleine voix :

— Rends-toi, scélérat, ou tu es mort !

L'homme, averti par cette menace retentissante, se releva prestement et s'enfuit à toutes jambes à travers les pins, sans essayer de se défendre et sans regarder derrière lui.

Biscaros n'avait plus qu'un moyen de l'arrêter, et il en usa. Il n'était guère qu'à vingt-cinq pas du fuyard, et il le voyait très bien, à la clarté de la lune, momentanément dégagée des nuages qui passaient. Il l'ajusta, et quand il crut le tenir au bout du canon de son revolver, il pressa la détente.

Par malheur, à ce moment, la lune s'éclipsa derrière une nuée voyageuse, et l'homme disparut dans l'ombre projetée par les grands arbres. Il n'était pas tombé et il courait de plus belle, car Biscaros entendait craquer les branches sous les pas précipités de ce lâche coquin. Peut-être avait-il été atteint, mais il ne l'était pas assez sérieusement pour l'empêcher de se dérober, et c'eût été une folie que de le poursuivre au plus épais de la forêt, où il pouvait s'embusquer et tirer à bout

portant. C'était sans doute dans l'intention d'y attirer son adversaire que le bandit s'était abstenu de rendre feu pour feu. Il tenait à ne pas le manquer.

Biscaros, qui avait déjà recouvré toute sa présence d'esprit, devina ce plan, et, au lieu de pousser plus loin, il rebroussa chemin. Il revit son ami étendu à la place où il avait été frappé et il eut l'idée que le meurtrier, craignant de ne l'avoir pas tué roide, était revenu l'achever à coups de couteau.

Biscaros voulut s'assurer du fait et courut au cadavre qu'il trouva dans la position où il l'avait laissé, la face tournée vers le ciel et les bras étendus en croix.

Les yeux, grands ouverts, semblaient le regarder pour demander vengeance. L'étroite blessure qui trouait la poitrine ne saignait plus, et Gémozac n'en avait pas reçu d'autre.

Biscaros, à genoux, l'examina de près et n'eut pas de peine à constater que le vol avait suivi le meurtre, un quart d'heure après le premier coup de pistolet. Les poches du gilet avaient été retournées et vidées. L'or qui s'était répandu au moment où Gémozac était tombé, l'or gagné au marquis de Briouze, avait disparu. L'assassin avait complété son œuvre criminelle en détroussant l'homme qu'il avait tué, et il n'avait rien laissé : rien qu'un louis qui s'était sans doute échappé de ses doigts pendant l'opération et qui brillait sur le pantalon noir du mort.

Biscaros se garda bien d'y toucher, à ce louis, oublié par le brigand qu'il avait surpris. C'était une pièce de conviction qui pourrait aider les magistrats à reconstituer l'horrible scène du cadavre fouillé par le meurtrier.

Mais Biscaros ne put pas se décider à abandonner ce pauvre corps sans s'assurer qu'il n'y restait pas un souffle de vie. Il n'avait pas toujours eu à se louer de Gémozac, mais il avait été son camarade, et en ce moment il ne se souvenait que de ses qualités. Il pencha son visage sur le sien pour s'assurer qu'il ne respirait plus, et sans lâcher le revolver qu'il tenait de sa main droite, il mit son autre main sur la poitrine, à l'endroit du cœur. Le cœur avait cessé de battre, et le mort était déjà froid. Biscaros n'avait plus qu'à s'éloigner de cette clairière sinistre.

Mais il se demandait s'il ne ferait pas mieux de rester là jusqu'au retour de M. de Briouze, qui finirait bien par rentrer

à sa villa, quand il aurait perdu tout son argent à l'écarté, et si la course qu'il voulait entreprendre à la recherche des magistrats et des gendarmes n'allait pas lui porter malheur.

Il en était encore à délibérer, lorsque deux poings vigoureux s'abattirent sur ses épaules.

— Nous le tenons ! cria une grosse voix. Cette fois, il ne nous échappera pas, car le voilà pris sur le fait.

— Relevez-le et mettez-lui les menottes, dit une autre voix moins rude.

Biscaros s'attendait si peu à cette agression qu'il ne comprit pas tout d'abord ce qui lui arrivait, et il en fut si troublé qu'il crut un instant à un retour offensif de l'assassin ou à quelque intervention surnaturelle. Il n'avait pas entendu venir ces assaillants, qui l'avaient attaqué par derrière et empoigné avant qu'il eût le temps de se défendre. Le fracas de l'ouragan secouant les hautes branches avait couvert le bruit de leurs pas.

Il n'essaya pas de résister et il se laissa remettre sur pied par celui qui l'avait saisi au collet. Ils étaient cinq : quatre gardes forestiers en uniforme, plus un monsieur vêtu de noir des pieds à la tête et coiffé d'un képi galonné d'argent. Les gardes portaient le couteau de chasse à la ceinture et la carabine en bandoulière. Le monsieur portait, sous un long pardessus, une écharpe tricolore et s'appuyait sur une canne à pomme d'ivoire. Il avait bien la mine et la tenue d'un commissaire de police conduisant une patrouille, et il arrivait à propos, puisque Biscaros se proposait d'aller le chercher à Arcachon.

Biscaros se rassura en le reconnaissant, et il ne lui vint pas à l'esprit que ce magistrat le prenait pour un assassin.

— Lâchez-moi, dit-il sans s'émouvoir. Vous voyez bien que je n'ai pas envie de me sauver.

— Désarmez-le, commanda le commissaire.

— Ne prenez pas cette peine, répliqua Biscaros en lui présentant par la crosse le revolver qu'il tenait à la main. Maintenant, monsieur, vous ne suspecterez plus mes intentions et vous voudrez bien, j'espère, m'apprendre pourquoi vous prenez tant de précautions contre moi. Je n'ai pas, que je sache, l'air d'un malfaiteur.

— L'air n'y fait rien, grommela le commissaire en fourrant prudemment l'arme dans une poche de son pardessus.

TAYLOR

— D'accord, mais quand vous saurez qui je suis... Aurélien Biscaros, propriétaire, à Bordeaux, rue Saint-Laurent, 10.

— C'est possible ; mais moi, je suis le commissaire de police d'Arcachon. Je viens de vous surprendre à côté d'un cadavre, et mon premier devoir est de m'assurer de votre personne.

— Vous me soupçonnez donc d'avoir tué?...

— Ce monsieur qui gît à vos pieds. Oui, certes, et je crois, jusqu'à preuve du contraire, que vous seul avez pu commettre ce crime. Quand je suis arrivé, vous teniez à la main le revolver dont vous vous êtes servi. Vous n'oseriez pas nier avoir tiré le coup que nous venons d'entendre. Le canon est encore chaud.

— J'ai tiré, en effet, mais j'ai tiré sur l'assassin, et malheureusement je l'ai manqué. Il s'est jeté dans la forêt. Au lieu de m'interroger, vous devriez bien envoyer vos hommes à sa poursuite. Ils le rattraperont peut-être, si je l'ai blessé.

— Je sais ce que j'ai à faire, et je n'ai pas de leçon à recevoir de vous, répliqua sèchement le magistrat, piqué au vif. L'assassin, c'est vous. Avouez-le et dites-moi pourquoi vous avez tué cet homme.

— Je ne l'ai pas tué. Il était mon ami... mon camarade... et il est encore plus connu que moi à Bordeaux... Sobieski Gémozac, de Paludate...

— Je sais... un joueur de profession... habitué du Casino d'Arcachon. Il y était ce soir, et il y a beaucoup gagné à l'écarté. Il devait avoir de l'argent sur lui... Vous le saviez, et vous l'avez suivi quand il est sorti...

— Oui, je l'ai suivi, parce que je craignais qu'on ne l'attaquât... C'est arrivé avant-hier à un monsieur qui rentrait chez lui, après la partie.

— C'est ce fait qui m'a décidé à prendre ce soir le commandement d'une ronde de nuit. Je n'ai pas perdu mon temps, puisque je vous tiens. Il ne me reste qu'à vous conduire à Arcachon.

— Je ne demande que cela.

— Je vous procurerai bientôt cette satisfaction. Mais il faut d'abord que je complète mon enquête, et je ne puis pas y procéder en plein air.

A qui appartient cette villa?... Vous devez le savoir.

— Elle est occupée, je crois, par des étrangers... des Parisiens.

— Le marquis de Briouze et sa famille, mon commissaire, dit un des gardes.

— Eh bien ! je vais requérir ce monsieur de mettre à ma disposition une des pièces du rez-de-chaussée de sa maison. Je reprendrai là l'interrogatoire.

Le commissaire ajouta, en s'adressant aux forestiers :

— Deux de vous vont rester ici pour garder le corps pendant que j'instrumenterai dans la villa... un autre ira avertir la gendarmerie... un autre viendra avec moi pour surveiller le prévenu.

Aurélien n'était déjà plus qu'un prévenu. Cette qualification le fit tressaillir. Il comprenait maintenant le danger qui le menaçait, et l'idée de paraître devant les habitants du chalet dans la terrible situation où la fatalité l'avait jeté l'épouvantait encore plus qu'une accusation qu'il espérait bien réfuter victorieusement.

Que penserait de lui Mlle de Briouze, si elle le voyait traité comme un criminel? Et si la marquise se montrait, comment dire en sa présence que Gémozac s'était vanté d'avoir un rendez-vous dans la forêt, avec une femme du monde?

— Quoi, monsieur ! s'écria Biscaros, vous prétendez m'interroger dans cette villa? Je refuse absolument de vous y suivre.

— Vous allez m'obliger à employer la force. Mes hommes vont vous y traîner, si vous ne venez pas de bon gré.

— Faites ce qu'il vous plaira. Seulement, je vous préviens qu'on ne vous ouvrira pas.

— Qu'en savez-vous?

— J'ai frappé inutilement à toutes les portes.

— Vous !... à quel moment? et dans quel but?

— Pour demander du secours... je venais de voir tomber mon malheureux ami, et j'espérais qu'il vivait encore... j'ai appelé... personne n'est venu... Sans doute, les maîtres sont absents.

— Mais les domestiques ne sont pas couchés... il y a de la lumière.

Biscaros, qui tournait le dos à la villa, fit volte-face et fut bien étonné de voir au rez-de-chaussée deux fenêtres éclairées brillamment. C'était une véritable illumination qui ne s'étendait pas au premier étage, où l'on n'apercevait plus la moindre lueur, pas même celle d'une lampe de nuit.

Que se passait-il donc au chalet, où tout le monde dormait naguère? Maintenant, c'était à croire qu'on allait y donner une fête. Biscaros ne s'expliquait pas ce réveil subit de gens qui n'avaient entendu ni ses cris, ni les coups de revolver.

— Vous ne me soutiendrez plus qu'il n'y a personne, dit ironiquement le magistrat. Je serai très bien là dedans pour vous interroger, et j'y verrai plus clair pour rédiger mon procès-verbal.

— Mon commissaire, quelqu'un vient, murmura un des forestiers en montrant du doigt une ombre qui se glissait entre les arbres.

— Un des domestiques de la villa, sans doute... Il arrive à propos. Hé ! là-bas !... avancez !

L'ombre sortit aussitôt du bois de pins, et à la clarté de la lune, complètement dégagée de nuages, on put voir que cette ombre était une femme. Biscaros se demanda si ce n'était pas la marquise, tardivement éveillée par le bruit qui s'était fait autour du chalet, ou bien Mlle de Briouze, et son cœur se serra à la pensée de paraître entre deux gardes devant la charmante Nicole.

Il fut promptement rassuré. La femme était coiffée, à la mode du pays, d'un foulard noué très en arrière sur ses cheveux. Elle arrivait d'un pas leste, et elle ne paraissait pas du tout intimidée. Le commissaire, pressé de savoir à qui il avait affaire, vint à sa rencontre, et il ouvrait la bouche pour le lui demander, lorsqu'elle s'écria :

— *Té!* c'est *moussu* Gujan !

— Vous me connaissez? dit le commissaire stupéfait.

— Oui, bien que je vous connais !... et que vous me connaissez aussi... Vous m'avez vue toute petite... Bernadette... la fille à Ginestras, le douanier de la Teste...

— Comment ! c'est toi, gamine !... Et qu'est-ce que tu fais ici?

— Je suis en service chez le marquis de Briouze qui a loué pour la saison le chalet des Pervenches. Sa fille m'a prise comme femme de chambre, il y a deux mois.

— Et elle te permet de te promener dans les bois, la nuit?

— Elle m'a donné congé ce soir, après le dîner. J'ai été faire un tour à Arcachon, pour m'acheter des souliers fins au bazar du boulevard de la Plage, et je rentre pour désha-

biller mademoiselle, qui ne se couche jamais avant minuit. En arrivant ici, j'ai vu du monde amassé... Qu'est-ce qu'il y a donc? Est-ce que vous avez empoigné le chenapan qui a volé avant-hier sur la route du Moullo?

— Peut-être, mais, dis-moi, tu as dû entendre tirer?

— Je n'ai rien entendu que le vent dans les branches... et je n'ai pas rencontré un chat.

— Tu n'as pas peur de courir les chemins, toute seule?

— Moi? Ah ! non, par exemple ! Il n'est pas encore au monde celui qui me fera peur.

— Allons, petite, avoue que tu étais avec ton amoureux !

— Non pas. Il est loin d'ici, mon amoureux... et je ne cours pas après lui.

Évidemment, le commissaire soupçonnait Bernadette d'en savoir plus long qu'elle ne voulait dire, et ce n'était pas sans arrière-pensée qu'il la questionnait.

Mais il s'aperçut qu'il perdait son temps, et il remit à une autre occasion la suite de l'interrogatoire.

— Est-ce que tes maîtres reçoivent ce soir? demanda-t-il en indiquant les fenêtres éclairées.

— Pas plus qu'à l'ordinaire. On a allumé le lustre de la salle à manger parce qu'on attend le marquis. Il est au Casino, et il soupera en rentrant.

— Avec sa femme, je suppose?

— Madame est souffrante, et elle s'est mise au lit aussitôt après le dîner. A cette heure, il n'y a d'éveillé dans la maison que Mlle de Briouze, le valet de chambre qui servira monsieur à table et la cuisinière qui est à ses fourneaux. Le cocher est allé avec le coupé conduire le marquis au Casino, et il le ramènera... quand la partie sera finie.

— Très bien. Fais-moi le plaisir d'aller dire au valet de chambre que j'ai besoin d'un local où je sois seul.

— Poúr faire quoi?

— Pour écrire. Je ne l'occuperai pas longtemps et j'expliquerai la chose à ton maître, s'il rentre avant que j'aie terminé ma besogne.

— Bon ! vous avez arrêté quelqu'un, c'est sûr. Est-ce qu'il est là, votre prisonnier? Je voudrais bien le voir.

La scène se passait au bord de la clairière qui s'étendait

de la route au chalet, et tout près du cadavre, que masquaient les gardes groupés autour de Biscaros.

Sur un signe de M. Gujan, ils s'écartèrent. Bernadette aperçut le corps étendu sur le dos et s'écria, en joignant les mains :

— *Diou bibant!* Un mort ! sous les fenêtres de madame !

Le commissaire avait préparé ce coup de théâtre sur lequel il comptait pour arracher quelque mot imprudent à la Cadichonne, qu'il continuait à soupçonner vaguement.

Il manqua son effet. Bernadette ne fit qu'invoquer, en patois gascon, le Dieu vivant, — *Diou bibant,* — et il ne parut pas qu'elle s'émût beaucoup de voir tout à coup un cadavre à ses pieds. Elle semblait plus dégoûtée qu'effrayée de ce spectacle inattendu.

— Tu dois connaître cet homme-là? reprit M. Gujan, plaidant, comme on dit, le faux pour savoir le vrai.

— Et d'où le connaîtrais-je, le *povre?* demanda la Cadichonne. C'est un monsieur... un Parisien... ça se voit à son habillement.

— Il est de Bordeaux. Approche-toi, petite, et regarde-le de près... la lune l'éclaire en plein.

Bernadette s'avança sans hésiter, se pencha, examina attentivement le visage du mort et s'écria :

— Que si que je le connais !... C'est M. Gémozac, de Paludate.

— Justement..., et d'où le connais-tu?

— De l'avoir vu souvent passer à cheval devant la villa... et je sais son nom, parce que, une fois, il l'a dit au valet de pied qui l'avait aidé sur la route à arranger ses sangles, et il lui a donné une belle pièce de *cinque* francs.

— C'était donc vrai, pensa Biscaros, ce que disaient ces messieurs sur la terrasse du Casino... Gémozac venait parader devant la marquise...

— Il sera venu, ce soir, à pied, reprit Bernadette, et on l'aura tué pour le voler... Tenez ! le brigand qui a fait le coup a laissé tomber un louis en fouillant les poches.

— Tu as de bons yeux, petite, et tu as deviné, dit le commissaire. Et monsieur, le connais-tu? demanda-t-il en désignant Biscaros.

— Je ne l'ai jamais vu... à moins que... un jour, j'attendais mademoiselle à la porte du Casino... un jeune homme qui res-

semblait à monsieur l'a saluée... mais je ne suis pas sûre que c'était monsieur.

— Alors, tu ne sais pas son nom?

— Pas du tout.

— Tu n'as pas besoin de le savoir, conclut brusquement M. Gujan. Va nous annoncer au valet de chambre qui met le couvert et dis-lui de me préparer une table, des plumes, de l'encre et du papier.

— Dans le *hall*, alors?

— Le *hall?* répéta, avec un point d'interrogation, le commissaire.

— Oui, ça se dit comme ça à Paris. C'est une grande salle, au rez-de-chaussée, où il y a un billard et une bibliothèque.

— Précisément ce qu'il me faut.

— Alors, vous allez vous y établir avec monsieur?

— Pour une heure ou deux, je te l'ai déjà dit.

— Mais le corps... le pauvre corps qui est là... J'espère que vous n'allez pas le faire porter dans la villa.

— Le corps restera où il est... jusqu'à ce que j'aie terminé. Du reste, il est inutile que tu avertisses ces dames. Je m'expliquerai avec le marquis, s'il rentre avant que je parte. Mais fais ce que je dis... et fais vite... je n'ai pas de temps à perdre.

Bernadette s'achemina, sans répliquer, vers le chalet, et Aurélien, qui la suivait des yeux, la vit ouvrir une porte dont elle avait la clef : la porte à laquelle il avait heurté vainement.

L'aventure tournait mal pour lui. Il espérait bien se justifier, mais il donnait à tous les diables ce commissaire qui tenait absolument à verbaliser sous le toit du marquis de Briouze. Par malheur, il ne pouvait pas l'en empêcher, et il se prépara à subir cette première épreuve. Il se sentait fort de son innocence, et, pourvu que la charmante Nicole ne le vît pas sur la sellette, les suites de sa malencontreuse arrestation ne l'effrayaient pas outre mesure.

Le commissaire distribua, comme il l'avait annoncé, les rôles à ses quatre forestiers. Il en plaça deux en faction près du cadavre ; il en expédia un à Arcachon, après lui avoir donné tout bas des instructions supplémentaires que Biscaros n'entendit pas, et il garda le quatrième, qu'il tenait à avoir

sous la main. C'était vraiment une précaution inutile, car le prisonnier ne songeait ni à résister ni à fuir.

On voyait des silhouettes passer et repasser devant les fenêtres de la salle à manger, et bientôt deux autres fenêtres du rez-de-chaussée s'éclairèrent. C'était signe que le valet de chambre du marquis exécutait l'ordre transmis par Bernadette, et le prévoyant commissaire n'avait plus qu'à s'installer dans le *hall*, momentanément transformé en salle d'audience.

— Venez ! dit-il à Aurélien, qui ne fit pas de difficultés pour le suivre.

Beaucoup de chalets de la forêt d'Arcachon n'ont pas été construits entre cour et jardin comme les maisons de campagne des environs de Paris. On les a plantés au milieu des pins, sans autre entourage qu'une simple palissade, et l'on s'est contenté d'en faciliter l'accès en abattant des arbres entre l'habitation et la route qui passe devant. Cette clairière tient lieu de cour. Le jardin, c'est la forêt, qui remplace avantageusement le plus vaste des parcs, car elle s'étend, presque sans interruption, jusqu'à Bayonne. Ainsi était situé le chalet des Pervenches, à égale distance entre la ville d'hiver et la ville maritime, dans un coin sauvage, au pied d'une dune boisée et parmi des pins gigantesques.

Le marquis, sa femme et sa fille, qui l'occupaient depuis deux mois, s'accommodaient fort bien d'y camper passagèrement. Ils y menaient la libre existence des Américains de l'Arkansas, et ils avaient assez de domestiques à leur service pour n'y manquer d'aucun des agréments de la vie civilisée et pour n'y courir aucun des dangers auxquels l'isolement les aurait exposés dans un pays moins sûr. M. de Briouze faisait le matin de longues promenades à pied avec sa fille, et il la conduisait souvent, l'après-midi, au Casino, avec sa femme, qui raffolait de musique et ne manquait pas un concert. C'était par exception que, ce soir-là, elles étaient restées toutes les deux au chalet, pendant que le marquis jouait, à l'écarté, une partie sérieuse.

Nicole de Briouze adorait son père, mais elle ne sympathisait pas avec sa belle-mère, et quand le marquis n'était pas là, elles ne se voyaient guère. Nicole alors se confinait dans sa chambre, et la marquise ne sortait de la sienne que pour assister

au souper de son mari, lorsqu'il ne rentrait pas trop tard.

Ce jour-là, ni l'une ni l'autre n'avait dérogé à cette habitude. Mme de Briouze était montée chez elle, immédiatement après le départ de monsieur. Mademoiselle en avait fait autant, et les gens, livrés à eux-mêmes, s'étaient empressés d'aller à leurs plaisirs ou à leurs affaires. Ils avaient tous les soirs la permission de dix heures, et ils en usaient largement.

Ils venaient de rentrer par la porte de service, quand Bernadette arriva par la porte de la façade pour annoncer au valet de chambre, occupé à mettre le couvert, la prochaine arrivée du commissaire de police d'Arcachon. Ce valet, un Parisien sceptique qui ne s'étonnait de rien, ne fit que très peu de questions à Bernadette qu'il n'aimait pas, parce qu'elle avait dédaigné ses hommages. Plus fière que bien des grandes dames, cette soubrette bordelaise ne donnait pas dans la valetaille. Elle préférait les beaux garçons de la libre Gascogne. Mais elle était honnête fille, et si elle avait un sentiment pour un de ses compatriotes, c'était pour le bon motif.

Après avoir transmis à François les ordres de M. Gujan, le plus méthodique des commissaires, elle se hâta de monter chez Mlle de Briouze, non pas pour lui apprendre ce qui se passait, — elle ne voulait pas l'effrayer, — mais pour s'excuser d'avoir un peu abusé de la permission de s'absenter. Elle trouva sa jeune maîtresse lisant tranquillement, et elle devina tout de suite qu'elle n'avait rien entendu.

Les fenêtres de la chambre que mademoiselle habitait donnaient sur la dune qui dominait la villa, et ce n'était pas de ce côté que le drame en plein vent s'était joué.

Nicole de Briouze était adorablement belle, d'une beauté touchante et sympathique : blonde sans fadeur, avec un teint de lys et de rose, de grands yeux bleus d'une douceur infinie et des traits d'une finesse aristocratique. Grande, mince et cambrée, elle ressemblait beaucoup à son père, qui avait été en son temps un charmant cavalier et un type achevé de distinction. Elle avait l'air d'une fille de lord, avec la roideur en moins et la grâce en plus.

Bernadette était aussi jolie qu'elle, mais d'une tout autre façon. Bernadette, plutôt petite que grande, était brune et pâle comme la nuit, avec une bouche rieuse, des dents éblouis-

santes et une physionomie piquante qui changeait à tout instant d'expression, comme la mer change de couleur.

Vive avec cela comme un oiseau, tout au contraire de sa maîtresse, qui était calme, douce et un peu triste.

Le contraste était frappant, et pourtant Mlle de Briouze avait pris en affection cette camériste de rencontre recrutée un peu au hasard sur le rivage du bassin d'Arcachon. Depuis deux mois que Bernadette la servait, elle avait pu apprécier son dévouement, et elle ne la traitait plus tout à fait comme une femme de chambre.

Pour se conformer à la coutume du pays, où l'on use volontiers des appellations familières, elle en était venue à la tutoyer, elle qui n'avait jamais tutoyé personne. Et Bernadette, reconnaissante, se serait jetée au feu pour la fille du marquis.

Il est vrai qu'elle ne se serait pas exposée à se brûler seulement le bout du doigt pour la marquise, laquelle était d'ailleurs pourvue d'une autre servante — une vraie duègne espagnole — qui ne frayait pas avec les gens de la maison et que tout le monde abhorrait.

— Je t'attendais, petite, dit Nicole. Quelle heure est-il donc?

— Bientôt minuit, mademoiselle... et je vous prie de m'excuser... je me suis attardée à bavarder avec une marchande du boulevard de la Plage.

La Cadichonne n'avait jamais pu s'accoutumer à employer la troisième personne en parlant à ses maîtres.

— Tu as eu grand tort. Il aurait pu t'arriver malheur, en revenant ici, la nuit, à travers la forêt, par des chemins déserts.

— Oh ! il fait un clair de lune superbe.

— N'importe !... c'est imprudent de s'aventurer seule sur cette route... On dit qu'on y a tout récemment attaqué...

— Un monsieur, pour le dévaliser... Moi, je n'ai rien à voler.

— Mais si, dit en souriant Mlle de Briouze ; jeune et jolie comme tu l'es... enfin, il est heureux que tu n'aies pas fait de mauvaises rencontres...

Puis se reprenant :

— Est-ce bien sûr que tu n'en as pas fait?... tu n'as pas ta figure habituelle.

— Mais si, mademoiselle.

— Non, tu n'es pas du tout à ce que je te dis. On jurerait qu'au lieu de m'écouter tu prêtes l'oreille à ce qui se passe en bas, et, au fait, il y a une heure, il m'a semblé entendre des cris... Voyons !... parle !... Qu'y a-t-il?

— Ce n'est rien, mademoiselle... un jeune homme que les forestiers ont arrêté tout près d'ici.

Bernadette s'était juré de ne rien dire à sa maîtresse, et avant que le coq chantât, elle avait déjà oublié sa belle résolution. Elle n'était pas Gasconne pour rien, et la langue lui démangeait si fort qu'elle n'avait pas pu s'empêcher de dire la vérité en répondant à la première question de Mlle de Briouze, qui s'écria :

— Un jeune homme arrêté !... et pourquoi?

— Oh ! M. Gujan s'est trompé... M. Gujan, c'est le commissaire de police d'Arcachon... il court après les rôdeurs qui ont attaqué un joueur avant-hier, et il empoigne tout le monde. Il vient de prendre pour un brigand un monsieur très bien qui fréquente le Casino... un grand brun qui a des yeux de braise.

— Comment sais-tu qu'il fréquente le Casino?

La Cadichonne hésita un peu ; mais il n'y a que le premier pas qui coûte, et une indiscrétion en amène forcément d'autres, de même que tous les grains d'un chapelet s'égrènent dès qu'un seul est parti.

— Je l'y ai vu l'autre jour, dit-elle. Il en sortait et il vous a saluée, en passant près de vous.

— Moi?... il me connaît?...

— Faut croire, car vous lui avez rendu son salut.

— Un grand brun, dis-tu?

— Oui... et très joli garçon. J'ai dans l'idée qu'il est de Bordeaux ; les Parisiens ne sont pas tournés comme ça.

Mlle de Briouze était sans doute du même avis que sa femme de chambre, car ce renseignement parut produire sur elle une très vive impression.

— Qu'a-t-il donc fait pour qu'on l'ait arrêté? demanda-t-elle après un court silence.

— Je ne sais pas trop, balbutia la Cadichonne. Je crois qu'il y a eu une *batterie* devant le chalet... le commissaire qui faisait une ronde est survenu avec quatre forestiers, et il a mis la main sur ce pauvre grand. Il s'expliquait avec lui quand

je suis arrivée, et il m'a commandé de faire préparer une salle pour l'interroger tout à son aise. Je n'ai pas osé refuser, et je viens de dire à François d'éclairer le *hall*.

— Alors, ils y sont?

— Je crois que oui, mademoiselle. Mais ils n'y resteront pas longtemps. M. Gujan a envoyé chercher les gendarmes pour mener le jeune homme à Arcachon.

— Les gendarmes ! Il s'agit donc d'un crime?

— Peut-être bien. Il paraît qu'on a tiré des coups de pistolet.

— Ce n'est pas possible. Je les aurais entendus.

— Ça s'est passé de l'autre côté de la villa. Mme la marquise, qui loge sur le devant, a dû les entendre, elle... si elle ne dormait pas.

— Elle dormait certainement, car elle aurait appelé les domestiques, et personne n'a bougé.

— Les domestiques avaient congé, ce soir, mademoiselle. Ils viennent seulement de rentrer.

— Et mon père?... est-il rentré, lui?

— Pas encore, mademoiselle... mais il ne tardera pas. Il a commandé de servir le souper à minuit... son couvert est mis.

— Alors, il va trouver chez lui ce commissaire...

— Et il ne sera pas content, c'est sûr. Il pourrait bien envoyer M. Gujan finir ailleurs sa vilaine besogne.

— Il aurait raison. Tu ne sais rien de plus?

— Non, mademoiselle, répondit audacieusement Bernadette, qui regrettait déjà d'en avoir tant dit.

— Eh bien ! laisse-moi. Je me déshabillerai seule. Va te reposer, tu dois être lasse.

— Un peu, c'est vrai.

— Alors, remonte à ta chambre... il est inutile de dire que tu m'as parlé...

— Je ne verrai personne avant de me coucher. J'en ai assez des questions du commissaire.

— Il t'a donc interrogée?

— Il interroge tout le monde... c'est sa manie... mais avec moi, il n'a pas fait ses frais. Je lui ai répondu que je n'avais rien vu, et il va me laisser tranquille.

— Je l'espère bien... Bonsoir !

— Bonsoir, mademoiselle, et bonne nuit ! répondit la Cadichonne en sortant sur la pointe du pied.

Mlle de Briouze, après l'avoir accompagnée jusqu'à la porte de sa chambre, s'enferma au verrou, comme pour marquer son intention de ne pas se mêler à cette étrange aventure.

Il ne lui convenait pas de laisser deviner à Bernadette que le récit tronqué qu'elle venait d'entendre l'avait profondément troublée et qu'elle était résolue à savoir, sans plus tarder, de quoi il s'agissait et surtout de qui. Le signalement fourni par la soubrette se rapportait à celui d'un jeune homme qui avait fait souvent danser Nicole aux bals du Casino et qu'elle n'avait pas oublié, car il lui avait beaucoup plu. Elle avait d'autant mieux gardé le souvenir de ces rencontres que c'était la première fois qu'elle distinguait un cavalier parmi tous ceux qui lui avaient fait la cour depuis qu'elle allait dans le monde, où elle était très recherchée pour sa beauté et aussi pour sa fortune, car son père était encore fort riche, quoiqu'il eût toujours mené la vie à grandes guides.

Ce jeune homme, c'était Aurélien Biscaros qu'elle avait remarqué parce qu'il ne ressemblait pas à tous ces coureurs de dot et qui l'avait charmée par son esprit prime-sautier, par ses allures franches, par son langage passionné. Elle s'était montrée très réservée avec lui, et il avait su se tenir dans les bornes des convenances mondaines ; mais elle sentait bien qu'elle l'aimerait un jour, et, à vrai dire, elle l'aimait déjà sans le savoir.

Aurélien s'était fait présenter au marquis par un Périgourdin de ses amis, et M. de Briouze, fort difficile sur le chapitre des relations, avait pris en gré ce cavalier de race qui aurait fait très bonne figure parmi les gentilshommes gascons d'autrefois. Nicole avait remarqué aussi que la marquise ne le voyait pas d'un mauvais œil, quoiqu'il ne fît rien pour plaire à cette fière Espagnole, blasée sur les hommages.

Nicole pouvait donc entrevoir dans ses rêves de jeune fille la possibilité d'un mariage d'inclination qui comblerait ses vœux. Aurélien avait su lui dire, au bal, qu'il comptait passer l'hiver à Paris, et elle espérait bien l'y revoir.

Et voilà que sur cet amour naissant tombait comme la foudre l'affreuse nouvelle que la Cadichonne venait de lui apprendre. Bernadette n'avait pas nommé Aurélien Biscaros, mais Nicole avait le pressentiment que c'était lui qui se trouvait compromis dans une fâcheuse affaire.

Quelle affaire?... Elle ne devinait pas. Un duel ; un duel dans la forêt, sans témoins, à cause d'elle peut-être?

Son imagination n'allait pas au delà de cette conjecture, qui n'approchait pas de la triste vérité. Mais elle voulait, à tout prix, éclaircir ses doutes, et elle ne perdit pas un instant pour exécuter un projet qu'elle avait conçu en apprenant que le prisonnier était dans la villa, aux prises avec le commissaire de police.

De l'appartement qu'elle occupait au premier étage, un escalier tournant conduisait à ce *hall* où se déroulait l'interrogatoire. Nicole n'avait qu'à descendre et à entr'ouvrir un rideau pour y assister, sans courir le risque d'être surprise aux écoutes, puisqu'elle avait sa retraite assurée. Ainsi fit-elle, dès qu'elle fut seule, sans hésitation, mais non sans émotion, car son cœur battait à rompre sa poitrine quand, arrivée au bas de l'escalier, elle écarta un peu la portière de tapisserie qui masquait la salle.

Elle vit le commissaire majestueusement assis dans un fauteuil en vieux chêne, devant une table sur laquelle écrivait le garde qui faisait office de greffier, et en face du prisonnier, dont elle n'apercevait que le dos. Cet appareil judiciaire, vivement éclairé par deux candélabres chargés de bougies, faisait le plus singulier effet dans cette salle de billard, et, à première vue, on pouvait ne pas le prendre au sérieux.

La table était assez près de la cachette où se tenait Mlle de Briouze pour qu'elle ne perdît pas un mot du dialogue.

— Ainsi, disait le commissaire d'un ton rogue, vous persistez à soutenir que vous avez frappé, à plusieurs reprises, aux portes de la villa où nous sommes?

— J'ai frappé et j'ai appelé, répondit l'interrogé.

— C'est lui ! murmura Nicole qui avait reconnu la voix d'Aurélien.

— Comment expliquez-vous que personne ne vous ait entendu?

— Je ne l'explique pas. Je dis la vérité, voilà tout.

— Il faut des preuves. Dans une affaire si grave, je ne puis pas me contenter des affirmations du prévenu.

— De quoi donc est-il accusé, mon Dieu ! se dit avec angoisse Mlle de Briouze.

— Vous me semblez oublier qu'il s'agit d'un assassinat, reprit M. Gujan.

La jeune fille reçut un coup au cœur. Ses jambes fléchirent, et elle se cramponna à la tapisserie pour ne pas tomber.

— Je le sais, répondit Aurélien, j'ai poursuivi l'assassin au péril de ma vie... Il ne m'a pas tué, et je n'ai pas pu l'atteindre ; mais je ferai tout pour le retrouver, car je tiens à venger mon malheureux ami.

— Voilà de beaux sentiments, dit ironiquement le commissaire. Je vous félicite de les exprimer, mais ce sont des explications qu'il me faut... des explications catégoriques.

— Je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire.

— Alors le revolver que vous m'avez remis ne vous a servi qu'à tirer sur cet assassin... que vous seul avez vu.

— Et que j'ai manqué, à mon grand regret.

— Vous avez cependant fait feu deux fois.

— J'affirme que non. Ce misérable a disparu si vite que je n'ai pas pu lui envoyer une seconde balle.

— Comment se fait-il donc qu'il en manque deux?

Voyez plutôt, ajouta M. Gujan en dévissant le canon de l'arme qu'il avait placée sur la table. Votre revolver est à six coups, et il ne reste que quatre cartouches dans le tonnerre.

C'était vrai. Deux des alvéoles d'acier où l'on insère les charges étaient vides. Aurélien resta un instant interdit. Il ne se souvenait plus d'avoir tiré sur une mouette avant de venir au Casino.

— Écrivez ! commanda le commissaire au garde qui lui servait de greffier, écrivez que le prévenu n'a pas répondu à la question que je lui ai posée.

— Pardon ! dit vivement Biscaros, je vais y répondre. Tantôt, en me promenant sur la plage...

Il n'eut pas le temps d'achever son explication. Une porte s'ouvrit avec fracas, à l'autre bout de la galerie, et un homme entra brusquement, le chapeau sur la tête et l'air menaçant, un homme dont Aurélien redoutait l'arrivée et qu'il reconnut aussitôt.

Nicole aussi le reconnut.

— Mon père ! murmura-t-elle ; c'est le coup de grâce ! Il va croire qu'Aurélien est coupable, et il me défendra de le revoir... Il me manquait ce malheur.

C'était bien M. de Briouze qui interrompait l'interrogatoire. Il venait de rentrer et d'apprendre de la bouche de son valet

de chambre ce qui se passait chez lui. Il avait évidemment mal pris la chose, car l'air de son visage ne promettait rien de bon. Aurélien aurait voulu être à cent pieds sous terre. Cette malencontreuse arrivée du père de Nicole, c'était la ruine de toutes ses espérances. Et le pauvre garçon ne savait pas encore que Nicole elle-même était là, cachée derrière un rideau, et qu'elle assistait à son supplice.

Il avait vraiment grande mine, ce marquis irrité, et il aurait intimidé de plus hauts personnages que M. Gujan. Tout d'abord, il ne prit pas garde à Aurélien, et il vint droit au commissaire, qui s'était levé en le voyant.

— Qu'est-ce à dire, monsieur? commença-t-il. Vous êtes chez moi ici, et ma maison n'est pas un bureau de police. De quel droit y êtes-vous entré?

— Du droit que la loi donne à un magistrat dans l'exercice de ses fonctions, répondit gravement M. Gujan.

— Vous !... un magistrat ! Vous avez l'air d'un huissier.

— Monsieur !...

— Et quand vous seriez conseiller à la Cour de cassation, ce ne serait pas une raison suffisante pour vous permettre de tenir vos assises dans ma salle de billard. Je vous somme d'aller juger dehors.

M. Gujan, rouge de colère, allait s'emporter, et il était difficile de prévoir comment la scène aurait fini, si le forestier ne s'en était pas mêlé. Ce garde connaissait le marquis pour avoir jadis servi sous ses ordres dans un régiment de cavalerie, et depuis que son ancien capitaine habitait le chalet des Pervenches, il ne manquait jamais de lui parler quand il le rencontrait sur la route du Moullo.

— Mon capitaine, dit-il en saluant militairement, vous ne savez pas qu'on a tué un homme à votre porte. Il fallait bien dresser procès-verbal, et M. le commissaire ne pouvait pas écrire à la belle étoile. Cette observation calma M. de Briouze, qui reprit d'un ton plus doux :

— Mon imbécile de valet de chambre ne m'a pas dit cela. Alors, ces gens que j'ai aperçus de ma voiture en traversant la clairière...

— Deux de mes camarades qui gardent le mort, pendant que M. le commissaire interroge l'accusé.

— Où est-il donc, l'accusé? demanda brusquement le marquis.

Aurélien, qui était resté cloué sur sa chaise par la désagréable surprise que venait de lui causer l'apparition de M. de Briouze, se leva, s'avança et dit :

— L'accusé, c'est moi.

— Vous, monsieur ! mais je vous connais ! Vous m'avez été présenté au Casino par mon vieil ami Caussade, mon voisin de campagne en Périgord.

— J'ai eu en effet cet honneur.

— Et c'est vous qu'on accuse de...

— D'assassinat et de vol, oui, monsieur le marquis.

— Allons donc !... c'est absurde... et vous n'aurez pas de peine à vous justifier. Adhémar de Caussade ne m'aurait pas présenté un malfaiteur.

La jeune fille, qui entendait tout, respira plus librement, et Aurélien se prit à espérer que sa rencontre avec le père de Nicole n'aurait pas les conséquences qu'il redoutait.

— Monsieur le commissaire, reprit presque poliment le marquis, j'ai eu tort de vous parler comme je l'ai fait. Je reconnais que l'affaire est grave et qu'il y avait urgence à l'instruire ; mais je connais M. Biscaros, et je le tiens pour un galant homme. Je vous demande de l'interroger devant moi.

— C'est irrégulier, grommela M. Gujan.

— Peut-être bien ; mais le cas est si particulier que vous pouvez, je crois, déroger à la règle. Et pour commencer, je vous prie de me dire qui l'on a tué.

— Un joueur... pour lui voler l'argent qu'il avait gagné ce soir, au Casino.

— Ce soir ! Alors c'est à moi qu'il a gagné, car il n'y a que moi qui ai perdu... et je dois connaître cet homme.

— C'est un certain Gémozac... de Bordeaux.

— Un grand garçon, taillé comme un tambour-major ! Il a joué à l'écarté contre moi et il a été le gros gagnant. Je me souviens même qu'il a fait charlemagne. Il est parti de bonne heure, emportant son gain, mais il n'a pas emporté sa veine, car les autres joueurs m'ont achevé. Et vous prétendez que M. Biscaros a tué cet homme pour s'emparer de quelques billets de mille francs? Vous me permettez de ne rien croire.

A cette déclaration, Nicole fut prise d'une envie folle de sortir de sa cachette et de sauter au cou de son père qui

affirmait si nettement l'innocence d'Aurélien, mais elle eut peur de gâter la situation.

— Gémozac a été mon ami de collège, et j'ai trois cent cinquante mille francs de fortune, dit simplement Biscaros.

— On peut être riche et commettre un crime, répliqua le commissaire.

— Pas un crime comme celui-là, répliqua M. de Briouze. Il ne s'agit pas ici d'une vengeance. Un homme dans la situation de monsieur ne tue pas pour voler. Il se débarrasserait peut-être d'un rival dont il serait jaloux, mais...

— Qui sait s'il n'était pas jaloux de son ami?... Cherchez la femme! ricana M. Gujan, qui ne manquait pas de littérature.

Cette supposition fit froncer le sourcil à M. de Briouze, qui pensa sans doute à la marquise ; mais ce ne fut qu'une impression passagère, et il reprit d'un ton ferme :

— Dans tous les cas, ce n'est pas à monsieur de prouver qu'il est innocent ; c'est à vous de prouver qu'il est coupable.

L'a-t-on vu frapper ce Gémozac?

— Non. Il l'a tué d'un coup de revolver qu'il tenait encore à la main quand nous l'avons surpris vidant les poches du mort.

— C'est faux ! s'écria Biscaros indigné.

— C'est tout au moins invraisemblable, appuya le marquis. Mais si monsieur avait dépouillé le cadavre, il aurait sur lui l'argent qu'il aurait pris.

— Et il doit l'avoir, à moins qu'il ne s'en soit débarrassé en le cachant sous bois... c'est probablement ce qu'il a fait. Nous avons trouvé un louis qu'il a laissé tomber.

— Pardon ! Gémozac a, en effet, emporté de l'or... cinquante à soixante louis, pas plus. J'ai la grande habitude du jeu, j'y suis de sang-froid, et quand je fais la « chouette » à l'écarté, je sais toujours, à très peu près, ce que chacun de mes adversaires a gagné ou perdu. Or, j'ai particulièrement observé le jeu de Gémozac, qui était le plus fort « ponte », et je suis certain qu'il m'a gagné, en plus de la monnaie d'or, six billets de mille francs. Il les a serrés, les uns après les autres, dans un immense portefeuille qu'il étalait vaniteusement sur la table, après chaque coup. Il était de très mauvaise compagnie, ce Gémozac. J'ai été au moment de le tancer à propos de ses

bruyantes plaisanteries, et si je ne l'ai pas remis à sa place, c'est que je ne voulais pas qu'on crût que la perte me donnait de l'humeur.

Mais l'assassin n'a certainement pas laissé sous les pins ce portefeuille bien garni, et vous le retrouverez en le fouillant.

— Je l'espère bien. C'est une opération à laquelle j'allais procéder lorsque vous êtes arrivé, et il ne tient qu'à vous d'y assister.

— M. Biscaros ne demande pas mieux, j'en suis sûr, car si vous ne trouvez pas sur lui ce que vous cherchez, ce sera la preuve décisive de son innocence.

— Pas précisément. Il a pu se défaire des billets de banque comme il s'est défait des louis ; mais je crains fort que l'épreuve ne tourne contre lui.

De quelle couleur était le portefeuille qu'étalait au jeu M. Gémozac?

— Noir, avec des fermoirs d'acier. Je le reconnaîtrais entre mille.

— Dites-moi donc alors si c'est celui-ci?

Le commissaire désignait du doigt un bout de maroquin noir, dépassant la poche de poitrine du vêtement d'Aurélien qui n'avait pas songé à le boutonner, depuis qu'il était pris.

Le malheureux avait oublié aussi que Gémozac le lui avait confié sur la route, ce portefeuille maudit, et qu'il laissait en évidence une pièce à conviction qui suffisait à le faire condamner. S'il s'était souvenu qu'il le portait sur lui, il aurait été au-devant de l'interpellation du commissaire en le lui remettant spontanément. Maintenant, il était trop tard, et il restait atterré sous le coup de cette découverte, tellement atterré qu'il ne trouva pas une parole pour expliquer comment le portefeuille était en sa possession.

M. Gujan profita de sa consternation pour extraire lestement de la poche béante l'objet qu'il présenta au marquis en disant :

— Est-ce le même?

— Je crois que oui, murmura M. de Briouze, décontenancé.

— Veuillez l'ouvrir, monsieur, pour en être plus sûr. Si les billets de banque y sont, vous ne douterez plus, je pense.

Ils y étaient, confondus avec des cartes de visite portant le nom de Sobieski Gémozac. C'était concluant, et le marquis interrogea des yeux Biscaros, qui faisait piteuse mine.

— Nierez-vous encore? demanda le commissaire triomphant. Nous direz-vous que vous avez trouvé ce trésor sur la route du Moullo?

— Non, monsieur, répondit Aurélien, redevenu maître de lui. Gémozac me l'a remis avant de me quitter. Il craignait d'être attaqué dans la forêt, et comme je devais rentrer directement au Grand Hôtel...

— Vous n'y êtes pas rentré, puisque je vous ai arrêté à cinquante pas de la villa de M. de Briouze... à trois kilomètres d'Arcachon.

— Je vous dis la vérité ; croyez ce qu'il vous plaira.

La réponse était pitoyable, et Biscaros put lire son arrêt sur le visage assombri du marquis.

Au fond de sa cachette, Nicole se sentait défaillir. Elle comprenait que son père abandonnait Aurélien, après avoir essayé de le défendre, et elle se demandait si l'homme qu'elle aimait n'était pas le pire des scélérats. Mais elle espérait encore qu'on ne le condamnerait pas sur des apparences. Elle ne tarda pas à perdre cette dernière illusion.

— Faites votre devoir, monsieur, dit le marquis au commissaire en lui remettant le portefeuille. Je ne m'intéresse plus à cet homme.

Un cri de douleur, suivi du bruit de la chute d'un corps, fit tourner la tête à tous les acteurs de cette scène.

— Il y a là quelqu'un, balbutia le commissaire en montrant le rideau de tapisserie.

M. de Briouze se précipita et releva sa fille, évanouie sur la dernière marche de l'escalier tournant.

Il l'emporta dans ses bras, et il la déposa sur le fauteuil où avait siégé M. Gujan.

— Nicole !... mon enfant !... criait le père au désespoir, qu'as-tu?

Elle ouvrit les yeux et elle murmura en regardant Aurélien :

— Non... non... ce n'est pas lui... il est innocent.

La figure d'Aurélien s'éclaira d'un rayon de joie. Il pensait :

— Elle m'aime ! que m'importe le reste !

— Appelez mes gens, dit le marquis au forestier, qui s'empressa de courir à la porte de la salle à manger.

Il n'eut pas la peine de l'ouvrir, et il faillit se heurter contre Mme de Briouze, qui entrait.

Aurélien se dit que la fière marquise venait là pour accabler l'amoureux de sa belle-fille, qu'elle haïssait, et il se crut perdu. La scène était à peindre, et elle aurait fait beaucoup d'effet au théâtre, à une fin d'acte. Nicole évanouie dans les bras de son père, Biscaros consterné, le commissaire ahuri, le forestier effarouché, et surtout la marquise, beaucoup moins émue assurément que les autres personnages de ce drame à huis clos.

Elle avait trente-cinq ans, cette Espagnole francisée par son mariage, et elle n'en paraissait pas trente, quoique sa taille commençât à s'épaissir un peu. Elle était assez grande pour porter un léger excès d'embonpoint, et sa splendide beauté rachetait amplement cet inconvénient. Elle avait le teint mat et chaud des femmes de Grenade, sa ville natale, un teint qui semblait avoir été doré avec un rayon du soleil, des lèvres faites pour le baiser et des yeux à damner un saint.

Bernadette aussi avait de beaux yeux, mais pas comme ceux de Mme de Briouze, qui lançaient des éclairs et que soulignait un cercle bleu creusé par des passions ardentes. Rien qu'à voir la marquise Dolorès, on devinait que son mari l'avait épousée par amour, que la flamme qu'elle avait allumée dans le cœur de ce blasé n'était pas éteinte, et qu'elle le tenait encore par les sens. En ce moment, ce n'était pas de lui qu'elle s'occupait, ni de sa belle-fille, encore moins de M. Gujan et de son garde forestier.

Son premier regard fut pour Aurélien, un regard pénétrant qui le troubla profondément, car il s'imagina qu'elle venait savourer le plaisir de le voir en fâcheuse posture, peut-être même témoigner contre lui, en déclarant, par exemple, qu'elle ne l'avait entendu ni frapper à la porte, ni appeler comme il prétendait l'avoir fait.

— Que se passe-t-il donc, mon ami? demanda-t-elle à M. de Briouze, sans cesser de dévisager Biscaros avec une persistance étrange.

— Vous le voyez bien, répondit brusquement le marquis; Nicole s'est trouvée mal.

— Nicole!... je la croyais couchée.

A la voix de sa belle-mère, la jeune fille rouvrit les yeux et balbutia :

— Ce ne sera rien. Je me sens mieux.

— Alors, tu vas me faire le plaisir de remonter dans ta chambre, lui dit le marquis ; pourquoi l'as-tu quittée? Ta place n'est pas ici.

— J'ai entendu du bruit... on parlait très haut... j'ai eu peur... je suis descendue par l'escalier tournant... j'ai écarté le rideau, et l'émotion m'a suffoquée quand j'ai vu qu'on allait arrêter...

— Monsieur, que tu connais seulement pour avoir dansé avec lui ! C'est vraiment trop de sensibilité, et je te prie de rentrer chez toi.

C'était la première fois de sa vie que ce père traitait si sévèrement une enfant qu'il adorait ; et, pour la malmener ainsi, il fallait qu'il fût bien convaincu de l'indignité de l'homme que tout à l'heure encore il croyait innocent. La découverte du portefeuille de Gémozac dans la poche d'Aurélien l'avait fait changer d'opinion, et maintenant il était résolu à abandonner ce malheureux garçon au commissaire de police.

Le marquis aurait, à la rigueur, toléré que sa fille s'intéressât à un élégant cavalier qui n'était pas gentilhomme ; il n'admettait pas qu'elle prît souci d'un voleur. Il se promettait d'avoir à ce sujet un entretien avec elle, et, avant tout, il voulait se débarrasser de sa présence, qui le gênait, pour en finir avec Biscaros.

L'arrivée imprévue de Mme de Briouze compliquait encore une situation tendue à laquelle il était urgent de couper court ; car pour reprendre l'interrogatoire du prévenu, M. Gujan n'attendait que le départ des personnes qui l'avaient interrompu si mal à propos.

La marquise l'intimidait, et il ne songeait pas qu'elle pourrait peut-être le renseigner.

Elle y songea pour lui.

— Je devine à peu près de quoi il s'agit, commença-t-elle, et je...

— Il s'agit d'un crime qui vient d'être commis sous vos fenêtres, interrompit M. de Briouze, et je ne comprends pas que personne ici n'ait entendu un coup de feu tiré à cinquante pas de cette maison. Vous dormiez donc tous?

— Un coup de feu?... J'en ai entendu deux.

— Et vous ne vous en êtes pas émue !... Vous n'avez pas appelé !

— A quoi bon? Je savais que tous nos gens étaient dehors. Vous leur aviez donné congé pour la soirée. Il n'y avait au chalet que votre fille, moi et Carmen, ma femme de chambre, qui se couche à neuf heures. Je pensais que Nicole dormait, et je ne voulais pas la réveiller pour si peu de chose. Il n'est pas rare qu'on tire, la nuit, des coups de fusil dans la forêt. Les braconniers ne s'en font pas faute. Je ne me suis pas dérangée.

— Pardon, madame, demanda le commissaire, êtes-vous bien sûre d'avoir entendu deux coups?

— Parfaitement sûre, répondit Mme de Briouze, deux coups à dix minutes d'intervalle. Je n'ai fait aucune attention au premier, et je n'aurais pas bougé, si un instant après on n'était venu frapper à la porte de la villa. Cette fois, je me suis approchée de la fenêtre, et j'ai regardé à travers les vitres. Je n'ai pas vu la personne qui frappait, et comme le bruit avait cessé, j'ai cru que je m'étais trompée et je suis revenue m'asseoir devant la table où je feuilletais un journal de modes. Un peu plus tard, j'ai entendu une seconde détonation. Je me suis levée et...

— Vous vous êtes décidée à descendre? acheva le marquis.

— Non. Je ne suis descendue qu'au moment où vous êtes rentré en voiture. Vous savez bien que j'assiste toujours à votre souper. Votre valet de chambre m'a dit qu'on venait d'arrêter quelqu'un, et que vous étiez dans la salle de billard. Je suis entrée pour vous demander de m'expliquer ce qui se passait. Je ne m'attendais pas à trouver ici votre fille et encore moins à y trouver monsieur, que j'ai souvent rencontré au Casino. De quoi donc l'accuse-t-on?

— D'avoir tué un homme que certainement vous connaissez aussi pour l'avoir vu au Casino... et sur la route du Moullo... un M. de Gémozac, de Bordeaux.

— Quoi ! Il est mort?

— Assassiné. Son corps est étendu au milieu de la clairière. Vous le verriez d'ici, si vous ouvriez la fenêtre.

— Ah ! c'est horrible ! dit la marquise sans s'émouvoir davantage de cette lugubre nouvelle.

— Décidément, pensa Biscaros, ce pauvre Sobieski n'a jamais été son amant... Il se vantait... Je m'en doutais bien...

— Et l'on soupçonne monsieur de l'avoir assassiné? reprit

Mme de Briouze ; monsieur qui était son ami ! C'est odieux et c'est absurde.

Aurélien tressaillit de surprise et de joie. Il s'attendait à être chargé par la belle-mère de Nicole, et au lieu de témoigner contre lui, cette ennemie présumée affirmait qu'on l'accusait à tort. C'était à n'y pas croire, et Mlle de Briouze, aussi étonnée que son amoureux, se demandait avec inquiétude si la marquise, en prenant parti pour Aurélien, n'avait pas une arrière-pensée. La marquise ne s'en tint pas à la protestation indignée qui venait de lui échapper. Intervertissant les rôles, elle se mit à questionner le commissaire, qui n'avait pas prévu l'intervention de ce défenseur en jupes.

— Monsieur, lui dit-elle, vous avez eu, je n'en doute pas, des motifs sérieux pour arrêter un homme honorable qui a été présenté à mon mari ; mais je crois que vous vous êtes trompé, et vous me permettrez de vous le prouver. Ainsi... vous venez d'insister pour savoir si j'ai entendu deux coups de feu...

— Oui, madame, répondit M. Gujan, j'ai insisté, parce que monsieur prétend n'en avoir tiré qu'un... sur l'assassin qui se sauvait, dit-il, et que personne n'a vu...

— Je l'ai vu, moi. Il fuyait à travers la forêt, vers la dune qui s'élève derrière le chalet, et il a disparu sous les arbres.

— Vous en êtes sûre?

— Je le jure.

— Alors, vous avez dû voir aussi le prévenu.

— Non, monsieur... et je n'ai pas vu non plus le corps du malheureux qu'on a tué. J'ai cru que le fuyard était un braconnier qui se sauvait, après avoir tiré sur un lièvre au gîte.

— Vous pouvez, du moins, me dire comment il était habillé.

— Je n'ai pas eu le temps de l'examiner, et la lune n'éclairait que très imparfaitement. Il m'a paru cependant qu'il était coiffé d'un béret landais.

— Vous aurez, madame, à répéter votre déposition devant le juge qui instruira cette affaire, grommela M. Gujan, peu convaincu et encore moins satisfait.

— Quand on voudra, répliqua sèchement la marquise.

— Il restera toujours à expliquer comment le prévenu a été trouvé porteur du portefeuille de Gémozac... un portefeuille bourré de billets de banque.

— M. Biscaros déclare que son ami le lui a remis avant de

le quitter, en sortant du Casino, dit M. de Briouze qui ne demandait qu'à croire à l'innocence d'un garçon à lui présenté par un gentilhomme.

— Et son ami ne le contredira pas, puisqu'il est mort. Mais comment se fait-il donc que monsieur se soit trouvé là quand Gémozac a reçu une balle? Pourquoi n'est-il pas rentré directement à Arcachon?

— Parce que Gémozac n'a pas voulu y rentrer avec moi. Je l'ai suivi, à son insu, afin d'être à portée de le secourir si on l'attaquait.

— Touchante sollicitude ! Vous saviez donc où il allait?

— Non. Il prétendait avoir un rendez-vous dans la forêt... mais il ne m'a pas dit à quel endroit. J'ai pensé qu'il était attendu par...

— Par une femme, parbleu ! s'écria le marquis. La villa d'hiver n'est pas loin d'ici, et tous les chalets n'y sont pas occupés par d'honnêtes familles. Je ne serais pas du tout surpris que ce Gémozac eût été tué par un rival qui le guettait.

Les causeurs de la terrasse du Casino auraient souri s'ils avaient entendu le mari de la belle Dolorès émettre cette conjecture ; mais Aurélien, déjà revenu de ses préventions contre la marquise, pensait, comme le marquis, que le pauvre Sobieski avait payé de sa vie une amourette obscure, et s'il s'abstint d'appuyer la supposition du père de Nicole, c'est qu'il ne lui paraissait pas convenable d'insister sur ce point devant Mlle de Briouze.

— Un rival n'aurait pas pris l'or que Gémozac avait dans ses poches, objecta le commissaire.

— Assurément non, si ce rival eût été un homme du monde, répliqua le marquis ; mais il est très probable que ce Gémozac avait tout bonnement séduit une paysanne dont l'amant était un des chenapans qui, depuis quelques jours, rôdent dans la forêt.

— Ce qu'il y a de certain, conclut M. Gujan, c'est qu'un assassinat, suivi de vol, vient d'être commis. Il ne m'appartient pas de statuer définitivement sur le sort du prévenu. Je ne puis que le mettre à la disposition du parquet.

— Ainsi, demanda vivement la marquise, vous persistez à croire que M. Biscaros est coupable?

— Je n'en sais rien, madame ; mais en présence des charges

qui pèsent sur lui, je manquerais à mon devoir si je le laissais libre.

— Même si je vous désignais le véritable assassin?

— Le désigner ne suffirait pas, répondit le commissaire en secouant la tête. Il faudrait me le livrer et qu'il avouât son crime. Alors, seulement, je pourrais...

— Si je vous disais qu'un soir, au Casino, j'ai entendu ce Gémozac, qui ne me voyait pas, se vanter d'avoir séduit...

— Pardon ! interrompit le marquis, Nicole est souffrante et il convient qu'elle remonte chez elle.

Viens, ma chère enfant, reprit-il en s'adressant à sa fille.

Nicole, revenue à elle, bénissait M. de Briouze ; depuis qu'il semblait mieux disposé pour Aurélien, et quoiqu'elle se défiât encore des intentions de sa belle-mère, elle lui savait gré de défendre l'accusé. Mais elle était à bout de forces, et elle aimait mieux se retirer que de passer plus longtemps par ces cruelles alternatives d'espoir et de désespérances.

Nicole prit le bras de son père qui l'accompagna jusqu'à la porte, et, avant de sortir, elle adressa à Aurélien un regard où elle avait mis toute son âme, un regard qui disait clairement : « Je sais que vous n'êtes pas coupable, et je vous aime toujours. »

Le pauvre garçon eut un serrement de cœur en la voyant partir, et pourtant il comprenait qu'il allait être mieux à même de se justifier, maintenant qu'elle n'était plus là ; car la présence de la jeune fille qu'il aimait le gênait pour parler librement des mœurs de Gémozac, qui avait pu, comme le pensait M. de Briouze, être assassiné par un jaloux, amant ou mari d'une femme mise à mal par ce don Juan de Paludate.

— Vous avez bien fait, mon ami, d'emmener Nicole, approuva la marquise. J'ai à dire des choses qu'elle ne doit pas entendre.

— Elle n'en a déjà que trop entendu, murmura le marquis.

— Il s'agit de cette fille qui la sert.

— Bernadette?... Eh bien?

— Eh bien ! ce Gémozac racontait tout haut, au Casino, qu'elle lui donnait des rendez-vous, la nuit, dans la forêt.

— Il mentait. Bernadette est sage.

— Vous croyez?... Moi, je suis certaine qu'elle a un amant.

— Un amoureux pour le bon motif. Elle ne s'en cache

pas. C'est un résinier du pays. Elle l'épousera l'an prochain.

— Vous êtes donc son confident?

— Non. Elle a parlé de ce garçon à Nicole, qui me l'a montré, un jour qu'il passait sur la route.

— Et vous trouvez bon que votre fille s'intéresse aux amours de sa femme de chambre?... Vous me permettrez de penser que vous avez tort... Mais il ne s'agit pas de cela. Que Bernadette vise à épouser ce résinier, je le crois... Seulement, elle n'est pas cruelle aux beaux messieurs qui la courtisent. Ce Gémozac avait tout ce qu'il faut pour lui plaire, et il lui a plu. Elle l'attendait cette nuit. Le résinier le savait. Il a guetté son rival, et il l'a tué d'un coup de fusil.

— Vous l'avez vu?

— Non, mais c'est infiniment probable, et M. le commissaire fera bien de diriger ses recherches de ce côté-là.

Aurélien se félicitait de l'aide que lui apportait Mme de Briouze, mais l'accusation qu'elle portait si hardiment lui semblait très hasardée, et il ne put s'empêcher de prendre la défense de la fidèle servante de Nicole.

— Bernadette n'a rien à se reprocher, dit-il. M. Gujan le sait bien.

— Je sais qu'elle s'est présentée à moi pendant que je vous interrogeais. Elle m'a dit qu'elle revenait d'Arcachon, et je crois qu'elle disait la vérité.

— Oh! interrompit la marquise, ce n'est pas elle qui a tiré le coup de fusil.

— Évidemment non. Et je ne suppose pas qu'elle ait attiré M. Gémozac dans un guet-apens. Elle l'a reconnu pour l'avoir rencontré souvent sur la route du Moullo ; mais elle ne s'est pas autrement émue quand je lui ai montré le cadavre.

— Elle a du sang-froid.

— Il faudrait qu'elle en eût beaucoup si Gémozac était son amant, car elle n'a pas bronché en le voyant mort. Du reste, elle sera citée par le juge d'instruction.

A ce moment, M. de Briouze intervint pour mettre fin à une scène pénible. Il s'était repris à croire que Biscaros n'était pas coupable ; mais il n'admettait pas que Bernadette eût trempé dans le crime, et il commençait à s'étonner de l'acharnement que la marquise mettait à accuser la Cadichonne.

— Monsieur, dit-il au commissaire, vous ferez votre devoir,

je n'en doute pas, et vous le ferez consciencieusement. Mais ce n'est pas ici que vous pourrez compléter l'enquête, et je vous serai très obligé d'en rester là ce soir. Je comprends très bien que vous ne preniez pas sur vous de remettre en liberté M. Biscaros avant que son innocence soit démontrée ; mais il ne vous est pas défendu d'avoir pour lui des égards, ne fût-ce qu'à cause de sa situation sociale et de ses bons antécédents.

— J'en aurai, je vous le promets.

— Alors, je vous demande de l'emmener à Arcachon et de vous servir de mon coupé pour l'y conduire. Vous y entrerez avec lui ; et ce brave forestier, qui a servi autrefois dans mon régiment, montera sur le siège à côté de mon cocher.

Demain, moi et tous les miens, nous serons à votre disposition.

— Ce serait très bien. Mais le cadavre? Je ne puis pas le laisser là.

— Vos hommes le garderont jusqu'à l'arrivée des gendarmes qui ne tarderont guère.

Et tenez ! ajouta le marquis en s'approchant de la fenêtre, une voiture s'arrête sur la route... un char à bancs de louage... un monsieur en descend... et je vois briller des galons d'argent... il arrive avec une escorte.

— Le maire d'Arcachon, peut-être... ou le juge de paix de la Teste.

— Il cause avec vos deux forestiers qui lui montrent le corps ; les gendarmes qu'il a amenés l'entourent ; il leur donne des ordres... et maintenant le voilà qui se dirige vers le chalet.

— Oui, je le vois ; mais je ne le connais pas.

Aurélien non plus ne devinait pas à qui il allait avoir affaire, mais il ne craignait rien, parce qu'il n'avait rien à se reprocher, et il attendit de pied ferme le magistrat, quel qu'il fût, dont le marquis signalait l'arrivée. Il n'attendit pas longtemps. La porte de la salle à manger s'ouvrit, et un monsieur entra, un monsieur qu'il reconnut aussitôt, un attaché au parquet de Bordeaux, tout récemment nommé substitut, un compatriote et un camarade. Celui-là ne pouvait pas être hostile à Biscaros, qui ne s'expliquait pas encore comment lui arrivait ce soutien inespéré.

Il se nommait Camille Civrac, ce très jeune substitut, et l était très répandu dans le monde bordelais, où on le goûtait

fort ; mais ce n'était pas un magistrat pour rire, et il était aussi bien noté à la Cour d'appel que dans les salons. La marquise l'avait remarqué au dernier bal du Casino, et le marquis lui trouvait très bon air. Il les salua avec une aisance parfaite, et, après s'être nommé, il s'excusa en excellents termes de se présenter à eux dans l'exercice de ses fonctions. Puis, s'adressant au commissaire de police :

— Mon cher monsieur Gujan, lui dit-il, je rentrais au Grand Hôtel où je loge, lorsque j'ai rencontré vos hommes sur le boulevard de la Plage. Ils cherchaient M. Sourdeval, le juge d'instruction, qui venait de partir pour Bordeaux. Je lui ai envoyé un télégramme, et je le suppléerai jusqu'à son retour. Je connais déjà l'affaire, et je veux espérer que l'arrestation ne sera pas maintenue. Le juge décidera, et, en attendant, M. Biscaros va me suivre à Arcachon.

— Très volontiers, dit Aurélien, heureux de tomber entre les mains d'un magistrat si bienveillant.

— J'ai amené deux gendarmes dans la carriole que j'ai frétée... Vos deux forestiers nous suivent avec un brancard pour enlever le corps. On fera l'autopsie à Arcachon. Demain, M. et Mme de Briouze voudront bien assister ici à l'enquête du juge d'instruction.

— Vous pouvez y compter, monsieur, dit le marquis, charmé de la courtoisie de cet aimable substitut, qui reprit en s'inclinant devant la marquise :

— Je me reprocherais de prolonger une situation pénible pour madame, et je vais y mettre fin en prenant congé de vous.

— Je vous remercie, monsieur, répondit vivement Mme de Briouze, et j'espère que nous nous reverrons dans des circonstances... moins dramatiques. J'espère même que nous reverrons bientôt M. Biscaros, car je ne doute pas que son innocence ne soit promptement démontrée.

— Je le désire autant que vous, madame, et si je n'espérais pas qu'elle le sera, je ne me serais pas chargé de commencer l'instruction, car j'ai été son camarade d'enfance et je suis resté son ami. Je crois qu'il aura l'honneur de vous revoir plus tôt que moi, qui vais aller un de ces jours m'enterrer au parquet de Marennes, une affreuse petite ville où m'envoie le ministre de la justice.

— En Périgord où nous comptons finir la saison, et à Paris où nous rentrons le mois prochain, notre maison vous sera toujours ouverte... à vous et à votre ami.

Le marquis approuva du geste, quoiqu'il jugeât, à part lui, que sa femme se pressait un peu trop en invitant Biscaros avant qu'il se fût complètement justifié. Il se disait qu'après tout, si, comme il le pensait maintenant, Biscaros n'était pas coupable, il lui devrait bien une réparation pour s'être joint un instant à ses accusateurs. Biscaros lui était sympathique, et il se faisait une joie d'annoncer à Nicole l'heureuse tournure que prenait l'affaire de ce garçon qui paraissait l'intéresser.

Tout le monde était content, excepté M. Gujan. Ce commissaire de police n'osait pas refuser d'exécuter les ordres d'un substitut du procureur de la République, mais il se réservait de dégager sa responsabilité en exposant au juge d'instruction les charges sérieuses qui pesaient sur le prévenu.

M. de Briouze venait de lui remettre le portefeuille du malheureux Gémozac, et il comptait bien se servir de cette pièce à conviction pour prouver que l'assassin, quoi qu'on en dît, c'était Biscaros.

— Vous me comblez, madame, dit M. Civrac, enchanté de l'invitation qui allait lui permettre de faire, plus tard, sa cour à la belle Dolorès.

Cette marquise tournait la tête à tous les hommes, y compris les magistrats.

Et, après l'avoir saluée, il fit signe à Aurélien de le suivre. Aurélien ne demandait pas mieux. Il en avait assez de s'entendre accuser devant le père de Nicole.

— Au revoir, messieurs ! dit Mme de Briouze en appuyant sur le mot *messieurs* au pluriel.

Et au moment où Aurélien passait près d'elle :

— Souvenez-vous que je vous ai sauvé, ajouta-t-elle de façon à n'être entendue que de lui seul.

Le marquis, resté en arrière, suivait des yeux Aurélien et ceux qui l'escortaient. Il pensait :

— Ce n'est pas lui, j'en jurerais. Mais qui donc a tué ce Gémozac?

II

Dix jours se sont écoulés. L'été va finir. Les étrangers qui viennent à Arcachon pour y prendre des bains de mer partent avec les hirondelles, et ceux qui s'établissent dans les villas de la forêt pour y respirer, l'hiver, l'air salubre des arbres résineux, ne sont pas encore arrivés. On ne danse plus au Casino et les hôtels du boulevard de la Plage se vident peu à peu.

C'est le moment que choisissent de préférence les Bordelais pour entreprendre dans ces aimables parages des promenades nautiques ou forestières, et les trains du dimanche sont bondés de voyageurs. Les uns s'embarquent pour aller voir déferler au cap Ferret les énormes vagues de l'Océan ; d'autres s'en vont le long de la plage ramasser des coquillages au Moullo ; d'autres louent des chevaux et poussent jusqu'à l'étang de Cazau, par le *Truc de la Truque*, la plus haute dune boisée du pays.

Ces joyeux excursionnistes ne songent déjà plus guère au crime du chalet des Pervenches, qui a occupé pendant toute une semaine les journaux de la région et même les feuilles parisiennes. La colonie étrangère s'en est fort émue, surtout à cause du marquis et de la marquise de Briouze, que le hasard a mêlés à ce tragique événement, et les commentaires ont marché bon train ; mais l'émotion commence à se calmer.

Gémozac a été mis en terre, et on l'a vite oublié. Il n'avait que des parents éloignés et pas d'autre ami que Biscaros, qui a failli payer cher sa camaraderie avec ce malheureux.

On s'accorde généralement à croire que le pauvre Sobieski a été tué par quelque chenapan de passage qui l'a assassiné pour lui voler l'or qu'il avait gagné au jeu. Et l'on a été satisfait d'apprendre que Biscaros, après une semaine d'emprisonnement préventif, a été remis en liberté... provisoire, car on ne l'a relâché que sous caution. Aurélien doit en grande partie cet heureux dénouement d'une terrible aventure au jeune substitut Camille Civrac, et il lui en est profondément reconnaissant. Du reste, la suite de l'enquête ouverte par ce

débutant dans la magistrature a montré que l'accusation ne tenait pas debout.

Ainsi, il est résulté de l'autopsie la preuve que la balle qui a frappé Gémozac était d'un calibre plus petit que celui du revolver de Biscaros, et l'on a retrouvé, incrustée dans le tronc d'un pin, celle que Biscaros a tirée sur l'assassin fuyant à travers la forêt. Et si l'ordonnance de non-lieu n'est pas encore définitive, c'est que le juge qui a instruit l'affaire après le substitut n'a pas encore pu éclaircir le mystère qui enveloppe la mort de Gémozac. Il lui faut un coupable ; il le cherche, et, tant qu'il ne l'aura pas trouvé, il veut rester maître de reprendre le prévenu qu'il a fait élargir ; mais il désespère presque de découvrir ce meurtrier insaisissable.

Biscaros, lui, n'y a pas renoncé. C'est le seul moyen qui lui reste de démontrer clairement son innocence, et il a trop souffert de l'erreur judiciaire qui a failli l'envoyer en cour d'assises pour se résigner à la situation qu'on lui a faite.

Elle est cruelle, cette situation de libéré sous caution, car il se sent soupçonné, et pour lui c'est le pire des supplices.

Il a cru devoir s'abstenir de se présenter au chalet des Pervenches, et de toutes les privations qu'il s'est imposées, la plus dure assurément, c'est de ne pas revoir Mlle de Briouze. Il ne tiendrait qu'à lui de faire une visite au père de Nicole, et il serait sans doute bien accueilli, puisque, même avant de connaître les résultats de l'enquête, la marquise lui a dit que sa maison lui serait ouverte. Mais le malheur immérité qu'il a subi n'a pas abattu sa fierté, et il aime mieux souffrir à l'écart que de s'exposer à un affront.

Et il souffre d'autant plus que son amour n'a fait que grandir depuis cette triste entrevue où il a pu deviner que Mlle de Briouze l'aimait.

Il s'était flatté que le marquis viendrait le voir pour lui donner une marque d'intérêt. Le marquis n'est pas venu, quoiqu'il n'ait pas encore quitté sa villa. Et Biscaros, désespéré, a résolu de s'éloigner pour toujours de ce pays maudit.

Mais, avant de partir, il veut consulter un homme qui, mieux que tout autre, pourrait le renseigner sur le meurtrier de Gémozac, car il habite la forêt depuis près de trente ans, il sait tout ce qui s'y passe et il y connaît tout le monde.

Cet homme était un ancien matelot qui avait navigué

jadis sur un bâtiment appartenant à M. Biscaros père, armateur au long cours. Son histoire n'était ignorée de personne à six lieues à la ronde, et cette histoire était romanesque comme une légende.

Il avait perdu, au bout d'un an de mariage, une Landaise qu'il avait épousée par amour et qui était morte en mettant au monde un fils. Ce malheur lui avait dérangé la cervelle, à ce point qu'il s'était enfui de Bordeaux en emportant son enfant au fond des bois qui avoisinent la Teste, et qu'il y était resté dans une cabane qu'il avait construite tout seul.

Ce fils, nourri du lait d'une chèvre, avait grandi là, libre et fort, sans recevoir d'autre instruction que celle qu'avait pu lui donner le maître d'école de Cazau. A vingt ans, le service militaire l'avait pris, à la grande douleur du père La Chamade, qui avait failli en mourir, et il était revenu depuis trois ans à la hutte paternelle, après avoir payé sa dette à l'État. Il s'était fait résinier faute de savoir un autre métier, et il aimait cette vie de Peau-Rouge d'Amérique, quoiqu'il eût tâté du séjour des villes.

C'était maintenant un beau garçon de vingt-huit ans que toutes les jolies Landaises se seraient disputé, s'il eût été moins farouche. On disait bien qu'il avait une inclination pour une fille de la Teste, mais il cachait ses amours, et sur ce point, son père n'en aurait pas su plus long que les autres, si depuis un mois seulement Pierre ne lui eût pas confié qu'il était amoureux fou de Bernadette Ginestras et qu'il voulait l'épouser. Bernadette ne disait pas non, et si elle était entrée en condition chez le marquis de Briouze, c'était un peu parce que la villa des Pervenches n'était pas très loin du Truc de la Truque, où gîtaient La Chamade et son fils, qu'elle savait bien rencontrer dans la forêt quand il lui plaisait de le voir.

Mais, en fille avisée, Bernadette jugeait qu'elle n'était pas encore assez riche pour se mettre en ménage. Elle avait annoncé à son amoureux que Mlle de Briouze allait l'emmener à Paris et qu'elle, Bernadette, était décidée à rester au service de cette demoiselle jusqu'à l'été de l'année prochaine. Quand elle reviendrait à Arcachon avec de bonnes économies, alors on verrait.

Et la résolution de Bernadette désolait Pierre, qui ne pou-

vait plus se passer d'elle et qui voulait à toute force la suivre à Paris, dût-il, faute d'argent, faire le voyage à pied.

Les choses en étaient là au Truc de la Truque, lorsqu'un matin Aurélien Biscaros, qui ne se montrait guère depuis sa mésaventure, monta à cheval pour aller s'aboucher avec le père La Chamade. Il n'avait pas eu besoin de louer une des rosses qui foisonnent à Arcachon, car il avait amené de Bordeaux un joli *hack* dont il comptait se défaire, mais qu'il n'avait pas encore vendu, quoique Civrac, l'aimable substitut, lui eût demandé de le lui céder.

Le temps était fait à souhait pour la promenade, et Biscaros, après quelques jours de réclusion, goûtait fort le plaisir de chevaucher à travers bois, par une fraîche matinée de septembre, en rêvant à l'adorable jeune fille qu'il aimait.

D'Arcachon au Truc, le voyage n'est pas long par le *garde-feu* n° 1, — c'est-à-dire par une de ces coupures qu'on a pratiquées dans la forêt pour arrêter les progrès des incendies qui s'allument trop souvent dans les pins. Et le chemin est charmant. Aurélien ne mit qu'une heure, au pas, pour arriver au bas de la dune boisée où campait le vieux La Chamade.

Il mit pied à terre, afin de soulager son cheval à la montée, que rendent assez difficile les sables inconsistants sur lesquels il faut marcher, et il commença à grimper en le traînant par le bride.

Aurélien, quoiqu'il fût venu là autrefois, craignait de s'égarer dans les broussailles qui encombraient la route, à peine tracée.

Il n'était pas non plus très sûr d'être bien reçu par le solitaire du Truc de la Truque. Le bonhomme, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années, pourrait bien ne pas reconnaître le fils de son ancien armateur et refuser de répondre à des questions dont il n'apercevrait pas le but.

Mais le premier point, c'était de trouver la hutte, et Aurélien n'avait encore rencontré personne à qui demander son chemin. Ce coin perdu de la forêt n'est fréquenté que le dimanche par les touristes bordelais, et il est propice aux embuscades.

Or Biscaros avait de bonnes raisons pour se méfier des mauvaises rencontres, et il se disait que si on l'attaquait il serait fort en peine de se défendre, car on lui avait confisqué son revolver, et il n'était armé que d'une cravache. Il avança

pourtant, mais avec précaution, l'œil et l'oreille au guet, en s'arrêtant souvent pour regarder et pour écouter. Il escaladait péniblement depuis dix minutes le revers de la dune, lorsqu'un bruit de branches froissées le fit tressaillir.

Évidemment, quelqu'un se glissait à travers le fourré en écartant les ronces, et, à en juger par les précautions qu'il prenait pour cacher son approche, ce coureur des bois pouvait être malintentionné. Mais Biscaros n'était pas d'humeur à reculer devant une apparence de danger.

Il continua d'avancer en tirant son cheval qui renâclait, et bientôt, à un tournant du sentier qu'il suivait, il se trouva presque nez à nez avec un homme sorti tout à coup de la broussaille : un grand garçon bien planté et bien découplé, vêtu du costume landais, — pantalon serré à la taille par une ceinture rouge, gilet coupé droit, veste brune, — et coiffé d'un béret bleu à la mode béarnaise.

Il tenait à la main une petite hache qui indiquait sa profession, un *hapchot*, comme on appelle dans le pays l'outil dont les résiniers se servent pour entailler les pins. Au lieu d'attaquer Biscaros, il le salua, et Biscaros, promptement rassuré, crut pouvoir répondre à cette politesse en lui demandant le renseignement dont il avait besoin :

— Pourriez-vous me dire si je suis encore loin de la cabane du père La Chamade?

— A deux portées de fusil, monsieur, répondit en très bon français le résinier.

— Savez-vous s'il y est en ce moment?

— Oui, monsieur, il y est ; je viens de le quitter, il n'y a pas une demi-heure.

— Alors, vous le connaissez?

— Je suis son fils.

— Comment ! c'est vous, Pierre ! Vous ne vous souvenez pas d'Aurélien Biscaros?

— Mais si... mais si... et je vous reconnais maintenant... Excusez-moi, monsieur Aurélien. Il y a bien huit ans que je ne vous avais vu... Vous sortiez du collège quand je suis parti pour le régiment. Depuis ce temps-là nous avons changé tous les deux, mais je suis bien content de vous rencontrer.

Pierre n'avait pas l'air aussi content qu'il le disait. Il fronça le sourcil, et son regard noir n'exprimait pas précisément la

satisfaction. Biscaros se demanda pourquoi et ne trouva pas de réponse à la question qu'il se posait. Peu lui importait d'ailleurs que ce garçon lui fît mauvais visage. C'était au père La Chamade qu'il avait affaire, et il allait passer son chemin lorsque Pierre lui dit brusquement :

— Ça me fait plaisir de voir qu'ils vous ont relâché.

— Vous savez donc que j'ai été arrêté? demanda vivement Aurélien.

— Je suis payé pour le savoir, car j'ai été arrêté aussi. Les gendarmes sont venus me prendre dans la cabane du vieux ; ils m'ont mis les menottes et ils m'ont conduit à Arcachon. Si je ne suis pas en prison, ce n'est pas la faute du juge qui m'a interrogé, car il a commencé par m'y mettre, et j'y suis resté trois jours.

Biscaros ne comprenait pas encore très bien, quoiqu'il devinât qu'il s'agissait du meurtre de Gémozac.

— On m'accusait d'assassinat et de vol... rien que ça, continua Pierre, et ils m'auraient envoyé en cour d'assises, si je n'avais pas pu prouver que, le soir du crime, je suis resté jusqu'à minuit à boire avec des amis dans un café du boulevard de la Plage.

Cette fois, Biscaros comprit tout à fait. Il ignorait que Pierre eût été interrogé, mais il venait de se souvenir que la marquise de Briouze avait signalé au commissaire de police un résinier qui, disait-elle, était l'amant de la femme de chambre de Nicole. Et Biscaros, qui, n'ayant pas revu la Cadichonne, n'avait pas pu lui demander d'explications, ne s'était pas encore douté que le résinier en question était le fils du solitaire du Truc de la Truque.

— Encore si l'on n'avait accusé que moi ! reprit amèrement Pierre La Chamade, mais ils ont accusé aussi une brave fille.

— Bernadette? acheva Biscaros.

— Oui, Bernadette, ma promise. Elle n'a pas eu de peine à se justifier ; mais c'est dur tout de même, quand on n'a rien à se reprocher, d'être soupçonné d'une abomination... et si je savais qui l'a dénoncée... celui-là passerait un mauvais quart d'heure.

— Est-ce qu'il s'imaginerait que c'est moi? pensa Biscaros.

Et, sans trop réfléchir, il répondit :

— Je sais qui.

— Alors, s'écria le résinier, vous allez me nommer ce gueux-là !

— A quoi bon?... La justice a reconnu que c'était une calomnie.

— Ça n'y fait rien. Dites toujours, je vous en prie, monsieur Aurélien.

— A vous, non, mon cher Pierre. On ne vous a pas désigné au commissaire de police. On lui a parlé de l'amoureux de Bernadette.

— Ça revient au même, puisque cet amoureux, c'est moi.

— Je pourrais peut-être le dire à elle, et encore je crois que je ferais mieux de me taire.

— Bonjour, monsieur Biscaros ! dit gaiement une voix de femme.

Et la Cadichonne se montra tout à coup.

Elle était cachée dans les broussailles ; elle avait tout entendu, et elle intervenait au bon moment.

Aurélien, décontenancé, resta coi. Il regrettait d'avoir trop parlé, et il ne savait comment se tirer d'embarras. Bernadette lui vint en aide.

— Moi aussi, je sais qui c'est, dit-elle ; et Pierre n'a pas besoin de le savoir. C'est pourquoi vous ferez bien de ne lui nommer personne. Ça lui apprendra à n'être plus aussi curieux et à avoir confiance en moi. Je ne voudrais pas d'un mari soupçonneux, et je n'admets pas qu'il se mêle de faire des enquêtes après les juges. Je suis comme ça : c'est à prendre ou à laisser.

Et comme l'amoureux faisait la grimace en écoutant cette déclaration de principes, elle reprit en riant :

— Je m'en rapporte à vous, monsieur Aurélien. J'aime bien Pierre, mais je le connais... Si je lui nommais la personne qui nous a joué ce mauvais tour, il ferait des bêtises. Moi, je me tiendrai tranquille, mais je me souviendrai, et si elle recommençait à parler contre nous, j'ai ce qu'il faut pour lui fermer le bec.

En attendant, j'ai raison de me taire, pas vrai?

— Parfaitement raison, dit Biscaros.

Il voyait bien que Bernadette avait deviné que le coup partait de la marquise, et il l'approuvait fort de ne pas signaler

à la rancune de Pierre la belle-mère de Mlle de Briouze.

— Bon ! s'écria la Cadichonne, j'étais sûre que vous seriez de mon avis. Maintenant, il faut que vous sachiez pourquoi vous me trouvez ici, courant les buissons avec mon promis. Je reste au service de Mlle Nicole jusqu'à l'année prochaine. Mme la marquise ne voulait pas qu'on me gardât, mais M. le marquis a déclaré qu'on me devait bien ça, après les désagréments que j'ai eus chez eux. Et c'est décidé, on m'emmène. Nous partons tous après-demain pour le château de Mensignac, en Périgord, et nous serons à Paris dans trois semaines. Je n'ai pas voulu quitter Pierre sans lui dire adieu, et voilà qu'il me fait des misères ! Oh ! les hommes !

— Des misères ! et pourquoi? dit Biscaros.

— Parce qu'il se figure que là-bas, je l'oublierai. Je vous demande un peu ! moi qui ai refusé trois beaux partis parce que je suis engagée avec lui ! Il mériterait bien que je le plante là... Monsieur est jaloux... de qui?... Il serait bien empêché de le dire. Monsieur ne veut pas attendre que j'aie gagné de quoi monter notre ménage ! Eh bien ! il attendra jusqu'à la Saint-Michel de l'année prochaine, ou alors...

— J'attendrai, dit simplement Pierre.

— A la bonne heure !... Tu resteras ici avec ton père qui se fait vieux... et ne t'avise pas de courir après moi. Si je te rencontrais à Paris, je croirais que tu y es venu pour m'espionner et je t'arracherais les yeux... Mais je suis tranquille, parce que je sais que tu n'as pas seulement de quoi prendre les troisièmes du chemin de fer.

Pierre se taisait, mais sa physionomie parlait, et Biscaros voyait bien que ce brave garçon n'était pas du tout résigné à subir le stage que prétendait lui imposer Bernadette.

— Allons ! dit-elle en souriant, embrasse-moi, grand fou ! Oui... embrasse ta future devant M. Biscaros... ce sera comme s'il était le témoin de notre mariage.

Le résinier ne tint pas rigueur à la Cadichonne. Il l'embrassa de bon cœur sur les deux joues, et elle reprit joyeusement :

— Maintenant, c'est comme si le maire de la Teste y avait passé. Merci, monsieur Aurélien ! Si vous n'aviez pas eu la bonne idée de venir ici, Pierre me bouderait encore, et, à présent que nous voilà raccommodés, voulez-vous me per-

mettre de vous demander pourquoi l'on ne vous a pas revu au chalet?

— Parce que je crains de n'y être pas bien reçu.

— Vous vous trompez joliment. On n'y parle que de vous. Ce matin encore, le marquis s'étonnait de ne pas avoir eu votre visite... et la marquise lui reprochait de ne pas être allé vous chercher à Arcachon.

— M. et Mme de Briouze ont bien de la bonté, mais...

— Mais vous ne seriez pas fâché de savoir ce que pense Mlle Nicole. Eh bien ! foi de Bernadette ! c'est à elle surtout que vous feriez de la peine si vous partiez sans revenir au chalet.

— Si je croyais cela...

— Vous pouvez le croire. Elle me dit bien des choses, mademoiselle... elle ne me traite pas comme une servante... c'est pour ça que je ne veux pas la quitter... pour ça et parce qu'elle a besoin du dévouement de tous ceux qui l'aiment. A bon entendeur, salut, monsieur Aurélien !

Aurélien entendait parfaitement.

Bernadette voulait dire que Mlle de Briouze avait une ennemie en la personne de sa belle-mère, une ennemie d'autant plus dangereuse qu'elle gardait les apparences, et Aurélien n'était pas éloigné de le croire ; mais il n'apercevait pas encore la cause de cette inimitié. Il soupçonnait bien que la marquise était jalouse, mais il ne soupçonnait pas qu'elle était jalouse de lui. Il pensait naïvement que la marquise, en dépit des mauvais propos qu'on tenait sur son compte, aimait encore le marquis, et qu'elle souffrait impatiemment qu'il partageât son affection entre sa femme et sa fille.

Aurélien n'avait pas deviné qu'en lui disant tout bas : « Souvenez-vous que je vous ai sauvé », elle avait voulu lui notifier qu'il lui plaisait et qu'elle entendait le garder pour elle. C'est pourquoi des affirmations de la Cadichonne, il n'en retint qu'une : la Cadichonne venait de déclarer que sa jeune maîtresse serait désolée de ne pas le revoir ; il n'en demandait pas davantage, et il se promit de ne pas partir sans se présenter au chalet des Pervenches. Là, il verrait si le marquis était toujours bien disposé pour lui, et, au lieu de voyager à l'étranger pour tâcher d'oublier Nicole, il irait passer l'hiver à Paris, si M. de Briouze exprimait le désir de l'y recevoir ; mais il ne

renonçait pas à l'espoir de découvrir l'assassin du malheureux Gémozac, et il lui tardait de s'aboucher avec le père de La Chamade, qui le mettrait peut-être sur la piste de ce bandit.

— Merci, Bernadette, dit-il, sans chercher à dissimuler la joie que lui causait le renseignement qu'elle venait de lui donner sur les sentiments de Mlle de Briouze. Je vous prie d'annoncer à M. le marquis ma visite.

— Bon ! s'écria la soubrette. Justement, je rentre au chalet. Le marquis est allé à Bordeaux, et la marquise est montée à cheval, ce matin ; mais mademoiselle est à la villa, et je vais lui dire que vous viendrez demain... pas plus tard, car après-demain vous ne trouveriez plus personne.

— Je viendrai certainement demain... et maintenant, je vais voir ce brave La Chamade.

— Voulez-vous que je vous conduise à sa cabane? demanda le résinier.

— C'est inutile, mon cher Pierre. Je suis déjà venu au Truc de la Truque et, à présent, je m'y reconnais. Je trouverai bien mon chemin sans vous... et je me reprocherais de vous empêcher d'accompagner Bernadette qui va vous quitter pour un an. Je vous reverrai avant mon départ, et si je puis vous être utile, disposez de moi.

— Vous êtes bien bon, monsieur Aurélien ; mais... sans être trop curieux, puis-je vous demander ce que vous voulez à mon père?

— Je voudrais savoir ce qu'il pense de l'affaire qui a failli nous coûter si cher à tous les trois.

— Il n'en sait pas plus long que nous, car il ne sort presque plus de son *gourbi*, si ce n'est de temps en temps, la nuit, pour tendre des pièges aux renards... et il ne s'occupe pas de ce qui se passe dans la forêt. Du reste, j'ai dans l'idée que le coup a été fait par un coquin étranger au pays, et qu'on ne mettra jamais la main dessus. Le vieux sera tout de même bien content de vous voir, conclut Pierre, qui n'était pas fâché de reconduire sa promise jusqu'à la villa des Pervenches, car il avait encore bien des choses à lui dire, et ce tête-à-tête devait être le dernier de la saison.

Biscaros les suivit des yeux jusqu'au moment où ils disparurent à un détour du sentier. Il pensait :

— Ce garçon est plus heureux que moi. Il a été accusé, lui

aussi, et le voilà déjà consolé de sa mésaventure. Les résiniers de la forêt ne le mettront pas en quarantaine, et sa Cadichonne ne l'en aimera pas moins, tandis qu'il me faudra du temps, beaucoup de temps, pour reprendre ma place dans le monde où je vivais. Je suis sûr que si demain, à Bordeaux, je me montrais à mon cercle, je lirais la défiance sur bien des visages, et quoi qu'en dise cette brave fille, qui sait comment je serai reçu au chalet? J'irai pourtant. Il le faut ; si je n'y allais pas, Mlle de Briouze croirait qu'elle m'est indifférente... et son père pourrait croire que je n'ai pas la conscience nette. Me cacher, ce serait presque avouer que je suis coupable. J'irai donc ; mais tant que l'assassin de Gémozac ne sera pas pris, je serai suspect, et il n'y a que le père La Chamade qui soit à même de m'aider à le découvrir.

Sur cette conclusion quelque peu hasardée, Biscaros se mit à escalader la dune, en tirant son cheval par la bride. Il s'était orienté, et il savait maintenant où trouver le gîte du patriarche des résiniers. Le chemin n'était pas commode. Des aubépines énormes, des houx et des ajoncs hérissés de piquants le barraient à chaque instant, sans compter que le sol sablonneux cédait sous le pied. Mais ces obstacles ne découragèrent pas Biscaros, et après dix minutes d'une marche pénible, il découvrit enfin la hutte qu'il cherchait.

C'était bien un *gourbi*, comme l'appelait Pierre, qui, ayant servi six mois aux chasseurs d'Afrique, avait vu les abris de branchages que se construisent les Arabes en Algérie.

La Chamade fumait sa pipe, assis sur un escabeau, à la porte de sa cabane, et Biscaros le reconnut du premier coup d'œil, quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis quatre ans. Affublé d'une cape en peau de mouton, le bonhomme avait l'air d'un sauvage avec ses cheveux en broussailles et sa barbe blanche qui descendait jusque sur sa poitrine. Il se leva brusquement, dès qu'il aperçut Biscaros, et il vint le regarder sous le nez avec des yeux qui brillaient comme des escarboucles.

Aurélien se souvint alors que si le vieillard n'avait pas tout à fait perdu l'esprit, il passait dans le pays pour être un peu sorcier, et il se prit à regretter d'être venu le consulter.

La Chamade allait sans doute lui proposer de lui dire la bonne aventure, au lieu de le renseigner sur l'affaire du chalet. Mais il n'était plus temps de reculer, et il l'aborda en lui disant :

— Bonjour, mon brave. Je suis le fils de M. Biscaros, qui...

— Je le sais, interrompit le vieux ; tu es son portrait vivant. Qu'est-ce qu'il y a pour ton service?

— Je viens vous voir d'abord, répondit Aurélien, un peu interloqué par ce tutoiement inattendu, et j'aurais eu de la peine à trouver votre cabane, si je n'avais pas rencontré Pierre tout près d'ici.

— Pierre? répéta le résinier en relevant la tête ; pas vrai que c'est un beau garçon?

— Il était déjà très bien avant d'aller au régiment. Maintenant, il est superbe.

— Il ressemble à sa mère, que tu n'as pas connue, car elle est morte avant que la tienne te mît au monde. S'il n'avait pas vécu, il y a longtemps que j'aurais piqué une tête au fond de l'étang de Cazau...

— Mais il vous est resté, et il ne vous quittera plus.

— On ne sait pas... il faut bien que jeunesse se passe ; mais s'il me quitte, il reviendra, et quand je lèverai l'ancre pour l'autre monde, il sera là... il me l'a juré.

— Il va donc partir? demanda Biscaros assez surpris d'apprendre que La Chamade ne désapprouvait pas les projets de son garçon qui rêvait de suivre Bernadette.

— Il fera ce qu'il voudra. Ce n'est pas moi qui l'empêcherai d'aller à Paris, si le cœur lui en dit. Je l'y aiderai même, quand toutes mes économies devraient y passer. Je n'ai pas fait fortune en *piquant* les pins... pas plus qu'en naviguant... Mais depuis trente ans que je manie le *hapchot* et le *pitay*, je ne mange que de la *cruchade*... ça fait que j'ai pu amasser des louis d'or... Oh ! pas beaucoup... Mais ils sont à Pierre... S'il en a besoin, il peut les prendre, sans attendre que j'aie *avalé ma gaffe*.

— Vous l'aimez bien, je le sais, et...

— Si je l'aime !... mais pour lui, je volerais... j'assassinerais !...

— Ce serait trop, dit en souriant Biscaros.

La Chamade, en lançant cette étrange déclaration, avait redressé sa haute taille courbée par les ans. Il semblait qu'il eût grandi de six pouces.

Aurélien n'avait garde de prendre ses paroles au sérieux, et

il admirait ce vieillard que rajeunissait l'amour paternel, exalté jusqu'au fanatisme.

En même temps, il s'expliquait que Pierre se préparât à rejoindre à Paris la Cadichonne, et il n'y voyait pour sa part aucun inconvénient.

Pierre avait à sa disposition le trésor du bonhomme ; il avait bien le droit de s'en servir pour aller retrouver celle qu'il aimait. Aurélien, s'il eût été à la place du résinier, n'y aurait pas manqué. L'amour ne va pas sans la jalousie ; les absents ont souvent tort, et Bernadette était si jolie que Pierre ferait bien de ne pas rester au Truc de la Truque pendant que sa promise tournerait la tête aux Parisiens.

Ce n'était pas pour s'occuper de ces amoureux que Biscaros était venu, et La Chamade se chargea de lui rappeler que sa visite avait un but.

— Toi, je t'aime bien aussi, dit-il brusquement. Maintenant, nous avons assez causé de Pierre. Dis-moi ce que tu me veux.

Biscaros ne savait trop par où commencer. La Chamade ne pouvait pas ignorer que son fils avait été accusé d'avoir tué Gémozac, et il n'était pas impossible qu'il se méprît sur la portée des questions que Biscaros allait lui adresser.

Mais, cette fois encore, La Chamade n'attendit pas que Biscaros l'interrogeât.

— Gageons, dit-il, que tu vas me parler de l'affaire du chalet des Pervenches.

— Vous avez deviné, répondit vivement Aurélien. Je voudrais savoir ce que vous en pensez.

— Je pense que le commissaire Gujan est un âne, et qu'on devrait le destituer pour lui apprendre à laisser en repos les braves gens.

— D'accord... mais l'assassin, le vrai?

— Eh bien, quoi? Est-ce que tu te figures que je le connais?

— Non, répondit Biscaros, je ne crois pas cela, car si vous connaissiez ce misérable, vous l'auriez déjà dénoncé.

— Pourquoi l'aurais-je dénoncé? dit froidement le père La Chamade. Je ne suis pas chargé de faire la police sur la route du Moullo... ça regarde les forestiers... et ils la font bien mal.

— Oh ! oui... ils n'ont pas su empêcher un bandit de tuer un brave garçon, à onze heures du soir, à trois kilomètres

d'Arcachon... et les gendarmes ne la font pas mieux, puisqu'ils n'ont arrêté que des innocents.

— Toi d'abord, et Pierre ensuite... je sais ça... mais le juge vous a relâchés tous les deux. Pierre n'y pense plus. Fais comme lui, je te le conseille.

— Pardon !... Pierre a été relâché définitivement, tandis que moi... on peut me reprendre, tant qu'on ne tiendra pas le véritable assassin. C'est pourquoi je me suis juré de le découvrir... et j'ai cru que vous pourriez m'y aider.

— Une drôle d'idée que tu as eue là ! Je n'y étais pas quand on a tiré sur ce beau monsieur de Bordeaux. J'étais ici, et je dormais comme une souche. Quand les gendarmes sont venus chercher mon garçon, le lendemain de l'affaire, je ne savais seulement pas de quoi on l'accusait... ni lui non plus, du reste.

— Bon ! Mais quand vous l'avez vu, vous vous êtes bien demandé qui avait fait le coup?

— Ma foi, non ! J'étais sûr que ce n'était pas Pierre. Ça me suffisait.

— Mais si l'on avait gardé votre fils en prison, vous auriez certainement cherché le coupable?

— J'aurais eu beau chercher, je ne l'aurais pas trouvé.

— Vous connaissez pourtant mieux que personne les gens de la forêt, puisque vous y demeurez depuis trente ans.

— Je ne connais pas les étrangers qui louent les chalets.

— Supposeriez-vous que le crime a été commis par un de ceux-là? demanda vivement Biscaros.

— Je mettrais ma main au feu qu'il ne l'a pas été par un homme du pays. Les Landais ont la tête près du béret... et, quand ils cognent, ils ont la main lourde. Ils ne tueraient pas un homme pour le voler.

— Pour le voler, non. Mais par vengeance... ou par jalousie... à propos d'une femme.

— Pas davantage. Ils vident leurs querelles à coups de bâton ou à coups de *hapchot*, et ils se battent dur. Ils n'assassinent pas. C'est ce que Pierre a répondu au juge qui l'accusait d'avoir tiré sur Gémozac à cause de Bernadette.

— Et le juge a reconnu qu'il se trompait, puisqu'il a fait remettre Pierre en liberté. Reste à savoir qui a tiré.

— Si tu comptes sur moi pour te l'apprendre, tu te trompes, mon garçon. Je n'en sais rien du tout, et je ne me soucie pas

de le savoir. Je crois même que si je le savais, je ne le dirais pas.

— Et pourquoi? murmura Biscaros stupéfait.

— Parce que je ne me mêle jamais des affaires des autres. Le Bordelais est mort. Tant pis pour lui ! Je ne le connaissais pas, et je ne tiens pas à le venger.

— Mais, moi, j'y tiens. Il a été mon camarade... et l'on m'a accusé...

— Tu t'es justifié. Qu'est-ce qu'il te faut de plus? Si tu es sage, tu resteras tranquille, au lieu de courir après un gueux que personne n'a vu et qui doit être loin d'ici à cette heure. Laisse-le aller se faire pendre ailleurs.

— Vous ne croyez donc plus que c'est un des Parisiens qui habitent la ville d'hiver?

— Je n'ai pas dit ça.

— Vous me l'avez laissé entendre... et ce n'est pas impossible. Gémozac se vantait d'être l'amant d'une femme mariée... Le mari a bien pu...

— Les maris de Paris ne sont pas si terribles. Et puis il paraît qu'on a pris l'argent que Gémozac avait dans ses poches. Un monsieur du beau monde n'aurait pas fait ça. Mais, puisque tu veux absolument que je te dise ce que je pense de cette histoire-là, je pense que ce n'est pas la peine de chercher midi à quatorze heures. Les résiniers sont honnêtes, mais les rôdeurs ne manquent pas dans la forêt, et ce n'est pas la première fois qu'on y attaque les passants. J'ai idée que l'assassin est un Espagnol comme il en vient souvent par ici ; une fois leur coup fait, ils passent la frontière, et on ne les revoit jamais.

Le bonhomme parlait avec tant de conviction que Biscaros était tenté de se ranger à son avis, et pourtant quelque chose lui disait que le meurtre du malheureux Gémozac n'avait pas eu seulement le vol pour mobile, et qu'une femme avait joué un rôle dans cette tragédie. Quelle femme et quel rôle? Biscaros ne le devinait pas ; mais il commençait à croire que le vieux résinier n'avait peut-être pas tort de lui conseiller de renoncer à éclaircir ce mystère.

Que gagnerait-il à poursuivre un introuvable assassin? Le juge qui l'avait fait élargir n'avait vraisemblablement pas l'intention de revenir sur sa décision, et, alors même que ce juge tarderait à rendre une ordonnance de non-lieu définitive,

le temps suffirait à réhabiliter dans l'opinion publique un galant homme injustement soupçonné.

Bernadette ne venait-elle pas de lui déclarer qu'on l'attendait au chalet des Pervenches, et qu'il y serait très bien reçu? Bernadette n'avait aucun intérêt à inventer cela, et si elle disait vrai, qu'importaient à Aurélien les mauvais propos? N'avait-il pas conservé la sympathie de Camille Civrac, un magistrat sérieux qui ne serait pas resté son ami s'il eût douté de son innocence? Ainsi soutenu, Biscaros, pour marcher tête levée, n'avait pas besoin de livrer à la justice l'assassin de Gémozac.

Ses méditations furent interrompues par la voix de La Chamade, qui reprit d'un ton presque paternel :

— Crois-moi, mon fils, ne fais pas l'agent de police. Ça ne te porterait pas bonheur. Tu n'as pas de vocation pour ce métier-là, et tu n'arriverais à rien. Et puis, il y a une justice là-haut, et si l'on ne découvre jamais l'assassin, ce sera la preuve que le Bordelais n'a eu que ce qu'il méritait.

Cette singulière idée frappa Biscaros, et il se demanda de plus belle si Gémozac n'était pas tombé sous la vengeance presque légitime d'un homme qu'il avait offensé plus gravement qu'on n'offense un mari qu'on trompe ; d'un père, par exemple, d'un père dont il aurait déshonoré la fille. Biscaros se demanda aussi d'où cette idée était venue au solitaire du Truc de la Truque, et si ce vieux résinier n'en savait pas plus long qu'il n'en voulait dire.

Quoi qu'il en fût, Biscaros ne pouvait plus espérer d'en tirer des éclaircissements, et il ne tenait pas à prolonger une entrevue inutile. Il y tenait d'autant moins qu'il lui tardait d'être seul pour réfléchir à tout ce qu'il venait d'entendre.

— Merci, mon brave, dit-il ; vous ne m'avez pas beaucoup renseigné, mais je ne regrette pas d'être venu, car vous m'avez donné des avis dont je ferai mon profit. Maintenant, il faut que je vous quitte.

— Tu rentres à Arcachon? demanda le père La Chamade, en regardant Aurélien dans le blanc des yeux.

— Pas directement.

— Je comprends. Tu tiens à passer par la ville d'hiver.

— Au contraire. J'ai envie de pousser jusqu'à l'étang de Cazau, que je n'ai pas vu depuis longtemps, et de revenir par la Teste.

— Tu en auras pour trois heures au moins.

— Tant mieux ! Mon cheval n'est pas sorti depuis quelques jours, et je tiens à le fatiguer.

— Tu n'as pas peur de t'égarer?

— Non, je connais le chemin.

— Alors, bon voyage, mon garçon ! dit brusquement le vieux.

Et, tournant le dos au fils de son ancien armateur, il rentra dans sa hutte.

Biscaros n'était pas tenté de l'y suivre. Il se remit à traîner son cheval par la figure jusqu'au bas du revers opposé de la dune, qui de ce côté était presque coupée à pic. Là, il retrouva le *garde-feu* qui mène à l'étang de Cazau par le Natus et le Courneau, — deux agglomérations de cabanes occupées par des résiniers, et il remonta en selle. Il avait envie de galoper pour se rafraîchir les idées. Il piqua des deux et il fit deux kilomètres à fond de train, quoique la route fût encore très accidentée. Mais bientôt il dut remettre son cheval au pas pour franchir une autre dune à peu près aussi escarpée que le Truc de la Truque. Il put alors donner audience aux pensées que venait de lui suggérer sa conférence avec le père La Chamade.

Elle ne l'avait pas éclairé, cette conférence en plein air ; mais elle lui avait fait envisager sa situation sous un autre aspect, et en même temps elle avait éveillé en lui un soupçon. L'insistance que le bonhomme avait mise à le détourner de son projet de chercher l'assassin lui semblait suspecte, et il était assez disposé à en conclure que le vieux résinier le connaissait, cet assassin mystérieux, et qu'il avait des raisons particulières pour souhaiter qu'on ne le découvrît jamais.

Mais quelles raisons? Son fils, Pierre, avait prouvé un alibi, et, en dépit des doctrines qu'il avait formulées si hardiment sur la légitimité du meurtre dans certains cas, on ne pouvait guère supposer que La Chamade eût tué, pour venger une injure personnelle, un homme qu'il ne connaissait pas du tout ; pour le voler, pas davantage, car sa réputation d'honnêteté était proverbiale dans le pays, à telles enseignes que le juge de paix qui avait fait arrêter le fils n'avait pas cru devoir interroger le père.

Biscaros en était là de ses réflexions, lorsque le bruit d'un galop furieux lui fit lever la tête. Il vit, au sommet de la dune,

une femme en amazone, montée sur un grand cheval alezan qu'elle avait lancé ventre à terre sur cette pente abrupte, au risque de se casser le cou, et qui arrivait droit sur lui.

Le première pensée d'Aurélien fut de se garer, car le chemin n'était pas large, et l'imprudente écuyère, qui descendait la côte à cette allure insensée, devait le culbuter s'il ne lui laissait pas le passage libre ; puis il comprit presque aussitôt qu'elle devait être emballée, comme on dit, et qu'elle allait infailliblement se tuer, s'il n'intervenait pas.

Rien n'est plus difficile que d'arrêter un cheval qui a pris le mors aux dents ; mais Aurélien, vigoureux et adroit, résolut d'essayer. Il se campa bravement au milieu de la route, et il attendit, penché sur sa selle et le bras tendu pour saisir les rênes, au moment où la dame arriverait à sa portée. Il n'attendit pas longtemps, et sa hardiesse lui réussit. L'alezan, pris à la bride par une main de fer, plia sur ses jarrets et se cabra ; mais l'amazone tint bon et maîtrisa l'animal.

Alors, seulement, Biscaros reconnut la marquise de Briouze. Elle le reconnut aussi, et au lieu de le remercier du service qu'il venait de lui rendre, elle lui dit froidement :

— Ah ! c'est vous, monsieur !... Pourquoi me barrez-vous le chemin?

— Pardonnez-moi, madame, murmura Biscaros tout décontenancé, j'ai cru que vous étiez en danger, et je...

— Vous m'avez prise pour une novice en équitation. Rassurez-vous, monsieur, il y a trois ans que je monte Ralph. Il n'est pas toujours commode, mais il ne m'a pas gagnée à la main. C'est moi qui la lui ai rendue, parce que je ne connais pas de plus grand plaisir que celui de descendre aux allures vives les pentes sablonneuses des dunes. Mon mari prétend que je m'y romprai les os, mais je le laisse dire. Et aujourd'hui je me félicite de m'être livrée à mon divertissement préféré, puisqu'il m'a fourni l'occasion de vous parler. Si vous m'aviez rencontrée cheminant au pas sur une route droite, vous m'auriez sans doute évitée.

— Certainement non, madame. J'avais à cœur de vous remercier et de vous expliquer...

— Je n'ai que faire de vos explications, et vous ne me devez pas de remerciements ; mais j'ai des reproches à vous adresser, et puisque je vous tiens, je vous garde. Vous avez jugé à propos

de ne pas vous montrer au chalet depuis cette sotte affaire... Vous allez m'y reconduire. Ce sera votre punition.

Aurélien ne pouvait pas refuser, quoiqu'il lui en coutât d'accompagner la dame qui parlait si légèrement de la mort de Gémozac. L'occasion était précieuse pour se renseigner sur l'accueil qui l'attendait à la villa des Pervenches, et il n'avait garde de la manquer, car il ne tenait pas du tout à revoir, ce jour-là, l'étang de Cazau.

Il s'empressa donc de tourner bride, et la marquise ne le fit pas languir. Elle se plaça à sa droite, et elle lui de but en blanc :

— Je sais tout ce que vous avez souffert. J'ai été informé chaque soir de ce qui se passait à Arcachon depuis que cette brute de commissaire vous y a emmené, et j'ai été bien heureuse d'apprendre que l'erreur a été reconnue. Je n'étais pas inquiète ; mais ce n'est pas pour rien qu'on représente la Justice avec un bandeau sur les yeux. Quand elle vous tient, on n'est jamais sûr de sortir de ses griffes. Je la bénis, maintenant que vous êtes libre. Ai-je besoin d'ajouter que j'ai été interrogée et que j'ai fait de mon mieux pour vous défendre contre une accusation ridicule?

— Je vous en suis profondément reconnaissant, madame, murmura Biscaros, qui ne disait pas ce qu'il pensait, car il lui en voulait d'avoir cherché à détourner les soupçons sur le promis de Bernadette.

— Le juge n'a pas su tirer parti des indications que je lui ai données, reprit audacieusement la marquise. Il s'est laissé prendre aux mensonges de l'amant de cette créature dont ma belle-fille s'est coiffée, je ne sais pourquoi. Je persiste à croire que le résinier a sur la conscience la mort de ce Gémozac. Mais le fat qu'on a tué ne valait pas qu'on le regrette. Il cherchait à compromettre toutes les femmes, et l'on saura peut-être plus tard pourquoi il était venu rôder, la nuit, autour du chalet que nous habitons.

Biscaros se demanda si Mme de Briouze ne prétendait pas insinuer que le malheureux Sobieski y était venu pour Nicole, et il reçut comme un coup au cœur.

Il n'était pas au bout de ses étonnements. La marquise ajouta :

— Je pardonnerais volontiers à celui qui, d'un coup de

pistolet, a coupé court aux propos et aux actes de ce drôle. En le supprimant, il nous a vengées toutes.

Biscaros tressaillit quand il entendit la grande dame afficher les mêmes opinions que le vieux La Chamade, et s'il s'abstint de les réfuter vertement, c'est qu'il espérait qu'elle allait les motiver en citant des faits.

Mais au lieu de s'étendre sur ce sujet, elle reprit d'un air dégagé :

— Parlons d'autre chose. Nos relations ont commencé dans des circonstances que ni vous ni moi ne pouvons oublier. Je compte qu'elles n'en resteront pas là. J'attendais votre visite et je ne l'ai pas reçue, mais vous me la ferez en Périgord. Je pars après-demain, et vous serez le très bienvenu au château de Mensignac, où je vais passer trois semaines.

C'est convenu, n'est-ce pas?

— J'aurai l'honneur de voir demain à la villa M. le marquis de Briouze, répondit évasivement Aurélien.

— Ah ! vous tenez à être invité par mon mari? Il vous invitera, n'en doutez pas, et il vous invitera par écrit, car je vous préviens que vous risquez fort de ne pas le rencontrer au chalet avant notre départ. Il est allé, ce matin, à Bordeaux, prendre congé de quelques amis, et il ne rentrera que demain soir. Me voilà veuve pour vingt-quatre heures... et je ne m'en plains pas.

— Mais vous n'êtes pas seule, objecta timidement Biscaros. Mlle de Briouze n'a pas quitté la villa des Pervenches.

— Qu'en savez-vous? interrompit la marquise. Est-ce que vous l'avez vue?

— Non, madame ; c'est sa femme de chambre qui me l'a dit.

— Comment ! cette fille s'est permis d'aller vous relancer à Arcachon?

— Je l'ai rencontrée en traversant la forêt.

— Et elle a eu l'impudence de vous adresser la parole ! Allons, décidément, nous ne pouvons pas garder à notre service une drôlesse qui passe la moitié de son temps à courir les chemins. J'obtiendrai de mon mari qu'il la renvoie. Nicole apprendra à se passer d'elle... et ce sera fort heureux. Du reste, cette Cadichonne vous a bien renseigné. Ma belle-fille est restée au chalet, mais c'est comme si j'étais seule, car nous

ne nous voyons pas quand son père est absent. Elle a son appartement, et elle ne met jamais les pieds dans le mien... qui est au même étage, mais à l'autre bout de la villa... Et nous ne nous croisons même pas dans les escaliers, car j'en ai un qui ne sert qu'à moi et qui donne directement dans la forêt par une porte dont j'ai la clef.

Cette indication précise avait si bien l'air d'une invite, que Biscaros rougit pour Mme de Briouze, qui ne rougissait jamais. Il ne tenait nullement à en profiter, et, pour éviter d'y répondre, il ne trouva rien de mieux que de dire :

— J'ignorais que Mlle de Briouze vivait à part.

— Oh ! répliqua en souriant la marquise, nous nous asseyons à la même table et nous nous faisons bon visage ; mais elle me déteste, et j'avoue qu'elle ne m'est pas sympathique. C'est dans l'ordre. Belles-filles et belles-mères ne peuvent guère s'accorder. Je vous jure pourtant que je ne veux que du bien à Nicole, et que ce n'est pas ma faute si nous ne vivons pas en bonne intelligence. Elle a un caractère très difficile, et, qui pis est, elle ne se plaît qu'avec des gens au-dessous d'elle. C'est ainsi qu'elle s'est attachée à cette Bernadette, une dévergondée hypocrite qui finira par la compromettre. C'est même déjà fait, je le crains, car dans la colonie étrangère on commente beaucoup la mort de ce Bordelais ridicule... On se demande ce qu'il venait faire, la nuit, près du chalet que nous habitons.

Sur un geste significatif d'Aurélien, la marquise, s'apercevant qu'elle allait trop loin, se hâta d'ajouter :

— Je ne prétends pas que Nicole l'y ait attiré, mais il court des bruits fâcheux, et si M. de Briouze ne mettait pas ordre aux imprudences de sa fille, Dieu sait ce qu'il en résulterait.

C'était un acte d'accusation en règle que la belle Dolorès formulait contre la pauvre Nicole qui n'était pas là pour se défendre. Aurélien ne voulait pas croire à ces insinuations perfides, et pourtant elles le troublaient jusqu'au fond de l'âme.

« Calomniez ! il en reste toujours quelque chose », a écrit Beaumarchais dans *le Barbier de Séville*.

Aurélien doutait déjà de celle qu'il aimait.

— Heureusement, nous partons, reprit la marquise ; nous

quittons ce pays que je maudirais, si nous n'y avions pas fait connaissance avec vous, monsieur, qui compterez maintenant parmi nos amis.

Biscaros reçut sans broncher ce compliment à brûle-pourpoint, et la dame continua :

— Plus heureusement encore, Nicole se mariera cet hiver.

— Cet hiver ! répéta Aurélien qui tombait de son haut.

— Oui, c'est à peu près décidé. Ce mariage convient à M. de Briouze, et je l'approuve de tout mon cœur. Il y manque le consentement formel de Nicole. Elle est, comme toutes les jeunes filles, peu pressée de s'enchaîner, et les mauvais conseils que lui donne cette Bernadette la retiennent... Mais elle ne fera pas la folie de refuser un galant homme qui est très épris d'elle et très lié avec son père.

Un coup de massue qu'il aurait reçu sur la tête n'aurait pas mieux assommé le pauvre Aurélien que ne le fit cette confidence inattendue.

— Vous le verrez bientôt, si, comme nous l'espérons, vous nous faites l'honneur de venir à Mensignac. Mon mari vous le présentera, et je suis certaine qu'il vous plaira beaucoup, car il est du meilleur monde.

— Se moque-t-elle de moi? pensait Biscaros abasourdi.

— C'est le vicomte Fernand de Saint-Osvin.

Biscaros tressaillit. Il était sûr d'avoir entendu récemment prononcer ce nom-là, mais il ne se rappelait plus dans quelles circonstances.

Tout à coup la mémoire lui revint.

— Il est encore jeune, puisqu'il n'a que trente-cinq ans, continua la marquise ; il est fort bien de sa personne, il est riche, il est vicomte. Tous nos amis le connaissent et l'apprécient. Nicole ne saurait trouver mieux.

— Je me souviens, maintenant, se disait Biscaros. Ce Saint-Osvin est son amant, et elle veut lui faire épouser sa belle-fille ! C'est infâme !

Il y avait bien de quoi s'indigner, mais Biscaros n'apercevait pas encore le calcul que cachait cette impudente déclaration.

Les causeurs de la terrasse avaient parlé du vicomte de Saint-Osvin comme d'un homme taré qui s'était imposé à Mme de Briouze, qui la dominait, qui l'exploitait peut-être. Qu'elle en eût assez de cette liaison dangereuse, qu'elle fût

lasse de subir les exigences de cet intrigant du grand monde, ce n'était pas très surprenant ; mais qu'elle eût l'idée de le marier à Nicole, c'était un comble. Et elle affirmait que le marquis approuvait cet odieux arrangement ! Elle osait même prétendre que Nicole n'y répugnait pas ! De quelle pâte, ou plutôt de quelle fange étaient donc pétris tous ces nobles personnages?

Cette Espagnole titrée ne valait pas la Cadichonne qui aimait au grand jour un beau garçon de sa caste. Ce mari qui tolérait les écarts de sa femme et qui jetait sa fille dans les bras d'un misérable ne valait pas le vieux résinier La Chamade, qui se vantait d'être prêt à commettre un crime pour l'amour de son fils Pierre.

Et Nicole se prêtait à l'accomplissement des honteux desseins d'une belle-mère détestée ! Nicole, l'angélique Nicole, qui avait laissé croire à Aurélien qu'elle l'aimait, obéissait, sans se révolter, aux volontés de cette femme !

Ignorait-elle que M. de Saint-Osvin était l'amant de la marquise? On pouvait le supposer, mais ce n'était pas une excuse suffisante, et Aurélien se demandait si la marquise ne mentait pas en disant que Nicole était résignée à accepter le mari qu'on lui proposait.

Il ne devinait pas encore pourquoi Mme de Briouze voulait se débarrasser de son amant.

L'avaient-ils calomniée, ces messieurs qui, au casino d'Arcachon, parlaient tout haut de ses relations avec ce Saint-Osvin comme d'un fait connu de tout le monde? Avait-elle été aussi la maîtresse de Gémozac? Et par qui voulait-elle donc les remplacer?

Aurélien ne paraissait pas s'en douter, et il fallait qu'il fût le moins fat des hommes pour ne pas avoir déjà compris que la marquise Dolorès avait jeté sur lui son dévolu de femme passionnée.

Les yeux de cette Andalouse le lui disaient assez, car elle avait une façon de regarder les hommes de son choix qui ne leur laissait aucun doute sur ses intentions. Et elle avait pris soin de les souligner, après l'interrogatoire du commissaire de police, en murmurant à l'oreille de Biscaros ces mots significatifs : « Souvenez-vous que je vous ai sauvé ! »

Mais les amoureux n'entendent et ne voient que leur pré-

férée, et Biscaros était amoureux fou de Mlle de Briouze.

— Le mariage se fera à Paris, et je compte que vous y assisterez, reprit imperturbablement la marquise.

Mais n'êtes-vous pas d'avis, comme moi, que de toutes les allures le pas est la plus fatigante, parce qu'elle est la plus ennuyeuse? Un temps de galop, voulez-vous?

Et, sans attendre la réponse d'Aurélien, l'ardente Espagnole éperonna son cheval, qui partit à fond de train.

L'occasion était bonne pour la planter là ; mais Biscaros n'en profita pas, d'abord parce qu'il avait encore des éclaircissements à attendre de la belle-mère de Nicole, et aussi un peu par amour-propre de cavalier. Il ne voulait pas avoir l'air de s'arrêter devant les obstacles de toute espèce qu'elle abordait avec une rare intrépidité. Elle descendait, bride abattue, les pentes les plus roides et elle franchissait, la main haute, les arbres tombés qui barraient parfois le chemin.

Il fallait bien lui rendre cette justice qu'elle montait à merveille et qu'elle n'avait peur de rien.

Biscaros, qui n'était pas timide non plus et qui était solide en selle, ne pouvait pas faire moins que de la suivre, quand ce n'eût été que pour lui porter secours en cas d'accident.

Où courait-elle ainsi, à cette allure folle?

Au lieu de continuer sur la route de la ville d'hiver, elle s'était jetée tout à coup dans un sentier hérissé de grosses pierres, coupé par de profondes ravines et souvent obstrué par des broussailles épineuses. Et elle allait, courbée sur l'encolure de son cheval, sans se soucier des cailloux contre lesquels il buttait, ni des ronces qui déchiraient son habit d'amazone. Biscaros faisait de son mieux pour la rattraper, mais son « hack » landais n'était pas en état de lutter de vitesse avec le demi-sang qui portait l'audacieuse marquise, et il ne tarda pas à la perdre de vue.

Quand il la retrouva, au bas d'un escarpement qu'il avait eu beaucoup de peine à gravir et encore plus de peine à descendre, elle était assise sur une roche moussue, et son alezan haletait, les rênes sur le cou.

Il y avait là ce qu'on rencontre rarement dans la forêt d'Arcachon : un amoncellement de pierres surplombant une source. Des chênes verts, presque séculaires, entouraient une sorte d'arène circulaire, tapissée de bruyères, et de grands

bouleaux au tronc blanc se dressaient comme des fantômes dans les sombres lointains de la forêt.

La marquise, évidemment, connaissait déjà ce creux fait à souhait pour servir de décor à une scène de roman, et peut-être n'y était-elle pas venue sans intention.

Ses cheveux noirs s'étaient dénoués pendant cette course échevelée, ses joues pâles s'étaient colorées, et ses yeux étincelaient. Elle était superbe ainsi, cambrée dans une étroite amazone qui moulait ses formes opulentes et fouettant ses petits pieds du bout de sa cravache que tenait sa main finement gantée de noir.

— Vous m'avez fait peur, lui dit Aurélien qui s'était empressé de mettre pied à terre. C'est un miracle que votre cheval ne se soit pas abattu sur ce chemin de casse-cou. Pourquoi jouer ainsi avec votre vie?

— Je voulais voir si vous joueriez la vôtre pour me rejoindre. Ma devise, c'est : « Qui m'aime me suive... » et vous m'avez suivie, ajouta Dolorès en regardant fixement Biscaros.

Et comme il baissait les yeux, sans relever cette déclaration peu déguisée, elle reprit :

— Il paraît que votre devise n'est pas la mienne.

Biscaros, en ce moment, cherchait, sans le trouver, un moyen de se tirer honnêtement d'une situation scabreuse qu'il n'avait pas prévue.

— Nous ne sentons pas de même, continua la marquise. Je m'en afflige, mais je ne m'en étonne pas... personne ne m'a jamais aimée.

Et sur un geste d'Aurélien qui exprimait un doute poli :

— Non, monsieur, et je n'ai jamais aimé personne, reprit-elle audacieusement. Je me suis mariée très jeune et sans savoir ce que je faisais. J'ai appris trop tard que la vie n'est rien sans l'amour. Ah! les hommes sont heureux! ils sont libres d'aimer à leur fantaisie. J'aurais voulu être homme... et, toute femme que je suis, j'ai rêvé souvent de braver les préjugés du monde, de m'enfuir au pays où je suis née... au pays du soleil, et de m'y cacher avec celui que j'aurais choisi.

Cette fois, le langage de la dame était clair. Il n'y manquait que le nom de l'amant rêvé, et ce nom, Aurélien le devinait. On ne répond à de telles ouvertures qu'en tombant aux genoux de celle qui les fait, et le tapis de mousse que foulait

Aurélien semblait l'inviter à prendre immédiatement cette posture, chère aux jeunes premiers de comédie. Mais il n'y songeait guère. Il ne s'était pas encore trouvé à pareille fête, et il souhaitait d'être à cent lieues de ce tête-à-tête qui ressemblait assez à un guet-apens tendu par Dolorès. Et il sentait bien que dédaigner les avances de cette marquise endiablée, c'était lui faire une injure qu'elle ne pardonnerait jamais.

Heureusement, elle se méprit sur la cause de son silence. Elle crut que la perspective d'un enlèvement suivi d'un amour éternel effarouchait ce Bordelais bien avisé, et, comme elle ne tenait pas du tout à ce tendre voyage à deux, elle se hâta d'ajouter :

— C'est une chimère, je le sais, et je me contenterais d'un bonheur moins romanesque... mais je ne puis plus vivre comme je vis depuis quinze ans. Mon mari ne m'a pas comprise. Il s'est persuadé que je l'ai épousé pour être marquise... moi qui suis d'une race aussi noble que la sienne... et que, pour faire de moi la plus heureuse des femmes, il lui suffisait de satisfaire tous mes caprices. Il n'a pas deviné comment je voulais être aimée. Ah ! j'ai plus d'une fois envié le sort des petites ouvrières que, des fenêtres de mon hôtel, à Paris, je voyais passer au bras d'un amoureux, pauvre comme elles. Elles n'ont pas de maître, celles-là ! elles ne sont pas obligées de compter avec le monde... elles vont où leur cœur les mène... et encore maintenant, il m'arrive d'envier cette Bernadette qui a jeté son bonnet de Cadichonne par-dessus tous les pins de la forêt d'Arcachon. Elle a un amant qu'elle a pris parce qu'il lui plaisait. Ce résinier est peut-être un assassin ou un voleur. Qu'importe? L'homme que j'aimerais commettrait tous les crimes... je l'aimerais quand même. Comprenez-vous?

Biscaros ne comprenait que trop : la marquise se jetait à sa tête, et, ce qui est bien pis, elle le prenait ou elle feignait de le prendre pour l'assassin de Gémozac.

Ainsi s'expliquait le « souvenez-vous que je vous ai sauvé » que, le soir du crime, elle avait murmuré à son oreille, comme une prière... ou comme une menace, car elle sous-entendait peut-être : « Si vous me dédaigniez, je vous dénoncerais. »

La situation, qui n'était que scabreuse, tournait au tragique. Cette enragée d'amour commençait à l'effrayer, non

pas pour lui-même, puisqu'il était innocent du meurtre, mais pour Mlle de Briouze. Il entrevoyait un complot tramé par la marquise contre sa belle-fille, et il pensait que Bernadette avait raison de dire que Nicole aurait bientôt besoin de l'appui de tous ceux qui l'aimaient.

L'Espagnole maintenant lui faisait horreur. Il ne s'était pas laissé prendre au verbiage sentimental qu'elle venait de lui débiter, et il voyait clairement ce que voulait cette femme qui se disait incomprise et qui prétendait rêver d'amour pur : elle voulait remplacer l'amant dont elle était lasse par un amant plus jeune et plus robuste, — à l'instar de Marguerite de Bourgogne qui en changeait, dit-on, tous les soirs, à la tour de Nesle. Le cœur n'y était pour rien.

Et elle était là, assise dans une pose alanguie, le visage en feu, les lèvres entr'ouvertes, les yeux allumés. Évidemment elle attendait mieux qu'une réponse à sa déclaration effrontée. Elle attendait des actes.

— Vous vous taisez? reprit-elle lentement. N'avez-vous donc rien à me dire?

Et son regard provocant commentait ses paroles.

Cette fois, c'était trop, et Biscaros, indigné, allait éclater, au risque de se faire une ennemie mortelle.

Le hasard vint à son secours. Un bruit de voix qui s'appelaient frappa son oreille.

— On vient de ce côté, dit-il en montrant un chemin qui débouchait dans la clairière et qui n'était pas celui que Mme de Briouze avait pris pour y arriver.

Elle se leva brusquement et elle écouta. On n'entendait plus les voix, mais on entendait distinctement des pas de chevaux bronchant sur un sentier pierreux. Quelques touristes sans doute qui exploraient la forêt. La marquise les donnait probablement à tous les diables, car elle fronçait le sourcil et elle serrait les dents ; mais elle redevint très vite maîtresse d'elle-même.

— Il est inutile qu'on nous trouve ici, dit-elle avec un sang-froid qui prouvait bien qu'elle n'avait pas un seul instant perdu la tête. Il est inutile aussi que vous m'accompagniez au chalet. Aidez-moi à remonter à cheval et rentrez à Arcachon.

Heureux de s'en tirer à si bon marché, Biscaros s'empressa

d'obéir. Il tendit sa main au pied mignon de Mme de Briouze, qui sauta en selle avec la légèreté d'une écuyère consommée ; il lui remit les rênes et il ne profita pas de l'occasion, même pour serrer le bout des doigts de l'inflammable belle-mère de Nicole. Après tout, il n'avait que vingt-cinq ans, et il craignait de se brûler à ce contact.

— Nous serons à Mensignac après-demain soir ; n'oubliez pas qu'on vous y attend, reprit-elle en lui adressant un geste d'adieu qui ressemblait beaucoup à l'envoi d'un baiser.

Et, d'un vigoureux coup de cravache, elle enleva son alezan pour le lancer sur la route malaisée qu'elle avait déjà parcourue.

Il était temps qu'elle disparût, car presque aussitôt la cavalcade providentielle déboucha de la forêt.

C'était une joyeuse bande de Bordelais, en déplacement de vacances, perchés sur des chevaux de louage et échangeant de gais propos sur un diapason à être entendus d'un quart de lieue. Ils avaient amené avec eux trois horizontales du cru, très connues au café de la Comédie et sur les allées de Tourny.

Biscaros, qui ne vivait pas en ermite, avait quelquefois soupé avec elles. Il s'ensuivit qu'elles ne se privèrent pas de l'interpeller dès qu'elles l'aperçurent, et comme l'un des cavaliers avait été son camarade, il fut bientôt entouré. Il lui fallut répondre à des questions embarrassantes. On lui demanda ce qu'il faisait là, et une des demoiselles se mit à lui parler en ricanant de la mort de Gémozac qui, de son vivant, jouissait d'une certaine notoriété dans le demi-monde bordelais. Les hommes le regardaient en dessous, et son ancien camarade montrait peu d'empressement à renouveler connaissance.

Biscaros saisit ce prétexte pour couper court à des colloques pénibles. Il tourna purement et simplement le dos à ses compatriotes, qui se décidèrent sans peine à passer leur chemin. Toute la chevauchée s'en alla par le même sentier que la marquise, laissant Aurélien à ses réflexions qui n'étaient pas gaies.

Cette malencontreuse rencontre lui donnait comme un avant-goût de l'accueil qu'il trouverait à Bordeaux, lorsqu'il y reparaîtrait. L'opinion de ces viveurs de troisième catégorie lui importait peu ; mais ses amis d'autrefois ne lui feraient peut-être pas meilleure mine, et, dans le doute, il se jura de

secouer, comme on dit, la poussière de ses souliers sur sa ville natale, où l'on se montrait plus sévère que le juge qui l'avait fait mettre en liberté.

Du reste, il ne gardait pas rancune à ceux qui venaient de l'éclairer sur ce point et de le délivrer si à propos des élans passionnés de la marquise Dolorès. Il les laissa s'éloigner, avant de remonter à cheval, et il se dirigea du côté opposé, bien résolu à suivre le dernier conseil de Mme de Briouze, c'est-à-dire à regagner directement Arcachon.

Quant à la visite au château de Mensignac, c'était autre chose. En quittant Bernadette, au bas du Truc de la Truque, Aurélien était décidé à accepter une invitation qui le mettrait à même de revoir Nicole et de lui venir en aide. Maintenant, il hésitait. Il avait peur de la marquise et peur surtout du ridicule. L'assaut qu'il venait de subir se renouvellerait certainement. Or, il manquait de vocation pour jouer à perpétuité le rôle de Joseph, et il ne se souciait pas de s'exposer encore aux tentatives de cette Putiphar d'Andalousie. Et s'il les repoussait, la colère de la dame retomberait sur Nicole. Que ferait-il d'ailleurs dans ce château où il rencontrerait sans doute le futur mari de Mlle de Briouze? Certes, il eût été heureux de confondre ce vicomte taré, s'il parvenait à acquérir la certitude de sa liaison avec la marquise ; mais Nicole l'aiderait-elle à démasquer cette marâtre et son complice? Aurait-elle assez d'énergie pour leur résister? L'aimait-elle, seulement?... Bernadette l'affirmait : quelles preuves en avait-il? Nicole ne le lui avait jamais dit, et la Cadichonne pouvait se tromper.

Biscaros aurait pu se demander si la marquise ne mentait pas en parlant du mariage de sa belle-fille comme d'une chose arrêtée. Il ne lui vint pas à l'esprit d'en douter. Et plus il pensait aux incidents de cette matinée mouvementée, plus il inclinait à croire qu'il ferait sagement d'en revenir à son premier projet, qui était d'aller passer un an à l'étranger.

Il avait mis son cheval au trot, dès qu'il s'était trouvé en chemin droit, et il ne tarda guère à déboucher sur le boulevard de la Plage, qui est à Arcachon ce que le boulevard des Italiens est à Paris. C'est à l'endroit le plus fréquenté de cette longue voie qu'est situé le Grand Hôtel qu'il n'avait pas quitté, de peur qu'on ne crût pas qu'il s'y trouvait déplacé. Il des-

cendit au bas du perron, remit son cheval à un palefrenier et entra vivement pour faire ses préparatifs de départ. Il voulait filer le soir même sur Paris et de là en Suisse.

Au bureau de l'hôtel, on lui présenta un petit paquet et une lettre qu'il emporta dans sa chambre et qu'il y décacheta sans se presser, car il n'attendait aucun message intéressant. Il fut bien surpris de voir que la lettre était du marquis.

« Monsieur, lui écrivait ce gentilhomme, j'ai été on ne peut plus satisfait d'apprendre l'heureuse issue de votre désagréable aventure, et j'espère que vous m'avez pardonné d'avoir douté un instant qu'elle se terminât bien. Pour me prouver que vous n'avez pas gardé un mauvais souvenir des tristes instants que vous avez passés à la villa des Pervenches, voulez-vous accepter pour quelques jours l'hospitalité que je serais charmé de vous offrir à Mensignac? Ma femme me charge de vous rappeler que vous nous avez promis au moins une visite, et vous trouverez à Périgueux notre ami commun, Adhémar de Caussade, qui se chargera de vous amener au château. C'est convenu, n'est-ce pas? Nous vous attendons.

« Votre très dévoué,

« Henri DE BRIOUZE. »

Après avoir lu, Biscaros ne pouvait plus douter des bonnes dispositions du marquis ; mais une seule ligne de la main de sa fille l'aurait touché bien davantage.

Il jeta sur la table cette lettre à laquelle il se proposait de ne pas répondre, et il défit négligemment le paquet enveloppé de papier de soie qu'on venait de lui remettre. A sa grande surprise, il y trouva un carnet à couverture d'ivoire, un de ces microscopiques carnets de bal où les jeunes filles inscrivent les contredanses accordées à des cavaliers qu'elles désignent quelquefois par des appellations de fantaisie, faute de savoir leur nom. Ce carnet, marqué aux initiales N. B., appartenait à Mlle de Briouze. Aurélien l'ouvrit avec une émotion indicible, et y lut, en tête d'une page, un nom et une date : « 19 juillet — d'Artagnan. »

La date, Aurélien ne l'avait pas oubliée. C'était celle d'une soirée au Casino, où il avait, pour la première fois, invité Nicole qui ne le connaissait pas encore, et qui, sur son carnet,

avait écrit : « d'Artagnan », parce qu'elle trouvait que ce jeune homme ressemblait au plus charmant des mousquetaires d'Alexandre Dumas. Et plus tard, au bas de la même page, elle avait ajouté ces trois mots, datés du matin même :

« 11 septembre. — Venez me sauver. »

Aurélien faillit suffoquer de joie. Nicole l'appelait à son secours ! Nicole l'aimait, puisqu'elle s'adressait à lui ! Il oublia en une seconde la dangereuse marquise et son indigne amant, et il s'écria, comme si Nicole avait pu l'entendre :

— Me voici ! je viens !

Le sort en était jeté. Quoi qu'il en dût arriver, Aurélien irait au château de Mensignac. S'il avait pu prévoir l'avenir, il aurait peut-être hésité.

III

En ce temps-là, Périgueux n'était qu'une petite ville ; mais on n'aurait pas trouvé la pareille dans toutes les provinces de France, pas même dans celles du Midi, où l'on aime tant le plaisir. On s'amusait à Périgueux presque autant qu'à Paris, — toutes proportions gardées, bien entendu.

On n'y déployait pas autant de luxe ; la promenade de Tourny n'aurait pas pu faire concurrence au bois de Boulogne, et, comme disent les boulevardiers, *ça manquait de femmes*, — c'est-à-dire *d'horizontales*, — car le vrai monde en comptait beaucoup, de très jolies et de très élégantes. On y faisait la fête avec un entrain sans égal. Ce n'étaient que dîners abondamment truffés et copieusement arrosés, soupers fins avec des cabotines de passage et grosses parties de jeu au cabaret et ailleurs. Si le baccarat naquit à Agen, il a grandi à Périgueux, et c'est de là qu'il fut importé à Paris il y a une cinquantaine d'années.

Dans cet heureux département de la Dordogne où Rabelais aurait dû voir le jour et où se serait plu l'aventurier Casanova, qui taillait autrefois le pharaon à Venise, on ne songeait alors qu'à vivre gaiement. En bas comme en haut de l'échelle sociale, la table était la grande affaire, — la table à manger et la table à jouer. Un vieux dicton prétend que les Gascons

viennent au monde avec une épée dans une main et une carte dans l'autre. Pour les Périgourdins, à la carte ou aurait pu ajouter une fourchette.

On voyait chez eux ce qu'on n'a jamais vu en Bretagne ni en Normandie, où l'on boit sec ; on voyait les paysans *ponter* dans la rue, les jours de marché, contre des banques en plein vent, et perdre bravement le prix d'une vache ou d'un cochon vendus sur le champ de foire.

Tout est bien changé depuis la guerre, et du reste ces viveurs du Périgord ont eu de tout temps des mérites sérieux. Leur pays est une pépinière de grands hommes, à telles enseignes qu'ils ne savent plus où caser leurs statues. Toutes leurs places publiques en ont une, depuis Montaigne jusqu'au maréchal Bugeaud.

Biscaros était venu assez souvent à Périgueux. Il y avait des amis, et comme il ne haïssait pas le jeu, il s'était déjà fait présenter au cercle le mieux fréquenté de la ville, — le cercle de la *Philologie*, ainsi nommé l'on ne sait pas pourquoi, car on ne s'y est jamais occupé de belles-lettres. C'était le Jockey-Club de l'endroit, le rendez-vous de toute la gentilhommerie des environs, qui n'est pas fière et qui fraye volontiers avec la riche bourgeoisie citadine. La fusion s'opérait alors autour d'un tapis vert, et Biscaros s'était lié avec M. de Caussade, qui, plus tard, au casino d'Arcachon, l'avait présenté au marquis de Briouze.

Cette fois, ce n'était pas pour tenter la fortune au baccarat que Biscaros venait de débarquer à l'hôtel de France, célèbre dans tout l'univers gastronomique par l'excellence de ses terrines aux truffes. Biscaros accourait au secours de Mlle de Briouze qui l'avait appelé d'une façon aussi ingénieuse que touchante, en lui envoyant ce carnet de bal, souvenir de leur première rencontre.

L'amoureux Aurélien ne s'était arrêté que vingt-quatre heures à Bordeaux, pour y régler ses comptes avec son banquier et pour y prendre de quoi passer l'hiver à Paris, où il comptait aller tout droit en quittant le Périgord. Officiellement, il arrivait pour se rendre à l'invitation de M. de Briouze ; mais, au vrai, c'était uniquement pour revoir et pour soutenir Nicole qu'il s'était décidé à s'exposer de nouveau aux attaques amoureuses de la marquise. Et, avant de se montrer au châ-

teau, il tenait à s'aboucher d'abord avec M. de Caussade qui devait l'y conduire.

Ce gentilhomme habitait la ville, faute de posséder un manoir seigneurial, celui de ses aïeux ayant été vendu, avec les terres, pour payer les dettes d'une jeunesse orageuse, et M. de Caussade ne s'en portait pas plus mal. Il lui restait de quoi vivre, et il menait une existence agréable ; choyé par les douairières à cause de ses belles façons, recherché par la jeunesse dorée à cause de sa gaieté et de son esprit, il était resté, contrairement au proverbe, « prophète en son pays ».

Sous le patronage de cet aimable indigène, Biscaros était sûr d'être bien accueilli à sa rentrée dans la société périgourdine, qu'il avait fort négligée depuis deux ans. Biscaros s'inquiéta donc d'abord de trouver son introducteur, et ce n'était pas très facile, car Adhémar de Caussade dînait en ville à peu près tous les soirs. Mais il allait régulièrement finir sa nuit à la *Philologie*, et Biscaros jugea qu'il ferait bien d'aller l'y rejoindre vers dix heures.

Il fit donc longuement honneur au plantureux repas qu'on lui servit à l'hôtel, et à dix heures un quart il s'achemina, en fumant son cigare, vers le cercle qui n'était pas loin. Il en faisait partie à titre de membre étranger. Il avait par conséquent le droit d'y entrer sans se réclamer de personne, et il y monta. Il n'y vit point celui qu'il cherchait, mais il y trouva nombreuse compagnie, plus nombreuse qu'il ne s'y attendait. La partie était en pleine activité. Trente joueurs, les uns assis, les autres debout, entouraient une longue table.

Aurélien, en s'approchant, recueillit des inclinations de tête qui lui prouvèrent qu'on ne lui tiendrait pas rigueur, quoique son aventure d'Arcachon dût être connue dans la Dordogne.

Il y avait là aussi quelques figures nouvelles pour lui : entre autres celle du monsieur qui tenait la banque, un homme jeune encore et de très b[illegible]e prestance, dont la physionomie lui déplut. Ce personnage était ce qu'on appelle un bellâtre, trop blond, avec des traits trop réguliers ; mais il avait des yeux qui ne regardaient jamais en face, des yeux inquiétants. Très élégant d'ailleurs et d'une irréprochable correction de manières. Un type que produit peu la Gascogne. Biscaros, ne se souvenant pas de l'avoir jamais vu à Périgueux, pensa qu'il

arrivait de Paris ; mais il fut assez surpris de voir qu'on jouait sans cartes. C'était probablement en l'honneur de cet étranger qu'on avait momentanément délaissé le baccarat pour le creps, un jeu qui se joue avec deux dés et que Biscaros connaissait pour l'avoir pratiqué à Bordeaux, où il eut beaucoup de vogue autrefois. Ce monsieur avait devant lui une somme très ronde en or et en billets. Chaque *ponte*, à son tour, prenait le cornet et jetait les dés que le banquier, après avoir payé ou raflé les mises, ramassait ou remettait dans la corne, lui seul ayant le droit d'y toucher, mais non pas de les agiter ni de les lancer.

Biscaros, né joueur, ne pouvait pas manquer de s'intéresser à la partie. Elle se poursuivait avec des chances diverses, mais finalement elle tournait toujours au profit du banquier. Un ponte passait deux ou trois fois, et, comme presque tous ceux qui jouaient sur sa main faisaient paroli, le dernier coup était toujours le plus important. Celui-là, il le perdait invariablement et presque toujours en amenant deux as, le point fatal qui fait gagner la banque.

— Au diable ! s'écria un hobereau qui venait de voir râtisser ses louis ; ces dés sont ensorcelés.

Et interpellant Aurélien, qu'il connaissait de longue date :

— Mon cher, vous devriez prendre la main. Ça changerait la veine.

— Volontiers, répondit Biscaros, qui ne reculait jamais, pas plus au jeu qu'ailleurs ; si ces messieurs le permettent.

Le banquier s'inclina en signe d'assentiment ; les pontes dirent oui en chœur, et Aurélien, après avoir posé un billet de cent francs sur le tapis, reçut le cornet que lui passa le dernier décavé. Le banquier y mit les dés, et Aurélien amena un creps gagnant. Le second coup fut enlevé aussi lestement, et le troisième aussi.

L'étranger blond les paya tous avec une parfaite bonne grâce, et les masses triplées formèrent un enjeu très sérieux.

— Voilà le coup qu'on perd toujours. Je ne laisse que ma mise première, dit Biscaros en retirant trente-cinq louis.

Les autres, moins prudents, laissèrent tout.

Sans prononcer un seul mot, le banquier, de sa main longue et blanche, couvrit les deux cubes d'ivoire, les releva lentement et les laissa tomber dans le cornet que lui présenta Biscaros.

— Secouez-les bien et jetez-les très fort, cria un des pontes ; c'est le seul moyen d'amener un bon point.

Aurélien se conforma à cette injonction, et l'un des dés, vigoureusement lancés, après avoir heurté une tabatière qu'un ponte superstitieux avait placée devant lui comme fétiche, rebondit sur le tapis vert et alla rouler sur le parquet de la salle. L'autre dé, qui n'était pas sorti de la table, marquait : *un*.

— Le coup est nul, dirent les joueurs.

— Pardon, messieurs ! répliqua froidement le banquier ; la règle du creps dit que tout dé resté sur le tapis doit compter. Je prie monsieur de vouloir bien ramasser celui qui est tombé, le replacer dans un cornet et le lancer de nouveau, afin de compléter le point.

C'était, en effet, la règle, et personne ne réclama.

— Qu'à cela ne tienne, murmura Biscaros en se baissant. Ah ! l'autre dé marque aussi un as ! Deux as, c'est le creps perdant. Nous l'avons échappé belle. Décidément, ces dés ont une tendance prononcée à montrer toujours la même face.

En disant cela, il faisait sauter dans sa main celui qu'il avait ramassé, et il se mit à le lancer à plusieurs reprises sur le tapis.

— Toujours des as ! s'écria-t-il ; c'est bizarre.

Cette constatation jeta un froid.

— Ce sont les dés du cercle, dit le banquier, il faut les changer.

— Il ne suffit pas de les changer, rectifia Biscaros ; il faut les vérifier, car je soupçonne qu'ils sont *pipés*.

— Vous ne me soupçonnez pas, je suppose, de les avoir introduits à la partie? demanda d'un air hautain le gentleman aux favoris blonds.

— Je commence par les confisquer, répondit Biscaros en les empochant.

— Il n'y a qu'à les scier pour voir s'ils sont plombés, dit un ponte bien avisé.

— Et à annuler le coup, ajouta un des perdants.

— Parfaitement, messieurs, dit l'imperturbable banquier. Le coup est nul, et vous pouvez retirer vos mises.

Ils ne se firent pas prier pour reprendre leurs enjeux très compromis, mais quelques enragés s'écrièrent :

— Ce n'est pas une raison pour arrêter la partie.

— Je suis à vos ordres, messieurs ; seulement, plus de creps... je vais, si vous voulez, vous tailler un baccarat.

Croire que ce fâcheux incident refroidirait l'ardeur des pontes, c'eût été bien mal connaître le caractère des Gascons. Ceux-là, plutôt que d'aller se coucher, auraient joué aux billes, comme les enfants, ou à la drogue, comme les troupiers.

La proposition fut acceptée avec enthousiasme et à l'unanimité, moins Aurélien qui commençait à s'apercevoir que personne ne le soutenait.

— Veuillez sonner pour demander des cartes, reprit le banquier. J'espère qu'on ne dira pas qu'elles sont *biseautées*. Quant aux dés, que monsieur a jugé à propos de mettre dans sa poche, s'il veut bien prendre la peine de me les rapporter ici, demain soir... qu'ils soient bons ou mauvais... je serai charmé de le mettre en rapport avec deux de mes amis. Je passerai toute la journée de demain à la campagne, mais je rentrerai à Périgueux vers onze heures, et monsieur ne perdra rien pour avoir attendu.

Ce fut dit avec une assurance qui déconcerta Biscaros, et sur un ton de persiflage qui le piqua au vif. S'il s'abstint de répliquer par une insolence à cette provocation peu déguisée, c'est qu'il ne se souciait pas d'engager une querelle avec un inconnu dans un cercle où il ne se trouvait qu'en passant. D'ailleurs, il voyait très bien qu'on le prenait pour un trouble-fête, un grincheux, ce qu'on appelle, en argot du boulevard, un empêcheur de danser en rond.

Ces Périgourdins aimaient mieux courir la chance d'être volés au jeu que de prendre parti pour un Bordelais qui dérangeait la partie.

Biscaros eut le courage de se borner à répondre :

— Très bien, monsieur. Demain soir, mes témoins s'entendront avec les vôtres. Je vais remettre les dés au gérant du cercle, qui les fera examiner par un expert.

— Oui... oui... une enquête... ça suffira...

— Nous perdons notre temps.

— Combien y a-t-il en banque?

Ces exclamations partirent de tous les côtés, et Biscaros, lâché par tout le monde, tourna le dos à ces affolés et s'éloigna de la table, aussi mécontent de lui-même que des autres. Il

venait de donner un coup d'épée dans l'eau et de commettre une sottise, car après tout il n'était pas sûr de son fait.

Les dés étaient peut-être bons, et s'ils étaient plombés, la fraude n'était peut-être pas imputable au banquier. Ils n'avaient pas toujours amenés les as, ces dés malheureux, et pour leur en subtituer de faux, sous les yeux d'une nombreuse galerie, il aurait fallu que ce déplaisant personnage eût reçu de Robert-Houdin des leçons de prestidigitation.

Il paraissait d'ailleurs jouir à Périgueux d'une notoriété qui le mettait à l'abri du soupçon, et il devait se sentir bien fort de sa situation et de sa bonne renommée pour prendre avec cette indifférence dédaigneuse une accusation de tricherie. D'où sortait-il? Qui était-il? Biscaros n'en avait pas la moindre idée, et il n'y avait là personne à qui il pût s'en informer. Les joueurs étaient fort occupés à mêler les cartes qu'on venait d'apporter, et il ne voulait pas interroger un des domestiques du cercle. Il se décida à attendre M. de Caussade, qui ne pouvait plus tarder beaucoup, et il passa dans la salle de lecture pour voir s'il n'y était pas. Il eut l'heur de l'y trouver, lisant un journal, et de l'y trouver seul.

Adhémar de Caussade était un gentilhomme d'une cinquantaine d'années, qui paraissait beaucoup plus jeune et qui avait fort grand air avec sa physionomie grave et sa taille de cinq pieds dix pouces. Il aurait fait si bonne figure à la cour de Louis XIV, qu'on se le représentait volontiers vêtu comme on l'était au siècle du Roi-Soleil. Il aurait porté admirablement la longue rhingrave, la veste brodée et la majestueuse perruque de Versailles d'autrefois ; mais, en dépit de son apparance imposante, c'était le plus aimable compagnon qu'on pût rêver, et le costume de notre temps lui allait fort bien aussi. A Bordeaux, où il se rendait assez souvent, il avait pris Biscaros en affection. Ayant eu dans sa jeunesse beaucoup de duels et beaucoup de bonnes fortunes, il se voyait revivre en la personne de ce garçon qui plaisait aux femmes et qui n'avait peur de rien.

Dès qu'il l'aperçut, il se leva, il lui ouvrit ses bras et il s'écria en lui donnant l'accolade :

— Enfin, vous voilà ! Je suis ravi de vous voir et j'ai un tas de choses à vous dire. Venez vous asseoir avec moi dans un coin... Nous causerons.

Et il l'entraîna amicalement sur un divan, tout au fond de la salle de lecture.

Vivement touché de cet accueil, dont il avait pu douter avant de revoir son vieil ami, Aurélien ne songea point à le questionner pour commencer. Il avait tout le temps de se renseigner sur l'homme aux dés suspects, et il tenait à savoir tout d'abord comment M. de Caussade avait apprécié l'affaire du chalet.

— Vous connaissez ma triste aventure, dit-il, et j'espère que vous ne m'avez pas jugé défavorablement.

— Je la connais, comme si j'y avais assisté, interrompit Caussade. Briouze m'a amplement renseigné. Comme lui, je suis certain que vous avez été victime d'une série de fatalités, et vous ne m'en êtes que plus sympathique. A quelque chose malheur est bon, car vous avez gagné l'amitié des châtelains de Mensignac. Le père, la fille et la belle-mère vous attendent avec impatience, et je suis chargé de vous amener chez eux.

— Je le sais. M. le marquis de Briouze m'a écrit.

— Demain, il chasse au sanglier, et nous ne trouverions personne au château, car la marquise chasse avec son mari... La marquise est, comme on dit maintenant, un fusil de premier ordre... mais vous êtes invité, et rien ne nous empêche d'aller les rejoindre demain matin au rendez-vous où se réuniront les tireurs.

— Diable ! mais je ne prévoyais pas...

— Qu'on chasserait, et vous n'avez apporté ni fusil ni costume? Ça ne fait rien. J'ai tout ce qu'il faut pour vous armer et vous équiper de pied en cap. Mon neveu est à peu près de votre taille, et il a laissé chez moi tout son harnachement. Nous chasserons toute la journée ; nous reviendrons dîner le soir à Mensignac, où nous aurons déposé en passant nos vêtements de grande tenue... et vous y resterez quelques jours, si le cœur vous en dit. Votre chambre est prête. Moi, je reviendrai coucher à Périgueux.

— Je reviendrai avec vous.

— Pourquoi? Briouze compte vous garder toute la semaine, et je vous assure que vous ne le gênerez pas du tout. Il y a au château de quoi loger une douzaine d'invités.

— Il faut que demain soir, à onze heures, je sois ici, au cercle.

— Pour cartonner? Je ne vous savais pas si joueur.

— Je ne le suis plus... ou presque plus.

— Eh bien, alors?

— Eh bien ! j'ose à peine vous avouer la vérité. Il le faut pourtant, car j'aurai besoin de vous... Voici : en vous attendant, je suis entré dans le salon de jeu et j'y ai ramassé...

— Une culotte au baccarat?

— Non, une affaire d'honneur.

— Déjà ! dit Caussade en éclatant de rire. Parbleu ! mon cher, vous ne perdez pas de temps ! Vous êtes débarqué à Périgueux ce soir... il n'est pas minuit, et vous avez déjà un duel sur la planche ! Ah ! vous allez bien, vous autres Bordelais !

— Le diable s'en est mêlé... une querelle que je n'ai pas cherchée.

— Une querelle avec qui?

— Avec un monsieur qui tenait la banque au creps... un monsieur que je ne connais pas.

— Je dois le connaître, moi. Ici, je connais tout le monde.

— Je ne crois pas qu'il soit de Périgueux.

— Comment s'appelle-t-il?

— Je ne lui ai pas demandé son nom. La partie a continué, et en ce moment il taille au baccarat. Je vous attendais pour vous prier d'être mon témoin et de vous charger d'engager l'affaire régulièrement, car jusqu'à présent il n'y a eu qu'un échange de mots aigres.

— Pas de voies de fait, j'espère?

— Non.

— Alors on peut s'arranger sans aller sur le terrain. Dites-moi seulement quel a été le sujet de la querelle.

— J'ai cru m'apercevoir que ce monsieur trichait...

— Et vous le lui avez dit?

— Pas précisément... mais il a très bien compris que je le soupçonnais.

— Hum ! une accusation de tricherie, c'est grave ! et pour peu qu'il ait du cœur... Vous dites qu'il tient encore la banque?

— Oui, venez... je vais vous le montrer.

M. de Caussade se leva, s'avança jusqu'à la porte du salon de jeu, regarda le banquier et dit à Biscaros :

— Ce monsieur? Mais c'est un ami de Briouze ! C'est le vicomte de Saint-Osvin.

— Le vicomte de Saint-Osvin ! répéta Biscaros stupéfait. Ce n'est pas possible... vous devez vous tromper... Je vous parle de ce monsieur blond qui est assis au milieu de la table et qui tient les cartes.

— Parfaitement. Ce monsieur est le vicomte de Saint-Osvin... et c'est à mon tour de vous dire : Vous devez vous tromper... il n'a pas triché.

Il n'en est pas encore là, ajouta entre ses dents M. de Caussade.

Et il reprit tout haut :

— Il ne nous a pas aperçus, et il est inutile qu'il nous voie. Revenez vous asseoir là-bas, et racontez-moi ce qui s'est passé.

Biscaros reprit sa place sur le divan, à côté de son ami, et raconta les faits, simplement, sans commentaires.

— Qu'ont dit de cette scène ceux qui jouaient sur votre main? lui demanda Caussade quand il eut fini.

— Rien. Personne ne m'a appuyé, et il m'a paru qu'on me donnait tort. On a changé de jeu, mais la partie a continué. Vous venez de voir qu'elle dure encore.

— Elle durera jusqu'au jour, soyez-en sûr. Mais il ne s'agit pas de cela. Moi aussi, je vous donne tort. On ne doit pas accuser sans preuves... et vous n'en avez aucune.

— J'ai les dés... et si l'on constatait qu'ils sont plombés d'un côté...

— Il resterait encore à démontrer que c'est Saint-Osvin qui les a apportés. Du reste, vous n'avez pas, je suppose, le projet de demander que le comité du cercle se rassemble pour les examiner.

— Pourquoi pas?

— D'abord, parce que vous n'avez pas qualité pour cela. Vous n'êtes que membre étranger. Et puis, tout le comité se récuserait. Saint-Osvin est l'ami du marquis de Briouze, qui l'a présenté à la « Philologie », et l'honorabilité du marquis est indiscutable.

— Celle de M. de Saint-Osvin ne l'est pas, si j'en crois ce qu'on en a dit devant moi au casino d'Arcachon.

— On a dit beaucoup de choses... et je conviens que le vicomte n'a pas très bonne renommée. Il passe pour être ruiné à fond, et comme il dépense beaucoup d'argent, on peut se demander où il le prend. Mais c'est de quoi, pour ma

part, je ne me suis jamais inquiété. J'ai pour principe de ne pas discuter les amis de nos amis. Or, Briouze est le plus ancien et le meilleur des miens. Il patronne Saint-Osvin. Pour moi, dans ce cas-là, le pavillon couvre la marchandise. Saint-Osvin m'est peu sympathique ; mais si je l'attaquais, je me brouillerais avec ce cher marquis, et je n'en ai nulle envie.

— Est-ce à dire que vous refuserez de m'assister dans l'affaire que je viens d'engager?

— Non. Je me fais fort au contraire de l'arranger, sans vous demander aucun sacrifice d'amour-propre.

Quand vos témoins doivent-ils s'aboucher avec ceux de Saint-Osvin?

— Demain soir, au cercle. Il m'a dit qu'il serait absent toute la journée.

— Naturellement. Briouze l'a invité à sa chasse. Vous l'y verrez.

— Non, car je me garderai bien d'y aller.

— Ce serait blesser inutilement un galant homme dont vous n'avez qu'à vous louer, et si, pour vous excuser, vous lui racontiez ce qui vient de se passer ici, ce serait encore pis.

— Il faudra bien qu'il le sache, ce qui s'est passé. Ce monsieur le lui dira demain.

— Je ne crois pas... et je ne crois pas non plus qu'il désire donner suite à cette querelle.

— C'est donc un lâche?

— Pas du tout. Il s'est battu plus d'une fois pour des motifs moins graves. Mais c'est un sceptique, et il ne se croira pas obligé de dégaîner pour un propos en l'air. Vous m'avez dit vous-même que la galerie ne vous a pas soutenu ; c'est que personne n'a cru que Saint-Osvin avait triché. Il se battrait assurément, si vous l'y forciez. Il ne bougera pas, si vous vous abstenez de le provoquer ; et, en vérité, je ne vois pas pourquoi vous le provoqueriez, car enfin, s'il y a un insulté, ce n'est pas vous... c'est lui.

— Incontestablement... et s'il se tient pour satisfait après ce que j'ai dit tout haut devant trente personnes... libre à lui. Seulement je ne me rétracterai pas.

— Il suffira que vous en restiez là, et c'est ce que je vous demande.

— Je n'ai rien à vous refuser, mon cher Caussade, et puisque

vous le voulez, je me tiendrai coi. Mais je vous avoue qu'il m'en coûte de ne pas pousser les choses plus loin. Je tire assez bien, et si j'avais eu la chance de tuer ce déplaisant personnage, j'aurais rendu un fier service à...

Biscaros s'arrêta au moment de prononcer le nom du marquis.

— Oh ! ne vous gênez pas, cher ami, dit en souriant M. de Caussade. C'est Briouze que vous alliez nommer, et vous sous-entendez que sa femme a pour amant M. de Saint-Osvin. Vous n'êtes pas seul à le croire, mais j'aime autant que vous ne le disiez pas.

— Je ne le dirais pas à d'autres qu'à vous. Mais... est-ce vrai?

— Je n'en sais rien et je ne veux pas le savoir. J'aime beaucoup Briouze, et sa femme m'a toujours fait bon accueil. Il me serait très pénible de cesser de les voir... et c'est ce que je serais obligé de faire si j'acquérais la certitude que la marquise s'entend avec le beau Fernand pour berner son mari.

— Je comprends que vous me teniez ce langage... seulement... je m'étonne que M. de Briouze ferme les yeux sur la conduite de madame... en admettant que les bruits qui courent soient fondés.

— Si elle le trompe, soyez sûr qu'il ne s'en doute pas... et ce n'est pas moi qui le lui apprendrai. Entre l'arbre et l'écorce, mon cher, il ne faut pas mettre le doigt. La vérité est que Briouze est encore amoureux de sa femme, et qu'elle fait de lui ce qu'elle veut. Je n'affirmerais pas qu'elle lui ait imposé Saint-Osvin, mais ce n'est assurément pas lui qui l'a attiré chez eux... et il pourra s'en repentir, car ce vicomte est, je l'avoue, très sujet à caution.

— Comment donc alors M. de Briouze l'accepte-t-il pour gendre?

— Son gendre? Allons donc ! Il faudrait qu'il fût fou. D'où vous vient cette idée saugrenue?

— Quelqu'un m'a affirmé que ce mariage était décidé, quelqu'un qui est mieux que personne à même de le savoir. Il a même ajouté qu'il se ferait cet hiver.

— On s'est moqué de vous, mon cher Aurélien. Mlle de Briouze a vingt ans de moins que Saint-Osvin, et elle ne peut pas le souffrir ; elle me l'a dit, et je m'en étais bien aperçu ;

de plus, si entiché qu'il soit du vicomte, Briouze n'ignore pas que ce gentilhomme est ruiné et médiocrement considéré. Briouze, qui adore sa fille, ne la lui donnerait pas. Il s'opposerait, au contraire, à ce mariage absurde si, par impossible, sa fille le désirait. Mais, encore une fois, quel est le sot malintentionné qui vous a annoncé cette fausse nouvelle?

— Si je vous disais que c'est la marquise?

M. de Caussade regarda fixement son jeune ami, comme pour s'assurer qu'il était bien dans son bon sens.

— Malheureusement, non, je ne plaisante pas. En me promenant à cheval dans la forêt, le jour où j'ai quitté Arcachon, j'ai rencontré Mme de Briouze qui m'a invité à venir à Mensignac, et qui m'a appris ensuite que Mlle de Briouze allait épouser M. de Saint-Osvin.

— Mon cher, je crois ce que vous me dites... et pourtant c'est incroyable. Ce mariage serait monstrueux.

— Vous en convenez? dit vivement Aurélien.

— Oui, j'en conviens. Saint-Osvin passe, à tort ou à raison, pour être l'amant de la marquise. Il ne peut pas épouser sa belle-fille, et, du reste, la marquise n'y consentirait pas.

— Comment se fait-il donc qu'elle le désire?

— Elle vous l'a dit?

— Formellement. Elle m'a même paru très pressée d'en finir.

— Je ne comprends pas.

— Moi, je crains de comprendre. Elle est sans doute lasse de cet homme, et pour s'en débarrasser, elle voudrait lui sacrifier la fille de son mari. Ce ne serait pas la première fois qu'on verrait dans le grand monde les choses s'arranger ainsi.

— Je vous répète que c'est impossible. Briouze et Nicole ne se prêteraient ni l'un ni l'autre à cet abominable accommodement. Et d'ailleurs, s'il était question d'un pareil projet, Briouze me l'aurait dit.

— Le projet a dû être conçu par la marquise, et il se peut qu'elle ne lui en ait pas encore parlé. Elle se réserve de lui en parler quand ce Saint-Osvin sera à Mensignac, et il y sera demain.

— Moi aussi, j'y serai, et si Briouze avait la faiblesse d'écouter les suggestions de sa femme, j'interviendrais, au

risque de me brouiller avec elle. Mais s'il cédait, Nicole ne céderait pas. Je la connais. Elle est douce, elle est bonne, elle est angélique ; mais elle a une volonté de fer, et je vous réponds qu'on ne la mariera pas de force.

— Qui sait s'ils ne s'entendront pas pour la compromettre?

Cette supposition parut impressionner M. de Caussade.

— Dans quels termes êtes-vous avec elle? demanda-t-il tout à coup.

Biscaros rougit jusqu'aux oreilles.

— Bon ! je devine? reprit Caussade. Vous l'aimez?

— Pourquoi le nierais-je?... Oui, je l'aime... sans espoir.

— Il faut toujours espérer. Si vous lui plaisez, vous pourriez fort bien l'épouser. Sait-elle que vous l'aimez?

— Je crois qu'elle le sait...

— Et elle ne s'en est pas offensée. Alors, elle vous aime. Vous auriez grand tort de ne pas venir à Mensignac. Nous ne serons pas trop de deux pour tenir tête au vicomte... si tant est qu'il entre dans les vues de la marquise.

— Vous êtes donc disposé à me soutenir?

— Oui, si vous me promettez de ne pas faire d'imprudences.

— C'est-à-dire de ne pas chercher querelle à M. de Saint-Osvin?

— Justement. Vous avez barre sur lui. Cela suffit. Plus tard, si je m'aperçois que la marquise et le vicomte se sont mis d'accord pour arracher le consentement de Briouze et pour contraindre sa fille, je ne les ménagerai pas, et quoi qu'il m'en puisse coûter, je les dénoncerai à mon ami.

— Alors vous me conseillez de me taire sur cette scène de jeu?

— Pour le moment, oui.

— Mais... les dés que j'ai confisqués... qu'en ferai-je?

— Les dés ! Gardez-les, morbleu ! Saint-Osvin ne les réclamera pas, et ils pourront nous servir, plus tard, à prouver que cet homme est un coquin.

— Vous avez donc changé d'opinion sur son compte? Vous pensiez tout à l'heure qu'il était incapable de tricher au jeu.

— Tout à l'heure, vous ne m'aviez pas encore parlé de ce projet de mariage. Maintenant, je considère que cet homme est un ennemi, et toutes les armes sont bonnes pour se dé-

fendre contre un ennemi. Conservez précieusement les dés, mon cher. Nous les ferons vérifier quand le moment sera venu d'employer les grands moyens. Mais nous n'en sommes pas encore là, et il est inutile de faire un éclat dont ce cher Briouze et les siens auraient à souffrir. Ainsi donc, c'est convenu. Nous partons demain matin. Je viendrai vous prendre à l'hôtel de France, où je vais vous envoyer ce soir de quoi vous équiper. Soyez prêt à sept heures. Le rendez-vous est à dix heures, à quarante kilomètres de Périgueux, et nous déposerons en passant nos bagages à Mensignac. Vous connaissez le programme de la journée : on déjeunera en forêt et l'on reviendra dîner au château.

— Je ne vous promets pas d'y dîner.

— Vous serez libre de vos mouvements, cher ami. Permettez-moi cependant d'espérer que vous resterez, ne fût-ce que pour passer une soirée avec Nicole de Briouze. Elle ne sera pas de la chasse, mais elle sera du dîner, et elle s'étonnerait, sans doute, de ne pas vous y voir.

— Je ferai ce que vous voudrez... mais j'ai le pressentiment que je ferais mieux de m'abstenir.

— L'abstention ne vaut rien quand on est amoureux... et vous l'êtes éperdument, j'en suis sûr.

— C'est vrai... et si je me décide à vous accompagner demain, c'est que je tiens à connaître mon sort le plus tôt possible.

Biscaros ne disait pas tout, et pour cause. Il ne pouvait pas confier, même à un ami sûr, que Nicole, en lui envoyant son carnet de bal, l'avait appelé à son secours, et qu'il était résolu à ne pas la laisser seule aux prises avec sa belle-mère.

— Très bien ! s'écria Caussade. Vous ne vous repentirez pas d'avoir suivi mon conseil. Et maintenant, si vous m'en croyez, nous allons filer... à l'anglaise, c'est-à-dire sans nous montrer dans la salle de jeu. Il est au moins inutile que Saint-Osvin sache que nous nous connaissons.

— Il le verra bien, quand nous serons sur le terrain de chasse.

— Oui... mais il ne saura pas que vous m'avez parlé de votre querelle au jeu... c'est ce que je veux... Et si vous me laissez faire, tout ira bien. Partons-nous?

— Quand il vous plaira... et à dater de ce moment, je me remets entre vos mains.

Le sage Caussade emmena son protégé, le reconduisit jusqu'à la porte de l'hôtel de France et le quitta, sans avoir remis sur le tapis la situation qui les préoccupait tous les deux.

Aurélien ne dormit guère. C'était sa vie qui allait se décider le lendemain, et l'insomnie est excusable la veille d'une bataille. Il n'eut aucune peine à se lever avant le jour, et à l'heure convenue, M. de Caussade le trouva sous les armes. Le costume de chasse du neveu allait fort bien à Biscaros, qui fit charger sur le char à bancs de son ami une malle contenant sa tenue de soirée ; car il était presque décidé à accepter l'invitation à dîner des châtelains de Mensignac. Caussade l'avait converti à ses idées, et il était décidé à se conformer de point en point à ses instructions.

Caussade, à demi ruiné, avait gardé de sa splendeur passée une voiture et un bon cheval qu'il conduisait lui-même. C'était maintenant son seul luxe, et c'est celui auquel renoncent le plus difficilement les gentilshommes périgourdins, par cette raison que les castels foisonnent dans ce pays-là et qu'on y reçoit volontiers ses voisins de campagne. On se visite entre ruraux, à tout propos, sans s'inquiéter des distances. Dix lieues, entre le déjeuner et le dîner, c'est une promenade, et l'on recommence le lendemain.

Ces messieurs ne mirent guère que deux heures pour arriver à Mensignac, et ils ne se dirent pas un mot qui eût trait aux habitants du château. Ils ne parlèrent que de Paris, où Caussade se proposait d'aller prochainement passer deux mois et même un peu plus, si les louis qu'il avait économisés sur son budget ne filaient pas trop vite. Il engageait beaucoup Biscaros à en faire autant, et Biscaros ne demandait pas mieux ; mais ce voyage était subordonné à des événements tout à fait indépendants de sa volonté.

Mensignac était une vieille habitation seigneuriale, presque entièrement rebâtie et considérablement agrandie par le marquis de Briouze qui l'avait achetée, cinq ans auparavant, d'un propriétaire, décavé au cercle de la Philologie. M. de Briouze ne l'habitait pas souvent, mais il y menait grand train quand il y venait. Des domestiques en livrée circulaient dans

une vaste cour protégée par une grille, quoique les maîtres fussent déjà partis pour la chasse, et deux belles voitures dételées attestaient qu'en fait d'équipages, le marquis et ses invités n'avaient qu'à choisir.

M. de Caussade, sans passer la grille, appela un valet de pied qui s'empressa de prendre les valises et qui lui dit qu'on les attendait. L'arrêt ne fut pas long ; mais avant que Caussade lançât de nouveau son cheval sur la route du rendez-vous, Aurélien, qui regardait avec autant d'émotion que de curiosité le château où devait se trouver en ce moment Mlle de Briouze, Aurélien vit une main relever le rideau d'une des fenêtres du premier étage et apparaître le doux visage de Nicole qui lui souriait. Il lui sembla même qu'elle lui faisait un signe qu'il interpréta à sa façon. Il s'imagina que ce geste voulait dire : « Merci d'être venu. Plus que jamais, j'ai besoin de vous voir. A ce soir. »

Il n'y a que les amoureux pour voir tant de choses dans un mouvement de tête, et c'est évidemment pour eux qu'a été créé ce langage muet. Aurélien n'eut pas le temps de répondre par une mimique expressive, car le rideau retomba presque aussitôt ; mais il ne pensa plus à refuser de dîner, le soir, au château. Il aurait bien voulu apercevoir aussi Bernadette, qui n'était certainement pas allée chasser le sanglier et qui n'aurait pas manqué d'accourir ; mais la Cadichonne ne se montra point.

Caussade, occupé à rassembler ses rênes, n'avait rien vu. Il fouetta son cheval, qui prit le trot allongé. La route était superbe, et, moins d'une heure après, les deux amis arrivèrent à la lisière d'une forêt qui ne leur rappela pas du tout la forêt d'Arcachon, car on n'y voyait pas un seul pin.

Rien que des chênes, des hêtres et des bouleaux dominant des taillis épais. Une belle forêt de l'État dont M. de Briouze avait loué la chasse. Ces messieurs arrivaient les derniers. Trois grands breaks, attelés à quatre chevaux, stationnaient à l'entrée d'une large route percée à travers la futaie, et les chasseurs étaient rassemblés autour de M. de Briouze, qui donnait des ordres à des gardes portant au bras une plaque armoriée.

Ces invités, peu nombreux, étaient des voisins sans prétention à l'élégance, et Biscaros ne s'étonna pas de voir que

la marquise ne s'était pas mêlée à ce groupe de campagnards. Il l'aperçut à vingt pas d'eux, vêtue en chasseresse : toque à la polonaise, ornée d'une aigrette blanche, jupe à carreaux descendant jusqu'au genou, culotte de velours noir et jambières en maroquin verni. Ce costume presque masculin lui allait à merveille, en dépit de l'opulence de ses formes, et il ajoutait à sa beauté un ragoût particulier.

M. de Saint-Osvin n'était pas là, et Biscaros ne regretta pas son absence, qu'il ne s'expliquait pas.

L'apparition des deux retardataires fit sensation. Le marquis accourut à eux, leur serra les mains et commençait à leur exposer son plan de chasse lorsque la marquise les rejoignit. Elle ne fit pas mauvais visage à M. de Caussade, mais ses yeux brillèrent quand elle répondit au compliment qu'Aurélien lui adressa sur sa toilette ; et il vit tout de suite qu'elle ne s'était pas calmée depuis leur tête-à-tête interrompu si à propos par une cavalcade bordelaise.

— Vous nous resterez quelques jours? dit-elle d'une voix caressante.

Et comme Aurélien allait s'excuser, elle reprit :

— Ce matin, vous appartenez à mon mari ; mais je compte bien vous accaparer ce soir. Nous ferons de la musique pendant que ces messieurs se raconteront les beaux coups de fusil de la journée.

— Tout ce que vous voudrez, ma chère Dolorès, interrompit M. de Briouze ; mais en ce moment, nous devrions déjà être à nos postes. Mon piqueur a détourné une harde de sangliers, et si nous nous attardons ici, ils auront tout le temps de vider l'enceinte. Les rabatteurs sont en ligne, à l'autre bout de cette taille, et n'attendent pour commencer que le coup de cornet de La Ramée. Venez, messieurs !... La clairière, au bord de laquelle je vais vous placer, est à cinq cents mètres d'ici. Donc, en route ! Saint-Osvin manque à l'appel ; tant pis pour lui ! A la chasse on n'attend personne. C'est la règle.

Il fallut suivre le marquis sur la route où il avait laissé ses invités. Caussade les connaissait tous, et Biscaros n'en connaissait pas un. Les présentations se firent en marchant.

Moins pressée, sans doute, d'ouvrir le feu, la marquise resta un peu en arrière. Si Aurélien, qui la précédait de cinquante

pas, s'était retourné, il aurait certainement remarqué qu'elle s'arrêtait assez souvent pour écouter et pour regarder derrière elle.

Un tintement de grelots et des claquements de fouet annonçaient l'arrivée d'une voiture. Elle fit bientôt son entrée sur le carrefour du rendez-vous, cette voiture, qui était une vieille calèche de louage attelée de quatre chevaux de poste, avec postillons en livrée, et le retardataire qu'elle amenait en descendit lestement pour aller, à pied, rattraper les chasseurs.

La marquise, aux aguets, reconnut de loin Fernand de Saint-Osvin et ralentit le pas pour l'attendre. Elle avait tenu à se ménager ce tête-à-tête avant que les exigences de la chasse la séparassent du vicomte.

Il arrivait, correctement équipé comme toujours et plus fat que jamais : les favoris peignés avec soin, la bouche souriante et l'air vainqueur d'un amant heureux. Mais ses traits fatigués disaient assez qu'il ne s'était pas couché. Et, de fait, il avait passé la nuit au jeu, comme M. de Caussade l'avait prédit, la veille, à Biscaros.

Il eut tôt fait de rejoindre Mme de Briouze, et il l'aborda, le chapeau à la main. Les chasseurs n'étaient pas encore hors de vue ; ils pouvaient se retourner, et Saint-Osvin tenait à sauver les apparences. Mais ils ne pouvaient pas l'entendre, et il entama l'entretien par un tutoiement significatif.

— Enfin je te revois ! dit-il d'une voix chaude. Pourquoi m'avoir consigné pour deux mois à Paris, qui en cette saison est un désert? Je viens de passer un été dans le Sahara... et j'ai soif.

Les yeux du beau Fernand expliquaient si clairement ce « j'ai soif », que la marquise rougit un peu.

— Vous avez bien fait de ne pas venir à Arcachon, répondit-elle froidement, et si je vous ai écrit de venir à Mensignac, c'est que j'ai à vous parler de choses sérieuses.

— Je ne sais rien de plus sérieux que l'amour, interrompit en riant Saint-Osvin.

— L'amour passe, mon cher.

— Pas le mien. Je te le prouverai quand tu voudras.

— Je ne voudrai pas.

— Est-ce à dire que tu ne m'aimes plus?

— Êtes-vous bien sûr que je vous ai aimé? demanda dédaigneusement Dolorès.

— Mais... il me semble que depuis cinq ans...

— Oui... c'est vrai... il y a cinq ans que vous m'avez plu. Je vous remercie de me le rappeler... C'est long, cinq ans.

— Est-ce pour m'adresser ce compliment que vous m'avez fait venir en Périgord? répliqua le vicomte, piqué au vif.

— C'est pour vous dire qu'on se lasse de tout... Exemple : vous aimiez beaucoup le whist, autrefois?

— A la folie.

— Et vous n'y jouez plus?

— Non. J'y perdais constamment, et au baccarat, je gagne souvent.

— Eh bien! j'ai fait comme vous. Comprenez-vous?

— Parfaitement, marquise. Vous avez changé de jeu. Comment est fait celui que vous préférez maintenant?.. Est-il blond ou brun?

— Cessez ce persiflage, je vous prie. Je ne suis pas d'humeur à le supporter.

— C'est vous qui me persiflez, si je ne me trompe... et, pas plus que vous, je ne suis disposé à le souffrir.

— Laissons cela et écoutez-moi, reprit la marquise avec un geste d'impatience. Dans cinq minutes, nous aurons rejoint la chasse, et je n'ai pas de temps à perdre en discussions d'amour-propre. Notre liaison a assez duré, je viens de vous le déclarer.

— Et vous voulez la rompre?

— J'y suis décidée.

— Vous oubliez que le jour où vous êtes devenue ma maîtresse, vous vous êtes mise à ma discrétion. Pour vous perdre, je n'aurais qu'un mot à dire...

— A qui?... A mon mari?... Il vous soufflетterait, et vous seriez chassé de partout. Le monde tolère bien des vilenies ; il ne tolérerait pas celle-là. Si je voulais, moi aussi, je pourrais vous perdre. Il me suffirait de dire ce que je sais de vous...

— Quoi?... Que vous m'avez quelquefois prêté de l'argent? Je vous en défie. Ce serait comme si vous tiriez sur vos troupes. Vous seriez plus déshonorée que moi.

— J'ai répondu à une menace stupide par une autre

menace. Mais nous avons autant d'intérêt l'un que l'autre à ne pas nous brouiller.

— Alors pourquoi voulez-vous me quitter?

— Parce que, je vous le répète, je ne vous aime plus.

— La raison ne me paraît pas suffisante. A défaut du sentiment, il reste le plaisir... et je m'en contenterais.

— Pas moi.

— Avouez donc que vous m'avez déjà remplacé.

— Que vous importe?... Je ne vous demande pas de me rester fidèle. Ce que je veux, c'est une séparation à l'amiable. Je reprendrai ma liberté et je vous rendrai la vôtre.

— Voilà un cadeau que je n'accepte pas, ricana le vicomte.

— Votre intimité avec moi vous est chère, parce que le patronage de mon mari vous est utile. Je le sais, et je comprends que vous le regrettiez. Mais vous ne perdrez pas ce précieux patronage.

Le beau Fernand n'en revenait pas d'entendre cette Espagnole, qu'il croyait tenir par la crainte du scandale, secouer son joug et deviner ses plus secrètes pensées. Il aurait dû se dire qu'il récoltait ce qu'il avait semé, car c'était lui qui lui avait enseigné le cynisme.

— Vous croyez donc, dit-il brusquement, que je ne me suis attaché à vous que par intérêt? Vous êtes dure, ma chère.

— Dure et salutaire, comme le davier d'un dentiste. Écoutez-moi jusqu'au bout, et vous allez être forcé de reconnaître que je ne veux que votre bien.

— Quand vous m'aurez démontré cela!...

— Je vous prie seulement de répondre à une question... N'est-il pas vrai que vous ne vous soutenez dans le monde que par vos relations avec le marquis de Briouze, dont l'honorabilité incontestée et incontestable vous couvre?

— J'estime cette amitié à toute sa valeur ; mais...

— Oh! ne chicanez pas sur les mots! Vous devez à mon mari de ne pas être discuté... ouvertement. Eh bien! si dans le monde où vous vivez, et où vous n'êtes guère accepté que sous caution, vous preniez pied par un grand mariage, vous conviendrez bien que vous y gagneriez.

— J'en conviens... et si vous étiez veuve...

— Je ne vous épouserais pas.

— Merci de votre franchise ! dit ironiquement Saint-Osvin.

— Il ne s'agit pas de moi, vous le savez fort bien.

— De qui donc alors?... Je ne vois guère que vous qui pourriez troquer votre couronne de marquise contre une couronne de vicomtesse... un peu dédorée.

— Trêve d'impertinence ! Êtes-vous prêt à vous marier?...

— A une femme très riche, très noble et très jolie?

— Vous vous contenteriez, je pense, du premier de ces avantages?

— Dites tout de suite que vous avez à me proposer une fille tarée ou une demoiselle bossue.

— Vous vous trompez absolument. La personne que je vous destine est plus riche que moi et aussi bien née ; elle est beaucoup plus jeune et plus...

— N'ajoutez pas : plus belle. Je ne vous croirais pas.

Ce compliment, plein d'à-propos, ne parut pas émouvoir la marquise.

— Je vous prie de me répondre catégoriquement, reprit-elle. Voulez-vous, oui ou non, épouser une jeune fille aussi bien dotée par la nature que par ses parents?

Saint-Osvin crut à un piège tendu par Mme de Briouze. Il s'imagina qu'elle voulait le mettre à l'épreuve. C'est une scène que jouent volontiers les femmes sur le retour, lorsqu'elles craignent d'être quittées par leur amant.

— J'en serais ravi, si je ne tenais pas à vous, répondit-il en regardant Dolorès d'une certaine façon ; mais aucun mariage, si brillant qu'il fût, ne me consolerait de vous perdre.

Saint-Osvin comptait bien que, touchée de tant de désintéressement, la marquise allait l'en récompenser en confessant que, si elle avait essayé de le tenter, c'était uniquement pour s'assurer qu'il l'aimait toujours et qu'elle lui savait gré de refuser. Comment aurait-il pu croire que la proposition était sincère? Il était trop clairvoyant pour ignorer que sa réputation n'était pas de celles qui aident un homme à obtenir la main d'une héritière opulente et bien posée dans le monde.

Il fut très étonné de voir que la profession de foi qu'il venait de lancer ne produisait aucun effet sur Mme de Briouze.

— Vous me perdrez, quoi qu'il arrive, dit-elle sans hésiter. Tout est fini entre nous, je vous le répète. Il faut en prendre votre parti, car rien ne me fera revenir sur ma résolution.

Cette fois, le vicomte comprit qu'elle parlait sérieusement, et il changea de ton aussitôt.

— Très bien ! répliqua-t-il. J'avais deviné. Vous avez pris un autre amant. Est-ce à Arcachon que vous l'avez déniché?

— Je n'ai pas de comptes à vous rendre, et je reviens à la question que je vous ai posée. Acceptez-vous le dédommagement que je vous offre? Je tiens à être fixée immédiatement.

— Il faut au moins que je sache en quoi il consiste. A qui voulez-vous me marier?

— A une demoiselle que vous connaissez...

— Et qui, par conséquent, me connaît. Est-ce elle qui vous a chargée de me faire des ouvertures matrimoniales?

— Elle ne se doute pas de mes projets.

— Et vous vous figurez qu'elle voudra de moi? Elle vous rira au nez quand vous lui parlerez de m'épouser.

— Aussi ne lui en parlerai-je pas. C'est à vous de l'amener à y consentir. Je vous montrerai le but et je vous laisserai le choix des moyens à employer pour l'atteindre. Mais je vous aiderai.

— Je vois que, décidément, je ne suis plus rien pour vous, interrompit Saint-Osvin. Il vous reste à me dire le nom de ma future.

La marquise s'arrêta un instant pour regarder en face l'amant qu'elle venait de congédier et lui dit :

— Je m'étonne que vous n'ayez pas encore deviné qu'il s'agit de ma belle-fille.

— Mlle de Briouze ! s'écria le vicomte. Vous n'y pensez pas !

— J'y pense si bien que je vous engage à lui faire votre cour, dès ce soir.

— Ce serait perdre mon temps. Elle ne peut pas me souffrir. Vous avez dû vous en apercevoir à la mine qu'elle me fait.

— Je crois, en effet, que vous ne lui plaisez guère.

— Eh bien ! alors?...

— C'est une des raisons pour lesquelles je désire ce mariage, dit Dolorès avec un singulier sourire.

Cela pouvait s'entendre de deux façons. Était-ce un reste du goût qu'elle avait eu pour le beau Fernand, ou la haine qu'elle portait à Nicole qui venait de lui souffler cette étrange réponse? Fernand pensa que c'était la haine.

— Vous la détestez donc bien ! s'écria-t-il.

— Elle m'est antipathique... et l'antipathie est réciproque. Elle m'a en horreur.

— Et vous espérez la convertir à l'idée de m'épouser, moi qu'elle exècre aussi?

— La convertir, non. L'y forcer, oui.

— Par quel procédé, s'il vous plaît? Vous n'avez sur elle aucune autorité, et son père, qui l'adore, n'est pas homme à la marier contre son gré.

— Son père?... Je fais de lui ce que je veux. J'ai bien obtenu qu'il vous admît dans son intimité.

— Ce n'est pas du tout la même chose. Il n'a jamais soupçonné que vous étiez ma maîtresse. Il ne sacrifierait pas sa fille.

— Je me charge de l'y décider... quand les choses seront au point où je les veux.

— A quel point?... expliquez-vous, ma chère !

— Il ne refuserait pas de marier sa fille à un monsieur de son monde qui l'aurait compromise.

— Qu'entendez-vous par « compromise »?... Si je m'avisais d'afficher des familiarités déplacées avec Mlle de Briouze, le marquis me fermerait bel et bien sa maison.

— J'en suis convaincue, et je ne vous conseille pas de jouer ce jeu-là.

— Que me conseillez-vous donc?

— Mon cher, vous n'avez pas, ce matin, l'esprit ouvert... à moins que vous ne feigniez de ne pas comprendre, afin de m'obliger à mettre les points sur les *i*.

— Je vous prie de les y mettre.

— Qu'à cela ne tienne ! Il y a la carte forcée que les faiseurs de tours vous glissent dans la main, malgré vous... Il y a dans le monde le mariage forcé. Et vous n'êtes pas si naïf et si inexpérimenté que vous ignoriez comment on s'y prend pour mettre une jeune fille dans la nécessité d'épouser...

— Son séducteur? Je le sais parfaitement. Mais il faut commencer par la séduire... et j'aurais beau essayer de séduire votre belle-fille, je n'y réussirais pas.

— Il suffirait qu'on crût que vous avez réussi.

— D'accord... mais comment le faire croire?

— Oh ! mon cher, vous jouez trop longtemps le rôle d'ingénu qui vous va fort mal. Vous savez aussi bien que moi que si l'on vous surprenait la nuit dans la chambre d'une demoiselle de bonne maison, on croirait que vous êtes son amant... et qu'en pareil cas, il n'y a qu'une réparation possible : le mariage... et le mariage immédiat.

— Je ne dis pas le contraire ; mais s'introduire la nuit chez une jeune fille bien née... diable ! c'est une escapade qui peut mener son auteur en cour d'assises. Je pourrais vous raconter une histoire, vieille d'une cinquantaine d'années, l'histoire d'un lieutenant de cavalerie, élève à l'École de Saumur. Il en eut pour dix ans de réclusion, et il ne s'agissait que d'un pari...

— Je n'ai que faire de votre histoire. Vous n'êtes pas ici à Saumur, et je ne vous savais pas si scrupuleux. Qui ne risque rien n'a rien, et quand il s'agit d'épouser un million de dot, on s'exposerait pour moins que cela.

— Un million ! Je ne pensais pas que Briouze fût assez riche pour doter sa fille d'un million !

— Quand il ne lui en donnerait que la moitié, Nicole serait encore un parti inespéré... pour vous. Et avec moi comme alliée, vous auriez la partie belle... Voulez-vous me laisser faire?

— Je n'ai rien à vous refuser, répondit évasivement le vicomte.

— Très bien. Je vais sans tarder me mettre à l'œuvre pour vous préparer les voies. Quand nous nous reverrons après la chasse, je vous dirai ce que j'attends de vous.

Maintenant, hâtons-nous de rejoindre ces messieurs qui s'impatientent.

— Oui... cet excellent Briouze nous fait signe de rallier. S'il savait de quoi nous parlons...

— Plus un mot, je vous prie, sur le sujet que nous venons de traiter. Vous connaissez, je crois, tous les invités de mon mari, sauf un seul... celui qui cause avec lui en ce moment. Il va vous le présenter.

Celui-là, c'était Aurélien Biscaros, et il tournait le dos à Saint-Osvin, qui demanda :

— Un de vos voisins de campagne, je suppose?

— Non. Un jeune homme de Bordeaux, que nous avons vu souvent au casino d'Arcachon et que nous comptons recevoir à Paris, cet hiver. Il plaît beaucoup à M. de Briouze.

— A lui, seulement?

— A moi aussi, répondit sans hésiter la marquise.

— Très bien. Je comprends. C'est le nouveau jeu dont vous me parliez tout à l'heure... le jeu que vous préférez maintenant.

Dolorès ne prit pas la peine de nier, et Biscaros, en se retournant, montra son visage.

— Oh! oh! ricana le beau Fernand, je le connais, mon successeur... et je ne m'attendais guère à le rencontrer ici.

— D'où le connaissez-vous? demanda la marquise, étonnée ; d'où, et depuis quand?

— Depuis cette nuit. Il m'a gagné de l'argent au cercle de la Philologie... et il s'est permis une incartade... à propos de laquelle j'aurai quelques explications à lui demander.

— Pas chez moi, j'espère.

— Non. J'attendrai que nous soyons tous les deux rentrés à Périgueux. C'est convenu avec lui.

— Un duel? Je vous défends de vous battre.

— Vous avez peur que je vous le tue? Rassurez-vous, ma chère, je me contenterai de lui donner une bonne leçon.

— Je vous le défends... et je vous jure que si vous vous battez, malgré ma défense, il vous en coûtera cher.

— Moins cher que ne me coûte le caprice qui vous fait rompre avec moi.

— J'ai rompu, c'est vrai... mais je comptais rester votre amie, et si vous ne tenez pas compte du dernier ordre que je vous donne, vous aurez en moi une ennemie acharnée. C'est la paix ou la guerre, à votre choix.

Et comme le vicomte allait protester :

— Ne me répondez pas, dit sèchement Dolorès. Voici ces messieurs.

M. de Briouze, en effet, s'avançait, flanqué de Biscaros et de Caussade, et criant :

— Arrivez donc!... vous allez nous faire manquer la chasse. Nous vous avons attendus, mais les sangliers n'attendent pas. Diable de Fernand! toujours en retard! Je parie qu'il a passé toute la nuit à cartonner.

— Pas toute, cher ami. J'en ai passé une partie à remuer des dés dans un cornet, répondit Saint-Osvin, en regardant fixement Biscaros, comme s'il eût voulu le mettre au défi de rappeler l'incident qui avait troublé la partie du cercle. Bonjour, Caussade, ajouta-t-il en tendant au gentilhomme périgourdin une main qui fut acceptée sans enthousiasme, et serrée sans effusion.

Puis il reprit :

— Maintenant, mon cher Henri, mettez-moi en relation avec monsieur que je n'ai pas encore eu le plaisir de voir chez vous. Avant de chasser ensemble, il faut se connaître ; n'êtes-vous pas de mon avis?

— C'est juste, dit en souriant M. de Briouze.

Et il procéda à la présentation, sans commentaires, en se bornant à nommer Aurélien Biscaros, qui se contenta de saluer froidement le vicomte. Biscaros se souvenait des conseils que son ami Caussade lui avait donnés la veille, et M. de Saint-Osvin ne fit aucune allusion à la scène de la Philologie, de peur de se brouiller définitivement avec la marquise.

Elle assistait, impassible en apparence, à ce colloque cérémonieux ; mais elle dévorait des yeux Aurélien. Si le beau Fernand avait pu douter encore qu'il se trouvait en face de son successeur, ce regard de Dolorès l'aurait éclairé sur la situation. Il le connaissait, ce regard brûlant. Elle l'avait regardé de la même façon, le jour où elle l'avait vu pour la première fois. C'était sa manière, à elle, de jeter son dévolu sur un homme.

Et comme Biscaros était incontestablement un très joli garçon, le beau Fernand se jura, dès cet instant, de se venger de ce rival heureux. Il ne savait pourtant pas encore que Biscaros, qui venait de lui faire perdre sa maîtresse, aimait Mlle de Briouze qui l'aimait, et que la compensation promise par Dolorès pourrait bien échapper à l'amant évincé.

— Allons, messieurs, dit le marquis, il est temps de commencer la battue. Voici l'enceinte que doivent garder les tireurs. Veuillez me suivre. Je vais vous placer.

L'enceinte était assez vaste pour que les tireurs dussent être postés sur trois de ses faces, pendant que les traqueurs y entreraient par la quatrième. Ils étaient une douzaine de paysans qui n'attendaient que le signal pour commencer à battre les taillis où se trouvait la remise des sangliers.

Restait à distribuer les places, afin de donner les meilleures aux plus habiles, ou aux invités que le maître de la chasse tient à favoriser. M. de Briouze n'eut garde de manquer à cette coutume. Il plaça les seigneurs sans importance sur les faces latérales de la coupe, et ses amis, invités d'un jour, du côté où débucheraient probablement les bêtes noires.

La marquise n'avait peur de rien, pas même d'un vieux solitaire aux crocs bien aiguisés, et elle tirait à merveille. Son mari la mit au centre de la ligne, — le poste d'honneur, — entre Caussade à droite, à cinquante pas d'elle, et Biscaros à gauche, à la même distance. Il plaça son ami Saint-Osvin tout au bout, à cinquante pas plus loin que Biscaros ; et quand ce fut fait, il s'en alla modestement se joindre aux rabatteurs, afin de laisser les beaux coups à ses invités, au risque de recevoir une balle envoyée par un tireur trop pressé.

Les quatre chasseurs privilégiés — dont une chasseresse — avaient devant eux une clairière couverte d'herbes desséchées et plus loin un taillis clairsemé : une coupe de deux ans où l'on ne voyait que de jeunes pousses. Au bord du chemin s'élevait une rangée de vieux chênes assez gros et assez espacés pour que chacun d'eux pût servir d'abri à un des tireurs. Et ce n'était pas une précaution inutile, car une battue aux sangliers est toujours une opération dangereuse, à laquelle généralement les femmes s'abstiennent de prendre part. Mais Dolorès n'était pas une femme ordinaire. Biscaros, adossé à son arbre, la regardait de loin et ne pouvait s'empêcher de l'admirer, crânement posée, le fusil appuyé sur le bras gauche, le doigt sur la détente et l'œil au guet, comme une sentinelle avancée qui attend l'ennemi.

Le silence était profond. Pas un souffle d'air n'agitait les feuilles, et les rabatteurs, ayant un assez long détour à faire pour prendre le taillis à revers, n'avaient pas encore commencé leur tapage. Biscaros ne pensait guère à la chasse, quoiqu'il eût beaucoup de goût pour ce genre de sport. Il pensait à Nicole qu'il n'avait pas encore eu le bonheur d'apercevoir, à M. de Briouze qui lui avait fait l'accueil le plus encourageant, à la redoutable marquise et à son indigne amant. Il se demandait comment cette journée allait finir, et il en augurait assez mal, en dépit des prédictions optimistes de l'excellent Caussade.

Bientôt éclatèrent les cris des traqueurs attaquant l'enceinte, et il dut faire trêve à ses réflexions pour se préparer à tirer, car il n'en est pas des sangliers comme des chevreuils, qu'on peut laisser passer quand on a le cœur tendre. Les sangliers chargent les messieurs qui les manquent, et une distraction peut coûter cher aux chasseurs.

Biscaros n'attendit pas longtemps. Un coup de fusil résonna sous bois, bien en avant de lui, et, presque aussitôt, il entendit un roulement sourd et précipité, comme si un peloton de cavalerie eût galopé à travers le taillis.

Réveillée par le vacarme que faisaient les rabatteurs, une harde de sangliers venait de quitter sa bauge et arrivait à fond de train. Elle ne tarda guère à débucher dans la clairière. La laie courait en tête, suivie de trois gros marcassins, et venait droit sur la ligne des tireurs qu'elle allait forcer entre Biscaros et son voisin de gauche. Avant qu'elle y arrivât, deux coups de fusil partirent à droite, et deux des marcassins roulèrent foudroyés. Dolorès, qui tirait à merveille, avait fait coup double.

Biscaros avait réservé son feu. Au moment où il tira à bonne portée, il entendit un sifflement bref, immédiatement suivi d'un bruit mat, et il sentit une douleur au visage. La laie passa sans être atteinte, franchit la route d'un bond et disparut dans l'épaisseur d'un taillis avec l'unique survivant de sa progéniture.

Biscaros, assez vexé de l'avoir manquée, tâta sa joue qui saignait et examina le tronc du chêne contre lequel il s'était appuyé pour tirer. Il y vit une déchirure toute fraîche. Une balle, après avoir effleuré sa tête, s'était logée dans l'arbre, et l'écorce qu'elle avait fait voler lui avait éraflé la figure.

Il fallait que le chasseur qui l'avait envoyée fût singulièrement maladroit, et ce chasseur ne pouvait être que le vicomte, car le coup était venu du côté gauche.

Biscaros regarda et le vit occupé à remettre une cartouche dans le canon de son fusil à bascule, un hammerless qui lui avait coûté soixante louis. Donc il venait de tirer, et l'on pouvait supposer qu'il avait visé non pas la laie, mais son voisin. S'il avait tué Biscaros, on aurait cru à un accident. Et peu s'en fallut que Biscaros ne ripostât par une balle qui serait certainement arrivée à son adresse, car il avait le coup d'œil

juste. L'occasion était bonne pour délivrer d'un lâche coquin Nicole, que le drôle prétendait épouser, M. de Briouze qu'il trompait odieusement, et même la marquise Dolorès qu'il avait honteusement exploitée.

Biscaros eut le sang-froid de raisonner avant d'agir. Il se dit que tuer le beau Fernand, ce serait intervertir les rôles. On ne voudrait pas croire qu'en le tuant, il était dans le cas de légitime défense, et on le prendrait pour un assassin. C'était bien assez qu'on lui eût imputé le meurtre de Gémozac. Il ne céda point à la tentation d'en finir avec un misérable. Il avait dans sa poche de quoi le confondre plus tard ; mais il se promit de surveiller ses mouvements jusqu'à la fin de la chasse, et il se hâta de recharger son fusil en prévision d'une seconde attaque.

La marquise n'avait rien vu. Elle s'était remise en position de faire feu sur les sangliers, car la battue n'était pas finie. Elle l'était si peu, qu'une grosse clameur s'éleva dans le bois, et que la voix du garde qui dirigeait les traqueurs cria :

— Garde à vous, en avant ! solitaire à vous !

Presque aussitôt Biscaros entendit le fracas bien connu qui annonce de loin l'approche d'un vieux sanglier. Le taillis craquait sous le poids de sa masse brutale, lancée comme un boulet de canon, et les basses branches tombaient, coupées par ses terribles défenses, comme les épis par la faucille d'un moissonneur. L'énorme bête débuchait à peine dans la clairière quand Mme de Briouze lui envoya les deux coups de son fusil qu'elle avait eu le temps de recharger. Ils ne tuèrent pas le sanglier ; mais, malheureusement, ils le blessèrent, et il se rua sur elle, furieux, hérissé, l'œil en feu, les crocs au vent.

C'en était fait de la belle Dolorès, si une balle bien placée n'arrêtait pas le monstre, et, cette fois, Biscaros n'avait qu'à s'abstenir pour être à tout jamais délivré de l'amour de la marquise, un amour qu'il redoutait plus que la haine du vicomte.

Il n'y songea pas une seconde. Il fit demi-tour à droite, épaula, tira, et le solitaire, frappé au cœur, tomba juste aux pieds de la belle-mère de Nicole. Biscaros courut à elle et la trouva très pâle et très émue.

Elle l'avait échappé belle, car l'animal était de taille à

éventrer un cheval, et si Biscaros l'avait manqué, il n'aurait pas manqué la marquise.

Elle prit la main de son sauveur, et elle lui dit :

— Merci ! je suis heureuse de vous devoir la vie.

Et l'attirant à elle, Dolorès ajouta tout bas :

— Je t'aime !

Biscaros recula comme s'il eût été mordu par un serpent. Elle venait de lui rappeler, très mal à propos, qu'en la sauvant il avait rendu un bien mauvais service à Nicole. Il avait le cœur trop haut placé pour regretter ce qu'il avait fait ; mais il aurait préféré que la marquise le remerciât moins tendrement, et il ne répondit pas un mot à la déclaration brûlante qu'elle venait de lui jeter.

— Mais... vous êtes blessé ! s'écria-t-elle en montrant la joue d'Aurélien qui saignait encore.

— Ce n'est rien, murmura le sauveur ; une branche qui m'a égratigné la peau.

Le vicomte arrivait sans trop se presser. Il s'approcha d'eux, et en les abordant, il soutint avec une rare impudence le regard menaçant que lui lança Mme de Briouze.

— J'étais placé trop loin pour tirer utilement, dit-il d'un air dégagé. Votre voisin s'en est chargé, et c'est à lui que revient l'honneur de ce coup miraculeux. Tous mes compliments, monsieur ; vous êtes un fusil de premier ordre, et je ne suis pas de votre force, tant s'en faut.

— Il me semble pourtant que tout à l'heure vous n'avez pas mis trop loin du but que vous visiez, répliqua Biscaros avec une vivacité qui étonna la marquise.

Elle devinait presque ce qui venait de se passer, cette marquise avisée. Elle savait de quoi le beau Fernand était capable et elle se repentait déjà de ne pas l'avoir chassé de chez elle, au lieu de lui offrir comme dédommagement le déshonneur de la pauvre Nicole.

Il ne s'était pas ému de la significative réponse de Biscaros, et il dit tranquillement :

— Vous avez remarqué, je le vois, que ma balle a passé bien près de la bête que j'ai tirée. Je l'ai entendue frapper une pierre sous le ventre de la laie, et elle a dû ricocher très loin.

C'était possible, et l'explication était habile, car Aurélien

se demanda si le coup qui avait failli lui casser la tête n'était pas le résultat d'un accident.

— Vous avez du coup d'œil, monsieur, reprit le vicomte, et vous connaissez très bien les singuliers effets des projectiles. On voit que le maniement des armes à feu vous est familier.

Dolorès comprit l'allusion, et lança encore une fois un mauvais regard à son amant congédié. Biscaros la comprit aussi, l'allusion, et ne douta pas que Saint-Osvin n'eût été renseigné au cercle, après la partie, sur la fâcheuse aventure qui avait eu pour théâtre la forêt d'Arcachon. Et Biscaros se dit qu'il aurait bientôt un compte à régler avec ce venimeux ennemi.

A ce moment, arriva le pacifique Adhémar de Caussade, qui ne se doutait pas du danger qu'avait couru la marquise. Caussade ne chassait que pour faire plaisir à son ami Briouze. Il se laissait conduire, et, une fois posté, le ventre au bois, il se mettait à rêver, comme un simple poète, à toute autre chose qu'au gibier. Il s'était à peine aperçu que le solitaire débuchait, et si les sangliers étaient des animaux intelligents, celui-là n'aurait pas manqué de passer entre les jambes de ce Périgourdin contemplatif qui, probablement, n'aurait pas songé à le tirer.

M. de Briouze, au contraire, était un amateur passionné du noble exercice de la chasse ; passionné au point de marcher avec les rabatteurs, au lieu de se tenir sur la ligne des tireurs. C'était lui qui avait levé le solitaire, et à la direction que la bête avait prise au départ, il avait jugé qu'elle courait droit sur sa femme. Les coups de feu répétés l'avaient mis en émoi, et il accourait, assez inquiet du dénouement de cette fusillade.

La marquise vint à sa rencontre, et lui apprit en peu de mots ce qui venait de se passer. Sur quoi, le brave homme se jeta au cou de Biscaros, en le remerciant chaleureusement.

— Maintenant, mon cher ami, vous êtes de la famille, lui dit-il entre deux embrassades. Nous vous garderons à Mensignac jusqu'à notre départ, et nous vous emmènerons à Paris.

Un sourire railleur se dessina sur les lèvres du vicomte, et vraiment, pour ceux qui connaissaient les envers de la situation, la scène était assez ridicule. Les maris le sont assez souvent, et, trompé depuis longtemps par sa femme, qui

aspirait à le tromper encore avec un nouvel amant, M. de Briouze ne faisait pas exception à la règle générale.

Caussade, qui savait à quoi s'en tenir, crut devoir couper court à ces effusions mal placées, en proposant de rentrer au château, et tout le monde se rangea à son avis. On ne revenait pas bredouille, puisqu'on rapportait un solitaire de deux cents kilos, et de plus, le temps menaçait de tourner à la pluie.

Ce n'était pas le cas de déjeuner sur l'herbe, comme on en avait eu le projet ; et les invités, qui avaient rejoint, tombèrent d'accord avec les châtelains pour modifier cette partie du programme. Les breaks s'emplirent. Biscaros et Caussade remontèrent dans leur char à bancs, le vicomte de Saint-Osvin dans sa chaise de poste, et « fouette, cocher », pour Mensignac.

Il ne resta sur le terrain que les gardes et quelques broussailleurs endurcis qui se déclarèrent résolus à ne pas quitter la place avant d'avoir tué une ou deux douzaines de lapins pour se consoler de n'avoir pas même vu les sangliers.

Pendant le trajet, Caussade, qui était de bonne humeur, comme toujours, complimenta Aurélien sur son adresse et n'oublia pas non plus de le féliciter de n'avoir pas cherché querelle à M. de Saint-Osvin ; mais Aurélien, préoccupé, ne répondait guère que par monosyllabes, et la conversation languissait. Pour l'entretenir, Caussade se mit à expliquer à son ami comment on entendait l'hospitalité au château de Mensignac.

— On y vit, dit-il, comme chez un grand seigneur anglais. Chacun peut, à son gré, chasser ou pêcher, monter à cheval ou se promener à pied, et même passer sa journée à lire ou à fumer sans sortir de sa chambre. Liberté complète jusqu'à l'heure du dîner. On déjeune à volonté chez soi ou dans la salle à manger. Le soir, à table, la grande tenue est de rigueur ; mais après le dîner on n'est pas tenu de faire cercle au salon, ni d'écouter de la musique.

— Après le dîner, murmura Biscaros, je suppose que nous rentrerons à Périgueux.

— Pourquoi?... Briouze tient beaucoup à vous garder... Moi, toutes réflexions faites, je me décide à passer deux ou trois jours à Mensignac, et je n'y perdrai pas mon temps, car je sonderai Briouze sur ce projet de mariage dont vous m'avez

parlé. Il n'a jamais existé, je crois, que dans la cervelle de la marquise, mais je tiens à savoir positivement à quoi m'en tenir. D'ailleurs, Nicole vous en voudrait de partir si vite.

— Je ferai ce que vous ferez, répondit Aurélien, qui, au fond, avait envie de rester.

Les breaks, attelés à quatre, avaient distancé le modeste char à bancs de Caussade, et, en arrivant à Mensignac, les deux amis ne trouvèrent pour les recevoir que François, le valet de chambre du marquis.

Le châtelain, la châtelaine et leurs autres invités, y compris le vicomte de Saint-Osvin, étaient allés changer de costume.

Caussade et Biscaros n'avaient, pour le moment, qu'à en faire autant, et ils suivirent François qui les conduisit à leur appartement : deux chambres, très élégamment meublées, que séparait un salon plein d'objets d'art.

Biscaros s'enferma dans la sienne pour procéder à sa toilette, et surtout pour réfléchir. Il avait cru remarquer que le valet de chambre le regardait en dessous. Il pensa que cet homme n'avait pas oublié l'entrée du commissaire de police au chalet des Pervenches, et s'étonnait peut-être de servir à Mensignac un monsieur qu'il avait vu emmener à Arcachon par les gendarmes.

Encore un coup d'épingle, cette rencontre inopportune! Aurélien n'en était plus à les compter, et il se disait tristement que le souvenir de sa mésaventure le poursuivrait longtemps. Il fallait bien en prendre son parti, et il pourrait s'en consoler si Mlle de Briouze ne changeait pas de sentiments. Il lui tardait de la voir. Il n'espérait pas la trouver seule ; mais les amoureux se comprennent sans se parler, et il se flattait de connaître son sort, rien qu'en échangeant des regards avec elle.

Il avait, d'ailleurs, un autre moyen de se renseigner. Il ne s'agissait pour cela que de questionner Bernadette. Celle-là ne craignait pas les tête-à-tête, et la liberté de la vie de château permettrait à Biscaros de se rencontrer avec elle quelque part. Il se promit même d'aider le hasard, en se mettant à la recherche de la Cadichonne. Il ne l'avait pas encore aperçue, mais elle n'était pas d'un tempérament à se confiner à l'office ou dans l'antichambre de sa jeune maîtresse. Bernadette

aimait le grand air et le mouvement. Aurélien était donc à peu près sûr de la rencontrer dehors ou sur un escalier.

Il s'habilla lentement, et, en s'habillant, il songeait aux épisodes de cette chasse accidentée : la tentative de meurtre dont il avait failli être victime, et le service capital qu'il avait rendu à la marquise.

— Je passe ma vie à la sauver, disait-il entre ses dents. Dans la forêt d'Arcachon, elle allait se rompre le cou, si je ne m'étais pas trouvé là pour arrêter son cheval qui était parfaitement emballé, quoiqu'elle ait prétendu le contraire. Ce matin, si je n'avais pas tiré, le sanglier l'aurait décousue, comme il aurait décousu un chien de meute... Et cette femme est la pire ennemie de Nicole !... et son indigne amant a essayé de m'assassiner ! Il recommencera sans doute, et elle recommencera à me poursuivre de ses déclarations hystériques. Décidément, je ne fais que des sottises, et il faut en finir. Je resterai ici ce soir ; mais je partirai demain.

Tout en se parlant ainsi à lui-même, Biscaros s'était approché de la fenêtre qui donnait sur le parc du château, et en regardant à travers les vitres, il vit la marquise et le vicomte se promenant côte à côte dans une allée droite.

Ils n'avaient pas perdu de temps pour se rejoindre. Ils avaient déjà changé de costume. Le vicomte était en redingote, et la marquise en élégant déshabillé.

La chambre d'Aurélien était située au premier étage, et, de sa fenêtre, il les voyait comme s'il eût été dans le parc, mieux même, car il les dominait, et ils ne se doutaient pas qu'il les observait. Il n'entendait pas ce qu'ils disaient, mais il ne perdait pas un seul de leurs mouvements, et leurs gestes traduisaient leurs discours.

— Ah ! murmura Biscaros, le beau Fernand proteste... Je parierais que la marquise l'accuse d'avoir tiré sur moi... Il lui jure qu'elle l'accuse à tort, et il paraît qu'elle le croit, car elle se calme... Maintenant, il essaye de lui parler d'amour... elle lui impose silence et elle aborde un sujet qui intéresse sans doute M. de Saint-Osvin, car il l'écoute très attentivement... il fait des objections... elle les réfute... et la discussion est vive, car ils interrompent à chaque instant leur promenade pour discuter face à face... De quoi est-il question?... de Nicole peut-être?...

La marquise le pousse à la demander en mariage et lui promet d'appuyer sa demande auprès du marquis... Bon ! il fait un signe qui veut dire clairement : « Je me rends... je ferai ce que vous voudrez... il en arrivera ce qu'il pourra... » Les voilà d'accord !... La pauvre Nicole n'a qu'à se bien tenir... Entre elle et ce digne couple, la partie n'est pas égale... mais je suis là pour la défendre... et je serais sûr de la préserver de leurs atteintes, si je pouvais savoir ce qu'ils machinent contre elle.

Tout à coup l'attention de Biscaros, qui les suivait des yeux, fut attirée ailleurs.

Ils marchaient côte à côte, en rasant de très près une épaisse charmille.

Le parc de Mensignac n'avait pas été dessiné à l'anglaise. Il était planté de vieux arbres et coupé par des bosquets, comme on en voit encore à Versailles.

De l'autre côté de la muraille de verdure que longeaient les deux complices, Biscaros venait d'apercevoir une femme qui semblait les épier, car elle marchait à pas de loup et elle s'arrêtait quand ils s'arrêtaient.

Cette femme, c'était Bernadette. Il la reconnut tout de suite, et son cœur battit de joie. Elle n'était pas de leur parti, la brave Cadichonne, et si elle les suivait ainsi, ce ne pouvait être que pour surprendre le secret de leurs complots.

Biscaros, pour connaître ce secret, n'aurait qu'à l'interroger, et elle ne refuserait pas de s'allier à lui contre les pires ennemis de Mlle de Briouze. Et maintenant il savait où la trouver.

L'entretien continuait, avec moins de gestes. Sans doute, le pacte était conclu. Ce fut probablement pour le sceller que la marquise mit dans la main de son amant évincé un objet que Biscaros, à la distance où il se trouvait, ne put pas distinguer, mais que Bernadette dut voir parfaitement ; car à ce moment elle les regardait à travers la charmille. Biscaros n'en demandait pas davantage, et il ne lui restait qu'à attendre la fin du colloque pour descendre dans le parc où il espérait rejoindre la Cadichonne.

Presque aussitôt, Saint-Osvin et Mme de Briouze, n'ayant plus rien à se dire, tirèrent chacun de son côté. Elle rentra au château, pendant que le beau Fernand s'acheminait vers

les écuries, où le marquis avait quelques chevaux de sang à lui montrer. Bernadette les laissa s'éloigner et, remontant vivement l'allée où elle se tenait, disparut derrière un massif. C'était le moment d'aller la retrouver, et Biscaros ne perdit pas une minute.

Caussade était déjà descendu à la salle à manger. Son ami, qui ne songeait guère à déjeuner, eut la chance de ne rencontrer personne dans l'escalier qu'il prit pour sortir ; et, pour comble de bonheur, à cent pas du château, il se trouva nez à nez avec la Cadichonne qui rentrait.

Elle s'épanouit en le voyant, et elle s'écria :

— Ah ! monsieur Biscaros, que vous arrivez bien ! Voilà deux jours que mademoiselle soupire après vous. Elle disait que vous ne viendriez pas, et quand elle vous a vu de sa fenêtre dans la voiture de M. de Caussade, elle a été si contente ! Mais vous ne la verrez que ce soir, à dîner. Elle a peur de rencontrer ce grand fadasse de vicomte.

— Elle n'a peut-être pas tort, dit Aurélien. Il se promenait tout à l'heure avec Mme de Briouze, et...

— Bon ! vous les avez vus de là-haut? Alors vous avez dû me voir aussi.

— Oui, et je vous cherchais.

— Pour me demander ce qu'ils ont dit, pas vrai?... Je n'en ai pas perdu un mot ; mais j'aime mieux ne pas vous répéter ce que j'ai entendu. C'est trop vilain.

— Il faut pourtant que je le sache. Nous ne serons pas trop de deux pour protéger Mlle Nicole... car je suis sûr qu'ils parlaient d'elle et qu'ils lui veulent du mal...

— Pour ça, oui... plus de mal que vous ne croyez... mais ils ne réussiront pas à lui en faire. Je les en empêcherai bien, moi toute seule. Si vous vous en mêliez, il y aurait des malheurs. Les hommes ne valent rien dans ces affaires-là. Ils ne savent que se battre.

— Comment ! se battre?

— Suffit ! je m'entends... et je vous prie en grâce de me laisser faire. Si j'ai besoin de vous, je saurai vous trouver.

— Vous craignez donc qu'on n'attaque votre maîtresse? S'il en est ainsi, votre devoir est d'avertir son père et de me dire de quoi il s'agit.

— Je ne préviendrai même pas mademoiselle. Ce n'est pas

la peine de l'effrayer, et je réponds qu'il ne lui arrivera rien.

Biscaros n'en revenait pas de ce refus de la Cadichonne, et, pour en tirer du moins une indication, il lui dit tout à coup :

— Serait-ce une arme que Mme de Briouze vient de remettre à M. de Saint-Osvin?

— Tiens ! dit Bernadette, vous avez vu ça?... Mais tranquillisez-vous, ce n'est ni un couteau ni un pistolet...

— Qu'est-ce donc, alors?

— Si je vous le disais, vous devineriez tout, et c'est ce qu'il ne faut pas. J'ai mon plan, et vous le feriez manquer... tandis que, si vous vous tenez en repos, je vous jure qu'il n'arrivera rien à mademoiselle... et qu'ils ne recommenceront pas.

Biscaros commençait à croire que la Cadichonne cherchait à se donner de l'importance et qu'elle n'avait entendu que des propos insignifiants. Il désespérait d'ailleurs d'en rien tirer, et il allait la laisser, quand elle reprit avec conviction :

— Voyez-vous, monsieur Aurélien, vous ne pouvez pas comprendre comme j'aime mademoiselle ; j'aime bien Pierre aussi, mais pas autant, et la preuve, c'est que si Pierre savait ce que je vais faire pour elle, je crois qu'il ne serait pas content ; mais il ne le saura pas, et il le saurait que ça me serait encore égal... quand il sera mon mari, il faudra bien qu'il s'accoutume à me laisser me gouverner toute seule.

— Pierre, dites-vous?... est-ce qu'il est ici?

— Non pas. Il est resté au Truc de la Trnque, et il n'en bougera pas jusqu'à ce que je revienne de Paris.

— Vous croyez?... Son père m'a dit, pourtant, qu'il allait lui donner de l'argent pour faire le voyage.

— De l'argent?... et où l'aurait-il pris, le *pouvre*... il n'y a jamais eu deux écus à la fois dans sa cabane.

— Vous vous trompez. Il a économisé des louis.

— Les avez-vous vus?

— Non, mais La Chamade est incapable de mentir, et...

— Il radote, le vieux. S'il avait des louis dans un bas de laine, ce serait qu'il les aurait volés, et c'est un brave homme. Mais laissons ça, monsieur Aurélien. Je monte chez mademoiselle. Il faut que je m'entende avec elle pour ce soir, et ça n'ira pas tout seul. Vous coucherez à Mensignac, n'est-ce pas?

— Probablement ; mais...

— Eh bien ! foi de Bernadette ! demain il y aura du nou-

veau, et vous ne serez pas fâché d'être resté. Là-dessus, je me sauve. Ne dites à personne que vous m'avez parlé.

La Cadichonne se mit à courir vers le château, et s'y jeta avant que Biscaros eût le temps de lui répondre.

Elle le laissait très perplexe et surtout très intrigué, car il n'avait pas compris grand'chose à ses discours énigmatiques. Il devinait bien que la marquise et le vicomte venaient de s'entendre pour jouer un mauvais tour à Mlle de Briouze ; mais c'était tout ce qu'il devinait. Que complotaient-ils, et comment Bernadette espérait-elle préserver de leurs embûches sa jeune maîtresse? Biscaros ne s'en doutait pas.

Biscaros s'étonnait aussi d'avoir entendu Bernadette affirmer que le père La Chamade n'avait pas le sou. Il se demandait même si le solitaire de la forêt d'Arcachon n'avait pas détroussé quelque passant pour se procurer de quoi défrayer son fils dans la grande capitale où les résiniers des Landes ne se montrent guère. Mais le meurtre de Gémozac était déjà de l'histoire ancienne, et Biscaros songeait beaucoup moins au passé qu'au présent et à l'avenir.

Il s'en alla déjeuner dans la salle à manger, où il trouva son ami Caussadé en train de faire honneur à la cuisine du châtelain, en compagnie de plusieurs hobereaux de bon appétit. Le beau Fernand brillait par son absence. Peut-être préparait-il quelque expédition ténébreuse. Le marquis passait ses matinées avec ses chevaux ; la marquise ne sortait guère de son appartement pendant la journée, et Bernadette venait d'annoncer à Aurélien que Mlle de Briouze ne paraîtrait qu'à l'heure du dîner.

Biscaros avait donc de longues heures devant lui pour se préparer à cette veillée du château qui allait peut-être compter dans son existence, car toutes les personnes que le hasard y avait mêlées récemment devaient se trouver réunies ce soir-là dans le salon de la marquise. Bernadette lui en avait assez dit pour qu'il pressentît que l'heure décisive approchait et qu'un drame se jouerait cette nuit à Mensignac sans qu'il pût y prendre part, s'il fallait en croire la Cadichonne. Il voulait, du moins, être prêt à tout événement, et il se promit de s'isoler jusqu'au soir, afin de ne pas être distrait par des incidents imprévus des pensées qui l'occupaient tout entier.

Il ne pouvait pas se dispenser de déjeuner à la même table

que Caussade et quatre autres convives, qui ne se firent pas faute de raconter de longues histoires de chasse, et de le complimenter sur le beau coup de fusil auquel Mme de Briouze avait dû la vie. Mais, après avoir satisfait leur appétit, ces messieurs s'en allèrent prendre le café dans la salle de billard, où ils entamèrent une interminable série de carambolages, et Aurélien put remonter dans sa chambre. Il s'y enferma et il y passa la journée à broyer du noir, car jusqu'alors il n'avait pas sujet d'être satisfait de ce déplacement, auquel il n'avait consenti que pour se rendre à l'appel de Nicole. Il l'avait sous les yeux, ce carnet de bal, et il avait baisé plus d'une fois la page où elle avait écrit : « Venez me sauver ! » Il était venu, et il n'avait pas encore pu échanger une parole avec celle qui l'appelait à son secours. En revanche, il était retombé dans les griffes de la marquise, et, le diable s'en mêlant, il l'avait sauvée d'une mort certaine.

Ce n'était assurément pas dans cette intention qu'il avait entrepris ce voyage en Périgord. Et, pour comble de malechance, il y avait trouvé ce vicomte de Saint-Osvin qui venait d'essayer de se défaire de lui impunément, et qui ruminait sans aucun doute des projets abominables. C'était vraiment trop de déveine, et il se demandait s'il ne ferait pas mieux d'abandonner la dangereuse partie qu'il jouait, presque malgré lui. Mais Mlle de Briouze n'espérait qu'en lui, et il ne pouvait ni ne voulait céder la place aux ennemis conjurés pour la perdre. Il aurait rougi de battre en retraite, alors que Bernadette, qui n'était qu'une femme de chambre, risquait de perdre sa place et de se brouiller avec son amoureux pour défendre sa maîtresse.

Et, du reste, la situation ne devait pas tarder à se dénouer, soit que mal conseillé par son indigne ami, le marquis congédiât la Cadichonne, soit qu'un éclat dessillât les yeux de ce mari abusé et le décidât à chasser tout au moins le beau Fernand qui, après avoir été l'amant de sa femme, méditait de séduire sa fille. Et cette poignante alternative allait probablement prendre fin dès le lendemain. Ces réflexions occupèrent Aurélien jusqu'à l'heure où il dut s'habiller pour paraître au dîner. Il en fut tiré par Caussade, qui vint changer de toilette et qui s'efforça de le rassurer à l'endroit des intentions matrimoniales du vicomte de Saint-Osvin.

Caussade disait avoir adroitement interrogé M. de Briouze, et jurait ses grands dieux qu'il n'était pas question de ce projet saugrenu. Il ajoutait que Nicole, étant un peu souffrante, n'était pas sortie de son appartement ce jour-là, et n'avait reçu chez elle que son père. C'était consolant pour Aurélien, qui avait songé un instant à tenter de la rencontrer, et qui en était à regretter de s'être claquemuré dans sa chambre, au lieu de circuler dans le château ou dans le parc.

Il allait la voir à table, et il trouverait une occasion de lui parler, sinon pendant, du moins après le dîner. Il ne crut qu'à moitié aux affirmations de son ami Caussade qui voyait tout en beau ; mais elles calmèrent un peu ses inquiétudes, et il était en excellente condition lorsqu'il descendit au salon.

Dolorès y trônait déjà, un peu trop surchargée de diamants, mais très en beauté, et tenait tête à deux invités campagnards qui l'accablaient de galanteries surannées. Les autres entouraient le marquis, accoutumé à leurs façons, et parlaient agriculture avec lui qui n'y entendait rien. Le beau Fernand faisait bande à part et manœuvrait pour se rapprocher de Mlle de Briouze, assise un peu à l'écart.

L'entrée de Biscaros modifia l'arrangement des groupes. La marquise se leva, vint à lui, et le remercia encore de lui avoir sauvé la vie. Les invités firent chorus, et bientôt le sauveur se trouva être le centre d'un cercle où dix voix vantaient son sang-froid et son adresse. Modestement, il coupa court à ce concert de louanges, en priant M. de Briouze de vouloir bien le présenter à sa fille. C'était là une formalité indispensable, car l'entrevue au chalet des Pervenches, en présence d'un commissaire de police, ne pouvait pas compter comme présentation ; et le marquis s'en acquitta de la meilleure grâce du monde. Seulement, le vicomte était là, et sa présence glaçait non seulement Biscaros, mais encore Nicole qui rougit beaucoup plus qu'elle ne parla.

Le bon Caussade apporta la note gaie. Il se mit à narrer des histoires de chasse, assaisonnées de gasconnades qui déridèrent les causeurs ; et quand un valet de pied annonça que Mme la marquise était servie, tout le monde était d'humeur joyeuse, excepté Mlle de Briouze, qui avait été obligée d'accepter le bras de M. de Saint-Osvin.

La marquise eut la hardiesse de prendre celui d'Aurélien,

quoiqu'il y eût là un conseiller général, encore plus respectable par son âge que par sa situation politique et sa qualité de propriétaire foncier. Ces deux choix, évidemment prémédités par elle, équivalaient à une déclaration de ses préférences et de ses intentions. Elle imposait le vicomte à sa belle-fille, et elle se réservait Aurélien qu'elle fit asseoir à sa gauche, n'osant pas lui donner la droite. Elle trouva même un mot pour rappeler qu'il était aussi à sa gauche au moment où le sanglier débuchait, et les convives applaudirent à cette heureuse réminiscence.

Biscaros, redevenu morose, regardait Nicole qui ne levait pas les yeux et s'attendait à des avances de sa voisine, en se proposant d'y répondre de façon à la décourager.

Le dîner commençait mal. Ce n'était pas l'avis des dîneurs, gentilshommes rustiques, peu blasés sur les raffinements luxueux de la cuisine parisienne et du service à l'anglaise. Ils jouaient de la fourchette avec entrain et ils buvaient sec ; si bien que, les vins aidant, la conversation ne languit pas. Elle devint générale, et rien ne pouvait mieux favoriser les aparté ; mais au grand dépit de Mme de Briouze, qui comptait bien profiter de la circonstance pour reprendre avec Biscaros le tendre entretien interrompu dans la forêt d'Arcachon, il se trouva que le conseiller général était bavard et galantin. Ce fâcheux voisin ouvrit le feu par des compliments ridicules, et, bon gré, mal gré, elle dut lui répondre, car il ne la laissait pas respirer une minute. Elle essayait bien d'entamer à gauche une causerie plus intime ; mais Aurélien s'y prêtait peu, et l'impitoyable conseiller la ressaisissait chaque fois qu'elle tentait de lui échapper.

Elle essaya bien de se dédommager par des contacts cherchés, — les tables sont faites pour cela ; — mais Aurélien s'y déroba avec une persistance presque impolie.

Pendant qu'il se défendait ainsi, Nicole opposait aux empressements du vicomte de Saint-Osvin une froideur glaciale. Mais le beau Fernand ne se déconcertait pas pour si peu, et il n'avait jamais été plus aimable. La marquise l'approuvait des yeux, et le marquis s'étonnait de le voir faire tant de frais pour plaire à une jeune fille dont il ne s'était jamais occupé jusqu'alors. Caussade, placé à l'autre bout de la table, observait aussi le manège du vicomte et commençait à croire

que Biscaros ne se trompait pas sur les intentions secrètes de ce lovelace intéressé. Les bons invités ne voyaient rien et ne s'ennuyaient pas à table. Ils y seraient restés jusqu'à des heures indues, si Mme de Briouze n'eût levé la séance, en invitant ces messieurs à passer au fumoir.

Cette fois, pour rentrer au salon, elle prit le bras du propriétaire foncier qui l'avait tant gênée, et M. de Briouze reconduisit sa fille, qui était venue à lui, comme pour se mettre sous sa protection.

Les convives eurent la politesse d'attendre un peu avant d'aller fumer, et il y eut au salon un de ces moments de détente où les gens, réconfortés par un excellent dîner, se mêlent et se groupent, les uns autour des maîtres de la maison, les autres entre eux. Le vicomte, à sa très vive contrariété, fut accaparé par deux ou trois messieurs qui se mirent à le questionner sur les actrices et sur les horizontales de Paris, où ils n'allaient pas souvent. Aurélien s'était réfugié près du piano et regardait de loin Mlle de Briouze qui s'entretenait avec son père, en se rapprochant peu à peu de la sortie. La marquise était emprisonnée dans un cercle de complimenteurs.

Aurélien profita de l'occasion pour aller se placer près de la porte vers laquelle se dirigeait Nicole, que son père venait d'embrasser sur le front. Il espérait qu'elle ne partirait pas sans lui dire un mot en passant. Il était bien temps que Nicole lui parlât, car depuis qu'il était arrivé à Mensignac, où elle l'avait appelé, c'était à peine s'il avait pu échanger avec elle quelques paroles banales, au moment où le marquis l'avait présenté.

Et ils se trouvaient tous les deux dans une situation singulière. Ils s'aimaient, ils savaient qu'ils s'aimaient, et ils n'avaient pas encore pu se le dire, ni même s'expliquer sur les dangers qui les menaçaient. Aurélien n'avait été renseigné que par la Cadichonne, et renseigné très imparfaitement, car elle s'était bornée à lui apprendre que le beau Fernand et la belle Dolorès préparaient un mauvais coup.

Cette fois, il eut la joie d'entendre la jeune fille lui dire à demi-voix, avant de sortir du salon :

— Demain matin, à sept heures... au bout de la grande allée du parc... j'y serai.

Enfin, il allait pouvoir lui exprimer librement ses senti-

ments et connaître les siens. C'était beaucoup, mais ce n'était pas assez ; car s'il fallait en croire Bernadette, la nuit ne se passerait pas sans que Mlle de Briouze eût besoin d'être protégée contre ceux qui voulaient la perdre. De quelle nature était le péril qu'elle courait? C'est ce que Biscaros ne devinait pas. Il ne savait même pas pourquoi Nicole se retirait sitôt.

Le marquis se chargea de le lui apprendre. Il lui prit le bras amicalement pour lui dire :

— La chaleur et le bruit l'ont incommodée. Elle va se reposer. Je ne vous propose pas d'en faire autant, mais je vous prie d'excuser ces braves gens qui n'ont pas dû vous amuser beaucoup. Ils vont rentrer chez eux ce soir. Demain, nous serons entre amis, et quand j'aurai le plaisir de vous recevoir à Paris, vous vous trouverez chez moi en plus agréable compagnie. En attendant, vous n'êtes pas obligé de les suivre au fumoir et au billard. Si vous aimez le whist, nous pourrons faire un mort avec Saint-Osvin. Seulement, je dois vous prévenir qu'il y est de première force.

— C'est trop pour moi, qui le joue fort mal, répondit Aurélien, peu disposé à s'asseoir à la même table de jeu que l'homme aux dés suspects.

— Alors, je vais faire un piquet avec lui. Vous pourrez causer avec ma femme, qui n'a pas pu s'occuper de vous pendant le dîner, à son grand regret, et grâce au bavardage de son voisin de droite.

Cet arrangement ne souriait pas du tout à Biscaros, et il se promit de disparaître, dès qu'il pourrait filer à l'anglaise, sans être par trop impoli. L'aveuglement de ce mari, qui ne pouvait pas se passer de l'amant de sa femme, commençait à l'agacer. Et, prétextant d'un mot à dire à son ami Caussade, il s'en alla le rejoindre, pendant que le marquis abordait Saint-Osvin, qui causait familièrement avec la marquise. Caussade jouait au billard et ne songeait qu'à caramboler. Biscaros dut se contenter de regarder la partie en fumant un cigare, et quand il revint au salon, il trouva M. de Briouze attablé, en face du beau Fernand, à un rubicon très cher. Ces messieurs jouaient cinq francs le point, et la veine était, comme toujours, du côté de Saint-Osvin.

La marquise, au grand étonnement d'Aurélien, avait pris

place à côté du marquis et semblait s'intéresser à son jeu. Armée d'un crayon, elle marquait les points et elle s'exclamait lorsqu'il lui fallait enregistrer un repic au bénéfice du vicomte. Elle se serrait presque amoureusement contre son mari, et ce regain inattendu de tendresse légitime avait pour effet de donner à M. de Briouze des distractions qui profitaient à son adversaire.

Où voulait-elle en venir? Aurélien se le demandait. Il ne tarda guère à s'apercevoir que le vicomte ne se gênait pas pour annoncer des points faux et pour reprendre dans son écart, sans que M. de Briouze s'aperçût de ces friponneries, exécutées avec une dextérité remarquable. Et Aurélien ne pouvait pas avertir le marquis, sous peine de provoquer un éclat qu'il tenait à éviter, ce soir-là, pour beaucoup de raisons.

Empressée à plaire à son mari, Dolorès ne paraissait pas voir que Biscaros était là, Biscaros que tout à l'heure, à table, elle serrait de si près. C'était à n'y plus rien comprendre, et Biscaros prit le parti de s'éclipser tout doucement. Il avait d'autres soucis que celui de surveiller le jeu de ces messieurs, dont l'un était la dupe de l'autre, et il pressentait de prochains incidents qui le toucheraient bien plus que cette scène de la vie conjugale.

En remontant chez lui, il aperçut Bernadette qui le précédait dans l'escalier et qui ne s'arrêta pas pour l'attendre. Puis, en arrivant au premier étage, il la vit enfiler un long corridor et ouvrir une porte qui devait être celle de l'appartement occupé par Mlle de Briouze. Ce corridor traversait le château d'un bout à l'autre et conduisait aux appartements de la marquise, du marquis et des invités de distinction.

Biscaros rentra dans le sien, et s'enferma dans sa chambre à coucher, quoiqu'il n'eût pas l'intention de se mettre au lit. Il prévoyait une visite tardive de Caussade, et craignant d'être dérangé par cet ami trop zélé, il éteignit la lumière, afin de lui faire croire qu'il dormait.

Dormir, il n'y songeait guère. Il entre-bâilla sa porte, et il attendit, l'oreille au guet. Au bout d'une heure, il entendit rouler des voitures. Les invités partaient. Ce fut ensuite Caussade qui rentrait par le salon commun et qui, ayant frappé, sans recevoir de réponse, à la porte de communication, alla tranquillement se coucher.

Enfin, des pas et des voix dans l'escalier lui annoncèrent que les maîtres du château remontaient chez eux. Le corridor était parfaitement éclairé, et, de l'embuscade où il se tenait, Biscaros vit paraître la marquise au bras du marquis.

Le vicomte les suivait de près, et un colloque s'entama dont Biscaros ne perdit pas un mot.

— Décidément, mon cher Fernand, disait le marquis, vous êtes trop veinard. Vous me gagnez quatorze cents points, et pourtant je joue mieux que vous... trois cent cinquante louis que je vous dois... Je ne m'y frotterai plus.

— Malheureux au jeu, heureux en femmes, répondit Saint-Osvin en regardant Mme de Briouze, qui se serrait de plus en plus contre son mari. Ne vous plaignez pas, mon cher. Je voudrais être à votre place.

— Le misérable ! pensait Biscaros, écœuré de tant d'impudence. Il ne se contente pas de tromper et de voler ce brave homme... il le raille. Mais dans quel but la marquise joue-t-elle cette comédie?

Biscaros n'était pas au bout de ses étonnements. Il vit le marquis et la marquise passer par la même porte, qui devait être celle de l'appartement de madame, et le vicomte, souriant, les quitter sur le seuil de ce sanctuaire conjugal.

Les époux les plus unis n'auraient pas mieux fait. Dolorès en était venue à ses fins, et elle devait avoir de bonnes raisons pour emmener chez elle, à la barbe de son amant qu'elle n'aimait plus, son mari qu'elle n'avait jamais aimé.

Cet amant commode s'en alla tranquillement, après leur avoir souhaité une bonne nuit. Il était logé en face, de l'autre côté du corridor, et il rentra chez lui tout droit.

Il semblait que tout fût fini, et cependant un pressentiment retint Biscaros à son poste d'observation. Un quart d'heure après, deux valets de pied vinrent éteindre la lanterne qui éclairait le grand escalier et allumer dans le corridor deux lampes à verres dépolis.

Il n'était pas très loin de minuit, et les domestiques allaient se coucher. Les maîtres et les hôtes du château dormaient-ils déjà? Il était permis de croire le contraire, et Aurélien attendit, résolu à veiller jusqu'au jour, s'il le fallait, tant il était convaincu que la nuit ne se passerait pas sans événements.

Sa patience fut récompensée. Dix minutes ne s'étaient pas

écoulées qu'il vit poindre au fond, tout au fond de la galerie, une forme noire qui marchait lentement et sans bruit, comme marchent les fantômes. Elle venait de son côté, et, quand elle passa devant une des lampes accrochées au mur, il vit que c'était une femme. Pas la marquise, assurément. La marquise était grande, et cette noctambule était grosse et courte. Une servante, peut-être ; quelque fille de cuisine, en rupture d'office et en quête d'un marmiton, se dit d'abord Biscaros ; mais non ; elle était habillée de soie noire, et elle portait sur la tête un haut peigne d'écaille sous une mantille de dentelles.

Ce costume andalous le fit souvenir que Mme de Briouze avait à son service une duègne, amenée par elle de Grenade, la *tia* Carmen, — la tante Carmen, comme on dit en Espagne, où toute vieille femme est une *tia* et tout vieillard un *tio*.

Il l'avait vue deux ou trois fois, attendant la marquise sur la terrasse du casino d'Arcachon, et il reconnut son visage ridé, son nez trognonnant et son menton velu. Où pouvait-elle aller ainsi, à pareille heure, cette affreuse compagnonne aux allures félines? Les bêtes féroces ne rôdent que la nuit pour chercher leur proie. Celle-là était-elle sortie de sa tanière pour étrangler Nicole?

Biscaros fut, un instant, tenté de le croire, car il la vit s'approcher à pas de loup de la porte de l'appartement où Bernadette était entrée une demi-heure auparavant. La duègne en avait peut-être une clef, et Biscaros se rassurait un peu en se disant que si cette horrible vieille avait de mauvais desseins, elle trouverait à qui parler, puisque la Cadichonne était encore là. Mais la *tia* Carmen n'essaya pas d'ouvrir. Elle se contenta d'appliquer son oreille contre la porte et d'écouter. Sans doute elle n'entendit rien, car, après une assez longue station, elle se redressa et rebroussa chemin en marchant sur la pointe du pied.

Évidemment cet espionnage avait un but. Biscaros ne s'étonna donc pas trop de la voir s'arrêter au fond du corridor et gratter à la porte de la chambre occupée par le beau Fernand, qui, presque aussitôt, se montra sur le seuil et entama avec la sorcière andalouse un colloque à voix basse. L'entretien fut court. La duègne revint encore une fois sur ses pas et enfila le grand escalier qui conduisait au deuxième étage ; mais elle ne monta qu'une dizaine de marches.

Biscaros, qui ne la voyait plus, l'entendit tousser, cinq minutes après, et il comprit qu'elle allait rester là, embusquée, en attendant un événement qu'elle venait de préparer.

Quel événement? Sans doute l'exécution d'un complot tramé par la marquise et son amant contre Mlle de Briouze.

Biscaros n'aurait eu qu'à se montrer pour mettre en fuite l'espionne et pour empêcher de sortir le vicomte qui devait être aux aguets ; mais il voulait les prendre en flagrant délit, et il se tint coi, provisoirement, sans cesser de regarder par l'entre-bâillement. Il ne tarda guère à voir apparaître Saint-Osvin, qui s'avançait en rasant le mur du corridor et qui adressa, en passant, un signe d'intelligence à la vieille, perchée au-dessus de lui sur l'escalier.

Le drame se corsait, et le dénouement approchait. Arrivé devant la porte où la duègne s'était arrêtée pour écouter, Saint-Osvin tira de sa poche une clef, l'introduisit dans la serrure, ouvrit avec précaution, entra et referma sans bruit.

Biscaros n'avait pas prévu cela. Il resta pétrifié, et il faut bien avouer qu'il perdit complètement la tête. Il oublia qu'il avait vu de sa fenêtre Mme de Briouze remettre au vicomte un objet qu'il n'avait pas pu distinguer, et il lui passa par l'esprit que le vicomte était d'accord avec Nicole.

La supposition n'avait pas le sens commun, mais Biscaros n'était plus en état de raisonner, encore moins de prendre une décision immédiate, en présence de ce fait inouï. Entrer, lui aussi, dans la chambre de Mlle de Briouze, ou seulement appeler pour réveiller les gens du château, c'eût été provoquer un éclat qui perdrait de réputation la malheureuse jeune fille, qu'elle fût ou non coupable.

Et il se disait que de deux choses l'une : ou elle ne dirait mot, et ce serait la preuve que Saint-Osvin n'était pas venu chez elle sans sa permission, ou, au contraire, elle crierait pour demander du secours, et alors, n'ayant plus de ménagements à garder, il accourrait pour la délivrer de ce misérable, dût-il enfoncer la porte.

Il avait oublié aussi que Bernadette n'était pas sortie de l'appartement de Mlle de Briouze, et que la *tia* Carmen était restée en faction sur l'escalier.

Si Biscaros, autrement inspiré, était entré après le vicomte, il aurait eu plus tôt l'explication de ce mystère. Il aurait vu

l'amant de Dolorès marchant presque à tâtons dans une sorte d'antichambre à peine éclairée par la faible lueur d'une veilleuse.

L'appartement se composait de trois pièces en enfilade, et au fond de la première, celle où Saint-Osvin s'était glissé, il y avait un lit de repos entouré de rideaux de mousseline.

Le beau Fernand avait négligé de reconnaître, avant de s'engager dans cette expédition scabreuse, le terrain sur lequel il allait manœuvrer, et, en distinguant confusément ce lit, il crut être entré dans la chambre à coucher. Il n'en douta plus lorsqu'il entendit le souffle régulier d'une personne endormie, et l'abominable drôle n'hésita pas une minute à commettre ou à tenter de commettre le crime à lui commandé par son odieuse maîtresse.

Qu'il en vînt à bout ou que sa victime lui échappât, le résultat serait à peu près le même, pourvu que Mlle de Briouze fût compromise, et les deux complices avaient pris leurs mesures en conséquence.

Ce n'était pas pour rien que la duègne montait la garde et que la marquise avait entraîné chez elle son mari, pris au piège de ses séductions intéressées.

Le beau Fernand s'était mis en tenue de combat. Il avait chaussé des pantoufles et endossé un élégant veston par-dessus une chemise de soie, de façon à laisser croire à ceux qui le surprendraient dans ce costume galant qu'il était entré chez Nicole comme chez lui, parce qu'elle l'attendait cette nuit-là. Et il savait bien qu'on le surprendrait, car il était convenu avec l'affreuse Carmen qu'elle interviendrait au moment psychologique, en allant avertir M. de Briouze qu'un homme s'était introduit chez sa fille.

Ce serait bien le mariage forcé, conseillé par Dolorès.

Son digne associé était résolu à brusquer l'aventure. Il comptait sur l'effet de la surprise et de la frayeur, peut-être aussi un peu sur ses avantages physiques, pour triompher de la résistance d'une pauvre enfant sans défense. Il était terriblement fat, et ce n'était pas la première fois de sa vie qu'il procédait de la sorte ; mais il n'avait jamais mis à mal des victimes de la trempe de Mlle de Briouze.

Décidé à en finir promptement, il avança sans bruit, et il allait entr'ouvrir les rideaux du lit, lorsqu'une femme, étendue

sur ce lit, les releva d'un geste rapide et se dressa devant lui.

En dépit de son audace et de son sang-froid, Saint-Osvin recula effarouché. Il n'avait jamais vu Bernadette, entrée depuis deux mois seulement au service de Nicole, et il ne s'expliqua pas du tout d'abord ce que faisait là cette jolie fille, vêtue et coiffée à la Cadichonne. Mais il se remit très vite de ce premier moment de surprise, et il comprit qu'il avait à faire à la femme de chambre à lui signalée par la marquise comme une ennemie avec laquelle il fallait compter.

Saint-Osvin n'était pas homme à se déconcerter pour si peu de chose. Il savait, par expérience, comment on apprivoise les soubrettes, et il pensait se débarrasser de celle-là avec quelques louis. Il fit le geste de fouiller dans sa poche, où il n'aurait rien trouvé, car il n'avait pas songé à la garnir d'or pour séduire une jeune fille du meilleur monde ; mais Bernadette l'arrêta net en lui disant :

— C'est inutile. Avec moi, ça ne prend pas ces moyens-là. Je sais pourquoi vous êtes entré ici et vous allez me faire le plaisir de décamper... à la minute.

Elle parlait sans élever la voix de peur sans doute d'éveiller Mlle de Briouze qui dormait dans une chambre séparée par un grand cabinet de toilette de la pièce où le vicomte avait pénétré.

Il était furieux le beau Fernand et pas du tout disposé à obéir à l'injonction de la Cadichonne. Il sentait que le coup était manqué, mais il ne désespérait pas encore d'en venir à ses fins et il changea ses batteries.

— Voyons, ma fille, dit-il en prenant un air câlin, tu es trop jolie pour être farouche... et tu aurais déjà dû deviner que je viens ici pour toi. Je t'ai vue passer quand tu es montée ici, et j'étais bien sûr de t'y trouver. Mais je ne savais pas que ta maîtresse était là. Laissons-la dormir, et viens dans ma chambre.

— Vous, d'abord, je vous défends de me tutoyer, interrompit la Cadichonne ; et je ne voudrais pas de vous quand vous m'offririez la Californie. J'ai un amoureux qui est un peu mieux planté que vous et qui n'a pas le poil couleur de filasse. Il vous casserait les reins, s'il vous entendait. Tâchez qu'il ne vous trouve jamais sur son chemin... et, encore une fois, sortez d'ici !

— Pas avant que nous n'ayons fait la paix, mignonne, répliqua Saint-Osvin sans s'émouvoir ; tu pourras l'épouser, ton amoureux... j'ai une dot à t'offrir... cinquante louis, pour commencer... si tu veux venir les chercher chez moi.

— Canaille !

— Oh ! tu peux m'injurier ! Tu ferais mieux de me laisser t'embrasser... J'attendrai que tu t'y décides.

Le vicomte ne tenait pas tant qu'il le disait aux faveurs de la Cadichonne, mais il avait son plan, et ce plan consistait à gagner du temps. C'était convenu avec la duègne qui devait entrer en scène à l'heure dite.

Biscaros, qui n'avait pas bougé de son poste d'observation, ne pouvait pas saisir un seul mot de ce dialogue édifiant, et il se disait avec horreur que Nicole avait consenti à recevoir cet homme, car s'il était entré malgré elle, elle aurait eu dix fois le temps de crier. Mais s'il n'entendait rien, il voyait ce qui se passait dans le corridor, et il fut distrait de ses douloureuses réflexions par un spectacle inattendu.

La duègne venait de reparaître dans le corridor. Elle s'était décidée à descendre l'escalier où elle se tenait en sentinelle, et elle s'arrêta un instant pour prêter l'oreille ; puis, n'ayant sans doute rien entendu, elle s'achemina vers l'autre bout de la galerie. Cette fois, elle ne marchait plus avec précaution. Au contraire, on eût dit qu'elle cherchait à faire du bruit. Elle courait presque, et le plancher craquait sous ses pas lourds.

Pourquoi se hâtait-elle ainsi, après avoir gardé près de trois quarts d'heure une immobilité absolue? En avait-elle assez de monter la garde, et rentrait-elle tout bonnement chez elle pour se reposer au lit des fatigues de cette expédition nocturne?

Autant de questions que se posait Biscaros, et qu'il n'était pas encore en état de résoudre.

Bientôt il vit qu'elle s'arrêtait devant la porte de l'appartement de Mme de Briouze, et qu'elle y frappait à coups redoublés, en criant :

— Señor marquez !... señora Dolorès !...

Biscaros comprenait de moins en moins, quoiqu'il sût assez bien l'espagnol, comme beaucoup de Bordelais.

Les maîtres qu'elle appelait firent attendre assez longtemps la duègne, qui ne cessait pas de frapper. Enfin la porte s'en-

tr'ouvrit, et le marquis se montra en robe de chambre. Sans doute, il était couché, et il avait pris le temps de passer un pantalon avant de se rendre aux bruyants appels de la vieille, qu'il interpella assez rudement :

— Qu'est-ce que ce vacarme?... et pourquoi vous permettez-vous de me déranger?... Le feu est-il au château?

La *tia* répondit en castillan, une langue que M. de Briouze, depuis son mariage, avait essayé d'apprendre sans pouvoir y parvenir, et la marquise arriva pour servir d'interprète. Elle aussi venait de se lever, car elle était en peignoir, et ses cheveux dénoués flottaient sur ses épaules demi-nues. Elle interrogea la gouvernante en espagnol, et elle eut un geste de douloureux étonnement.

— Carmen affirme qu'elle a vu un homme entrer chez votre fille, dit-elle en traduisant la réponse.

— Cette femme est folle ! dit le marquis avec colère. Demandez-lui donc pourquoi elle rôde à minuit passé par les corridors, et ordonnez-lui de ma part de nous laisser en repos et d'aller se coucher.

— Elle dit que, se sentant malade, elle est sortie de sa chambre pour aller chercher du thé à l'office, et elle jure qu'en arrivant au bout de cette galerie, elle a vu un homme ouvrir la porte de l'appartement de Nicole... qu'il y est entré, il y a dix minutes, et qu'il y est encore.

— Et elle a attendu tout ce temps-là pour m'avertir !... Elle ment... Mais, qu'elle mente ou non, elle mérite que vous la chassiez.

— Mon ami, elle a cru bien faire... et la chose est assez grave pour que vous preniez la peine de vérifier si elle s'est trompée... ou si par malheur...

— Vous ne supposez pas, j'espère, que Nicole, si un homme était entré chez elle, n'aurait pas appelé... ou sonné?

— Dieu m'en garde ! mais elle est peut-être en danger, et au lieu de discuter, nous ferions mieux d'aller nous assurer qu'elle n'est pas aux prises avec un malfaiteur.

Les paroles n'arrivaient pas très distinctes aux oreilles de Biscaros, mais aux gestes, il devinait à peu près de quoi il était question, et la lumière commençait à se faire dans son esprit. L'horrible duègne, complice de Dolorès, devait avoir été apostée par Mme de Briouze pour avertir monsieur, lorsque

l'instant serait venu, l'instant qu'avait fixé Saint-Osvin quand elle s'était abouchée avec lui. Elle avait dû compter les minutes.

— Vous avez raison, reprit le marquis. Venez, ma chère. Si Carmen s'est moquée de nous, je la congédierai sur l'heure, et il est bon que vous soyez là pour lui traduire l'ordre que je lui signifierai.

— Comme il vous plaira, mon ami.

M. de Briouze ouvrit la marche vers l'appartement de sa fille. La marquise et la duègne suivirent sans se faire prier. Elles avaient toutes les deux de bonnes raisons pour tenir à ne pas manquer la scène qu'elles attendaient.

Biscaros, qui voyait venir le groupe, se retira un peu en arrière, mais il laissa entre-bâillée la porte de son logement, à seule fin d'entendre l'explication qui allait s'engager entre les différents personnages de ce drame intime.

Le marquis ne s'amusa point à frapper. La clef était à la serrure, où Saint-Osvin l'avait laissée avec intention, après s'en être servi, de même qu'il s'était bien gardé de mettre le verrou en dedans. Il tenait à être pris sur le fait.

M. de Briouze n'eut donc aucune peine à entrer, et il se trouva face à face avec le vicomte.

— Misérable ! cria-t-il en levant la main.

Saint-Osvin lui arrêta le bras et lui dit avec un flegme parfait :

— Je suis moins coupable que vous ne pensez, Henri, et je suis prêt à réparer mes torts.

— A la bonne heure ! dit à demi-voix la marquise, comme pour souffler une réponse à son mari.

Mais il était furieux, et il s'écria :

— Qu'appelez-vous réparer vos torts? Oseriez-vous prétendre que ma fille vous attendait, et que, pour racheter sa faute, elle n'a plus qu'à vous épouser?

— Je suis à votre discrétion, répondit le beau Fernand. J'attends vos ordres.

— Mes ordres?... Je n'en ai pas à vous donner. Je n'ai qu'à faire justice de la malheureuse qui a sali mon nom et de l'indigne ami qui a abusé de ma confiance. Je vous ferai peut-être l'honneur de me battre avec vous, mais elle... je vais... Rangez-vous, monsieur ! Laissez-moi passer, puisqu'elle n'ose pas se montrer !

— Henri, je vous en supplie, calmez-vous ! murmura Dolorès. Songez aux conséquences d'un acte de violence, et songez aussi que rien n'est perdu, puisque M. de Saint-Osvin vous demande la main de Nicole qu'il aime... et qui l'aime.

— Ce n'est pas vrai, et quand ce serait vrai, j'aimerais mieux la voir morte que de la lui donner ! Faites-moi place, vous dis-je ! cria M. de Briouze en poussant rudement le vicomte, qui dut céder le passage.

Bernadette émergea tout à coup de l'ombre où elle se tenait.

— Prenez garde, monsieur le marquis ! dit-elle en mettant un doigt sur ses lèvres, mademoiselle dort. Si vous continuez à parler haut, vous allez la réveiller.

— Que fais-tu ici, toi? demanda brusquement le père de Nicole.

— Je venais voir si mademoiselle n'avait pas besoin de moi. J'ai gratté à la porte de sa chambre, et j'ai essayé de l'ouvrir tout doucement. Je n'ai pas pu. Mademoiselle s'est enfermée. Elle m'avait prévenue, avant de se coucher, que si je ne pouvais lui être bonne à rien, ce soir, elle pousserait le verrou. Elle ne fera qu'un somme jusqu'à demain matin.

— Alors, tu ne l'as pas vue?

— Je n'ai vu que ce monsieur.

— C'est donc toi qui lui as ouvert?

— Non pas. Il est entré sans me demander la permission. Il paraît qu'il m'a vue passer dans l'escalier, et qu'il m'a suivie sans que je m'en doute. Voilà dix minutes qu'il me dit des bêtises... ça n'a pas pris, mais je n'ai pas pu m'en débarrasser. Vous avez joliment bien fait d'arriver, monsieur le marquis. J'allais crier : « Au feu ! » Je ne suis qu'une femme de chambre, mais je suis honnête, et je n'écoute pas les beaux messieurs.

— Est-ce vrai, ce que dit cette fille? demanda M. de Briouze en regardant fixement Saint-Osvin.

Biscaros savait à quoi s'en tenir sur ce point. Il devinait que la Cadichonne mentait pour mettre hors de cause Mlle de Briouze, car, informée comme elle l'était des véritables projets du vicomte, elle n'avait pas pu croire qu'il lui offrait de l'argent pour ses beaux yeux. Mais Biscaros se demandait ce que le vicomte allait répondre à la question décisive que le marquis lui posait. La marquise aussi l'attendait, cette

réponse, et elle comptait bien que, sans accuser formellement Nicole de lui avoir donné un rendez-vous, Saint-Osvin allait laisser entendre qu'elle était d'accord avec lui. Elle se trompait.

Saint-Osvin avait eu le temps de réfléchir depuis le commencement de cette scène, qui, grâce à l'intervention de Bernadette, ne tournait pas au gré de la marquise. Saint-Osvin se disait que le coup était manqué, et qu'il s'agissait maintenant de battre en retraite adroitement, s'il ne voulait se brouiller avec son puissant ami. Briouze venait de déclarer qu'il aimerait mieux voir sa fille morte que de la lui donner en mariage. C'était net, et le beau Fernand n'avait plus intérêt à compromettre Nicole, puisqu'il n'espérait plus l'épouser, alors même qu'il aurait réussi à la perdre de réputation.

— Répondez !... mais répondez donc ! lui cria le marquis.

— Et que voulez-vous que je vous réponde? dit Saint-Osvin en haussant les épaules. Pourquoi avez-vous à votre service une si jolie fille?... J'ai eu tort de la suivre jusque dans ce logement... mais je croyais que c'était le sien... et, après tout, je ne suis pas de bois... mon cas n'est pas pendable.

La figure assombrie de M. de Briouze s'éclaircit, mais Dolorès pâlit de colère, et si ses yeux avaient pu lancer la foudre, son amant, qui l'abandonnait lâchement, n'aurait pas vécu une minute de plus.

Et le vicomte reprit avec une rare impudence :

— Permettez-moi, mon cher Henri, de vous dire que vous vous êtes trop hâté de m'accuser d'une infamie. Vous devriez mieux me connaître. Je ne me suis jamais piqué d'être vertueux, mais j'ai toujours respecté Mlle de Briouze, et, en me prêtant je ne sais quels honteux desseins, vous m'avez cruellement blessé.

— Pardonnez-moi, mon cher Fernand, dit l'infortuné marquis en tendant la main à l'abominable gredin qui avait essayé de déshonorer sa fille.

C'était vraiment pousser l'aveuglement trop loin, et peu s'en fallut que Biscaros ne sortît de sa cachette pour crier à ce crédule gentilhomme :

— Chassez ce coquin ! chassez sa complice ! il est l'amant de votre femme, il triche au jeu, il a tenté de m'assassiner, et ils ont comploté ensemble la perte de votre fille.

Mais le moment eût été mal choisi pour les démasquer, et l'intervention de Biscaros n'aurait eu probablement d'autre effet que de lui fermer la maison de M. de Briouze. Mieux valait qu'il se contînt pour réserver l'avenir. L'honneur de Nicole était sauf, et son père venait de s'expliquer si nettement sur un mariage avec M. de Saint-Osvin, qu'il n'avait plus rien à craindre de ce côté. Mais elle n'était pas à l'abri des persécutions de sa belle-mère, exaspérée par l'insuccès de son odieux projet, et elle n'avait pour la défendre que Biscaros et Bernadette.

C'était assez, pourvu qu'ils restassent unis et que la marquise ne les fît pas mettre à la porte par son mari ; et c'est à quoi elle n'aurait pas manqué, si Biscaros était entré en scène pour avertir M. de Briouze.

Le beau Fernand se laissa serrer la main, en prenant des airs d'ami offensé. C'était à croire qu'il attendait des excuses. Le marquis n'alla pas jusque-là, et il coupa court à une situation plus pénible encore que ridicule, en disant :

— Oublions tout cela, mon cher, et sortons d'ici. Nicole, fort heureusement, n'a rien vu et rien su. Il faut qu'elle ignore toujours ce qui vient de se passer. Vous entendez, Bernadette?

— Parfaitement, monsieur le marquis, répondit la Cadichonne, et il n'y a pas de danger que j'en dise un seul mot à mademoiselle.

— Vous ferez bien. Une indiscrétion vous coûterait votre place.

— Et si l'on en commet une, elle ne pourra venir que de vous, car je réponds de Carmen, ajouta aigrement Mme de Briouze.

D'un geste, Saint-Osvin protesta qu'il serait muet, et la marquise n'eut pour lui qu'un regard de mépris.

Bernadette était déjà au pied de l'escalier qu'elle avait à monter pour regagner sa chambre.

Sur un ordre donné en espagnol par sa maîtresse, la duègne fit une révérence à l'ancienne mode et s'en alla sans bruit.

Le vicomte suivit M. et Mme de Briouze dans le corridor, jusqu'à la porte de leur appartement, les salua cérémonieusement et rentra chez lui assez penaud. Un quart d'heure après, on eût dit que les maîtres, les hôtes et les gens du château dormaient profondément.

Biscaros veillait pourtant, et il n'était pas le seul. Il avait résolu de ne pas se coucher, afin d'arriver le premier au rendez-vous que lui avait donné Mlle de Briouze.

Cette entrevue, ardemment désirée, il la redoutait presque, car il commençait à désespérer de l'avenir.

Depuis son arrivée à Mensignac, il avait pu non seulement mesurer les obstacles qui le séparaient de Nicole, mais aussi les dangers que la pauvre enfant allait courir en persistant à l'aimer. Il connaissait maintenant la marquise, et il savait de quoi elle était capable, quand la passion l'emportait. Et c'était le cas. Elle voulait Biscaros ; et pour qu'il fût à elle — à elle seule — elle irait jusqu'au crime.

Une femme capable de concevoir et d'organiser l'infernale machination qui venait d'avorter n'hésiterait pas à supprimer une rivale gênante. La vie d'une jeune fille n'était pas plus précieuse que celle du malheureux Gémozac, dont la mort tragique n'avait pas coûté une larme à Dolorès.

Ces périls, Nicole aurait peut-être le courage de s'y exposer ; encore fallait-il qu'elle les connût, et le devoir d'Aurélien était de les lui montrer, en lui jurant de se dévouer pour l'en préserver. Et il était malaisé de dire la vérité à Mlle de Briouze. Comment lui parler, sans froisser sa délicatesse, des amants de sa belle-mère et de l'ignoble pacte que cette marquise dévoyée avait conclu avec le plus vil de tous, avec ce vicomte à tout faire? Et il le fallait pourtant, et Biscaros employa à s'y préparer la fin de cette nuit mouvementée.

Il fut prêt bien avant l'heure, et son voisin Caussade était encore au lit quand il descendit dans le parc, après avoir eu soin d'allumer un cigare, afin de faire croire aux gens qu'il pourrait rencontrer que c'était son habitude de sortir dès l'aurore pour fumer en plein air.

Au bout de l'allée, lui avait dit Nicole. C'était un peu vague, mais il pensa qu'il s'agissait de la longue allée, bordée de charmilles, où le vicomte se promenait la veille avec Mme de Briouze, et il ne se trompait pas. Il y avait là, presque au fond du parc, une espèce de salle de verdure, un boulingrin, disaient nos pères, où l'on pouvait causer à l'abri des regards indiscrets, sous un dôme de feuillage.

Biscaros y trouva Mlle de Briouze. Elle avait été plus matinale que lui, et l'on voyait bien qu'elle n'avait pas mieux

dormi, car elle était très pâle et elle avait les yeux battus.

— Vous devez mal penser de moi, commença-t-elle en lui tendant une main brûlante, où il n'osa pas mettre un baiser. Que ne dirait-on pas, si l'on me voyait ici avec vous! Mais peu m'importe de me compromettre, quand il s'agit pour moi d'apprendre si je puis compter sur vous.

Et comme Biscaros allait protester de son dévouement :

— Ne me dites pas que vous m'aimez... je le sais et je vous aime... Mais promettez-moi de faire ce que je vais vous demander...

— Je vous le jure!

— Eh bien! je vous demande de partir.

— Partir! répéta Biscaros stupéfait.

— Oui... partir aujourd'hui... ce matin... Si vous restiez à Mensignac un jour de plus, cet homme vous tuerait... il a essayé hier... un vieux garde l'a vu tirer sur vous... il recommencerait, et il ne vous manquerait pas... Je veux que vous viviez... Quand vous serez à Paris, je ne tremblerai plus pour vous.

— Et je ne vous verrai plus!

— Vous me verrez... mon père vous recevra... et s'il ne vous recevait pas, je trouverais un moyen... Bernadette m'y aidera, et nous pouvons nous fier à elle... mais, je vous en supplie, quittez ce château maudit... demain, il serait trop tard.

— Pourquoi donc m'y avez-vous appelé? murmura tristement Biscaros.

— Quand je vous ai écrit d'y venir, je ne savais pas ce que je sais maintenant. Ne me demandez pas d'explications, je ne puis pas vous en donner, et ne craignez rien pour moi. Bernadette veille. Bernadette saura me défendre.

— Bernadette! elle vous a donc dit...

— Tout ce qu'elle pouvait me dire. Puis-je compter que vous m'obéirez?

— Oui... je vais partir... sans prendre congé de votre père... je trouverai un prétexte... je chargerai M. de Caussade de m'excuser en disant que j'ai été appelé à Paris par une dépêche... mais je ne vous promets pas de laisser le champ libre à cet homme.

— Vous battre avec lui!... risquer votre vie!... Non, je

ne veux pas... Nous serons à Paris dans quelques jours... Là, je vous ferai savoir ce que j'attends de vous...

Puis, tout à coup :

— On vient ! dit précipitamment Nicole. Au revoir ! à Paris !

Et elle partit en courant.

Biscaros resta seul, écoutant un bruit de pas qui se rapprochaient, et vit bientôt passer de l'autre côté de la charmille un jardinier portant un râteau sur l'épaule.

Il n'y avait pas de quoi mettre en fuite Mlle de Briouze, car ce jardinier n'aurait pas pu la voir, et Biscaros se demanda si elle n'était pas folle. Le danger qu'elle avait couru était bien de nature à lui troubler l'esprit, et les propos incohérents qu'elle venait de tenir semblaient indiquer qu'elle perdait la tête. Mais elle n'en était que plus touchante et plus chère à Biscaros, et ce n'était pas le moment de renoncer à la défendre.

Il comprenait pourtant qu'il valait mieux ne pas prolonger son séjour à Mensignac, où sa présence ne faisait qu'exaspérer la jalousie de la marquise, et il était décidé à partir immédiatement pour Paris, où il attendrait les ordres que devait lui apporter la fidèle Cadichonne.

Il rentra donc au château, où tout le monde dormait encore, et il réveilla Caussade pour lui annoncer sa résolution et pour le prier de l'aider à l'exécuter. Il s'attendait à des objections. Caussade n'en fit aucune. Il ne demanda même pas pourquoi Biscaros était si pressé de s'en aller.

Caussade, quoiqu'il ignorât ce qui s'était passé pendant la nuit, en avait assez vu, la veille, pour comprendre que la place n'était plus tenable, et que son jeune ami faisait bien de se dérober aux attaques passionnées de Mme de Briouze. Il fut convenu que Biscaros prendrait la diligence de Périgueux qui passait tous les matins devant le château, et que Caussade excuserait comme il pourrait ce départ précipité.

Il fut convenu aussi qu'ils se retrouveraient prochainement à l'hôtel du Helder, où ils avaient tous les deux l'habitude de descendre quand ils venaient à Paris, et qu'ils aviseraient ensemble à sauver une situation qui se compliquait de plus en plus.

Une heure après, Biscaros était en route, et, le soir même, il prenait l'express sans avoir revu Caussade, retenu sans

doute à Mensignac par le châtelain, peut-être aussi par la châtelaine, qui devait avoir des explications à lui demander.

Le sort en était jeté. Oubliant sa mésaventure judiciaire, Biscaros allait ouvrir contre Dolorès et son complice une périlleuse campagne, sans se préoccuper de l'issue de cette lutte inégale. Son passage en Périgord n'était que le prologue du drame dont les péripéties allaient se dérouler dans le département de la Seine.

IV

De tous les jardins publics qui verdoient en deçà des fortifications de Paris, le parc Monceau est assurément le mieux approprié à sa destination actuelle. Il a sur les autres l'avantage d'avoir été créé au temps jadis, pour servir de promenade à des princes, et l'édilité qui l'a ouvert aux Parisiens a eu peu de chose à faire pour le transformer en square où les enfants viennent s'ébattre sous des arbres séculaires.

Le jardin des Tuileries a un air solennel qui rappelle trop la grande ville au centre de laquelle il est situé. Le Luxembourg appartient aux étudiants ; le Jardin des Plantes sent les collections scientifiques ; le square des Buttes-Chaumont est trop près des carrières d'Amérique, où gîtent les malandrins.

Le parc Monceau est la joie des pauvres et des riches. Les déshérités de la vie viennent s'y chauffer gratis au soleil, sur des bancs confortables, et les heureux de ce monde y trouvent l'illusion de la campagne. Il est entouré d'hôtels particuliers qui ne lui enlèvent ni l'air ni le jour, car on les aperçoit à peine à travers le feuillage et les jardins qui les précèdent semblent se confondre avec la promenade publique, dont ils ne sont séparés que par des grilles presque invisibles sous les lierres qui les cachent.

Ce jour-là, un des premiers du mois d'octobre, Pierre La Chamade errait tristement par les allées du parc, et il n'était certes pas venu là pour goûter les charmes d'une belle matinée d'automne, car il recherchait les coins les moins ensoleillés, et il s'arrêtait souvent pour examiner les façades élégantes

des aristocratiques habitations qui bordent le parc du côté de l'avenue Van-Dyck.

Ses camarades, les résiniers de la forêt d'Arcachon, auraient eu quelque peine à le reconnaître sous le costume qu'il portait. Il avait remplacé sa veste landaise par une jaquette achetée à la Belle Jardinière, et son béret par un feutre mou qui le gênait beaucoup. Cette nouvelle tenue lui allait assez mal, mais Pierre était toujours le beau gars, bien planté, du Truc de la Truque, et les bonnes d'enfants, qui promenaient leurs marmots dans les allées sablées, se retournaient pour le regarder quand il passait.

Pierre n'était à Paris que depuis trois jours, et il avait longtemps hésité à y venir, quoiqu'il en mourût d'envie, car il ne s'était pas consolé du départ de Bernadette. Elle lui avait écrit deux fois de Mensignac pour lui jurer fidélité, et en même temps pour lui défendre de bouger de sa forêt. Les lettres étaient tendres, mais impératives. Bernadette ne voulait pas que son amoureux courût après elle, et dans la dernière, où elle lui annonçait qu'elle partait pour Paris avec ses maîtres, elle avait malicieusement omis de lui donner leur adresse. C'était le plus sûr moyen de l'empêcher d'entreprendre le voyage qu'elle lui interdisait.

Pierre s'était résigné d'abord à rester près de son père, et il ne l'aurait peut-être pas quitté si Bernadette eût continué à lui écrire ; mais elle avait cessé brusquement. Il allait tous les jours au bureau de poste d'Arcachon, et là on lui répondait invariablement qu'il n'y avait rien pour lui. Alors, n'y tenant plus, il s'était décidé à prendre un train omnibus, lesté de soixante louis que le père La Chamade avait tirés d'un bas de laine et auxquels, en les lui remettant, il avait ajouté sa bénédiction, absolument comme dans *la Grâce de Dieu*, avec cette différence que le jeune résinier n'allait pas à la grande ville pour y montrer la *marmotte en vie*.

Non ; il y allait poussé par l'amour qui ne va jamais sans la jalousie, et en y arrivant, il s'était aperçu, un peu tard, qu'il n'est pas facile, à Paris, de découvrir une femme, — surtout une femme de chambre, — quand on ne sait pas où elle demeure. Il avait bien entendu dire à la Cadichonne que le marquis de Briouze habitait près du parc Monceau, mais le renseignement était insuffisant, et l'idée ne lui était pas

venue de consulter l'Almanach des adresses, où le marquis devait certainement figurer. Il comptait sur le hasard, et afin de mettre les chances de son côté, il était allé se loger dans un garni du boulevard de Courcelles, en face du parc. Dans ce bouge, il avait pris des informations, mais son logeur ne connaissait pas les grands seigneurs du quartier, et le pauvre Pierre, depuis son arrivée, passait son temps à rôder autour des hôtels de maîtres, sans oser y entrer pour interroger les concierges qui les gardaient.

On ne voyait que lui, du matin au soir, dans le parc et dans les rues adjacentes, si bien que les gardes et les sergents de ville l'avaient remarqué, et commençaient à le regarder de travers. Mais il ne se décourageait pas. Les Landais sont patients, et le résinier s'était juré de découvrir sa bonne amie, dût-il passer un an à la chercher dans cet immense Paris où il ne connaissait personne. Ses ressources lui auraient permis d'y prolonger presque indéfiniment son séjour, car il payait sa chambre quinze francs par mois, et il mangeait dans un *gargot* du voisinage, à six sous la portion. Les douze cents francs du père La Chamade assuraient pour longtemps l'existence du fils, et ce serait bien le diable si, avant d'en voir la fin, Pierre ne rencontrait pas sa promise ou, tout au moins, quelqu'un qui pourrait lui en donner des nouvelles.

M. Biscaros, en sa présence, au Truc de la Truque, avait parlé à Bernadette d'une visite qu'il se proposait de faire à M. de Briouze, et il pouvait bien être venu à Paris, car il n'avait fait que passer à Bordeaux ; Pierre savait cela ; mais Pierre n'en savait pas davantage, et pour qu'il se trouvât nez à nez avec M. Biscaros dans une rue de la « capitale », comme disent les bonnes gens de province, il aurait fallu un miracle sur lequel il ne comptait pas du tout. Et en attendant que le hasard lui vînt en aide, il sortait de son logement dès l'aurore pour n'y rentrer qu'à la nuit, après avoir compté tous les arbres du parc Monceau, où les pins maritimes brillaient par leur absence, et où il lui prenait des envies d'inciser les troncs des sapinettes et des thuyas pour voir s'il en découlerait de la résine. Il devenait nostalgique, et s'il n'eût pas été amoureux de la Cadichonne, il aurait certainement regagné sa forêt, où son bonhomme de père devait soupirer après son retour.

Pierre en était là le matin du troisième jour, lorsque, du banc où il venait de s'asseoir dans le jardin, non loin de la grille de l'avenue Van-Dyck, il vit poindre une femme dont la tournure attira son attention.

Cette femme était justement de la taille de Bernadette, mais elle n'était pas habillée comme elle. Elle avait un châle sur les épaules et un chapeau sur la tête, un vrai chapeau confectionné par une modiste et orné d'une voilette qu'elle avait rabattue sur sa figure, ni plus ni moins qu'une Parisienne allant à un rendez-vous. Et pourtant elle marchait comme une Bordelaise qui arpente les Quinconces ou les allées de Tourny. Le pas était vif et décidé, avec un certain balancement des hanches tout à fait méridional.

Pierre s'aperçut bientôt qu'elle le regardait à travers sa voilette, et son cœur battit bien fort quand il vit qu'elle s'arrêtait devant lui, au lieu de passer son chemin.

Pierre se leva comme s'il eût été poussé par un ressort, et il allait lui demander ce qu'elle lui voulait, lorsqu'elle lui dit :

— Ah ! couquinasse ! je t'y prends !

Il faillit tomber à la renverse en reconnaissant la voix et l'accent de la Cadichonne.

— Comment, c'est toi ! murmura Pierre stupéfait.

— Eh ! oui, c'est moi, répondit brusquement Bernadette. Vas-tu faire semblant de ne pas me reconnaître? Ça ne prendrait pas, tu sais.

— C'est ce châle... et ce chapeau... ça te change tellement !

— Je ne les porte pas pour mon agrément, le chapeau surtout... il me semble que j'ai un casque de pompier sur la tête ; c'est pour faire plaisir à mademoiselle. Son père ne m'aurait pas gardée chez lui, habillée à la mode de la Teste, et elle a besoin de moi, la *pouvre!*... mais il ne s'agit pas de ça... Qu'est-ce que tu viens faire à Paris?

— Te voir.

— Je te l'avais défendu, et tu m'avais promis de ne pas bouger.

— Je n'y tenais plus. Encore si tu m'avais écrit !

— Tu as reçu deux lettres de moi... de Mensignac.

— Oui, mais de Paris, pas une.

— Et tu t'es figuré que je te plantais là? Faut-il que tu sois bête ! A quoi ça t'aurait-il servi que je t'écrive? Tu n'au-

rais pas pu me répondre, car je ne voulais pas te donner mon adresse. Je me doutais que tu ferais un coup de tête, si je te la donnais, et j'avais joliment raison, puisque te voilà. Tu es venu pour me surveiller. C'est comme ça que tu as confiance ! Eh bien ! mon cher, un amoureux qui se défie de moi ne me va pas du tout, et, je te le dis tout net, tu peux t'en retourner au Truc de la Truque... et attendre que j'y revienne. Ça t'apprendra à faire le jaloux et à me moucharder.

— Oh ! Bernadette !...

— Eh bien ! quoi? Bernadette ne veut pas d'un mari qui l'espionnerait tout le temps. Épouse une fille de Cazau ou une fille de Mestras. Moi, je ne serai pas embarrassée de trouver un brave garçon qui ne sera pas toujours à me soupçonner.

— Il ne t'aimera pas comme je t'aime, répliqua Pierre qui avait les larmes aux yeux.

Ce fut si bien dit que la Cadichonne se radoucit un peu.

— Où as-tu pris de l'argent pour venir à Paris? demanda-t-elle brusquement.

— Mon père m'en a donné.

— Ce n'est pas vrai. Ton père n'a pas un sou.

— Tu te trompes. Il avait douze cents francs qu'il gardait pour le jour où je me marierais avec toi.

— Douze cents francs ! il les a donc volés?

— Tu sais bien que non. Pourquoi cherches-tu à me faire de la peine? Je ne t'en ai jamais fait... et t'entendre dire que le vieux est un voleur !... j'aimerais mieux que tu m'appelles de tous les noms.

— Allons ! répondit Bernadette, ne te fâche pas, mon petit Pierre. J'ai parlé trop vite... ça m'est parti malgré moi... le bonhomme a toujours été cachottier. Il pouvait bien avoir un magot, sans que personne le sache. N'empêche tout de même que tu aurais mieux fait de ne pas venir dépenser ici des louis qui nous auraient aidés à monter notre ménage... Mais puisque tu y es... tant pis ! Restes-y, jusqu'à ce que je m'en retourne au pays avec toi... et ça arrivera peut-être plus vite que tu ne crois.

— Ah ! si tu voulais... ça serait tout de suite.

— Pas moyen. Mademoiselle a besoin de moi... et si je la quittais... elle est malade, mademoiselle.

— Depuis quand?

— Depuis que nous sommes à Paris. Et l'on ne sait pas de quoi. Les médecins n'y connaissent rien.

— De chagrin peut-être... d'avoir laissé là-bas...

— M. Aurélien? Non, il est ici. Il est venu deux fois à la maison ; c'est vrai qu'elle n'a presque pas pu lui parler. Sa belle-mère est toujours là quand il vient... elle est jalouse...

— De qui?

— De lui, pardi ! elle le voudrait pour elle. Ah ! elle a beau être marquise, elle ne vaut pas cher.

— Tu me l'as déjà dit à Arcachon. Mais... son mari?

— Le marquis !... elle en fait ce qu'elle veut... elle le mène par le bout du nez... il est encore amoureux d'elle, et elle lui tient la dragée haute... Quand elle veut quelque chose, elle n'a qu'à lui faire les yeux doux... il obéit comme un petit chien auquel on montre un morceau de sucre... et ça ne lui réussit pas de faire le jeune homme avec elle... il dépérit tous les jours, et si ça continue, elle l'enterrera bientôt... C'est ce qu'elle voudrait.

— En voilà une gueuse !

— Oh ! oui, et s'il voulait me croire, le marquis la renverrait en Espagne où il a été la pêcher, pour son malheur. Mais je n'y peux rien, et je ne m'aviserai pas de lui donner des conseils. Qu'il se laisse manger par sa femme, ça le regarde. Mais je ne veux pas qu'on touche à ma maîtresse... et c'est pour ça que je reste.

— Comment ! est-ce que cette marquise est capable de lui faire du mal?

— Elle a déjà essayé. Je te conterai ça quand nous serons mariés, mon petit Pierre. Heureusement que j'étais là. Mais elle recommencera... d'une autre manière... et si je m'en aperçois, je n'irai pas par quatre chemins.

— Que feras-tu?

— Pour le moment, tu n'as pas besoin de le savoir. Tout ce que je peux te dire, c'est que j'ai son paquet tout prêt, et que je le lui collerai par la figure quand il le faudra. Maintenant, parlons de nous. Je viens de faire la paix avec toi. Ce n'est plus la peine de nous disputer. Il vaut mieux nous entendre... et nous voir. Où loges-tu?

— Là, sur le boulevard de Courcelles... à l'*hôtel de la Providence*...

— Bon ! je le vois d'ici... Un joli taudis !... Tu étais mieux là-bas, dans ton *gourbi*.

— Oh ! je ne suis pas difficile, et je me suis mis là parce que je savais que tes maîtres demeuraient dans les environs du parc Monceau ; tu me l'avais dit à Arcachon, et tu ne m'avais dit que ça.

— Parce que, là-bas, je n'en savais pas plus long. L'hôtel du marquis, le voilà devant toi... cette belle maison à deux étages, avec un pignon pointu.

— Et un jardin qui avance.

— Justement, et qui communique avec le parc par une porte percée dans la grille. L'appartement de Mlle Nicole est au second étage. Si elle se mettait à la fenêtre, tu la verrais d'ici... Elle n'en a guère envie aujourd'hui, la *povre*. Elle n'est même pas seulement en état de se lever de son fauteuil. Ça ne peut pas durer comme ça, et je... Mais je reviens à mes moutons. La porte de l'hôtel est de l'autre côté, sur une rue qui s'appelle la rue de Vigny... Retiendras-tu ce nom-là?

— Ah ! je crois bien !

— Au numéro 9. C'est là que tu pourrais m'écrire... mais j'aime autant que tu ne m'écrives pas... la *tia* Carmen pourrait décacheter la lettre... tu sais, la vieille Espagnole qui est toujours cousue aux jupes de la marquise... c'est son âme damnée, et elle m'abomine... Je t'écrirai, moi, ça sera plus sûr... je t'écrirai quand j'aurai quelque chose de nouveau...

— Et je ne te verrai pas?

— Si. Tu me verras tous les jours... mais pas chez moi ni chez toi... à midi, je viendrai ici... dans le parc. Tu m'attendras sur ce banc. Maintenant, mon Pierre, à demain. Tu ne m'en veux pas de t'avoir mal reçu?

— Et toi, m'en veux-tu encore d'être venu à Paris sans ta permission?

— Non, mon homme... et la preuve... tiens !

Sans s'inquiéter des promeneurs qui, du reste, n'étaient pas nombreux, Bernadette offrit au résinier ses belles lèvres rouges, et un bon baiser scella, en plein soleil, la réconciliation.

La Cadichonne s'aperçut trop tard qu'un monsieur les avait vus, un monsieur qui débouchait d'une allée latérale et qu'elle ne connaissait que trop. Elle baissa précipitamment

sa voilette et elle fila, sans ajouter un mot à l'embrassade.

Ce témoin mal venu était le vicomte de Saint-Osvin, et elle espérait qu'il n'avait pas eu le temps de la dévisager. Bernadette se trompait. Le vicomte avait de bons yeux, et il avait parfaitement reconnu la Cadichonne, que, depuis son arrivée à Paris, il avait revue plusieurs fois à l'hôtel de Briouze, habillée en Parisienne. Il ne la portait pas dans son cœur après le tour qu'elle lui avait joué à Mensignac, et il était ravi de la prendre en flagrant délit de flirtage accentué. Il se promettait bien de raconter le fait au marquis, à seule fin de le décider à chasser cette soubrette dévergondée, qui embrassait un homme dans un jardin public.

Elle le gênait presque autant qu'elle gênait la marquise, et ils n'avaient pas encore pu obtenir de M. de Briouze qu'il la mît à la porte. Mais le beau Fernand ne connaissait pas du tout le grand garçon qui venait de bénéficier de ce baiser en plein vent, et, pour corser la dénonciation qu'il méditait, il aurait bien voulu savoir à qui Bernadette venait de faire cette politesse un peu trop tendre.

Pendant que la Cadichonne filait comme un oiseau, Pierre, ahuri par ce brusque départ et troublé par le baiser, était resté planté sur ses jambes et suivait des yeux sa promise, sans prendre garde à ce monsieur qui s'était arrêté à quelques pas de lui et qui l'examinait avec une attention persistante.

Le vicomte n'était jamais venu à Arcachon, mais pendant son séjour à Mensignac il avait entendu plus d'une fois Mme de Briouze parler des légèretés de la femme de chambre de Nicole et de ses accointances avec un résinier de la forêt. Or, le vicomte était assez physionomiste pour deviner un paysan des Landes sous les habits achetés tout faits que portait assez gauchement Pierre La Chamade, et il tenait à s'assurer que ce flâneur du parc Monceau arrivait d'Arcachon. C'était une bonne occasion de nuire à Bernadette de plus d'une façon, et il n'aurait garde de la manquer. Il continua donc à le dévisager, tant et si bien que Pierre, impatienté, lui dit :

— Pourquoi me regardez-vous comme ça?

— Parce que je parierais que nous sommes compatriotes, répondit impudemment le beau Fernand. Je suis de Bordeaux... Vous devez être des environs. Je devine ça à votre figure et à votre accent...

— C'est possible... Et après?

— Tous mes compliments. Vous causiez tout à l'heure avec la plus jolie fille d'Arcachon.

— Vous la connaissez?

— Parbleu ! qui est-ce qui ne connaît pas Bernadette?... Je viens de passer huit jours en Périgord dans un château où elle était en service... et je ne m'y suis pas ennuyé, je vous en réponds... Je ne sais pas pourquoi elle a fait semblant de ne pas se souvenir de moi... Là-bas, nous étions bons amis... Mais les femmes sont toutes les mêmes... un jour elles vous courent après, et le lendemain elles vous tournent le dos comme si elles ne vous avaient jamais vu.

Pierre pâlissait à vue d'œil, mais c'était de colère, et le beau Fernand comprit qu'il ferait sagement de ne pas continuer sur ce ton. Il n'aurait pas eu peur d'un duel avec un homme de son monde, mais les résiniers n'entendent pas la plaisanterie, et celui-là paraissait très capable de lui fermer la bouche avec un coup de poing. Et si Pierre n'usa pas de cet argument manuel, c'est qu'il voulait amener ce beau monsieur à vider son sac. La jalousie l'avait mordu, et il se demandait jusqu'où étaient allées les amabilités de sa promise.

— Bernadette est une honnête fille, dit-il d'une voix sourde.

— Honnête et complaisante, ricana le vicomte. Elle a une foule de qualités. J'ai pu les apprécier.

— Moi aussi, car je vais me marier avec elle.

— Vraiment?... Ah ! monsieur, que ne le disiez-vous?... C'est bien différent... Je vous ai peut-être fait de la peine, parce que vous aurez mal interprété mes paroles... Maintenant, je regrette beaucoup d'avoir parlé légèrement de cette charmante personne, et je m'empresse de proclamer que Mlle Bernadette est aussi vertueuse qu'elle est jolie. Je vous prie de lui dire tout le bien que je pense d'elle... je suis le vicomte de Saint-Osvin, un ami de M. de Briouze, et je fais les vœux les plus sincères pour le bonheur de cette charmante personne... et pour le vôtre. Adieu, monsieur ! conclut l'amant de Dolorès en pirouettant sur ses talons comme un marquis de l'ancien régime.

Pierre eut quelque mérite à résister à l'envie qui lui prit de tomber à bras raccourcis sur ce fat insolent ; mais il n'avait pas perdu la tête au point de risquer de se faire mettre au

poste pour le plaisir de passer sa colère, et il resta là, rongeant son frein, pendant que le beau Fernand s'acheminait sans se presser vers l'avenue Van-Dyck.

Une fois de plus, en ce monde, un audacieux coquin avait eu l'avantage sur un brave garçon qui manquait de présence d'esprit. Pierre était blessé au cœur, et le vicomte s'en allait enchanté de cette rencontre dont il comptait tirer bon parti.

— La Cadichonne m'a joué un tour à Mensignac, disait-il entre ses dents ; elle va me le payer. Son résinier ne voudra plus d'elle, et nous allons voir comment Briouze prendra la petite histoire que je vais lui servir toute chaude. Dolorès me saura gré de faire congédier cette fille. Nous avons perdu la première partie parce que nous l'avons jouée trop vite ; une autre fois, nous nous y prendrons mieux, et je commence à croire que la veine nous revient.

Depuis les incidents qui avaient marqué son séjour à Mensignac, Saint-Osvin était entré tout à fait dans les vues de sa complice, après avoir quelque peu hésité à s'y rallier. Il avait espéré d'abord rester l'amant de Dolorès, tout en épousant Nicole ; mais il avait fini par s'apercevoir que décidément Dolorès ne voulait plus de lui, et l'insuccès de sa tentative nocturne ne l'avait pas encouragé à pousser sa pointe du côté de Mlle de Briouze. Et il savait maintenant à qui il devait de se trouver dans la fâcheuse situation d'un homme congédié par sa maîtresse et repoussé par la jeune fille qu'il prétendait épouser. La belle-mère et la belle-fille aimaient toutes les deux ce Bordelais tombé des nues, cet Aurélien Biscaros qu'un malencontreux hasard avait mis en relation avec elles.

Biscaros, c'était l'obstacle à supprimer.

Le vicomte avait déjà essayé, mais il avait manqué son coup, et il est plus difficile de se défaire d'un ennemi en plein Paris que sur la lisière d'un bois, pendant une chasse au sanglier. La violence n'était plus de saison. Il fallait trouver autre chose pour se débarrasser d'Aurélien, et le beau Fernand cherchait.

En ce genre, il avait l'imagination fertile, et il ruminait déjà plusieurs plans différents, qu'il s'était abstenu de confier à la marquise. Elle en avait un qui n'était plus tout à fait celui qu'en Périgord elle avait expliqué à Saint-Osvin, et ce nouveau plan, elle le gardait pour elle seule.

Aurélien Biscaros était à Paris, logé à l'hôtel du Helder avec son ami Caussade. Il n'avait pas omis de se présenter à l'hôtel de Briouze, et il y avait été assez bien reçu par le marquis, mais il n'y était pas revenu souvent. Deux visites en quinze jours. Peut-être s'était-il aperçu que M. de Briouze l'accueillait moins cordialement. Peut-être aussi désespérait-il de trouver l'occasion de faire sa cour à Nicole, qui était très souffrante depuis son retour à Paris.

Le vicomte se réjouissait du peu d'empressement que montrait son rival, mais il n'était pas rassuré pour cela, car il soupçonnait que Biscaros entretenait des communications avec Mlle de Briouze par l'intermédiaire de la Cadichonne, et, d'un autre côté, il croyait la marquise très capable d'aller relancer à domicile ce beau garçon qui ne voulait pas d'elle.

Il venait, ce jour-là, pour tâcher d'éclaircir les doutes qui le préoccupaient, et la rencontre qu'il venait de faire au parc Monceau mettait un atout de plus dans son jeu. On l'attendait. Il arrivait presque tous les jours, vers midi, pour causer avec son vieil ami Briouze, qui, après lui avoir battu froid à Mensignac, s'était repris de goût pour lui et ne pouvait pas se passer de ses visites. Le marquis, en choyant ainsi l'amant de sa femme, ne dérogeait pas aux traditions des maris trompés, et la marquise avait soin de ne pas laisser refroidir son amitié pour Saint-Osvin, qui pouvait encore lui être utile, à elle, pour mener à bien ses nouveaux projets.

Le vicomte fut reçu, comme toujours, dans une galerie qui servait de fumoir et de bibliothèque, et où M. de Briouze passait volontiers une heure ou deux, après son déjeuner. La marquise, contre son habitude, y était entrée et lui offrait une tasse de thé, au moment où le beau Fernand se présenta avec sa désinvolture accoutumée.

— Parbleu ! mon cher, lui dit de but en blanc le marquis, vous arrivez à propos pour m'aider à tenir tête à ma femme, qui veut absolument que je renvoie la femme de chambre de ma fille. Je ne tiendrais pas autrement à garder cette créature si Nicole ne s'était pas attachée à elle.

— Raison de plus pour la chasser, interrompit Mme de Briouze. C'est ce que vous auriez dû faire dès le lendemain de cette nuit que vous semblez avoir oubliée. Mais vous êtes d'une faiblesse inqualifiable, et Bernadette a pris sur votre

fille une influence qui me révolte. Je n'ai pas à me louer des procédés de Mlle Nicole, qui ne m'a jamais témoigné ni affection ni égards ; mais je m'intéresse à elle parce qu'elle est votre fille et que je vois qu'elle court à sa perte.

— Oh ! vous exagérez, ma chère ! Nicole a pris en amitié cette Bernadette, parce que Bernadette lui est très dévouée ; mais Nicole est trop bien élevée pour écouter les conseils d'une femme de chambre.

— Si ce n'étaient que les conseils... Mais les exemples !... Notre ami Saint-Osvin est là pour vous dire... ou plutôt pour vous répéter... que cette Bordelaise effrontée lui avait donné un rendez-vous dans l'appartement de sa maîtresse. M. de Saint-Osvin a eu le tort d'y aller, mais ce n'est pas lui qui est le grand coupable.

— Mon excuse, c'est que je ne savais pas où cette fille allait me conduire, lorsque je l'ai rencontrée dans l'escalier du château, dit le vicomte en prenant un air contrit. Je me suis déjà excusé, et Henri a bien voulu me pardonner.

— Oh ! je ne pense plus à cette sotte histoire, dit le marquis, et, Dieu merci ! Nicole n'en a rien su. Mais, enfin, Bernadette a toujours soutenu qu'elle ne vous avait pas attiré chez Nicole... et que vous veniez seulement d'y entrer lorsque cette excellente Carmen est venue nous réveiller. Beaucoup de bruit pour rien en somme... et si j'avais renvoyé Bernadette le lendemain, ma fille m'aurait demandé pourquoi ; j'aurais été fort embarrassé de lui répondre.

— Je pensais que vous n'aviez pas de comptes à lui rendre, répliqua ironiquement Dolorès. Il paraît que ses volontés priment les vôtres. C'est le monde renversé.

— Pas du tout, répliqua le marquis impatienté. Nicole n'a jamais manqué au respect qu'elle me doit, et si j'exigeais que Nicole se séparât de cette femme de chambre, Nicole m'obéirait, j'en suis sûr. Mais elle est souffrante, très souffrante même, depuis quelques jours, et je ne choisirai pas ce moment pour la contrarier. D'ailleurs, en supposant que Bernadette ait été légère à Mensignac et même à Arcachon, elle mène à Paris une conduite très régulière et elle ne quitte pas sa maîtresse ; elle ne sort jamais. Pour une Landaise qui n'était jamais venue à Paris, c'est assez méritoire.

— Hum ! dit le vicomte, je viens de la rencontrer dans le parc Monceau.

— Quelque commission que Nicole lui aura donnée.

— Peut-être bien, mais elle s'est arrêtée en route, car je l'ai surprise dans une allée écartée, causant très tendrement avec un homme.

— Vous êtes sûr de cela?

— Comment ! si j'en suis sûr? Elle s'est sauvée quand elle m'a aperçu, et son galant, que j'ai interrogé, n'a pas nié ; du reste, c'eût été difficile, quand je suis arrivé, ils s'embrassaient à pleine bouche, sans vergogne et sans s'inquiéter des passants.

— Quand je vous disais que cette fille est une dévergondée de la pire espèce ! s'écria la marquise.

— Le fait est que c'est un peu fort ! murmura M. de Briouze. Embrasser le premier venu dans la rue !...

— Ce n'était pas le premier venu... pour elle... dit en souriant le vicomte. J'ai causé avec ce garçon, et il m'a dit qu'il était son amant, là-bas, à Arcachon. Il n'est pas mal tourné, ma foi ! et elle doit être folle de lui, car elle lui a écrit de venir la rejoindre à Paris. Il paraît qu'elle ne peut pas s'en passer.

— Hésiterez-vous encore à la chasser ? demanda Dolorès.

— Certainement non. Cette fois, cela passe les bornes. Je lui signifierai son congé pas plus tard que ce soir. Nicole aura beaucoup de chagrin, mais je lui ferai entendre raison. Je regrette seulement d'être obligé de brusquer les choses. J'aurais voulu attendre que Nicole allât mieux...

— Qu'a-t-elle donc? demanda le beau Fernand.

— Je n'en sais rien, et les médecins n'en savent pas plus que moi. Elle a toujours eu une santé excellente, et la saison qu'elle a passée à Arcachon l'avait encore fortifiée. Quand nous sommes rentrés à Paris, elle se portait à merveille. Deux jours après, elle a commencé à se plaindre de douleurs à l'estomac, de migraines, d'insomnies. Elle a beaucoup maigri, et quand vous la verrez, vous serez effrayé du changement qui s'est fait en elle. J'ai appelé hier en consultation deux princes de la science, comme on dit à présent. Ces messieurs ont diagnostiqué un état général de dépérissement par suite d'anémie. La vérité est qu'ils voient l'effet sans apercevoir la cause. L'un d'eux m'a dit que les symptômes de ce mal étrange

étaient les mêmes que dans certains cas d'empoisonnement. Mais il ne croit pas plus que moi que ma pauvre Nicole a été empoisonnée. Ils ont prescrit du repos, des réconfortants... et la malade ne va pas mieux. Je suis très inquiet.

— Moi pas, dit nettement Dolorès. Vos médecins sont des sots. Je sais ce qu'elle a, cette chère enfant, et je vous déclare qu'il ne tient qu'à vous de la guérir.

— Comment cela?

— Mariez-la, mon cher! voilà le remède. Je m'étonne que vous n'ayez pas deviné que sa maladie est celle de presque toutes les jeunes filles de son âge.

— C'est possible, après tout, murmura M. de Briouze.

— Ajoutez-y quelque sentiment caché, comme elles en ont souvent... un amour contrarié.

— Non... elle me l'aurait dit... elle n'a pas de secrets pour moi.

— Je n'essayerai pas de vous enlever cette illusion. Mais croyez-moi, mon cher Henri, mariez-la le plus tôt possible.

— La marier!... la marier!... c'est fort aisé à dire.

— Et à faire. Les aspirants à la main de Mlle de Briouze sont aussi nombreux que les étoiles. Vous n'aurez que l'embarras du choix... mais mieux vaudrait, je crois, qu'elle choisît elle-même.

Le vicomte n'en revenait pas d'entendre ce langage sortir de la bouche de Dolorès, qui, à Mensignac, ne s'était pas cachée d'avoir jeté son dévolu sur Aurélien Biscaros. Elle ne pouvait pas ignorer que Nicole aimait ce Bordelais, et elle conseillait à son mari de la laisser suivre son inclination! D'où venait ce revirement, et quels desseins cachait cette nouvelle tactique? La marquise ne pouvait pas songer à marier sa belle-fille à l'amant dont elle ne voulait plus. M. de Briouze, après l'aventure nocturne au château de Mensignac, s'était expliqué sur ce point de façon à enlever à Saint-Osvin tout espoir de jamais devenir son gendre. Saint-Osvin se considérait donc comme étant hors de concours, et il n'en était que plus intéressé à connaître les véritables projets de la marquise, sur laquelle il se serait volontiers rabattu, si elle avait consenti à le reprendre.

Tout en réfléchissant, le vicomte regardait M. de Briouze, et pour la première fois il remarqua l'altération des traits

de ce mari si résigné. Après avoir été, dans sa jeunesse, un fringant cavalier, M. de Briouze, depuis son mariage, était devenu un sérieux et correct gentleman, sans renoncer pour cela à ses goûts : la chasse, l'équitation, le jeu, et il s'était maintenu longtemps, à ce point culminant de la vie qu'on est convenu d'appeler l'âge mûr, en pleine possession de ses facultés morales et même physiques. Lorsqu'il s'était remarié, après un veuvage égayé par de nombreuses bonnes fortunes, il était encore en état de plaire à la belle Dolorès de Barancos, et il avait supporté vaillamment l'épreuve laborieuse d'une nouvelle lune de miel, à cinquante ans qu'il avait alors.

A ces ardeurs un peu tardives avait succédé un bonheur plus tranquille ; et, croyant avoir assez fait pour mater le tempérament très andalous de sa jeune femme, il s'était mis à vivre avec elle sur le pied où vivaient les grands seigneurs de la cour de Louis XV, avec cette différence pourtant que les nobles époux de ce temps-là fermaient les yeux sur les écarts de leurs nobles moitiés, tandis que le marquis ne s'était jamais douté des écarts de la sienne.

Il y a, comme on dit, des grâces d'état, et en ces matières, l'expérience ne sert à rien. Briouze, qui avait supplanté jadis beaucoup de maris, n'admettait pas qu'il pût lui arriver de l'être à son tour. Il négligeait un peu sa femme, et elle paraissait s'accommoder de ce régime auquel il devait d'avoir conservé une vigueur exceptionnelle à son âge. Et voilà que tout à coup Dolorès s'était reprise d'une belle passion pour son conjoint. Elle avait rallumé des feux amortis, et cela au grand détriment de la santé de M. de Briouze, qui s'était piqué d'honneur jusqu'à excéder ses forces. L'effet de ce regain de tendresse ne s'était pas fait attendre. En trois semaines, le marquis avait vieilli de dix ans. Les joues s'étaient creusées, le regard s'était éteint, la lèvre pendait, les mains tremblaient, les cheveux tombaient comme les feuilles en novembre.

Henri de Briouze n'était plus que l'ombre de lui-même. Et son intelligence s'était affaiblie en même temps que son corps. Du brillant gentilhomme d'autrefois, il ne restait plus qu'un vieillard essoufflé qui courait rapidement à la décrépitude finale. Le beau Fernand n'y avait pas encore pris garde, ayant d'autres soucis que celui de la santé de son ami ; et

d'ailleurs, depuis le séjour à Mensignac, il ne voyait plus qu'en visite cet ami que, jadis, il ne quittait guère qu'aux heuers où il le trompait lâchement.

Ce jour-là, à la suite de cette conversation à trois sur la conduite de Bernadette et sur le mariage de Nicole, Saint-Osvin s'avisa de l'examiner avec plus d'attention que de coutume, et il fut frappé du changement. Il n'eut pas de peine à en deviner la cause, et il aperçut tout à coup le but que visait Dolorès. Ce fut comme un trait de lumière.

— Son mari lui était commode quand elle était ma maîtresse, se dit le sagace vicomte. Elle ne songeait pas à lui donner un successeur. Maintenant, il la gêne parce qu'elle voudrait épouser son Bordelais, et elle a résolu de se défaire de lui. Elle a trouvé un moyen de devenir veuve qui ne la brouillera pas avec la justice. Le Code ne défend pas à une jeune femme de trop aimer son vieux mari. Celle-ci enfonce tous les soirs un clou de plus dans le cercueil de Briouze, comme disent les Anglais en parlant de ceux qui boivent trop de gin... elle le conduira au tombeau par un chemin fleuri... et rapide. Au train dont elle le mène, il n'en a pas pour trois mois... je la connais... et moi qui ai quinze ans de moins que lui, je ne résisterais pas aux exigences amoureuses de Dolorès. Donc le compte de ce vieux fou est réglé.

« Bien joué, marquise ! conclut mentalement Saint-Osvin. Seulement, je ne vois pas ce que je gagnerai à ce beau résultat... et si vous voulez que je ne dérange pas vos combinaisons, il faudra compter avec moi. »

Et comme il ne perdait jamais de vue ses propres intérêts, il se mit incontinent à chercher quel avantage il pourrait tirer de la mort de son ami. Il voyait très bien qu'il y perdrait la protection dont ce gentilhomme bien posé le couvrait, lui, vicomte déclassé et même taré. Il s'agissait de savoir s'il y aurait des compensations. Épouser Mlle de Briouze, il n'y fallait pas songer, pas plus après qu'avant la mort du marquis. Mlle de Briouze exécrait l'amant de sa belle-mère, et elle aimait Aurélien Biscaros. Donc, rien à espérer de ce côté pour Saint-Osvin, qui voyait clair.

En revanche, il ne lui semblait pas impossible d'épouser la veuve du marquis. Il savait bien qu'elle s'était affolée de ce même Biscaros qui semblait avoir été créé pour susciter

des embarras à lui, Saint-Osvin. Mais il savait aussi que Biscaros ne voulait pas d'elle et qu'il ne se laisserait pas séduire. Dolorès, repoussée par ce garçon, finirait bien par se décourager, et, pour se venger des dédains du Bordelais, elle se remarierait certainement. Avec qui? Aucun homme de son monde ne consentirait à lui donner son nom. Elle avait trop mauvaise renommée. Elle serait donc forcée de se rabattre sur son amant congédié, qui ne se montrerait pas difficile et qui, après tout, lui apporterait un titre déshonoré, mais authentique.

Or Dolorès serait encore un superbe parti. Elle avait eu une grosse dot, et l'on pouvait croire que le marquis ne l'oublierait pas dans son testament. Elle saurait d'ailleurs l'y faire penser, avant d'achever de le tuer à force de plaisirs. Il y aurait bien pour le second mari quelques risques à courir, mais Saint-Osvin ne les redoutait pas. Il avait dominé longtemps l'indomptable Espagnole, et il se flattait de la ressaisir quand la haine aurait succédé à la passion dont elle s'était prise pour Biscaros. Il était de force à se défendre, ce vicomte qui n'avait pas hésité à tirer sur son rival à la chasse au sanglier. Il n'avait pas plus de scrupules que la marquise, et s'il le fallait, pour l'assouplir, il aurait recours aux moyens énergiques.

Un seul point restait obscur. Pourquoi Dolorès conseillait-elle à son mari de laisser Nicole se marier comme elle l'entendrait? Elle savait pourtant bien que Nicole, libre de son choix, choisirait Aurélien. Le vicomte finit par se dire que Mlle de Briouze était sans doute condamnée par les médecins, et que Dolorès, avertie par eux, comptait que la mort la débarrasserait prochainement de sa belle-fille. Et, fixé maintenant sur la situation, il résolut de laisser faire et d'attendre.

— Qu'elle en finisse avec ce ramolli de Briouze, pensa-t-il. C'est mon jeu qu'elle joue, sans s'en douter. Je me garderai bien de déranger ses opérations. Je me tiendrai à l'écart, et elle m'en saura gré. La grande partie s'engagera à la mort de Briouze, et, en attendant, j'ai de quoi occuper mes loisirs. Cette Cadichonne et ce Biscaros ont barre sur moi. La Cadichonne sait pourquoi je suis entré la nuit dans la chambre de Nicole, et le Biscaros a en poche une paire de dés dont il pourrait se servir pour me nuire. Sans compter qu'il n'ignore pas que j'ai essayé de lui loger une balle dans la tête. Il faut que j'ôte ces gens-là de mon chemin.

Les réflexions du beau Fernand avaient été longues, et le marquis ne les avait pas interrompues, car Dolorès attendait encore que son mari lui répondît.

— Soit ! dit-il enfin, je vais dès aujourd'hui confesser ma fille et renvoyer sa femme de chambre. Mais qu'on me laisse en repos !... Cette conversation m'a fatigué.

On ne le voyait que trop, et le vicomte prit congé. Il n'avait pas perdu sa matinée.

V

En arrivant à Paris, Biscaros et son ami Caussade étaient descendus à l'hôtel du Helder ; mais, quoique logés sous le même toit, ils ne se voyaient guère qu'aux heures des repas, qu'ils prenaient ensemble au restaurant du Lion d'Or, annexe gastronomique de l'hôtel.

Caussade avait fait le voyage uniquement pour dépenser, en s'amusant, les économies d'un été, passé tout entier en province, et il s'y appliquait consciencieusement. On le voyait, le jour, au bois de Boulogne ou aux Champs-Élysées, et le soir au théâtre, sans parler des nuits qu'il employait volontiers à souper avec des demoiselles. Il n'avait pas pu entraîner dans son orbite l'amoureux Aurélien, qui, tout au rebours de ce joyeux Périgourdin, menait à Paris une existence assez mélancolique.

Aurélien avait le cœur pris et ne pensait qu'à Nicole. Il fuyait les plaisirs dont Caussade se gavait, et on le rencontrait plus souvent au parc Monceau que sur les grands boulevards. S'il errait ainsi autour de l'hôtel du marquis, au lieu d'y entrer, c'est qu'à sa première visite il n'y avait pas été aussi bien reçu qu'il l'espérait. M. de Briouze, qui l'avait si bien accueilli à Mensignac, s'était montré assez froid, peut-être parce qu'il était souffrant. Mademoiselle n'avait fait qu'une courte apparition au salon, et madame s'était contentée de lancer à Biscaros des œillades incendiaires, sans l'inviter à revenir.

D'où provenaient ces changements d'attitude? Biscaros n'en démêlait pas très bien la cause, quoiqu'il soupçonnât le vicomte

d'y être pour quelque chose, et il s'étonnait que la fidèle Bernadette ne lui eût pas encore donné signe de vie.

Il s'abstenait de confier ses chagrins à Caussade, qui n'avait pas le temps de l'écouter ; mais il ne songeait pas à abandonner la partie, et il prolongeait son séjour à Paris, en attendant, pour rentrer en grâce, une occasion qui ne se présentait pas vite. Il broyait du noir pendant que son ami faisait la fête. Et pourtant, depuis deux jours, il lui était échu une heureuse distraction.

L'aimable substitut, qui n'avait pas peu contribué à le tirer d'un mauvais pas, Camille Civrac, venait de débarquer, lui aussi, à l'hôtel du Helder. Biscaros l'avait reçu à bras ouverts et n'avait guère tardé à lui ouvrir aussi son cœur, en lui avouant qu'il aimait Mlle de Briouze et qu'il l'aimait sans espoir. Il était même allé jusqu'à signaler le rôle que jouait M. de Saint-Osvin dans la maison du marquis.

La liaison de ce néfaste vicomte avec Mme de Briouze était de notoriété publique. Il n'y avait donc pas d'indiscrétion à en parler au jeune magistrat. Et, par délicatesse de gentleman, il n'avait rien dit des tentatives de séduction auxquelles s'était livrée sur sa personne la terrible marquise. Mais, en ce qui concernait le beau Fernand, Biscaros ne s'en était pas tenu là, car il avait fait part à Civrac de ses doutes sur l'honorabilité de ce personnage, et Civrac avait spontanément offert à son compatriote de l'aider à les éclaircir. Fût-il simple substitut en province, un magistrat est à même d'obtenir au parquet et à la préfecture de police des renseignements qu'on refuserait à un particulier.

Et, sans compter son ancienne camaraderie avec Aurélien, Camille Civrac l'avait pris en grande amitié depuis l'affaire de la forêt d'Arcachon. Le cœur humain est ainsi fait qu'on s'attache plutôt aux gens qu'on a sauvés qu'à ceux qui vous ont sauvé. Aussi, dès le lendemain de son arrivée, Civrac était-il sorti tout exprès pour rendre ce service à Biscaros... et pour aller faire sa visite à l'hôtel de Briouze.

Là-bas, au chalet des Pervenches, le marquis l'y avait gracieusement invité, et Civrac n'avait garde de s'en dispenser, car la brune Dolorès lui plaisait fort, et il aurait accepté volontiers la succession du vicomte — sous bénéfice d'inventaire. Cette journée qu'il devait si bien employer était précisé-

ment celle où Pierre rencontra Bernadette au parc Monceau, et Biscaros, qui n'y allait plus aussi souvent, la passa tout entière enfermé dans sa chambre d'hôtel.

Caussade, qui se dérangeait de plus en plus, n'était pas rentré la veille. Il n'était revenu qu'à midi pour faire sa toilette, et il avait annoncé à Biscaros qu'il dînerait à Saint-Germain en joyeuse compagnie. Il avait même essayé de l'emmener, mais Biscaros avait tenu bon, et le viveur quadragénaire était parti quand même pour Cythère, c'est-à-dire pour le pavillon Henri IV, où il traitait des cabotines. Si bien qu'à sept heures, Biscaros vint s'asseoir seul à la table qu'il avait retenue dans le grand salon du Lion d'Or, et commanda pour deux un dîner bien compris.

Lui aussi, il aimait à bien vivre, et la passion qui l'absorbait ne lui coupait pas l'appétit. Civrac ne se fit pas trop attendre, et, à sa mine, Aurélien vit tout de suite qu'il apportait des nouvelles, — bonnes ou mauvaises, plutôt bonnes, à en juger d'après son air satisfait. Et le malin substitut se donna le plaisir de les laisser désirer à son ami, qui grillait d'envie de les connaître. Sous prétexte qu'il mourait de faim, il commença par avaler une douzaine d'huîtres, et, quand il se décida à ouvrir la bouche pour autre chose que pour manger, il débuta par cette phrase brutale :

— Mon cher, ce pauvre marquis de Briouze n'en a pas pour un mois.

— Vous l'avez vu? demanda vivement Aurélien.

— Oui, on me l'a montré, pour me prouver qu'il est encore en vie ; mais c'est à peu près comme s'il était mort, car j'ai eu toutes les peines du monde à en tirer quelques paroles sensées. Ce brillant gentilhomme m'a fait l'effet d'être complètement ramolli.

— La marquise était là?

— Elle ne le quitte pas d'une minute, et elle le soigne tendrement, trop tendrement, j'en ai peur. Elle l'a surmené, et elle l'achève à force de soins. J'en suis encore à me demander pourquoi elle m'a reçu, car il m'a paru qu'elle ne comptait pas du tout sur ma visite, et c'est tout au plus si le bonhomme se souvenait de moi. Elle, c'est une autre affaire ; elle se porte à merveille, et elle a encore embelli depuis son retour à Paris. Elle s'est beaucoup informée de vous.

— Et Mlle de Briouze?

— Elle est malade, m'a-t-on dit. L'hôtel de Briouze est devenu un hôpital. Il est pourtant situé dans un quartier très sain. Il faut croire que la saison qu'ils ont passée dans notre pays d'Arcachon ne leur a pas réussi.

— Elle n'a réussi à personne ! murmura Biscaros.

— On ne sait pas, mon cher, dit vivement Civrac. Il est certain que vous avez eu là-bas une aventure désagréable. Mais vous en êtes sorti à votre honneur, et puis, tout est bien qui finit bien. Attendez la suite des événements, et dès à présent songez que, si vous n'aviez pas été accusé injustement, Mlle de Briouze ne se serait probablement jamais intéressée à vous... tandis que maintenant...

— Eh bien?...

— Je parierais volontiers qu'elle vous aime.

— Vous perdriez votre pari, j'en ai bien peur.

— Non. Je suis même convaincu qu'elle est malade de chagrin, parce qu'on veut la marier à un autre.

— A qui?

— Je l'ignore ; mais on ne la mariera pas malgré elle, et vous aurez de grandes chances, si, comme je le prévois, elle perd son père. Quand elle sera orpheline, elle pourra épouser qui elle voudra, et celui qu'elle veut, c'est vous, cher ami.

— Si je pouvais le croire...

— Vous verrez ! dans tous les cas, le premier usage qu'elle fera de sa liberté, ce sera de se séparer de la marquise, et alors vous aurez la partie belle, car on ne m'ôtera pas de l'esprit que cette Espagnole cherche à imposer à sa belle-fille un mari de son choix. Maintenant, pourquoi est-elle hostile à votre candidature? C'est ce que je ne devine pas... à moins que... à moins qu'elle n'ait un caprice pour vous.

Biscaros essaya faiblement de protester contre la supposition que venait d'émettre le sagace substitut, mais Civrac, sans tenir compte de la protestation, poursuivit son raisonnement.

— Alors tout s'expliquerait, reprit-il. La marquise voit en Mlle de Briouze une rivale et pousse son mari à la sacrifier. C'est pour mieux le dominer qu'elle l'abrutit à force de plaisirs, et elle ne s'aperçoit pas qu'elle va contre le but qu'elle vise, car il mourra avant que sa fille soit mariée. Mais la belle Dolorès

est une effrontée coquine. Je la connais, maintenant que je me suis informé, et je la crois capable de tout... excepté d'une bonne action. Elle a peut-être eu dix amants, et certainement Gémozac a été un des dix. Je me demande même si ce n'est pas elle qui l'a fait tuer d'un coup de fusil.

— Par qui?

— Par quelque chenapan qu'elle aura payé pour cela ou par quelque Landais qui sera tombé amoureux d'elle et à qui elle aura promis qu'il succéderait à Gémozac.

— Voilà une idée qui ne m'était pas venue.

— Parce que vous n'êtes pas magistrat. C'est mon état à moi de remonter des effets aux causes. Mais, que j'aie deviné ou non, il est certain que la marquise était intéressée à supprimer ce malheureux qui l'affichait par trop. Si l'on avait cherché dans cette voie, peut-être aurait-on découvert l'assassin. A la fin de mes vacances, je passerai par Bordeaux, avant d'aller m'enfouir à Marennes, et je la soumettrai au juge d'instruction, mon idée.

— Celui qui m'a fait mettre en liberté sous caution? dit Biscaros avec amertume. Si vous comptez sur sa clairvoyance...

— Je compte surtout sur son impartialité. M. Sourdeval est un honnête homme, et quand je lui communiquerai les renseignements que je rapporterai sur la marquise, je le déciderai, j'espère, à rendre en votre faveur une ordonnance de non-lieu définitive. Je suis en train de les rassembler, ces renseignements, et je lui en apprendrai de toutes les couleurs sur cette femme et sur son associé.

— Le vicomte?

— Oui, le vicomte... il l'est par droit de naissance, et c'est fâcheux pour la noblesse française, car il vaut moins encore que Dolorès. J'en sais de telles sur cet homme que, s'il s'était trouvé à Arcachon, le jour où Gémozac a été assassiné, je n'hésiterais pas à croire que l'assassin, c'est lui. Mais il paraît qu'il n'a pas quitté Paris, cet été... si ce n'est vers la fin de septembre, pour venir en Périgord, au château de Mensignac...

— Où je me trouvais... et où j'ai appris à le connaître, moi aussi. Alors vous avez pu obtenir des notes sur son passé et sur la vie qu'il mène?

— Je me suis d'abord adressé au parquet où j'ai un ami.

Là, je n'ai rien su, M. de Saint-Osvin n'a pas de casier judiciaire, attendu qu'il n'a jamais été condamné, ni poursuivi au criminel, ni même en police correctionnelle. Il a eu le talent de ne jamais tomber sous l'application de la loi. C'est ce que nous appelons se tenir dans les marges du Code. Il s'ensuit qu'il pourrait être appelé aux plus hautes fonctions, sans qu'on lui opposât ses antécédents, car, légalement parlant, il est blanc comme neige.

— Nous sommes donc désarmés contre cet homme?

— Pardon ! ce qui échappe à la justice, la police le recueille. Le vicomte n'a pas de casier judiciaire, mais il a un dossier à la préfecture.

— Vous l'avez vu?

— Mon ami du parquet m'a adressé à un des gros bonnets de la maison du quai des Orfèvres, et ce monsieur a bien voulu me donner communication, à moi magistrat, des passages qui pouvaient m'intéresser ; de sorte que j'ai maintenant une idée très nette du personnage et que je suis en mesure de vous faire sa biographie.

— Vous savez si elle m'intéresse !

— Voici, mon cher. Fernand de Saint-Osvin est le fils d'un très bon gentilhomme de Normandie, titré vicomte avant la Révolution, mais pauvre comme Job. Ce père s'est saigné aux quatre membres pour le faire entrer à Saint-Cyr, d'où le drôle est sorti sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie. Après deux ans de service... très mauvais... il a été forcé de donner sa démission parce qu'il était criblé de dettes. C'est alors qu'il est allé chercher fortune en Russie. Il ne l'y a pas trouvée, mais il y a fait la conquête d'une vieille comtesse qui l'a comblé de ses faveurs... et de présents. Elle est morte à la peine, et elle ne l'a pas oublié dans son testament. Le bruit a couru là-bas qu'il avait hâté sa fin... mais cela peut s'entendre de plus d'une façon. Toujours est-il que ce vainqueur est revenu en France beaucoup plus riche qu'il n'était en partant, mais pas plus considéré.

Il a payé ses dettes, et, grâce à son nom, il s'est introduit dans un monde où l'on n'y regarde pas de trop près pour accueillir un monsieur bien né et légèrement taré, pourvu qu'il ait de l'argent. Il n'y a pas gagné l'estime des hommes, mais il s'y est poussé par les femmes. Elles l'ont toujours

soutenu, et elles le soutiennent encore... même celles qu'il a quittées, après les avoir exploitées, très probablement. Il est pourvu de toutes sortes d'avantages physiques, et, de plus, c'est un charmeur. Ses maîtresses le méprisent peut-être, mais de lui elles souffrent tout sans se plaindre. Il en fait ce qu'il veut.

— Comme tous ses pareils, dit tristement Biscaros. Elles n'adorent que ceux qui les maltraitent.

— Pas toutes, fort heureusement ; mais la marquise est de celles-là. Elle s'est affolée du beau Fernand, et elle l'a pris sous sa protection ; quoi qu'il ait pu faire, elle l'a défendu envers et contre tous ; elle l'a imposé à son mari qui s'est mis à le patronner partout, jusqu'à le faire recevoir dans des cercles bien posés où il aurait été criblé de boules noires, s'il n'avait eu pour parrain M. de Briouze.

Et ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il est parvenu à s'y faire tolérer, quoiqu'on l'ait plus d'une fois soupçonné de tricher.

L'année dernière, notamment, il a failli être compromis dans une affaire de cartes biseautées introduites par un garçon de jeu dans un des grands cercles de Paris. On disait tout bas qu'il était d'accord avec ce valet et qu'il avait bénéficié de la fraude. On n'a pas osé l'accuser ouvertement... peut-être parce qu'on sait qu'il est de première force à toutes les armes. Il en a été quitte pour cesser de jouer au *quinze*.

— Maintenant il joue au *creps*, murmura Biscaros.

— Comment savez-vous cela?

— Je l'ai vu opérer au cercle de la Philologie, à Périgueux, et je suis à peu près certain qu'il se servait de dés pipés. J'ai même eu avec lui, à ce sujet, une altercation assez vive.

— Et il ne s'en est rien suivi?

— Il m'a dit devant vingt personnes qu'il me demanderait satisfaction. Il n'en a rien fait, et le duel est tombé dans l'eau. J'ai supposé qu'il avait raconté l'affaire à Mme de Briouze, et qu'elle lui avait défendu de la pousser plus loin. Elle ne veut pas qu'il expose sa précieuse existence.

— Je crois plutôt qu'elle s'intéresse à la vôtre. Mais votre querelle a dû faire du bruit en Périgord?

— Oh ! fort peu. Les joueurs qui y ont assisté n'y ont pas fait grande attention, et je n'en ai parlé qu'à Caussade. Je me suis contenté de confisquer les dés suspects.

— Vous les avez?

— Oui, je les ai gardés.

— C'est bon à savoir, et je vous demanderai peut-être de me les confier pour qu'on les vérifie.

— A quoi bon? S'ils sont faux, il dirait que c'est moi qui les ai substitués à ceux dont il s'est servi. Et puis, c'est déjà de l'histoire ancienne. Je pourrais aussi l'accuser d'avoir essayé de m'assassiner à la chasse. Il nierait, et je n'ai pas de preuves.

— Comment !... il a tiré sur vous?

— Parfaitement... à Mensignac... pendant une battue au sanglier... et la balle qu'il me destinait m'a effleuré la tête.

— Hé ! hé ! mais il me semble qu'il se corse, le dossier du vicomte. Vous verrez qu'un de ces jours on découvrira qu'il a tué Gémozac.

— Il n'a pas pu le tuer, puisqu'il n'était pas à Arcachon.

— Qui sait? L'express de Bordeaux va très vite... dix-sept lieues à l'heure, arrêts compris... depuis que les chemins de fer fonctionnent, les alibis sont sujets à caution. Supposez que ce Saint-Osvin ait pris le rapide de neuf heures du matin... il serait arrivé à Arcachon à la nuit tombante, et il aurait fort bien pu, sans que personne le remarquât, aller faire un tour dans la forêt, du côté de la villa des Pervenches.

La balle qui a frappé Gémozac était une balle de revolver... et un revolver, ça se met dans la poche.

— Bon ! mais il ne pouvait pas deviner que Gémozac viendrait se faire assassiner à heure fixe. Il faudrait donc supposer que Saint-Osvin avait reçu des instructions...

— De la marquise, parbleu ! Je vous disais tout à l'heure qu'elle avait peut-être embauché un résinier pour la débarrasser de son amant d'occasion. Il est possible que je me trompe, mais je persiste à croire qu'elle a joué, dans cette affaire, le rôle principal. Elle a été la tête qui a conçu le projet du crime ; un autre a été le bras qui l'a exécuté... et cet autre pourrait bien être le vicomte. C'est ce que déterminera l'enquête que le juge d'instruction ne manquera pas d'ouvrir, quand je l'aurai renseigné à nouveau.

— Qu'il l'ouvre donc vite, car, en attendant, ces gens-là conspirent contre Mlle de Briouze, et Dieu sait ce qu'ils feront

d'elle, si la justice ne les met pas hors d'état de lui nuire! Ils ont déjà essayé de la perdre de réputation.

— Par quel procédé?

— Ce serait trop long à vous raconter, mais je puis vous affirmer qu'à Mensignac la marquise et son amant avaient ourdi contre elle un complot qu'une brave fille a déjoué.

— Bernadette... la femme de chambre de Mlle Nicole?

— Oui, Bernadette, qui donnerait sa vie pour sa jeune maîtresse et que vous devriez interroger avant d'avertir votre ami M. Sourdeval. Elle vous renseignera complètement.

— Bon! mais... comment faire pour la voir?

— Je l'ignore. Moi-même, depuis que je suis à Paris, je n'ai pas pu arriver jusqu'à elle. Mais j'ai confiance, et je suis presque sûr qu'elle m'appellerait à son aide, si Mlle de Briouze courait un danger immédiat.

Elle sait où je demeure.

— Alors, elle vous écrirait?

— Ou bien elle viendrait elle-même, si elle n'est pas gardée à vue par les autres domestiques de l'hôtel de Briouze. Ils sont tous à la dévotion de la marquise, qui les paye pour la seconder dans ses entreprises contre sa belle-fille.

— Diable! ce n'est pas rassurant, ce que vous me dites là!

— Certes, non. Mais je ne renonce pas à défendre Mlle de Briouze, et je me tiens prêt à payer de ma personne, quand il le faudra.

— Je souhaite que ce soit bientôt, car son père peut lui manquer d'un instant à l'autre ; et quand il n'y sera plus, elle se trouvera pendant quelques jours exposée, comme Daniel dans la fosse aux lions. Il faut absolument que vous tâchiez de vous mettre en communication avec elle, avant qu'elle soit à la merci de ses pires ennemis... et ce n'est pas difficile... l'hôtel de la rue de Vigny n'est pas gardé comme une forteresse.

— Mieux, mon cher Civrac. La haine est vigilante, et la marquise fera tout pour m'empêcher d'y pénétrer.

— Peut-être... mais je parierais volontiers qu'elle viendra vous chercher ; car je persiste à croire que cette Dolorès en tient pour vous.

— Elle peut bien venir, je ne la recevrai pas.

— Vous auriez tort. A votre place, moi, je feindrais de

correspondre à ses sentiments. Elle démasquerait ses projets, et vous sauriez ce qu'elle machine contre le père et la fille. Or, un homme averti en vaut deux, et vous seriez bien mieux à même de défendre Mlle de Briouze.

Et comme Biscaros secouait la tête, Civrac reprit :

— Ne me dites pas qu'il vous répugnerait de jouer cette comédie. La fin justifie les moyens, mon cher Aurélien, et tous les moyens sont bons quand il s'agit de museler une bête féroce. Mais assez de plans de campagne ! Nous y reviendrons quand il sera temps, et en attendant, parlons de choses plus gaies ; à demain les affaires sérieuses !

— Savez-vous qu'on mange très bien, ici !

— Oui, la cuisine n'est pas mauvaise.

— Et les vins sont louables. Voilà un pontet-canet qui serait fort apprécié à Bordeaux. Nous nous y connaissons, vous et moi, et je suis sûr que vous êtes de mon avis.

— Tout à fait, murmura distraitement Biscaros, qui, préoccupé comme il l'était, aurait confondu un grand château-laffitte avec du vin d'office.

— Qu'en pense votre ami Caussade, lui qui est un gourmet?

— Je... je ne sais trop... je crois qu'il n'est pas précisément venu à Paris pour en boire.

— Il préfère les chignons jaunes. En voilà un qui a la cinquantaine gaie... car il la frise la cinquantaine, s'il ne l'a pas dépassée. Il est allé régaler des drôlesses ; il aurait beaucoup mieux fait de dîner avec nous. Il aurait vu de jolies femmes. La salle en est pleine.

— Oui, mais il nous aurait gênés. Je ne tiens pas à causer devant lui du sujet qui m'intéresse le plus.

— Pourquoi? Est-ce qu'il a pris le parti de la marquise?

— Ce n'est pas cela, seulement il est trop lié avec le marquis. Et puis, il est toujours pour les moyens doux. C'est lui qui m'a conseillé de ne pas me battre avec le vicomte.

— Il n'y a pas de quoi lui en vouloir. Saint-Osvin ne vaut pas qu'un galant homme risque sa vie contre la sienne. Vous aurez raison de lui autrement, j'en suis convaincu. Je bois à la confusion de ce coquin et à votre mariage avec Mlle de Briouze, conclut Civrac en levant son verre, qu'il vida d'un trait.

Biscaros se contenta de tremper ses lèvres dans le sien. Il

n'avai pas le cœur à boire, et il enviait la joyeuse insouciance de son ancien camarade, qui prenait gaiement la vie, parce qu'il n'était pas amoureux.

— Et dire, reprit le jeune substitut, que dans trois semaines je serai interné pour un an à Marennes, célèbre par ses huîtres ! J'ai eu tort d'en manger tout à l'heure... j'aurai bien le temps quand je serai parqué là-bas... et je n'y trouverai pas un établissement comme celui-ci... avec des tapisseries renaissance et des portes largement ouvertes sur une cour pleine d'arbres verts. Ça donne l'illusion d'un jardin. Tiens ! à qui en a-t-il donc, ce monsieur, là-bas? On dirait qu'il nous fait des signes.

L'automne venait de commencer, et la température était encore assez douce pour qu'on n'eût pas fermé toutes les portes du grand salon où l'on dîne en hiver ; mais personne ne s'était risqué à s'attabler dehors, et la cour où l'on mange volontiers pendant la belle saison n'était éclairée que par deux lanternes à gaz.

Biscaros, averti par Civrac, aperçut au fond de cette cour un individu dont il ne pouvait pas distinguer les traits, mais qui se démenait en gesticulant. Et les gestes s'adressaient évidemment à Biscaros ou au substitut, placés en face l'un de l'autre, près de la porte.

— Est-ce que vous le connaissez? demanda Civrac.

— Je ne le vois pas très bien, mais je ne crois pas le connaître.

— Moi non plus. C'est cependant bien à l'un de nous qu'il s'adresse. Je n'ai pas la moindre envie de me déranger pour aller l'interroger ; mais je tiens à savoir ce qu'il nous veut.

Civrac appela un maître d'hôtel et le chargea de la commission, qui fut faite immédiatement. Un instant après, le maître d'hôtel revint dire que ce monsieur désirait parler à M. Aurélien Biscaros pour une affaire très pressée.

— Eh bien, qu'il entre ! répondit Aurélien assez intrigué.

— Il dit qu'il n'ose pas.

— Alors, demandez-lui son nom.

— Son nom, monsieur? dit le maître d'hôtel. Je le lui ai demandé, et il m'a répondu que ce n'était pas la peine, que monsieur le connaissait bien.

— Ah ! c'est trop fort ! s'écria Civrac ; qu'il aille au diable ;

et s'il insiste, chassez-le. Cette cour n'est pas un lieu public, et nous ne voulons pas qu'on nous espionne.

Le maître d'hôtel allait exécuter l'ordre, mais Biscaros le retint d'un signe et lui demanda :

— Quelle espèce d'homme est-ce? Un mendiant?

— Oh ! non, monsieur. Si c'était un mendiant, on ne l'aurait pas laissé entrer. Mais ce n'est pas non plus un monsieur...

— Ni homme ni femme. Tous Auvergnats ! ricana le substitut.

— Enfin, de quoi a-t-il l'air?

— D'un sous-officier en bourgeois.

— Ou d'un agent de la sûreté, ajouta Civrac.

Pendant que les deux amis interrogeaient leur envoyé, l'homme s'était approché lentement, et il était maintenant sous une des lanternes qui éclairaient la cour, mais son chapeau enfoncé sur ses yeux lui cachait le haut du visage.

— C'est singulier ! murmura Biscaros. Cette taille... cette tournure... On jurerait que c'est lui... et pourtant...

— Qui, lui? demanda Civrac avec impatience.

— Il faut que j'en aie le cœur net.

— Comment ! vous allez vous déranger pour cet individu?

— Je vais même vous l'amener, si c'est l'homme que je crois.

— De plus en plus fort !

— Vous ne serez pas fâché de le connaître, car vous m'avez déjà parlé de lui, et vous ne l'avez jamais vu. Je vous le présenterai... vous le ferez causer. Seulement, il est inutile de lui dire que vous êtes magistrat.

— Pourquoi cela?

— Vous comprendrez pourquoi quand vous saurez qui c'est. Il se peut que je me trompe ; je vais voir ; ne bougez pas, je reviens.

Biscaros se leva, passa dans la cour, et Civrac, qui le suivit des yeux, le vit prendre la main de l'homme et le traîner, en dépit de sa résistance, jusqu'à la table où les deux camarades achevaient de dîner.

Biscaros força même l'homme à s'y asseoir entre eux deux, et le présenta en ces termes :

— Voici, mon cher, le fils d'un brave marin qui a navigué

autrefois sur la *Belle Julie,* — un navire armé par mon père, — et qui s'est fait résinier dans la forêt d'Arcachon, au Truc de la Truque.

— Je sais.

— Pierre La Chamade, ici présent, y habite avec son père, et il est venu à Paris, je vous dirai pourquoi tout à l'heure.

Civrac comprit. M. Sourdeval, le juge d'instruction, l'avait longuement entretenu de ce garçon qu'il avait dû faire mettre en liberté après l'avoir fait arrêter un peu à la légère. Et Biscaros avait raconté à son ami le substitut que Pierre La Chamade était le promis de Bernadette, la fidèle femme de chambre de Mlle de Briouze.

Civrac était donc parfaitement au courant, et, comme le prévoyait Biscaros, il n'était pas fâché d'entendre ce que Pierre allait répondre aux questions que Biscaros n'allait pas manquer de lui poser. Le plus embarrassé des trois, c'était assurément le résinier ; non que la belle compagnie du Lion d'Or l'intimidât, mais parce qu'il aurait voulu prendre Aurélien à part, ayant à lui dire des choses très confidentielles et très urgentes. Il s'épuisait en signes de tête et en clignements d'yeux pour lui faire entendre que ce monsieur était de trop, et qu'il ne pouvait pas s'expliquer devant lui.

Biscaros, afin de le mettre à son aise, s'empressa de lui déclarer que son convive était son meilleur ami et qu'il n'avait rien à lui cacher, l'ayant déjà mis au courant de ses intentions à l'endroit de Mlle de Briouze.

Sur quoi, Pierre s'écria :

— Alors je puis parler... et vous dire que c'est Bernadette qui m'envoie vers vous.

— Quand l'as-tu vue? demanda vivement Biscaros.

— Je l'ai rencontrée ce matin dans le parc Monceau... et, à ce moment-là, elle ne songeait pas à vous appeler. Mais, ce soir, elle m'a écrit... dans un garni où je loge, boulevard de Courcelles. Je vous apporte sa lettre. J'ai eu bien de la peine à trouver la rue du Helder, car je ne connais pas Paris... et quand je suis arrivé à votre hôtel, on m'a dit que vous étiez à dîner... J'ai répondu que j'allais vous attendre, et l'on m'a laissé entrer dans la cour... Alors je vous ai vu et... excusez-moi si je vous ai appelé.

— Tu as très bien fait. Donne-moi cette lettre.

Pierre la remit à Aurélien, qui la lut rapidement et qui s'écria :

— Mlle de Briouze est en danger de mort !

— Il paraît, murmura le résinier ; et c'est du nouveau, car Bernadette ne m'avait pas dit ça tantôt. Et voilà qu'elle m'écrit que le marquis l'a chassée... qu'on va la mettre demain à la porte, et qu'elle aura peut-être besoin de vous... et de moi... cette nuit. Je n'y comprends rien.

— Le fait est que ce n'est pas très clair, dit entre ses dents Camille Civrac. On croirait qu'on va assassiner sa maîtresse.

— Tout ce que je sais, murmura Pierre, c'est que j'obéirai à Bernadette. Elle m'écrit de monter la garde près de l'hôtel du marquis jusqu'à ce qu'elle vienne me relever de faction. J'y vais, et j'y resterai quarante-huit heures s'il le faut. Vous, monsieur Aurélien, je ne me permettrai pas de vous donner un conseil. Vous voilà averti, vous ferez pour le mieux.

— Et que veux-tu que je fasse? Si je me présentais chez M. de Briouze, on ne me recevrait pas.

— Certainement non, dit le substitut, et je vous donne, moi, le conseil de ne pas bouger jusqu'à ce que Mlle Bernadette vous ait expliqué ce qui se passe. Si on la renvoie, vous la verrez demain, et, cette nuit, M. La Chamade veillera pour vous.

— Et je veillerai bien ! s'écria Pierre, car je suis aussi tourmenté que vous, messieurs. Ah ! j'ai joliment bien fait de venir à Paris, et je n'aurais pas pu y venir si le vieux n'avait pas amassé les douze cents francs qu'il m'a remis pour mon voyage.

— Le vieux? quel vieux? interrogea Civrac.

— Son père, qui campe au Truc de la Truque, répondit Biscaros.

Puis, s'adressant à Pierre :

— Alors, c'était donc vrai? Il avait économisé soixante louis? Bernadette ne voulait pas le croire.

— Il y a mis le temps. Ce n'est pas d'hier qu'il a commencé, car les louis qu'il m'a donnés brillent comme s'ils étaient neufs, mais ils sont tous anciens !

— Comment, anciens?

— Oui, il n'y en a pas un qui n'ait au moins soixante ans... soixante portraits du roi Louis XVIII. J'ai remarqué ça en les comptant.

— Ce n'est pas une raison pour que votre père les possédât depuis longtemps. On en voit encore assez souvent, des pièces d'or à l'effigie de Louis XVIII. Je connais même des gens qui en font collection et qui les achètent en payant une petite prime, de sorte que si vous vouliez vous défaire de ceux qui vous restent...

— Merci, monsieur, je ne pense guère à gagner de l'argent ; je ne pense qu'à défendre ma promise.

— N'importe ! conservez-les, vos Louis XVIII tout neufs. Je vous les changerai, et je les offrirai à un de mes amis qui les recherche.

Biscaros se demandait où son ami Civrac avait l'esprit de s'occuper de semblables vétilles dans un pareil moment, lui, un homme sérieux ! Pour un peu, il lui aurait reproché cette offre intempestive.

Pierre n'y répondit même pas. Il se leva en disant :

— Excusez-moi, monsieur Aurélien. Je n'ai pas une minute à perdre pour aller prendre mon poste rue de Vigny.

— Te verrai-je demain? demanda Biscaros à Pierre, sans chercher à le retenir.

— Certainement, répondit le résinier, et si Bernadette est renvoyée, je vous l'amènerai.

Et le résinier s'en alla comme il était venu, par la cour du restaurant.

— Que faire? murmura Biscaros, absolument désorienté par les nouvelles incomplètes que Pierre lui avait apportées.

— Rien du tout, dit vivement le substitut. Attendez les événements. Et surtout ne vous emballez pas sur cet homme. Il m'est très suspect.

— Lui !... et pourquoi? C'est un très brave garçon !

— Et son père? Est-ce aussi un brave homme?

— Je le crois.

— Alors vous admettez qu'il a réellement économisé la somme dont il a fait cadeau à son fils?

— Je n'en doute pas.

— Vous en douterez peut-être quand je vous aurai dit ce que j'ai appris de la bouche du juge d'instruction.

— Quoi donc?

— Mon cher, le marquis, interrogé comme témoin, à Arcachon, le lendemain de votre arrestation, a donné à M. Sour-

deval une indication précieuse. Il lui a raconté qu'après avoir perdu à l'écarté, le soir du crime, tous les billets de mille qu'il avait sur lui, il en était venu à jouer ce qu'il appelait sa réserve, une centaine de louis d'or, dont la plus forte partie a été gagnée par ce pauvre Gémozac, et le reste par d'autres joueurs.

— Je sais cela.

— Oui ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que M. de Briouze a toujours eu, paraît-il, la manie de collectionner les pièces d'or à l'effigie du roi Louis XVIII, manie conforme à ses opinions légitimistes, dit en souriant Civrac, et il l'a signalée lui-même au juge d'instruction, à seule fin de lui fournir un indice qui l'aiderait à retrouver l'assassin. Sourdeval, sans y attacher une grande importance, a fait avertir le commissaire et ses agents en les chargeant de s'informer, dans la ville, si des marchands n'auraient pas reçu, en payement, des louis à l'effigie en question. On n'en a pas vu un seul à Arcachon. Vous devinez pourquoi?

— Je devine que vous soupçonnez le père La Chamade d'avoir tué Gémozac pour le voler. Mais j'ai vu l'assassin. Je l'ai surpris fouillant le corps. Je l'ai vu se sauver, et j'ai tiré sur lui. Or je n'ai pas reconnu le vieux résinier.

— Dites plutôt que vous l'avez entrevu. Il faisait nuit, et comme il fuyait à toutes jambes, vous n'avez guère eu le temps de l'examiner. Et la preuve que vous ne le voyiez pas très bien, c'est que vous le tiriez de très près et que vous l'avez manqué.

— N'importe ! si c'eût été La Chamade, je l'aurais certainement reconnu.

— Vous étiez donc en relations suivies avec ce résinier?

— Suivies, non. Mais, dès que j'ai été mis en liberté, j'ai été le trouver au Truc de la Truque.

— Qu'aviez-vous à lui dire?

— Je savais qu'il connaissait tous les gens de la forêt, et je voulais lui demander ce qu'il pensait de l'affaire. Il m'a dit que le coup devait avoir été fait par quelque vagabond étranger au pays.

— Naturellement, il n'allait pas vous dire que c'était lui.

— Non, mais s'il eût été coupable, il se serait troublé, et il n'a pas bronché. Je me souviens même qu'il m'a parlé précisément de ses économies qu'il allait employer à défrayer

son fils à Paris. Convenez que c'eût été bien maladroit de sa part s'il avait volé cet or.

— Bien maladroit, ou au contraire très habile. C'était le meilleur moyen de détourner les soupçons.

— Il eût été plus simple de ne pas me parler de ce trésor, ni à moi, ni à personne, et surtout de n'en pas faire usage immédiatement. Comment ! il l'aurait volé, et deux ou trois jours après il l'aurait donné à son fils, sans même lui recommander de garder le secret ! Il faudrait donc qu'il fût fou !

— Voilà un raisonnement d'avocat, comme on en entend tous les jours à la cour d'assises : Messieurs, mon client a été trouvé nanti des valeurs dérobées à la victime ; mais s'il les avait volées, il aurait commencé par s'en débarrasser, etc. Ce sont des arguments qui ne prouvent rien du tout, mon cher Aurélien. Et convenez à votre tour que cet amas de pièces à l'effigie de Louis XVIII chez un pauvre diable domicilié au Truc de la Truque est inexplicable. Il prétend les avoir amassées une par une. Il faudrait donc supposer qu'aussitôt qu'il avait mis vingt francs de côté, il faisait tout exprès le voyage de Bordeaux pour les convertir, chez un changeur, en un louis frappé sous la Restauration.

— Oui, c'est inadmissible, mais il y a peut-être une explication très simple que La Chamade fournira, si on l'interroge. Pour ma part, je me refuse à croire que cet homme, qui a été honnête toute sa vie, soit devenu tout à coup un voleur et un assassin.

— Ça s'est vu, pourtant.

— Rarement, et si La Chamade était cet homme-là, je ne le défendrais pas... mais il faudrait me le prouver pour que je le crusse... et, dans tous les cas, son fils Pierre ne serait pas coupable, lui.

— Il aurait tout au moins profité du vol.

— Sans savoir que cet or avait été volé. Au surplus, je ne m'intéresse pas du tout au père, et je trouve que vous ferez très bien d'avertir le juge d'instruction. Il éclaircira toutes ces obscurités, personne plus que moi ne le souhaite, puisque j'attends encore mon ordonnance de non-lieu qui serait rendue tout de suite, si l'assassin de Gémozac était découvert. Mais, en attendant, je continuerai à voir ce brave Pierre qui nous aide à défendre Mlle de Briouze.

— Vous ferez bien, et ne croyez pas que ma qualité de magistrat m'oblige à dénoncer le père immédiatement. D'abord, je ne suis pas ici dans l'exercice de mes fonctions... et c'est par hasard que j'ai appris un fait à la charge de cet homme. Avant tout, je suis votre ami, et je me reprocherais de mettre des bâtons dans vos roues, au moment où vous jouez une partie si intéressante. Je ne verrai Sourdeval qu'à mon retour à Bordeaux, et je ne lui écrirai pas ce que je viens d'apprendre.

— Je vous remercie, mon cher Civrac, et je vous affirme qu'il sera toujours temps de dénoncer ce pauvre La Chamade. Il n'a pas, que je sache, quitté le Truc de la Truque, et j'espère bien qu'il y finira paisiblement ses jours.

— Paisiblement, je ne le garantirais pas, dit en riant le substitut. Je persiste à penser qu'il n'est pas si innocent que vous croyez ; mais je ne vois aucun inconvénient à le laisser en repos jusqu'à ce que vous en ayez fini avec cette terrible marquise. J'avoue, du reste, que je ne comprends rien à ce qui se passe là-haut, chez M. de Briouze. Le vicomte, le résinier, la Cadichonne, tous ces gens-là me font l'effet de personnages de comédie.

— Une comédie qui menace de tourner au drame.

— Oh ! vous exagérez ! Je ne vois pas les choses si en noir. Il y a là de grosses intrigues dont je n'aperçois pas très clairement le but... et une femme qui veut se défaire de son mari par des moyens que la loi n'atteint pas ; mais voilà tout, et, ma foi ! tant pis pour le marquis !

— Ce n'est pas lui qui me préoccupe.

A ce moment, le chasseur du restaurant parut, apportant sur un plateau une lettre qu'il présenta à Biscaros assez étonné, car l'écriture de l'adresse lui était inconnue.

Il la décacheta vivement, et, après l'avoir lue d'un seul coup d'œil, il dit au chasseur :

— C'est bien. Dites que je viens.

Et il la passa à Civrac.

Aurélien avait pâli en lisant le billet, et Civrac, moins ému, mais tout aussi étonné, s'écria, après l'avoir lu :

— Voilà du nouveau, par exemple !... On vous prie de venir immédiatement à l'hôtel de Briouze, et l'on ne vous dit pas pourquoi ! De qui est cette lettre?

— Je n'en sais rien. Vous voyez qu'elle n'est pas signée.

— Assurément, elle n'est pas de Bernadette. L'écriture est fine... de vraies pattes de mouche... et puis les Cadichonnes ne rédigent pas dans ce style. Serait-ce de Mlle de Briouze?

— Non. J'ai vu son écriture... une seule fois... sur un carnet de bal... mais je la reconnaîtrais entre mille.

— De la marquise, peut-être?

— Non plus. La marquise ne se compromettrait pas au point de m'écrire qu'elle m'attend.

— Et vous y allez?

— Sans hésiter. Nicole est peut-être en danger, et d'où que me vienne cet appel, je dois m'y rendre. La voiture est à la porte du restaurant, et je...

— Vous avez beau dire, mon cher, ça ressemble beaucoup à un enlèvement. A votre place, moi, je me défierais...

— De quoi? La marquise, en supposant que ce soit elle qui m'envoie ce message, n'a pas, je pense, l'intention de me faire un mauvais parti.

— Au contraire! je croirais plutôt qu'elle veut vous faire un sort... que vous ne me paraissez pas disposé à accepter. Mais... vous avez raison... il se peut que Mlle de Briouze ait besoin de vous... et, dussiez-vous courir un danger sérieux, il faut y aller, mon cher.

— Et j'y vais, dit Biscaros en se levant de table. Chargez-vous de régler la note, je vous prie.

— C'est entendu, et vous me permettrez de vous inviter, pour cette fois. Maintenant, je vous préviens que si demain matin vous n'étiez pas rentré, j'irais demander de vos nouvelles, là-haut... rue de Vigny.

— Vous n'aurez pas cette peine. Je serai ici avant minuit.

— Je l'espère, et pourtant il ne faut jurer de rien. Mais comptez sur moi, quoi qu'il arrive.

— Merci... et à bientôt!

Biscaros serra la main de son ami et passa dans la cour pour gagner la porte cochère de l'hôtel. Une voiture stationnait dans la rue du Helder, une de ces espèces de berlines à quatre ou six places qui servent dans les noces bourgeoises à promener les invités au bois de Boulogne et au Jardin d'acclimatation. Celle-là était attelée de deux chevaux d'assez belle apparence et conduite par un cocher habillé de noir, comme

un valet de chambre. Le chasseur qui avait apporté la lettre ouvrit la portière à Biscaros, la referma sur lui dès qu'il fut monté et fit signe au cocher de marcher.

— Il faut donc qu'on vous emmène de force? dit une voix qu'Aurélien reconnut aussitôt.

— Vous, madame ! murmura-t-il.

— Mon Dieu ! oui, c'est moi. J'avais à vous parler de choses sérieuses. Je me suis décidée à venir vous chercher. Ai-je eu tort?

— Il aurait suffi de m'écrire, répondit presque brutalement Biscaros. Je vous aurais répondu.

— Il est des choses qu'une femme n'écrit pas... et qu'elle aime à dire, répliqua la marquise.

— Dites-les donc.

— Vous ne les devinez pas?

— Supposez que je les devine et que je ne veuille pas les entendre.

— Vous les entendrez malgré vous. Il y a longtemps que je vous les aurais dites si vous n'affectiez pas de me fuir. C'est à peine si je vous ai vu deux fois depuis que vous êtes à Paris.

— J'ai été reçu à l'hôtel de Briouze de façon à me faire passer l'envie d'y reparaître.

— Si je suis venue vous chercher, c'est précisément pour vous expliquer ce qui s'y passe. Et je vais être franche. Je vous prie donc de m'écouter avec attention. Ce sera long, car, pour que vous me compreniez, je suis obligée de remonter jusqu'à l'origine de nos relations.

Ce programme ne déplut pas à Biscaros. Il s'attendait à une scène de passion, et il s'apprêtait à se défendre. La scène tournait aux explications, et il s'en réjouissait d'autant plus qu'il allait sans doute apprendre beaucoup de choses qu'il ignorait. Et il venait de s'apercevoir qu'il aurait tout le temps de les entendre, car les chevaux trottaient sous eux sur le boulevard Haussmann, probablement parce que le cocher avait reçu l'ordre de ne pas les pousser.

— Je vous écoute, madame, dit-il froidement.

— Vous souvenez-vous du jour où vous m'avez vue pour la première fois? demanda, pour commencer, la marquise.

— C'était, je crois, à un bal, au casino d'Arcachon.

— Oui. Vous dansiez avec ma belle-fille, et vous n'aviez

d'yeux que pour elle. Moi, je ne voyais que vous. J'avais reçu le coup de foudre. Je vous aimais déjà.

Aurélien ne répondit pas, mais il se recula pour éviter un contact dangereux. Ce début l'inquiétait.

— J'espérais que vous vous feriez présenter à mon mari, continua Mme de Briouze ; et en effet, un de nos amis communs, M. de Caussade, s'en est chargé ; mais vous n'avez pas demandé à m'être présenté à moi. Cette marque d'indifférence m'a affligée encore plus qu'elle ne m'a blessée. Elle ne m'a pas guérie, et j'ai cruellement souffert.

Biscaros eut un geste significatif.

— Libre à vous de ne pas me croire. Vous vous figurez sans doute que j'étais alors occupée de ce Gémozac qui m'obsédait de ses sottes assiduités et qui faisait de son mieux pour me compromettre? Il en a été justement puni, et je ne l'ai pas plaint. Sa mort m'a fourni l'occasion, que je souhaitais ardemment, de vous montrer que je vous aimais. J'ai pu vous défendre, alors que les apparences vous accusaient.

— J'étais innocent, dit vivement Biscaros.

— Personne ne l'aurait cru si je n'avais pas déclaré que j'avais vu fuir l'assassin et qu'il était habillé comme les paysans des Landes. J'ai menti pour vous sauver.

— Menti !... Comment ! vous n'aviez pas vu?...

— Non. Et même je suis certaine que ce n'est pas un Landais qui a tué ce Gémozac. Mais je savais que mon témoignage vous sauverait, et je n'ai pas hésité. Oh ! je ne vous dis pas cela pour vous rappeler que vous me devez de la reconnaisance ! Pour vous, j'aurais fait bien pis qu'un faux témoignage. Et si je vous ai rendu en cette occasion un service capital, vous m'avez sauvé la vie à la chasse au sanglier. Nous sommes quittes.

Biscaros pensait : « J'ai eu grand tort de le tuer, ce sanglier qui allait éventrer la mortelle ennemie de Nicole » ; et il allait protester contre l'assimilation mise en avant par la marquise.

— Ne m'interrompez pas, je vous prie, dit-elle impérieusement. Ma confession n'est pas complète, et je veux que vous l'entendiez jusqu'au bout.

— Votre... confession? répéta Biscaros étonné.

— Oui, je veux que vous me connaissiez tout entière. Vous n'avez pas oublié, je suppose, notre rencontre dans la forêt

d'Arcachon, quelques jours après la mort de cet homme.

Elle disait : « cet homme », en parlant d'un malheureux qui avait été son amant.

— Au fond de la clairière où vous m'aviez suivie, nous étions seuls... j'ai voulu vous ouvrir mon cœur... je vous ai parlé de ma jeunesse sacrifiée à mon mari que je n'aimais pas... c'était vrai... mais je vous ai dit aussi que je n'avais aimé personne avant de vous connaître... je mentais...

Biscaros tressaillit à cet aveu inattendu.

— Oui, je mentais ; j'ai aimé, follement aimé, un homme que je hais maintenant autant que je l'ai aimé. Cet homme, je sais maintenant ce qu'il vaut... les écailles sont tombées de mes yeux... C'est le dernier des misérables, et je ne vivrai jamais assez pour racheter une erreur qui m'a coûté cher. Il est capable de tous les crimes ; il a volé, il a...

— Il a essayé de m'assassiner, acheva Biscaros. Et il s'appelle Fernand de Saint-Osvin.

— Vous m'épargnez la honte de le nommer, mais je veux que vous sachiez tout. Quand je l'ai pris pour amant, j'ignorais la vie... je ne croyais pas au mal. Il était jeune... il était beau... il était brave... il venait d'avoir deux duels pour moi... et, avant de me séduire, il avait séduit mon mari qui ne pouvait plus se passer de lui.... j'ai cédé... je suis devenue sa maîtresse. Que les femmes qui n'ont jamais failli me jettent la première pierre ! J'ai cruellement expié ma faute, car il a pris sur moi un ascendant que j'ai supporté longtemps sans me plaindre. Il s'est servi de sa liaison avec moi, et il a abusé de la faiblesse de mon mari pour forcer les portes d'un monde qui le repoussait. Il m'a exploitée. Si je vous disais que, plus d'une fois, j'ai payé ses dettes !

— Vous ne m'apprendriez rien, madame. La réputation de M. de Saint-Osvin est faite.

— Je le sais... et je ne le savais pas encore lorsqu'il est venu à Mensignac, mais déjà j'étais décidée à rompre, car j'avais enfin appris à le connaître, et ce jour-là je lui ai signifié que tout était fini entre nous. Il a deviné tout de suite que je vous aimais.

— Et il m'a tiré un coup de fusil.

— Oui, j'ai failli être la cause de votre mort. S'il ne vous avait pas manqué, je vous jure que je l'aurais tué. Je ne suis

qu'une femme, mais quand on m'offense, je me venge moi-même.

Biscaros n'en doutait pas.

— Savez-vous ce qu'il a osé me proposer, après avoir tenté de vous assassiner? Il a eu l'audace de me dire qu'il ne tenait qu'à lui de me perdre en dénonçant notre liaison à mon mari, et qu'il le ferait si je ne l'aidais pas à obtenir la main de ma belle-fille. Il consentait à me quitter, pourvu qu'on lui accordât ce dédommagement.

Dolorès aurait pu ajouter qu'elle le lui avait offert.

— Je n'ai pas accepté ce honteux marché, et il s'est passé de ma permission pour tenter de compromettre Mlle de Briouze, en s'introduisant, la nuit, dans sa chambre. Un miracle l'a sauvée, et depuis ce moment il m'a déclaré la guerre.

— Une guerre qui ne vous empêche pas de le recevoir.

— C'est mon mari qui le reçoit et qui l'attire chez lui. Il ne s'est jamais aperçu que le vicomte le trompait depuis des années, et il ne se doute pas que ce traître attend qu'il meure pour me contraindre à l'épouser quand je serai veuve. Il a renoncé à Nicole qui ne veut pas de lui, et il s'est rejeté sur moi qui aimerais mieux me tuer que de redevenir sa maîtresse. Voilà où j'en suis avec cet infâme. Il me menace, il me presse de m'engager. Il n'obtiendra rien de moi, et pourtant je suis seule pour lui résister... je n'ai pas un ami, pas même un confident... A qui me fierais-je? J'avais rêvé que vous me soutiendriez dans les épreuves que je traverse... j'espérais que vous me pardonneriez d'avoir appartenu à un homme indigne...

— Je n'ai rien à vous pardonner, madame, et je ne vous demandais pas d'aveux.

— Oui, dit amèrement Dolorès, je le sais... vous n'avez pour moi que de l'indifférence, du mépris peut-être... Ah! je suis bien malheureuse!

Ces derniers mots furent presque étouffés par les sanglots, et la marquise se laissa tomber sur l'épaule de Biscaros en pleurant et en l'étreignant de ses bras.

Biscaros, qui n'avait pas prévu ce mouvement théâtral, n'eut pas le temps de s'y dérober. Et il ne savait comment se dégager. On ne repousse pas à coups de poing une femme

qui s'accroche à votre cou, et Dolorès le tenait bien. Il sentait couler ses larmes, et le souffle ardent qui s'échappait de ses lèvres entr'ouvertes le brûlait. Peu s'en fallut qu'il ne perdît la tête. La marquise y comptait bien. Un instant de faiblesse, et Aurélien était à elle pour toujours, car après cette prise de possession elle saurait bien garder sa conquête. Aussi s'était-elle décidée à brusquer l'attaque. Elle jouait le tout pour le tout, car si Aurélien repoussait l'assaut, c'en était fait : Aurélien devenait un ennemi dangereux qu'il faudrait supprimer. Mais la marquise voulait en finir, et elle n'avait plus le choix des moyens. Elle savait que son mari ne vivrait pas longtemps, et elle tremblait de retomber, quand elle serait veuve, dans les griffes du vicomte. Il lui fallait un nouvel amant pour la défendre ; cet amant, elle l'avait sous la main, et elle avait pour lui une passion furieuse. La voiture roulait de plus en plus lentement sur le boulevard Haussmann qui va en montant par une pente assez accentuée jusqu'à l'avenue de Friedland. Cette promenade au pas menaçait de se prolonger jusqu'au bois de Boulogne, par ordre de Dolorès, qui avait voulu sans doute se ménager le temps de gagner la bataille. Biscaros n'était pas au bout de ses peines, et il commençait à regretter fortement de s'être laissé enlever. Il sentait que s'il ne coupait pas court à la situation, il ne s'en tirerait pas, et, pour y couper court, il fut brutal.

— Je ne vous aime pas, dit-il, et je ne vous aimerai jamais.

Dolorès se redressa comme si elle eût été mordue par un serpent. Ses pleurs se séchèrent en une seconde, et elle dit d'un ton bref et décidé :

— Savez-vous quelle est l'injure la plus sanglante qu'un homme puisse faire à une femme?

Aurélien comprit, mais il n'eut garde de répondre, et la marquise continua :

— Vous l'apprendrez bientôt à vos dépens. Je me vengerai... et vous vous repentirez cruellement de m'avoir dédaignée.

— Vengez-vous, madame ; je m'y attends, dit froidement Aurélien qui avait repris son sang-froid. Je serais même heureux qu'il vous plût de charger M. de Saint-Osvin de me demander raison de l'outrage dont vous vous plaignez.

— Vous vous imaginez que je n'oserai pas lui dire ce qui

vient de se passer entre nous? Vous vous trompez. Je le méprise assez pour ne rien lui cacher, et la preuve, c'est que je lui ai déjà déclaré que vous me plaisiez. Il accepterait très bien de m'épouser sous la condition que je vous prendrais pour amant. Et si j'avais besoin de lui pour me venger, je n'hésiterais pas à lui commander de vous chercher querelle et de se battre avec vous. Je suis à peu près sûre qu'il vous tuerait, et cette certitude me tenterait assez. Mais la mort que vous recevriez de sa main serait une punition trop douce. Je vous en réserve une autre.

— Puis-je savoir laquelle?

— Ce n'est pas seulement votre sang qu'il me faut, c'est votre honneur.

— Mon honneur est au-dessus de vos atteintes.

— Vous croyez?... Non, vous ne le croyez pas, car vous savez très bien qu'il ne tient qu'à moi de vous envoyer... là où vous avez mérité d'aller... et où vous seriez déjà si je ne m'étais pas parjurée pour vous sauver.

— Qu'osez-vous dire?

— Interrogez votre conscience ; elle vous répondra.

— Ma conscience ne me reproche rien.

— Dites cela aux juges qui vous interrogeront. A moi, c'est inutile ; j'ai tout vu.

— Je ne comprends pas.

— Vous faites semblant de ne pas comprendre. Je vous répète que je vous ai vu... de la fenêtre du chalet des Pervenches... et je l'ai vu aussi, le malheureux que vous appeliez votre ami.

— Gémozac?

— C'est vous qui l'avez assassiné.

Cette déclaration impudente fit tressauter Biscaros, quoique depuis un instant il commençât à la pressentir.

Elle l'émut, mais elle ne le troubla pas longtemps, et ce fut en haussant les épaules qu'il répondit :

— A qui espérez-vous faire croire que j'ai assassiné mon camarade d'enfance pour lui voler quelques milliers de francs?

— Oh ! ce n'est pas vous qui l'avez volé ! répliqua Dolorès. Vous vous êtes contenté de l'assassiner. J'ai tout vu, vous dis-je !

— Tout à l'heure, vous vous vantiez d'avoir fait un faux

TAYLOR IN

témoignage en déclarant au commissaire d'Arcachon que vous aviez aperçu un Landais qui fuyait vers la forêt... et vous m'affirmiez, à moi, que vous n'aviez rien vu et que vous aviez menti pour me sauver.

— C'est en vous disant cela que je mentais. J'étais dans ma chambre et je regardais à travers les vitres. Il faisait un clair de lune superbe. On y voyait comme en plein jour. Vous êtes arrivé avec Gémozac, et vous l'avez quitté au moment où il s'approchait d'un grand pin qui se trouve isolé, à l'entrée de la clairière... vous avez fait le tour de ce pin et vous avez tiré à votre ami un coup de pistolet en pleine poitrine... à six pas de distance... Il est tombé... vous avez couru à lui, pour vous assurer qu'il était mort... puis vous êtes allé frapper à la porte du chalet... Tout cela était prémédité... vous aviez fait votre plan d'avance... et si l'on était venu à vos cris, vous auriez raconté l'histoire que vous avez débitée plus tard au commissaire de police... Mais ce que vous n'aviez pas prévu, c'est que, pendant que vous heurtiez, un homme est sorti de la forêt, qu'il est allé tout droit au cadavre.

— Je le sais, puisque je l'ai surpris fouillant les poches... et je l'ai poursuivi.... j'ai tiré sur lui. Vous avez dû voir cela, vous qui avez vu tant de choses?

— Parfaitement, et je ne doute pas que vous n'ayez beaucoup regretté de l'avoir manqué. Le tuer, c'eût été pour vous un coup de fortune... on aurait trouvé sur lui l'argent de Gémozac, et vous n'auriez pas eu de peine à faire croire qu'il était l'assassin.

— D'autant moins de peine que c'est la vérité. L'assassin et le voleur ne font qu'un. Le premier crime n'a été commis que pour faciliter le second.

— Non, le voleur n'a fait que profiter de l'occasion. Il a vu tomber Gémozac, il vous a vu courir au chalet et il s'est dit que le mort devait avoir les poches bien garnies. Si cet homme avait voulu tuer pour voler, il vous aurait tué aussi, vous... Car il ne pouvait pas prévoir que vous abandonneriez votre ami et qu'il aurait le champ libre. C'est la première idée qu'aurait eue un magistrat intelligent. Ceux qui vous ont interrogé ne sont pas forts, mais je me charge de leur ouvrir l'esprit, quand ils vous auront repris. Je leur démontrerai clairement que l'assassin ne peut être que vous, et non pas

un autre. Et j'appuierai cette démonstration en déposant, sous la foi du serment, que je vous ai vu faire feu.

— Alors vous serez condamnée pour faux témoignage, puisque vous avez dit exactement le contraire au commissaire de police et au juge d'instruction.

— Je dirai que, la première fois, j'ai menti, parce que j'ai eu pitié de vous, et que plus tard j'ai eu des remords. Ils me croiront... et du reste, peu m'importe d'être condamnée, pourvu que je me venge.

— Essayez ! je me défendrai.

— Alors, c'est la guerre?... Celle que je vous ferai sera sans merci... je vous en avertis.

— Je n'en doute pas, et je crois qu'il est temps de clore cet entretien. Je vais descendre.

— Pas encore, je vous prie. Nous arrivons à l'avenue de Friedland. Mon cocher a l'ordre de tourner par les boulevards et de me ramener rue de Vigny. Vous m'accompagnerez jusque-là, et nous ne nous reverrons plus. Mais je n'ai pas fini, et vous m'écouterez jusqu'au bout.

— Soit ! Qu'avez-vous à ajouter?

— Que je sais pourquoi vous venez de m'humilier en me brisant le cœur. Vous auriez été moins cruel si vous n'étiez pas sottement épris de ma belle-fille.

— Je ne m'en cache pas, et puisque vous le saviez, vous n'auriez pas dû me forcer à vous faire l'affront que vous me reprochez.

— Alors, vous en convenez, vous aimez Nicole de Briouze, et vous osez me le dire !

— Je l'ose.

— Où espérez-vous que vous conduira cet amour? Vous n'avez pas, je suppose, l'intention de faire d'elle votre maîtresse?

— Vous savez bien que non. Je ne suis pas le vicomte de Saint-Osvin.

— Alors, vous prétendez l'épouser?

— Je ne prétends à rien. Je l'aime, voilà tout.

— Eh bien ! contentez-vous de cette satisfaction, car Mlle de Briouze ne s'appellera jamais Mme Biscaros. Ce serait par trop ridicule. En supposant qu'elle y consentît, son père s'y opposerait... et si elle devenait votre femme quand il sera mort,

il sortirait de sa tombe pour lui reprocher de s'être mésalliée.

En parlant ainsi, la marquise pensait piquer au vif l'amour-propre d'Aurélien et le faire sortir de la réserve où il se tenait. Elle n'y réussit pas.

— Est-ce là, madame, tout ce que vous avez à me dire? demanda-t-il sans s'émouvoir.

La voiture roulait maintenant sur le boulevard de Courcelles, où elle était arrivée par l'avenue de Wagram, et la rue de Vigny n'était pas loin.

— Il vous tarde donc bien de me quitter? dit entre ses dents Dolorès, exaspérée par le sang-froid que Biscaros opposait à ses attaques répétées.

— Il me tarde de mettre fin à une conversation aussi pénible pour vous que pour moi, répondit Aurélien, toujours calme.

— Elle touche à son terme, car nous approchons de l'hôtel de Briouze, et vous ne me reverrez plus. Je retournerai en Espagne et j'y achèverai de vivre... mais, avant de partir, je vous ferai arrêter comme assassin. Je n'ai pas de temps à perdre pour vous livrer à la justice, car ma vengeance ne serait pas complète si cette Nicole que vous aimez n'apprenait pas que vous êtes condamné.

— Je crois que vous n'aurez pas cette satisfaction. Vous pourrez me dénoncer ; vous ne trouverez pas de juges pour me condamner, et vous savez parfaitement que je ne suis pas coupable. Prenez garde qu'ils ne vous condamnent, vous, quand ils sauront pourquoi vous m'accusez faussement. Je ne me priverais pas de le leur apprendre, si vous poussiez l'audace jusque-là. Je leur dirais même ce que je pense de vos dépositions qui se contredisent.

— Qu'en pensez-vous donc? demanda Dolorès, menaçante.

— Je pense que vous avez, en effet, vu l'assassin... que vous le connaissez... et que vous avez de puissantes raisons pour ne pas le désigner.

— Il ne vous manquerait plus que de dire que c'est moi qui ai tué Gémozac ! moi, une femme !

— Une femme qui me déclarait tout à l'heure que si son amant ne m'avait pas manqué à la chasse, elle l'aurait tué, virilement, de ses propres mains... ce sont les expressions dont vous vous êtes servie. Mais je veux bien croire que vous

vous vantiez, et que vous n'avez pas assassiné le malheureux qui est tombé sous vos fenêtres. Quelqu'un a pu l'assassiner par votre ordre, et si l'on prouvait que, cette nuit-là, vous aviez donné rendez-vous à Gémozac, votre complicité ne serait pas douteuse.

— Vous me menacez, je crois? s'écria la marquise, folle de colère.

— Je réponds à une menace par une autre menace. Je me défends et je ne vous crains pas.

— Et moi, je sais ce qu'il me reste à faire. S'il vous arrive malheur, c'est vous qui l'aurez voulu... et j'espère que votre Nicole vivra assez de jours pour savoir que son amoureux va finir au bagne.

— Assez de jours? Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que Mlle de Briouze, condamnée par tous les médecins, sera morte avant un mois.

En lançant à brûle-pourpoint cette funèbre nouvelle, l'odieuse marquise comptait bien frapper au cœur l'imprudent qui venait de la repousser avec mépris quand elle s'offrait à lui. Elle manqua le but pour avoir frappé trop fort. Biscaros crut qu'elle voulait l'effrayer en exagérant le danger que courait Mlle de Briouze.

Biscaros savait, par son ami Civrac, que Nicole était souffrante, — très souffrante même, — mais il ne supposait pas que la vie de Nicole fût menacée, et la perfide déclaration de Dolorès l'émut peu.

— Les médecins ne sont pas infaillibles, dit-il froidement.

— Ils se trompent quelquefois, répliqua Mme de Briouze, et la preuve, c'est qu'ils ne voient pas que mon mari se meurt d'un mal qui ne pardonne pas ; mais il est des cas où ils y voient clair, et celui de Nicole est de ceux-là. Elle a pris à Arcachon, ou à Mensignac, en courant les bois ou en se promenant dans le parc, le germe de la phtisie galopante, comme ils l'appellent. Déjà elle n'a plus qu'un poumon, et celui qui lui reste s'en va par morceaux... elle le crache.

La marquise faisait fausse route. Plus elle appuyait sur les symptômes répugnants de la prétendue maladie de Mlle de Briouze, plus Aurélien se persuadait qu'elle mentait pour le torturer.

— Vous ne me croyez pas? reprit-elle. Voulez-vous que je

vous nomme les trois illustres docteurs qui ont été appelés hier en consultation, et qui, après avoir longuement examiné la malade, n'ont pas cru devoir cacher à son père qu'elle était perdue sans rémission et que le dénouement fatal ne se ferait pas attendre? Leur arrêt a été sans appel.

— Ce n'est pas vrai. Si Mlle de Briouze était mourante, je le saurais.

— Par qui le sauriez-vous? Par cette Bernadette qui vous sert d'entremetteuse? Renoncez à cette illusion. Cette fille ignore que Nicole se meurt, et demain elle sortira de l'hôtel de Briouze pour n'y jamais rentrer. Mon mari l'a chassée. Ne comptez pas sur elle pour nous espionner. Elle n'a plus qu'une nuit à passer chez nous, et on l'a enfermée dans sa chambre. Elle ne reverra plus sa chère maîtresse.

— Mais elle me reverra, moi!... Je l'interrogerai... et si j'apprenais qu'il se trame un complot contre Mlle de Briouze...

— Un complot? A quoi bon? Nicole n'a pas un mois à vivre, je vous l'ai déjà dit. Elle quittera ce monde avant son père, j'en suis certaine, et c'est parce que j'en suis certaine que j'ai hâte de me venger de vous. Maintenant, je vous ai tout dit. Nous voici au coin de la rue de Vigny. Je ne vous retiens plus.

La voiture s'arrêta sur le boulevard de Courcelles. Le cocher avait reçu des ordres précis, et il les exécutait ponctuellement.

La marquise tenait sans doute à rentrer seule. Elle ne voulait pas qu'on vît un homme descendre avec elle à la porte de l'hôtel de Briouze, et elle avait donné ses instructions au conducteur de cet équipage, loué très probablement pour la circonstance.

Biscaros ne demandait qu'à en finir avec ce tête-à-tête orageux. Il ouvrit la portière, et il sauta sur le pavé en la repoussant derrière lui.

— Vous mourrez tous les deux! lui cria l'Espagnole avant qu'il eût le temps de fuir.

Et la voiture tourna par la rue de Vigny. Biscaros, cloué sur place, l'entendit s'arrêter, et un instant après il la revit, filant vers le boulevard des Batignolles.

La marquise était rentrée. Elle avait essayé de reconquérir Aurélien, et elle venait d'échouer dans cette dernière tentative. Il ne lui restait plus qu'à se venger, et elle ne tarderait guère.

Biscaros ne craignait rien pour lui-même, mais il tremblait pour Nicole, et il y avait bien de quoi.

Dolorès, qui mentait si bien, avait pu dire vrai en affirmant que Mlle de Briouze était atteinte de l'impitoyable mal qui tue tant de jeunes filles, et dans ce cas, il ne restait plus d'espoir de la sauver. Mais peut-être aussi Dolorès méditait de hâter la mort de Nicole par des procédés à son usage, et parlait de phtisie pour préparer les gens à apprendre tout à coup que Nicole était morte.

Assurément, le marquis ne permettrait pas qu'on fît l'autopsie du corps de sa fille, On croirait à une rupture d'anévrysme ou à une embolie, — les deux causes les plus fréquentes de mort subite, — et tout serait dit. Cette idée avait germé dans le cerveau d'Aurélien. Elle y prit racine, et il ne pensa plus qu'à avertir Mlle de Briouze du danger qui la menaçait.

Mais comment arriver jusqu'à elle? Après la scène qui venait de finir par une dernière menace sortie de la bouche de Dolorès, la porte de l'hôtel de Briouze ne se serait pas ouverte pour Biscaros, s'il s'était aventuré à y sonner.

Il se souvint alors que Pierre La Chamade avait reçu de Bernadette l'ordre formel de veiller toute la nuit dans la rue de Vigny. Pierre devait être déjà à son poste, et Pierre était un auxiliaire précieux, en même temps qu'un ami sûr. Ce n'était pas pour rien que la Cadichonne avait donné cette consigne à son amoureux. Elle avait sans doute à sa disposition un moyen de communiquer avec lui pendant la nuit qui commençait et de l'appeler à son secours en cas de danger pressant. Il s'agissait donc avant tout de rejoindre le brave résinier, et Biscaros se glissa dans la rue de Vigny en rasant les murs. Elle n'est pas très fréquentée le soir, cette rue qui ne compte que très peu de maisons.

Biscaros n'y rencontra personne, et il constata que pas une lumière ne brillait aux fenêtres de la façade de l'hôtel du marquis. Ceux qui l'habitaient ne devaient cependant pas être couchés, car il n'était pas beaucoup plus de neuf heures. Biscaros pensa à en faire le tour, en passant par le parc Monceau, où il espérait trouver Pierre, qui, certainement, montait la garde aux environs.

Il ne se trompait pas. Le parc était encore ouvert, et au bout de l'avenue Van-Dyck, Biscaros aperçut le Landais assis sur

un banc, la tête en l'air, comme s'il eût contemplé les étoiles. Il lui frappa sur l'épaule en l'appelant pas son nom, et Pierre, très étonné de le voir, se leva en lui montrant du doigt une fenêtre éclairée.

— C'est sa chambre, murmura-t-il ; la chambre de Mlle de Briouze. Mais Bernadette n'y est pas. Si elle y était, j'aurais déjà vu son ombre passer devant la lumière. La marquise lui aura défendu d'y venir. Mais Bernadette serait venue tout de même. Il faut qu'on l'ait enfermée dans la mansarde où elle couche. Est-ce qu'il y a du nouveau, monsieur Aurélien, que vous voilà?

— Il y a que cette marquise prépare un mauvais coup, répondit brusquement Biscaros.

— Vous parlez comme Bernadette. Mais n'ayez pas peur. Elle veille, Bernadette, et je suis là. Si on l'a enfermée, elle saura bien descendre tout de même chez sa maîtresse, et plutôt que de laisser faire du mal à Mlle Nicole, elle mettrait le feu à l'hôtel. Mais il n'arrivera rien cette nuit, et je la verrai demain matin. J'ai promis que je l'attendrais dans la rue jusqu'à ce qu'elle vienne.

— Nous la verrons. Je reste avec toi. Et si elle t'appelait avant le jour, nous serions deux pour l'aider à défendre Mlle de Briouze. Vous devez être convenus d'un signal?

— Elle a une clef de la porte cochère. Si elle a besoin de moi, elle m'ouvrira, et j'entrerai avec elle.

— Nous entrerons, dit Biscaros.

Il ne se demandait pas ce qu'il pourrait faire pour sauver Nicole. Il pressentait qu'un drame allait se jouer dans la maison du marquis, et il ne voulait pas que ce drame se dénouât sans qu'un défenseur se dressât entre Mlle de Briouze et son odieuse belle-mère.

VI

Pendant que Biscaros et le brave résinier s'abouchaient sous les fenêtres de l'hôtel de Briouze, Nicole, étendue sur une chaise longue dans sa chambre de jeune fille, souffrait et pleurait. Elle était malade, très malade même. Ses forces l'abandon-

naient, le sommeil la fuyait, la fièvre la minait. Elle avait déjà le visage décomposé. La mort l'avait marquée de sa griffe. La marquise ne mentait pas en disant que les jours de la pauvre enfant étaient comptés. Mais elle mentait en disant que Nicole s'en allait de la poitrine.

Nicole ne toussait pas, Nicole n'étouffait pas. Elle éprouvait seulement des douleurs atroces auxquelles succédaient des assoupissements profonds. Elle dépérissait à vue d'œil. La vie s'éteignait lentement, et comme elle avait conservé toute sa lucidité d'esprit, elle se voyait mourir. Et aux tortures physiques s'ajoutaient de profonds chagrins. Elle désespérait de jamais revoir Aurélien qui ne venait plus à l'hôtel de Briouze ; elle sentait peser sur elle la haine de sa belle-mère, et elle ne comptait plus sur son père pour la défendre.

Lui aussi, il s'acheminait rapidement vers la tombe. Il l'aimait toujours, mais il n'était plus en état de la protéger, ni même de l'écouter quand elle essayait de lui faire entendre qu'un ennemi intime avait juré leur mort à tous les deux. Et cet ennemi, elle ne pouvait pas le nommer sans manquer au respect qu'elle devait à ce père ensorcelé par Dolorès. Nicole n'avait plus d'autre confidente que Bernadette, et, pour comble de malheur, M. de Briouze était venu annoncer à sa fille que Bernadette se conduisait fort mal et qu'il la chassait.

C'était vrai. La Cadichonne, citée à comparaître devant le marquis, avait été accusée par la marquise de fréquenter un amant venu d'Arcachon, et la Cadichonne n'avait pas nié qu'elle eût embrassé publiquement Pierre La Chamade dans le parc Monceau. Elle n'avait même pas pris la peine de plaider les circonstances atténuantes, et elle ne s'était pas récriée quand M. de Briouze lui avait signifié son congé. Elle s'était bornée à réclamer contre l'ordre de partir immédiatement, en disant qu'on n'avait pas le droit de mettre dehors, à la nuit tombante, une femme de chambre qui connaissait à peine Paris, et elle avait obtenu de coucher une fois encore à l'hôtel de Briouze qu'elle quitterait définitivement le lendemain matin.

La marquise, à cette concession, avait ajouté la défense absolue d'entrer dans l'appartement de Mlle de Briouze et de la voir avant de partir. A quoi Bernadette avait répondu hardiment qu'elle allait cesser son service à l'instant même,

mais qu'on ne l'empêcherait pas de faire, le lendemain, ses adieux à sa jeune maîtresse.

Nicole avait appris tout cela de la bouche de son père et en présence de sa belle-mère, qui avait tenu à accompagner M. de Briouze, de peur qu'il ne faiblît. La marquise avait même poussé l'impudence jusqu'à offrir à la pauvre malade de la faire veiller par la duègne Carmen jusqu'à ce qu'on eût trouvé une nouvelle femme de chambre pour la servir. Et Nicole avait refusé avec horreur, sans que le marquis, abruti et dominé par Dolorès, s'enquît du motif de ce refus qui aurait dû l'éclairer sur la situation.

C'en était fait. Nicole se sentait perdue, et elle n'avait plus qu'à subir le sort que lui réservait l'abominable marâtre. Aurélien ignorait ce qui se passait ; Bernadette allait partir. Nicole restait seule à la merci d'une femme qui avait déjà essayé de la perdre de réputation et qui conspirait maintenant contre sa vie. Nicole se serait résignée si elle avait pu seulement faire savoir à Aurélien que sa dernière pensée serait pour lui. Mais comment lui envoyer ce message suprême? Les communications étaient coupées, puisqu'on avait renvoyé Bernadette, et Nicole ne se doutait pas que la Cadichonne avait déjà pris ses mesures pour lui susciter des défenseurs.

Mlle de Briouze occupait seule le deuxième étage de l'hôtel, et son appartement se composait de trois pièces, — comme celui qu'elle habitait au château de Mensignac, — une chambre à coucher, un cabinet de toilette et un petit salon qu'il fallait traverser d'abord pour arriver à la chambre. Cette chambre, assez simplement meublée, était tendue de soie de Chine, et les bibelots n'y manquaient pas, car Nicole aimait les belles choses, et ses économies de jeune fille passaient en partie à acheter des objets d'art. Le reste s'en allait en aumônes.

Depuis qu'elle était souffrante, Bernadette restait près d'elle jusqu'à ce qu'elle s'endormît, c'est-à-dire jusqu'à une heure très avancée de la nuit.

Mais ce soir-là, Bernadette, consignée aux arrêts, ne s'était pas montrée, et Nicole aimait bien mieux se déshabiller et se mettre au lit sans aide que de se laisser approcher par la *tia* Carmen. Elle attendait que le sommeil vînt, et le sommeil ne venait pas. Les tristes pensées qui l'oppressaient la tenaient éveillée, quoiqu'elle fermât les yeux. Elle évoquait le souvenir

du passé, et elle frémissait en songeant à l'avenir. Son enfance heureuse lui apparaissait comme dans un rêve : sa mère qu'elle avait à peine connue ; son père, jeune alors, et la comblant de caresses. Puis l'horizon s'était assombri. La marâtre était venue, et le père avait commencé à négliger sa fille. Il l'aimait toujours, mais il était fou de sa nouvelle femme, qui ne se montrait pas tendre pour l'enfant de la première marquise de Briouze. Nicole avait grandi sans joies, mais aussi sans trop de chagrins, jusqu'au jour où elle avait rencontré Aurélien Biscaros. Ce jour-là, un sentiment qu'elle ignorait s'était emparé d'elle ; son cœur avait parlé, et, presque en même temps, elle avait appris qu'on n'aime pas sans souffrir. Les catastrophes avaient succédé aux catastrophes. Elle avait vu Aurélien arrêté, jeté en prison, et il n'en était sorti que pour assister à de lamentables scènes et pour courir des dangers de toutes sortes. Leur vie à tous les deux était menacée, et ils ne pouvaient même plus se concerter pour se défendre.

Les méchants avaient vaincu.

Nicole renonçait à lutter contre eux, et elle se préparait à bien mourir. Il lui en coûtait pourtant de ne pas revoir Bernadette, quand ce n'eût été que pour la remercier de son dévouement ; et pour tâcher de se consoler de perdre l'unique amie qui lui restât, elle se disait que Bernadette était pleine de ressources, que cette brave fille avait encore une nuit à passer sous le même toit que sa chère maîtresse, et qu'elle saurait s'arranger de façon à lui donner signe de vie, avant de la quitter pour toujours.

La chambre où Nicole songeait ainsi était éclairée par deux bougies de cire qui brûlaient sur le manteau de la cheminée et par la lumière plus douce d'une lampe en vieux sèvres placée près du lit, sur un guéridon en laque, chargé de vases contenant des potions ordonnées par le médecin ordinaire de la famille, un bon docteur qui soignait avec beaucoup de zèle Mlle de Briouze, et qui se désolait de ne pas la guérir.

La pauvre malade allait se lever de sa chaise longue pour se mettre au lit, lorsque son regard, perdu dans le vague, s'arrêta par hasard sur la tenture qui lui faisait face. La clarté des bougies tombait en plein sur cette tenture, dont le fond blanc était brodé de fleurs rouges, de ces fleurs qui n'existent

pas dans la nature et qu'invente l'imagination capricieuse des ouvriers de l'Extrême-Orient.

Nicole frissonna. Au centre d'une de ces fleurs artificielles, Nicole avait cru voir briller un œil fixé sur elle. Nicole crut d'abord qu'elle avait mal vu, qu'elle était la dupe d'une illusion produite par un effet de lumière sur la tenture de soie qui miroitait à la clarté des bougies. Elle ferma les yeux pour les rouvrir presque aussitôt, et elle regarda avec plus d'attention. L'œil était toujours là, au centre de la broderie rouge qui l'encadrait : il brillait comme un diamant noir enchâssé dans des rubis.

Elle essaya de se lever. La force lui manqua. Elle resta clouée sur sa chaise longue par cette torpeur qui paralyse les mouvements d'un oiseau surpris par un serpent. L'œil la fascinait.

Qui donc la surveillait ainsi? La marquise peut-être ou l'affreuse duègne qui déjà, au château de Mensignac, avait joué le rôle d'espionne pour servir les noirs desseins de sa scélérate maîtresse. Et pourquoi ce nouvel espionnage? A Mensignac, la *tia* Carmen était chargée d'avertir M. de Briouze qu'un homme venait d'entrer chez sa fille. L'indigne vicomte allait-il donc recommencer une infâme tentative et attendait-il, pour se glisser dans la chambre, que sa victime fût endormie?

A cette pensée, Nicole sentit son sang se glacer dans ses veines. Bernadette n'était plus là pour la défendre, et elle succomberait infailliblement dans une lutte inégale, car elle aurait beau crier, personne ne viendrait à son secours.

Tout à coup, l'œil disparut.

Encore une fois, elle crut s'être trompée, et elle retrouva assez d'énergie pour se mettre sur pied et pour aller examiner de près la tenture. En la touchant, elle reconnut qu'elle était percée d'un trou rond qui se confondait à distance avec le fond sombre de la fleur brodée. Il fallait y mettre le doigt pour s'apercevoir qu'il existait ; mais il traversait la cloison de part en part. Nicole y colla sa joue, et elle sentit le vent qui passait au travers.

Comment n'avait-elle jamais remarqué cette déchirure de l'étoffe, elle qui ne sortait presque plus de sa chambre depuis qu'elle était malade? Elle n'y comprenait rien. Elle eut pourtant le courage d'ouvrir la porte et de traverser le salon, armée d'un flambeau. Elle n'y vit personne, et elle poussa jus-

qu'au grand escalier de l'hôtel. Il était encore éclairé. Elle écouta, et elle n'entendit aucun bruit. Évidemment, elle avait eu une hallucination. C'est un des effets les plus ordinaires de la fièvre. Elle le savait, et elle se rassura tout à fait.

Elle ne se demanda pas dans quel but on avait percé ce trou, ni qui l'avait percé. Elle se promit seulement de le montrer à son père, de lui raconter ce qui était arrivé et de lui demander ce qu'il en pensait. Elle prit cependant la précaution de fermer en dedans la porte du salon qui donnait directement sur le palier et d'enlever la clef. Après quoi, elle rentra dans sa chambre, heureuse d'en être quitte pour la peur.

Elle ne songea même pas à pousser le verrou, tant elle se croyait en sûreté au fond de cet appartement qui n'était accessible que du côté de l'escalier. Elle en était à se demander comment elle avait pu s'effrayer d'une illusion d'optique. Mais les émotions par lesquelles la pauvre enfant venait de passer l'avaient brisée, et à la fièvre brusquement coupée succédait une sorte d'engourdissement qui lui semblait doux.

Il y avait si longtemps que le sommeil la fuyait ! Maintenant, elle le sentait venir, et elle s'y laissait aller avec bonheur. Elle se hâta de boire quelques gorgées d'une potion sédative qu'elle prenait tous les soirs avant de se coucher et tous les matins à son réveil, sans grand résultat, car ce calmant ne la calmait guère.

Cette fois, par exception, le remède opéra immédiatement ; elle eut beaucoup de peine à ne pas s'endormir en se déshabillant, et, à peine au lit, elle tomba dans un assoupissement profond. Combien d'heures s'écoulèrent ainsi, avant qu'elle se réveillât? Nicole n'en sut jamais rien, car elle avait complètement perdu le sentiment de l'existence, et ce n'était pas payer trop cher l'oubli momentané de tous ses maux. En fermant les yeux, elle ne se doutait pas que son sort allait se décider pendant qu'elle dormait, et que le sommeil qu'elle goûtait avec délices allait peut-être lui coûter la vie.

Minuit venait de sonner, et à en juger par le silence qui s'était fait dans l'hôtel de Briouze, ceux qui l'habitaient reposaient comme Nicole. Mais les apparences sont trompeuses. Ils ne dormaient pas tous. La marquise, une lanterne sourde à la main, comme une voleuse, montait lentement l'escalier. Arrivée devant la porte du salon, elle tira de sa poche une clef

qu'elle introduisit dans la serrure, et elle ouvrit doucement. Puis, posant sa lanterne sur une table, elle alla appliquer son œil à ce judas qu'elle connaissait bien, car elle s'en était déjà servie plus d'une fois, — et notamment ce soir-là, — pour épier sa belle-fille.

Elle n'avait pas encore vu dormir Nicole, mais cette fois elle avait pris ses mesures pour que Nicole dormît plus longtemps. Les remèdes, quand on les apportait de la pharmacie, passaient par les mains de Carmen, qui, depuis quinze jours, les édulcorait d'arsenic, à petites doses ; juste ce qu'il en fallait pour détruire progressivement la santé de Nicole, sans la tuer trop vite. Elle se proposait de suspendre ce traitement, dès que Nicole serait assez atteinte pour n'en plus revenir.

Veuve d'un médecin, pendu jadis en Espagne pour avoir vendu de la « poudre de succession », cette duègne, qui avait été à bonne école, savait très bien que, pour qu'il ne reste aucune trace de poison dans le corps de la victime, il faut lui laisser le temps de l'éliminer avant qu'elle meure. La Brinvilliers, et avant elle les Borgia, ne procédaient pas autrement. La méthode est sûre, mais le résultat final ne se produit pas vite, et ceux qui empoisonnent sont quelquefois pressés de l'obtenir.

Or, il s'en fallait de six semaines que la malheureuse Nicole arrivât au terme fixé par la savante Carmen. Et Dolorès s'impatientait. Aussi, l'horrible *tia*, toujours prête à bien servir sa maîtresse, lui avait-elle proposé d'accélérer la fin de Mlle de Briouze, en changeant de système. Il y a des poisons qui tuent à longue échéance et des poisons qui foudroient. Quand on emploie successivement les uns et les autres, les médecins, déroutés par des symptômes contradictoires, n'y voient plus très clair.

La marquise, à peu près assurée de l'impunité, avait donné des ordres en conséquence, et la duègne avait, pour commencer, corsé la potion en y ajoutant de l'opium. Il s'agissait avant tout d'endormir la patiente assez profondément pour qu'on pût approcher de son lit, sans la réveiller, et verser quelques gouttes d'acide prussique dans un verre d'eau de Vichy qu'elle vidait tous les matins, par ordonnance de son médecin, qui avait diagnostiqué une névrose de l'estomac. Ce serait le coup de grâce. Et Dolorès tenait à opérer elle-même.

Ce n'était pas sans regret que la marquise s'était décidée à brusquer le dénouement. Son siège était fait, c'est-à-dire que, d'accord avec sa complice, elle avait tout préparé pour que Nicole vécût encore un mois ou deux, et elle aurait bien voulu continuer à l'empoisonner avec une sage lenteur. La *tia* Carmen, experte en ces matières, déclarait qu'il ne fallait plus que huit jours d'arsenic à petites doses pour mettre Nicole dans un état désespéré. On cesserait alors de lui administrer le poison. Elle vivrait encore quelques semaines, et lorsqu'elle mourrait, on n'en trouverait aucune trace, si, par impossible, un médecin défiant exigeait qu'on fît l'autopsie du corps.

Ce plan était bien combiné, et il aurait probablement réussi, car les potions n'arrivaient à la malade que revues, corrigées et augmentées par l'abominable duègne, sans que la marquise eût à mettre la main à la besogne. Il ne fallait plus que de la patience, et Dolorès en aurait eu jusqu'au bout, si la passion qui la rongeait n'eût pas troublé sa raison. Cette Espagnole aimait Aurélien d'un amour frénétique ; elle l'aimait comme une tigresse aime la proie qu'elle veut dévorer. Le jour où elle l'avait vu au casino d'Arcachon, elle s'était juré qu'il serait à elle, à elle seule ; qu'elle en ferait sa chose, son bien, jusqu'au jour où, assouvie par la passion, elle se déferait de lui, comme on jette l'écorce d'une orange qu'on a vidée... comme elle s'était débarrassée de ses autres amants.

Il avait fallu en rabattre. Elle s'était vite aperçue que dans le cœur de ce brave garçon la place était prise, et sa passion s'était doublée d'une haine furieuse contre sa rivale.

C'était la première fois qu'un homme lui résistait. Elle avait alors condamné à mort la pauvre Nicole, après avoir essayé inutilement de la déshonorer ; mais qu'importait que Nicole mourût, si Aurélien ne cédait pas? Et Aurélien se montrait plus rebelle que jamais aux séductions de Dolorès. Elle s'était résolue à jouer sa dernière carte, en l'attirant dans un tête-à-tête où elle comptait bien avoir raison de ses refus. Et de cette folle expédition elle était revenue humiliée, exaspérée, enragée.

Sa vengeance était toute prête : tuer Nicole d'un seul coup, la tuer de sa propre main. Elle avait d'abord pensé à la poignarder pendant qu'elle dormirait ; mais Carmen, consultée, lui avait proposé un moyen aussi sûr et moins dangereux.

Carmen possédait un assortiment de poisons, et le plus violent de tous, l'acide prussique, figurait dans sa collection. Les pharmaciens n'en vendent pas ; mais les chimistes en fabriquent.

Or, Carmen avait amené d'Espagne en France un apothicaire, employé jadis par son mari à des manipulations criminelles. Elle le protégeait, ou, pour mieux dire, elle l'entretenait, car l'âge n'avait pas éteint les feux de cette horrible créature et grâce à une recommandation extorquée au marquis de Briouze, elle l'avait placé comme garçon de laboratoire chez un professeur de chimie, qui ne se doutait guère de l'usage qu'on faisait des produits de ses expériences scientifiques.

La duègne, empoisonneuse monomane, tenait à avoir toujours sous la main tout ce qu'il faut pour envoyer quelqu'un dans l'autre monde, et son amant à gages était chargé de l'approvisionner. Elle lui faisait des commandes, et il les exécutait avec zèle et intelligence. Tout récemment, il lui avait apporté un petit flacon de verre bleu que, pour se conformer à ses instructions, elle avait serré au fond d'une armoire, où il était à l'abri de l'air extérieur et même de la lumière. Carmen pressentait que la marquise allait se résoudre à en finir et Carmen était dévouée à la marquise jusqu'au crime, inclusivement. M. de Barancos, père de Dolorès, avait sauvé autrefois de la potence, qu'elle avait bien méritée, Carmen, femme et complice d'un médecin supplicié comme empoisonneur. Carmen payait sa dette de reconnaissance en aidant Dolorès à empoisonner sa belle-fille. Et en remettant le flacon à sa maîtresse, Carmen lui avait expliqué la manière de s'en servir. L'acide prussique s'évapore très vite. Il faut donc, pour qu'il agisse efficacement, que la victime l'avale peu de temps après qu'on l'a versé.

Le plus sûr moyen de l'administrer, c'était d'en jeter quelques gouttes dans la bouche de Nicole endormie.

Nicole serait morte sans jeter un cri et sans faire un mouvement. Et la marquise préférait le moyen le plus prompt.

Il avait cependant quelques inconvénients, ce moyen radical. L'acide prussique, employé pur, laisse une odeur très prononcée d'amandes amères, et, de plus, il n'est pas très facile de le faire absorber par une personne qui dort, les lèvres closes, les dents serrées et les yeux fermés. Rien de plus aisé,

au contraire, que de le mêler à un liquide où il conserverait pour quelques heures ses propriétés vénéneuses, et que Mlle de Briouze ne manquerait pas de boire en se réveillant.

Carmen conseillait de s'en tenir là. Elle avait même offert de se charger de l'opération, mais la marquise voulait savourer le plaisir de donner elle-même la mort à la préférée d'Aurélien Biscaros. La duègne ferait le guet au premier étage, pendant que Dolorès monterait, dans les ténèbres, à l'appartement de la condamnée. Et ce programme était en bonne voie d'exécution.

Mme de Briouze était venue une première fois, comme on va en reconnaissance, afin de s'assurer, avant d'attaquer, qu'on surprendra l'ennemi, et elle avait constaté que Nicole ne dormait pas encore. Elle revenait maintenant, et en regardant par le judas, elle avait vu Nicole plongée dans un sommeil presque léthargique.

Elle n'hésita plus. Elle entra dans la chambre à coucher et elle alla droit au lit où sa belle-fille était couchée sur le dos, la tête renversée sur l'oreiller et les lèvres entr'ouvertes. Cette pose était faite pour tenter l'empoisonneuse, qui tenait le flacon et qui n'avait qu'à tendre le bras pour en verser le contenu dans la bouche de la dormeuse.

Du reste, elle avait le choix entre le meurtre immédiat et le meurtre différé, car le verre plein d'eau était là, à portée de sa main.

Elle s'accorda quelques secondes pour réfléchir et surtout pour goûter par avance la joie de tuer sa rivale.

— Je la tiens donc enfin ! pensait-elle. Rien ne peut plus la sauver, et pendant que ce misérable, qui m'a écrasée de son dédain, se flatte encore de l'arracher à ma vengeance, elle va mourir sous mes yeux... Je vais voir ses traits se décomposer... je vais entendre son dernier râle... Si j'attendais qu'elle bût, je n'aurais pas le plaisir de la voir mourir... Carmen dit qu'elle mourra sans souffrir... Tant pis ! j'ai assez souffert, moi, depuis qu'elle m'a volé le cœur d'Aurélien. Mais voilà quinze jours qu'elle agonise. Je puis bien lui faire grâce du reste. Qu'elle meure donc !... Pour me consoler de ne l'avoir pas torturée plus longtemps, j'aurai le spectacle du désespoir de son bel amoureux... il suivra le cercueil, et je me mettrai à la fenêtre pour le voir pleurer.

Allons !... il est temps !

Elle déboucha le flacon, et elle se pencha sur le visage de Nicole pour opérer avec précision. Il s'agissait de verser le poison de très près, pour que Nicole n'en perdît pas une goutte. Et, sûre maintenant de ne pas manquer son coup, elle allongea le bras.

Il s'en fallut d'une seconde qu'elle versât le poison.

Au moment où elle approchait le flacon des lèvres de Nicole, une main lui arrêta le bras.

Elle se redressa en tâchant de se dégager, mais la main qui l'avait saisie ne lâcha pas prise, et quand elle se retourna, elle se trouva face à face avec Bernadette.

Une imprécation monta aux lèvres de la marquise ; mais de son autre main, Bernadette lui ferma la bouche et la traîna dans le salon.

Mlle de Briouze ne se réveilla pas. L'opium préparé par la duègne faisait son effet.

La Cadichonne ferma doucement la porte de la chambre et revint à Dolorès, qui, payant d'audace, l'attendait, la tête haute et les bras croisés. Elle avait eu la présence d'esprit de reboucher le flacon et de le mettre dans sa poche. Et ce fut elle qui apostropha Bernadette.

— Que faites-vous ici, drôlesse? lui demanda-t-elle avec une rare impudence. Je vous avais défendu de sortir de votre chambre.

— Vous m'y avez même enfermée ; heureusement j'avais une double clef, répondit la Cadichonne sans s'émouvoir. J'avais prévu ce qui allait se passer ici, et j'ai pris mes précautions. Il y a deux heures que je vous guette, derrière cette tapisserie. Vous n'avez pas pensé à y regarder. J'ai suivi tous vos mouvements, et je vous ai laissée entrer chez mademoiselle, parce que je tenais à vous prendre sur le fait. Je suis arrivée au bon moment.

— Qu'osez-vous dire?

— Je dis que vous êtes une empoisonneuse. J'en ai la preuve dans ma poche... et je ne parle pas de la fiole que vous venez de cacher. J'ai mieux que ça. J'ai remis au pharmacien du boulevard de Courcelles la dernière potion que mademoiselle a bue, et il y a trouvé une jolie quantité d'arsenic. Il m'a mis par écrit le résultat de son... de sa... de son analyse,

comme il dit... et il attend une explication avant d'avertir le commissaire de police... Il n'attendra pas longtemps.

— S'il y a du poison, c'est toi qui l'y as mis, coquine !

— Oh ! pas de gros mots et pas de tutoiement, s'il vous plaît ! Je ne suis pas votre égale. Je vaux mieux que vous... et je vous tiens.

Dolorès fit un mouvement pour gagner l'escalier, mais la Cadichonne lui barra le passage et lui dit :

— Ne bougez pas !.,. et ne vous avisez pas d'appeler ou de sonner pour me faire empoigner par vos domestiques. Voici un joli revolver que j'ai acheté aujourd'hui tout exprès. Si vous ne vous tenez pas tranquille, j'ouvrirai cette fenêtre, je tirerai deux coups en l'air. Il m'en restera encore quatre pour tenir à distance les valets qui essayeraient de me toucher. Et j'ai un ami en faction dans la rue de Vigny. Il viendra à mon secours, je vous en réponds, et il ne viendra pas seul. Il amènera avec lui deux sergents de ville. Je vous conseille de rester en place et de m'écouter.

— Qu'avez-vous à me dire? demanda la marquise, que la colère n'empêchait pas de raisonner, et qui se voyait à la merci de la Cadichonne.

— Beaucoup de choses qui ne vous feront pas plaisir et que vous entendrez tout de même. Après... nous verrons.

D'abord, il y a quinze jours que vous empoisonnez mademoiselle avec l'aide de votre Carmen, qui assaisonne tous les remèdes que mademoiselle avale. Elle tient boutique de poisons, et j'ai découvert l'armoire où elle les serre. Je l'indiquerai au commissaire. Et quand il aura fait l'inventaire du placard, la vieille ne sera pas blanche... ni vous non plus, car je dirai pourquoi vous voulez faire mourir mademoiselle, et j'appellerai en témoignage M. Aurélien Biscaros. En voilà un qui en sait long sur vous !

— Avez-vous fini?

— Non. Je commence... et j'en ai pour longtemps, car je veux défiler tout mon chapelet. Depuis trois mois que je sers mademoiselle, vous vous figurez que je n'y vois pas clair. Vous me prenez pour une bête. Eh bien ! je vous connais maintenant, madame la marquise... et je sais ce que vous valez, vous et votre vicomte de Saint-Osvin.

— Je vous défends de prononcer ce nom.

— Je vais me gêner peut-être !... Le nom d'un gredin qui a dit que je l'avais introduit la nuit chez mademoiselle, à Mensignac, qui triche au jeu, et qui a essayé d'assassiner M. Aurélien !... Je le démasquerai aussi, celui-là... Et il a beau être votre amant, vous n'oserez pas le défendre... vous penserez d'abord à vous tirer d'affaire... et vous ne vous en tirerez pas.

— Faites-moi grâce de vos prédictions. Je ne vous crains pas, et je vous conseille de prendre garde à vous... et à ceux qui vous soutiennent. Votre résinier et votre M. Biscaros ont trempé tous les deux dans le crime commis sous mes fenêtres, à Arcachon. L'un a tué, l'autre a volé... et pour les faire condamner, je n'aurais qu'à raconter ce que j'ai vu.

— Vraiment?... eh bien ! parlons-en un peu, de l'affaire du chalet !... J'allais justement y arriver... Voulez-vous que je vous dise ce que Gémozac venait chercher là quand il a été assassiné, le *povre?*

— Il y cherchait... vous !... qu'il avait payée d'avance pour venir passer une heure avec lui sous les pins.

— Allez !... insultez-moi !... jouissez de votre reste !... vous chanterez tout à l'heure un autre air.

— Assez d'insolences !... laissez-moi passer !...

— Oh ! que non pas !... je n'ai pas encore vidé mon sac... Quand j'aurai fini, nous causerons. Maintenant, parlons un peu de Gémozac. Vous pensez bien que j'avais remarqué ses manières. Il rôdait tous les jours à cheval autour du chalet et je savais bien que c'était pour vous. Mais je ne pouvais pas croire qu'il y venait aussi la nuit et que vous l'y faisiez entrer.

— Ce n'est pas vrai.

— Oh ! pas tous les soirs. Vous ne le receviez pas les fois où votre mari restait au chalet. Mais Gémozac venait quand même, et quand il venait, il savait tout de suite s'il devait monter chez vous par le petit escalier. Vous aviez inventé un bureau de poste...

Si Biscaros eût assisté à ce colloque orageux, il se serait certainement souvenu que Gémozac aussi lui avait parlé d'une boîte aux lettres, sans s'expliquer davantage. Biscaros y avait souvent pensé depuis le crime, à ce propos énigmatique et il n'était pas parvenu à en deviner la signification.

La marquise avait sans doute compris l'allusion, car elle pâlit visiblement.

— Tenez ! continua Bernadette, je veux bien vous dire comment j'ai découvert le pot aux roses. Le commissaire, les forestiers, les gendarmes et tout le tremblement ont passé à côté sans mettre la main dessus. J'ai été plus fine qu'eux. Je m'étais toujours demandé pourquoi Gémozac s'était approché de ce grand pin au pied duquel il est tombé. Ce n'était pas son chemin pour arriver au chalet. Et le lendemain de sa mort, j'ai été me promener de bon matin de ce côté-là. Il y avait encore des taches de sang sur l'herbe sèche. J'en ai été toute saisie.

— Allez-vous me raconter vos impressions ! s'écria la marquise impatiente d'entendre la fin de l'inquiétant récit de la Cadichonne.

— Non... ça ne vous intéresserait pas... J'ai mieux que ça à vous servir. Ce que je veux vous apprendre, c'est que j'ai eu l'idée de regarder dans le godet à résine, reprit Bernadette en appuyant sur les derniers mots.

— Le... godet à résine?

— Oui... Vous savez bien... celui qui est accroché au grand pin... un peu haut, par exemple... J'ai dû me hausser sur la pointe de mes pieds pour y mettre la main... Mais Gémozac, qui était grand, l'y mettait facilement.

Eh bien ! le godet, c'était votre boîte aux lettres.

— Je ne comprends pas, murmura Dolorès.

— Oh ! que si, vous comprenez ! répliqua la Cadichonne. Ce pauvre monsieur venait toutes les nuits voir s'il y avait quelque chose pour lui à la poste restante... et quand il n'y trouvait rien, il s'en allait se coucher à Arcachon ; mais quand vous vouliez qu'il entrât au chalet, vous aviez soin de mettre dans la boîte un petit billet pour lui expliquer ce qu'il avait à faire. Des fois, vous lui écriviez d'attendre une heure sous les pins, parce que votre mari se coucherait tard... et il attendait, le pauvre amoureux !

— Vous êtes folle ! et si vous n'avez pas autre chose à me dire...

— Pardon ! j'ai à vous dire que j'ai trouvé votre dernier billet doux et que je l'ai gardé. Vous ne pourriez pas nier qu'il était dans le godet... il y a encore de la résine après. Vous seriez venue le retirer le lendemain, si je ne l'avais pas confisqué, mais je l'ai ; il est clair comme le jour et je le sais

par cœur. Il y a : « Restez là jusqu'à ce que j'éteigne la lampe que j'ai mise derrière la fenêtre de ma chambre. Alors vous pourrez entrer. Mais tant que vous n'aurez pas vu le signal, ne vous écartez pas du pin et regardez le chalet. »

Et, bien sûr, il aurait fait ce que vous lui disiez de faire, s'il avait lu la lettre... mais il ne l'a pas lue... il n'a pas eu le temps. Au moment où il levait le bras pour la prendre, il a reçu une balle dans la poitrine.

— Vous y étiez donc? demanda méchamment Dolorès.

— Vous savez bien que non. Mais M. Aurélien y était, lui, et il m'a raconté comment ça s'est passé.

— Il a oublié de vous dire qui a tiré.

— Il ne pouvait dire que ce qu'il a vu, et il n'a pas vu la figure de l'assassin... moi non plus du reste, mais c'est tout comme, car je sais qui c'est.

— Je n'en doute pas. C'est votre amant, celui que vous embrassiez si tendrement dans le parc Monceau.

— Pierre? Je ne vous conseillerais pas de répéter ça devant lui... il vous tordrait le cou, et il n'aurait pas tort. Moi, je ne vous toucherai pas... je me contenterai de vous faire arrêter... et votre compte sera bon... un empoisonnement et un meurtre ! si ce n'est pas vous qui l'avez commis, c'est vous qui avez payé un scélérat pour tuer Gémozac... et vous avez beau être marquise, vous serez condamnée tout de même.

Maintenant, j'ai tout dit.

— Et j'en ai trop entendu. Sortez, malheureuse !

— Moi?... sortir?... vous laisser seule avec mademoiselle? Ah ! non, par exemple ! vous seriez capable de l'étrangler pendant qu'elle dort. Je coucherai dans sa chambre, et, demain matin, Pierre viendra me chercher... je l'appellerai par la fenêtre, et si vos domestiques l'empêchent de monter, je lui crierai d'aller de ma part chez le commissaire de police. Je sais où il demeure, et ce n'est pas loin d'ici. Mais je ne vous retiens pas. Vous pouvez rentrer chez vous. Aussi bien, Carmen vous attend au bas de l'escalier, et elle doit s'impatienter. Si vous vous attardiez ici, elle monterait, et alors... j'ai un revolver, et je m'en servirais pour appeler Pierre tout de suite ; deux coups en l'air, à la fenêtre, c'est le signal convenu ; les quatre autres pour tenir en respect votre marchande de poisons et vos valets. Croyez-moi... ne me forcez

pas à en venir là, et décampez d'ici ! Vous pouvez même partir demain matin pour l'Espagne, si le cœur vous en dit. Je ne courrai pas après vous. Mais je vous jure sur la tête de ma mère que si vous ne partez pas, vous ne coucherez pas demain soir à l'hôtel de Briouze, car vous serez coffrée avant la fin de la journée. Je dirai tout et je prouverai tout.

Dolorès tressaillit à cette déclaration si nettement formulée. La voix la moins autorisée peut prendre dans certains moments un accent qui s'impose, et celui de Bernadette était si ferme qu'il troubla Mme de Briouze.

Quoique prise en flagrant délit, elle avait su conserver la garde haute, cette marquise indomptable, et repousser avec un suprême dédain les attaques de la Cadichonne.

Cette fois, elle comprenait enfin que son sort dépendait d'une Landaise qui avait tout ce qu'il fallait pour lui tenir tête et qu'aucune considération n'arrêterait, maintenant qu'elle venait de brûler ses vaisseaux en déclarant hardiment la guerre à la belle-mère de Nicole.

La fille du douanier de la Teste n'était pas une servante comme une autre. Personne ne l'intimidait, et pour défendre sa jeune maîtresse elle ne reculerait devant aucune extrémité. Le métier de femme de chambre qu'elle faisait depuis trois mois ne l'avait pas domestiquée, et elle était très capable d'aller, comme elle le disait, dénoncer l'empoisonneuse au commissaire de police.

Et la marquise commençait à se demander si elle ne faisait pas fausse route en le prenant de si haut avec cette sauvagesse qui ne craignait rien au monde et qui pouvait la perdre sans rémission. Mieux valait sans doute essayer de l'amadouer, et Dolorès avait trop longtemps vécu avec le beau Fernand pour ne pas croire à la toute-puissance de l'argent.

— Que gagnerez-vous à me nuire? lui demanda-t-elle brusquement.

— Je ne veux rien gagner, répondit Bernadette. Je veux que mademoiselle vive, voilà tout !... et comme vous la tueriez si je vous laissais faire, je veux la débarrasser de vous.

— Très bien ! avec vous on sait tout de suite à quoi s'en tenir. J'apprécie votre franchise, et je vais être aussi franche que vous. Vous avez un amoureux, et vous êtes décidée à l'épouser?

— Très décidée, et lui ne demande pas mieux. Après?

— Si vous aviez cinquante mille francs, vous seriez riches tous les deux.

— Trop riches. Mais je ne les ai pas, et je ne les aurai jamais. Pierre et moi, nous n'avons pas besoin de ça pour être heureux.

— Bon, l'argent ne fait pas le bonheur, mais il y contribue. Les voulez-vous, les cinquante mille francs?

— C'est un marché que vous me proposez?

— C'est un accord. Vous pouvez me faire du mal, et je puis vous faire du bien. Pourquoi ne pas nous entendre?

— Voyons vos conditions.

— Mes conditions sont très simples. Vous vous tairez et vous partirez demain pour Arcachon. En passant à Bordeaux, vous toucherez, à la succursale de la Banque de France, la somme que je vous offre. Mais, auparavant, vous me remettrez la lettre que vous avez trouvée...

— Dans le godet à résine. Je comprends que vous teniez à la ravoir. Est-ce tout?

— Non. Vous pourriez revenir d'Arcachon et recommencer à me menacer. Il faudra quitter la France avec votre amant. Bordeaux est trop près, et, toutes réflexions faites, je ne vous remettrai qu'un acompte en un chèque sur la Banque. Vous toucherez le reste en Amérique, à New-York ou à Rio-de-Janeiro. Vous choisirez votre résidence.

— C'est loin, l'Amérique? dit Bernadette en feignant d'hésiter.

— Mais non, pas trop, répliqua froidement Dolorès, qui croyait que l'affaire allait se conclure.

— Le père La Chamade, qui a navigué, dit qu'il faut au moins dix jours pour y aller et autant pour en revenir.

— Qu'importe cela!

— Pendant que je serais sur mer, vous auriez tout le temps d'achever mademoiselle.

— Elle mourra peut-être de la poitrine. Les médecins l'ont condamnée ; mais je n'y serai pour rien.

— Enfin je vous gêne, et vous me proposez cinquante mille francs pour vous laisser continuer le traitement que vous avez si bien commencé?

— Parfaitement! dit la marquise, je vois que vous êtes

intelligente. Vous comprenez à demi-mot, et nous sommes tout près de nous entendre.

— Oui, murmura la Cadichonne en se parlant à elle-même. Vous m'achetez la vie de votre belle-fille cinquante mille francs. C'est pour rien.

— Voulez-vous davantage?... J'irai jusqu'à soixante mille ; mais finissons-en. Si Nicole se réveillait, elle pourrait nous entendre.

— Elle ne se réveillera pas avant le jour, vous le savez bien. En mêlant ce soir l'opium à la potion, Carmen a augmenté la dose. Mademoiselle en a encore pour six heures au moins de sommeil profond. Est-ce tout ce que vous avez à me dire?

— Oui, soixante mille francs, c'est mon dernier mot ; mais je veux la lettre tout de suite. Vous devez l'avoir sur vous?

— Peut-être bien.

— Alors nous pouvons faire l'échange immédiatement. J'ai dix mille francs chez moi, ce sera un premier acompte ; je vais aller les chercher pour vous les remettre.

— Ne vous dérangez pas, c'est inutile.

— Comment ! Vous refusez après avoir accepté !...

— Je n'ai rien accepté. J'ai voulu voir jusqu'où la peur vous ferait aller. Je n'étais pas tout à fait sûre que le billet à Gémozac fût de vous, car naturellement vous ne l'avez pas signé. Maintenant je suis fixée. S'il n'était pas de votre écriture, vous ne m'auriez pas offert tant d'argent pour le ravoir.

— Faites-moi grâce de vos réflexions. Acceptez-vous, oui ou non?

— Accepter ! Vous me croyez donc bien vile et bien infâme ! dit la Cadichonne en croisant ses bras et en faisant un pas vers Dolorès qui recula d'autant. Vous vous figurez que je vais vous vendre la vie de ma maîtresse ! C'est bon pour votre vicomte de Saint-Osvin, ces trafics-là. Allez donc le chercher, votre ignoble amant, ça vous coûtera moins cher... Il tuera votre mari par-dessus le marché, et, quand vous serez veuve, vous pourrez l'épouser... ce sera un mariage assorti... Seulement, il se fera là-bas... à la Nouvelle-Calédonie, où il ira vous rejoindre.

L'Espagnole pâlissait à vue d'œil. Son audace ne pouvait pas tenir devant les vérités que Bernadette lui jetait à la face, et elle comprenait enfin que cette brave fille tenait entre ses

mains le sort de Dolorès de Barancos, marquise de Briouze.

— Vous m'avez posé vos conditions, reprit Bernadette ; à mon tour de vous poser les miennes.

A ce mot de « conditions », la marquise releva la tête. Elle était prête à accepter toutes celles que la Cadichonne voudrait lui imposer, et elle espérait encore qu'il y aurait moyen de s'arranger avec la vengeresse de Nicole.

— Parlez ! je vous écoute, murmura-t-elle.

— Avant tout, il faut que vous partiez, dit impérieusement Bernadette ; il faut que demain matin vous sortiez de cet hôtel pour n'y jamais rentrer. Les dix mille francs que vous avez chez vous vous serviront à payer votre voyage. Quand vous serez en Espagne ou en Amérique, où vous vouliez m'envoyer, vous réclamerez votre dot. Votre mari vous la rendra, et il ne courra pas après vous, je vous en réponds, car je me charge de le renseigner sur votre conduite... Oh ! j'attendrai que vous soyez hors de France, et je connais quelqu'un qui mettra votre amant à la raison, s'il s'avise de réclamer des explications. Quant à Carmen, je ne vous empêcherai pas de l'emmener... je vous y engage même. Si elle restait ici, je serais obligée de la faire arrêter, et pour se tirer d'affaire, elle vous dénoncerait. Elle dirait qu'elle n'a fait qu'exécuter vos ordres. Je préfère qu'elle aille se faire pendre ailleurs.

Dolorès étouffait de rage. Elle n'essaya même pas de protester, et la Cadichonne reprit froidement :

— Elle vous attend chez vous, votre Carmen ; à votre place, moi, je l'appellerais ou j'irais la chercher, et nous nous expliquerions ici. Je lui dirai son fait, comme je vous ai dit le vôtre. Elle comprendra que je vous tiens toutes les deux, et vous pourrez déguerpir avec elle, immédiatement. Je vous ouvrirai moi-même la porte de l'hôtel. Pierre monte la garde dans la rue, mais je n'aurai qu'un mot à lui dire pour qu'il vous laisse passer, et je vous promets de ne pas vous suivre.

Les voilà, mes conditions, conclut la Cadichonne. Vous les connaissiez déjà, et je n'ai rien à y changer. Maintenant, décidez-vous, mais décidez-vous vite ; je n'attendrai pas plus de dix minutes.

La marquise ne répondit pas. On eût dit qu'elle était pétrifiée, mais ses yeux lançaient des éclairs, et si un regard chargé de haine pouvait tuer, Bernadette n'aurait pas vécu longtemps.

Mais la Cadichonne le soutint sans broncher, ce regard noir, et elle ajouta :

— J'oubliais de vous dire qu'il me faut des gages. Vous pourriez reparaître si je n'en exigeais pas. Je veux que votre Carmen me remette la clef de l'armoire aux poisons. Je connais le gredin qui les lui fournit, et je saurais où le trouver, si j'avais besoin de son témoignage pour prouver que la vieille, hier, lui en a demandé un qui tue d'un seul coup. Mais il me faut les fioles... toutes les fioles... à commencer par celle que vous venez de mettre dans votre poche...

Cette fois, la marquise éclata.

— Viens donc le prendre, misérable coquine ! cria-t-elle en montrant le flacon bleu qu'elle serrait dans sa main crispée ; viens, que je le brise sur ta bouche... J'aurai la joie de te voir crever à mes pieds !

Bernadette, sans s'effrayer, marcha le revolver au poing vers la marquise et la contraignit à reculer, comme un tireur habile et hardi contraint un adversaire à rompre sur le terrain. Elle la poussa si vigoureusement qu'elle eut tôt fait de l'acculer à la fenêtre qui donnait rue de Vigny, et quand elle l'eut amenée là :

— Place ! lui cria-t-elle. Rangez-vous, que j'ouvre cette fenêtre.

La marquise essaya de résister, mais Bernadette l'écarta d'un coup de coude si violent que l'empoisonneuse tomba à genoux. La Cadichonne profita de la situation pour essayer de lui arracher le flacon, mais Dolorès le porta à ses lèvres et le vida d'un trait.

L'effet fut foudroyant. Elle roula sur le tapis et elle y resta couchée sur le dos, les bras étendus, comme Gémozac au pied du grand pin, devant le chalet des Pervenches. Elle avait eu le sort qu'elle destinait à sa belle-fille, et Bernadette ne songea ni à la secourir, ni à la plaindre.

Bernadette envisagea aussitôt les conséquences probables de ce suicide inattendu. La plus dangereuse ennemie de Mlle de Briouze était morte, mais l'horrible duègne vivait encore, et elle ne manquerait pas d'essayer de venger sa complice. Le seul moyen de la mettre hors d'état de nuire, c'était de la livrer à la justice sans perdre de temps, et la Cadichonne y était résolue. Mais il fallait d'abord sauvegarder Nicole contre un nouvel attentat.

Bernadette passa dans la chambre à coucher, vit que la jeune fille dormait toujours d'un profond sommeil, n'essaya pas de la réveiller, sortit, l'enferma à double tour et emporta la clef. Elle était bien sûre maintenant que personne n'entrerait la nuit chez Mlle de Briouze, et laissant là le cadavre de la marquise, elle descendit le grand escalier, où elle ne rencontra point Carmen, qui s'était sans doute lassée d'attendre sa maîtresse.

Bernadette avait un plan.

VII

Quinze jours après la mort foudroyante de la marquise, les survivants du drame intime qui s'était dénoué d'une façon si imprévue à l'hôtel de Briouze bénéficiaient déjà de ce tragique événement qui leur avait fait à tous une situation nouvelle. Et cette situation déblayée, pour ainsi dire, par le suicide de Mme de Briouze, ils la devaient à Bernadette.

La courageuse Cadichonne avait manœuvré avec tant d'énergie et de présence d'esprit qu'elle avait sauvé la fille et le père, sans qu'on pût lui demander compte de la disparition de leur ennemie, Dolorès, qui s'était fait justice à elle-même. Personne n'avait assisté à la scène finale, et Nicole, profondément endormie, n'avait rien entendu.

La duègne, fatiguée d'attendre sa maîtresse, était rentrée dans sa chambre comme une araignée au fond de sa toile. Bernadette avait pu, sans réveiller les gens, descendre dans la rue de Vigny, s'y aboucher un instant avec Pierre et avec Biscaros, qui était venu rejoindre le résinier, leur raconter ce qui venait de se passer, leur dire ce qu'ils auraient à faire le lendemain, puis remonter chez elle et s'y enfermer jusqu'à la fin de la nuit. C'était Carmen qui, en rôdant au petit jour, avait trouvé la marquise étendue, sans vie, sur le tapis du salon, et Carmen, consternée, n'avait pas perdu de temps pour donner l'alarme. Ses cris avaient mis sur pied toute la maison, et M. de Briouze était accouru un des premiers.

Nicole, plongée dans un sommeil léthargique, n'avait pas

bougé de son lit, et Bernadette avait attendu qu'on vînt la chercher.

Deux médecins appelés en toute hâte avaient constaté que Mme de Briouze s'était empoisonnée en avalant une gorgée de l'acide prussique contenu dans un flacon qu'elle tenait encore à la main. Puis, le commissaire de police était venu et avait ouvert, séance tenante, une enquête sommaire qui n'avait pas éclairci les côtés mystérieux de cette catastrophe. Le suicide était de toute évidence ; la cause du suicide restait à déterminer, et ce n'était pas l'affaire d'un magistrat chargé exclusivement de s'assurer qu'il n'y avait pas eu crime. L'enquête en était donc restée là.

Il n'aurait tenu qu'à Bernadette de dénoncer les coupables tentatives de la *tia*, mais d'accord en cela avec Aurélien, elle avait jugé qu'il valait mieux se débarrasser d'elle, sans provoquer un éclat. Il ne s'agissait que de décider M. de Briouze à chasser cette vieille coquine, et M. de Caussade, vieil ami du marquis, s'était chargé d'obtenir que le marquis, veuf, la renvoyât en Espagne.

Biscaros, après avoir délibéré avec Camille Civrac, avait tout dit à Adhémar de Caussade, en le priant de faire ce que ni lui ni le jeune substitut ne pouvaient faire, et le brave Périgourdin n'avait pas hésité à soutenir la bonne cause. Le marquis, endoctriné par ce gentilhomme, avait consenti à congédier Carmen, qui, du reste, ne s'était pas fait prier pour déguerpir sans demander d'explications. Largement rémunérée par M. de Briouze, qui ne se doutait pas du rôle qu'elle avait joué, elle était partie en emportant la clef de l'armoire aux poisons.

Les défenseurs de Nicole avaient eu le champ libre, et ils s'étaient concertés pour agir.

Dolorès n'était plus là, mais le vicomte de Saint-Osvin n'avait pas renoncé à lutter d'influence avec les trois amis, coalisés contre lui.

A la première nouvelle de la catastrophe qui ruinait ses espérances, il était accouru à l'hôtel de Briouze, et il y avait trouvé le marquis dans un tel état de prostration, qu'il avait dû s'abstenir d'attaquer ouvertement ses adversaires jusqu'à ce que le marquis fût remis de la secousse qu'il avait reçue. Déjà consolé de la perte de son ancienne maîtresse, le beau

Fernand comptait bien ressaisir l'autorité qu'il avait si longtemps exercée sur le pauvre Briouze, mais il s'était bientôt aperçu que tout était changé depuis la mort de la marquise, et que Briouze lui échappait.

Chaque fois qu'il venait voir l'ex-mari de Dolorès, il le trouvait en tête-à-tête avec Adhémar de Caussade, qui s'était établi là en permanence et qui faisait bonne garde. Caussade avait promptement pris le dessus ; le marquis ne jurait plus que par lui, et Caussade, dès le début, avait obtenu des succès décisifs. Grâce à l'influence qu'il avait conquise sur l'esprit affaibli de M. de Briouze, non seulement Carmen avait accompagné le corps de sa maîtresse à Grenade, où il devait reposer dans le caveau de famille des Barancos, mais Bernadette était restée au service de Nicole, à la grande joie de la pauvre enfant que la Cadichonne avait sauvée sans le lui dire. Caussade avait fait valoir que Mlle de Briouze ne pouvait pas se passer des soins intelligents de Bernadette, et il avait eu gain de cause, en dépit des insinuations de Saint-Osvin qui cherchait, sans y réussir, à la faire passer pour une coureuse.

Caussade, en négociateur habile, avait laissé dans la coulisse Aurélien Biscaros. L'heure n'était pas venue de le produire. Il entrerait en scène plus tard, et, en attendant, Caussade le tenait au courant. Camille Civrac avait part aux confidences. Il les recueillait, il les notait dans sa mémoire ; mais sa qualité de magistrat l'obligeait à se tenir à l'écart jusqu'au jour où son intervention serait utile à son camarade, qui n'avait pas encore pu obtenir une ordonnance de non-lieu définitive.

Caussade et son adversaire le vicomte restaient en présence et s'observaient réciproquement sans se porter de coups décisifs. Ils se trouvaient placés sur un terrain où ils ne pouvaient pas s'attaquer à fond, et ils ne poursuivaient pas le même but. Caussade voulait amener M. de Briouze à accepter pour gendre Aurélien Biscaros, et, pour en arriver là, il lui fallait du temps et des conditions plus favorables. Saint-Osvin, lui, n'espérait plus épouser la fille du marquis, mais il se flattait encore de conserver auprès du père sa situation d'ami prépondérant. Dolorès n'était plus là pour le soutenir, et, dans sa chute, il cherchait à se raccrocher aux branches.

Personne n'avait encore dénoncé au marquis les trahisons

du vicomte. Si Nicole mourait, Biscaros et ses amis se retireraient, et Saint-Osvin aurait beau jeu pour se faire coucher sur le testament de M. de Briouze, qui n'aurait plus que des parents éloignés. C'était la seule chance qui restât au beau Fernand, car, depuis les derniers événements, bien des gens qui le toléraient encore ne se gênaient plus pour lui tourner le dos, et il s'en apercevait parfaitement. Aussi aurait-il volontiers continué l'œuvre criminelle des empoisonneuses, mais il avait négligé de demander des leçons à Carmen, et, d'ailleurs, Bernadette veillait sur la convalescente.

Depuis que l'odieuse *tia* ne lui versait plus de l'arsenic, Nicole se remettait lentement. Elle souffrait beaucoup moins, mais les forces ne revenaient pas. Convoqués de nouveau en consultation, les trois princes de la science, qui s'étaient si bien trompés sur la cause de son mal, déclarèrent cette fois qu'elle ne guérirait que sous un climat plus doux, et Caussade s'empressa de proposer Arcachon, où le froid ne se fait presque jamais sentir, et où l'on respire les salutaires émanations des pins. Le voyage fut arrêté, séance tenante, et le départ fixé au surlendemain, sans que le marquis s'y opposât, du plein consentement de Nicole et à la très vive satisfaction de tous ceux qui l'aimaient. L'honneur d'avoir enlevé cette heureuse décision revenait tout entier à Caussade, qui, le premier, avait eu l'idée de ramener Mlle de Briouze au pays où avaient commencé ses amours avec Aurélien.

A Arcachon, elle retrouverait non seulement la santé, mais aussi la liberté de voir ses amis qui n'avaient pas leurs grandes entrées à l'hôtel de Briouze, où le beau Fernand se montrait tous les jours. Caussade y venait régulièrement pour lui tenir tête, mais Civrac et Biscaros s'abstenaient d'y paraître, pour plus d'un motif. A Arcachon, ils auraient leurs coudées franches car le marquis et sa fille devaient loger provisoirement au Grand-Hôtel, en attendant qu'ils eussent trouvé à s'installer dans une villa convenable. Après leur départ, en septembre, le chalet des Pervenches avait été loué à des étrangers pour la saison d'hiver, et il fallait chercher ailleurs.

Rien n'empêchait leurs amis de descendre aussi au Grand-Hôtel, et cette cohabitation devait aplanir beaucoup de difficultés. Caussade et Civrac, qui comptaient là-dessus, avaient fait, pour seconder Aurélien, le sacrifice du temps

qu'ils auraient passé plus agréablement à Paris. Bernadette, rentrée en grâce auprès du marquis, serait du voyage et continuerait son service. Pierre La Chamade rentrerait au pays par un train omnibus, et on le verrait plus souvent sur la plage qu'au Truc de la Truque.

Ce déplacement brusque était donc un coup de partie, et Caussade aurait peut-être eu plus de peine à obtenir le consentement de M. de Briouze si le vicomte eût été à Paris, car ce gentilhomme avait conservé sur le marquis une certaine influence, et il aurait fait de son mieux pour le dissuader de partir. Mais le vicomte avait quitté Paris, la veille, pour aller passer une semaine en Angleterre, où il avait de gros paris engagés dans une des dernières courses de la saison. Il ne prévoyait pas ce que cette absence intempestive allait lui coûter.

Et pendant qu'il courait les hasards du *turf*, les choses s'étaient arrangées au gré des désirs de tous les voyageurs, y compris M. de Briouze qui avait grand besoin de se reposer et de se refaire, après tant d'émotions. Il était arrivé à Arcachon avec sa fille, dans le même compartiment que les trois inséparables qui s'étaient évertués à le divertir, et il se louait très fort d'avoir voyagé en si aimable compagnie. Il occupait, au Grand-Hôtel, un bel appartement au premier étage, avec vue sur la mer intérieure. Ces messieurs s'étaient logés plus haut, comme ils avaient pu, car les étrangers arrivaient en foule, et il ne restait pas beaucoup de chambres disponibles.

Le marquis et sa fille mangeaient chez eux, et ils n'avaient pas encore entrepris de longues promenades qu'ils n'étaient pas en état de supporter ; mais ils descendaient régulièrement au salon, où M. de Briouze jouait au billard avec Caussade, pendant que Biscaros et Civrac causaient avec Nicole.

Tout allait donc à souhait. Le marquis reprenait des forces et de la lucidité d'esprit. On voyait bien que Dolorès n'était plus là pour l'achever, et il semblait qu'il l'eût déjà oubliée. Sa mort lui avait causé un violent chagrin, mais les impressions vives ne sont pas de longue durée chez certains hommes, et il était de ceux qui se consolent d'autant plus vite qu'ils ont plus cruellement souffert.

Caussade profitait de ces bonnes dispositions pour préparer les voies à son cher Aurélien. Il vantait ses qualités, sa dis-

crétion notamment qui l'avait retenu loin de l'hôtel de Briouze, où la marquise ne l'avait pas très cordialement accueilli. Il n'attendait qu'une occasion d'en dire davantage ; mais il ne se dissimulait pas que la chose n'irait pas toute seule, et il aurait souhaité que Mlle de Briouze elle-même l'aidât à triompher des résistances qu'il prévoyait.

Le marquis adorait sa fille, et ses préjugés nobiliaires ne tiendraient pas contre la volonté nettement exprimée par elle d'épouser Aurélien, quoique ce brave et charmant garçon portât le nom très roturier de Biscaros. Caussade avait touché deux mots de ce projet à son jeune ami, qui l'approuvait fort, mais qui doutait un peu que Nicole s'y prêtât, car il en était encore à se demander si la jeune fille, qui ne se cachait pas de l'aimer, songeait sérieusement à devenir sa femme.

Ils se rencontraient chaque jour dans le *hall* du Grand-Hôtel ; mais Civrac était presque toujours en tiers dans leurs entretiens, et, d'ailleurs, ils causaient sous les yeux de M. de Briouze, allant et venant autour du billard. Ce *hall* était pourtant très bien disposé pour favoriser les isolements que recherchent les amoureux. Il communiquait par une porte vitrée avec une espèce de verandah qui dominait la plage, et où l'on était comme dans une cage en verre, c'est-à-dire en vue des occupants du salon. Mais on pouvait y causer sans être entendu. Excellente condition pour échanger des confidences intimes sans manquer aux convenances mondaines qui interdisent à une demoiselle bien élevée de s'enfermer avec un jeune homme dans un endroit où personne ne peut les voir. Civrac, averti par Caussade, ne demandait pas mieux que de laisser Aurélien profiter des facilités que présentait ce local privilégié, mais encore fallait-il une occasion.

On était à la fin d'octobre, et, en cette saison, la verandah en question n'était pas un séjour agréable, car les vents y soufflaient de tous les côtés. Les belles dames étrangères qui fréquentaient le salon de l'hôtel ne s'y aventuraient guère, et Nicole, que l'état de sa santé obligeait à beaucoup de ménagements, n'y était pas encore entrée.

Or, il arriva que le quatrième jour après l'arrivée à Arcachon, le soleil se leva splendide et chaud sur une mer aussi bleue que la Méditerranée. C'était un merveilleux spectacle que celui du bassin uni comme une glace, encadré à perte de

vue par de sombres forêts alternant avec des dunes d'une blancheur éblouissante.

— Que c'est beau ! s'écria Mlle de Briouze, qui causait debout dans le *hall* avec Aurélien et l'aimable substitut.

— Oui, dit Civrac, le tableau est superbe, mais d'ici vous n'en voyez qu'un coin, si vous voulez admirer l'ensemble, il faut, mademoiselle, que vous preniez la peine de sortir de ce salon et de vous avancer jusque sous ce vitrage qui fait saillie sur la façade de l'hôtel. Voulez-vous que nous y allions tous les trois? Aurélien et moi, nous connaissons le pays, et nous vous nommerons les villages qui bordent ce lac salé.

— Oh ! oui, dit Nicole ; vous me donnerez une leçon de géographie landaise, ce sera très amusant.

M. de Briouze, occupé de sa partie de billard, les écoutait, et il approuva la proposition de Civrac, tout en examinant la position des billes qui présentaient un carambolage assez difficile ; mais il rappela presque aussitôt le jeune substitut pour lui demander :

— Comment joueriez-vous ce coup-là?

Civrac s'empressa de revenir sur ses pas et se mit à exposer longuement la théorie de l'effet par les quatre bandes, pendant qu'Aurélien conduisait Mlle de Briouze à l'observatoire, d'où l'on avait une si belle vue.

Cette fois, tout conspirait pour leur ménager un tête-à-tête, puisque le marquis lui-même les invitait à sortir ensemble. Nicole désirait vraiment admirer de plus près le bassin d'Arcachon, et ce n'était pas un prétexte qu'elle avait pris pour s'isoler avec son amoureux ; mais Biscaros ne lui laissa pas le temps de passer en revue les beautés de ce paysage maritime.

— Mademoiselle, commença-t-il avec une émotion qu'il ne cherchait plus à cacher, je suis heureux de pouvoir enfin vous dire...

— Que vous m'aimez, interrompit Nicole ; vous me l'avez déjà dit à Mensignac, et depuis, vous me l'avez prouvé. Je vous avais prié de quitter le château ; vous êtes parti immédiatement...

— Et j'ai failli ne plus vous revoir !

— C'est vrai... j'ai été tout près de la mort, mais j'y ai échappé par miracle. Je vis, et maintenant je sens que je suis sauvée.

— Vous devez... nous devons ce bonheur à Bernadette.

— Je ne veux pas savoir ce qu'elle a fait, reprit vivement la jeune fille ; et je vous supplie de ne jamais me parler de ce qui s'est passé à l'hôtel de Briouze depuis notre retour à Paris. Quand j'y pense, il me semble que j'ai fait un mauvais rêve... un rêve que je veux oublier.

— Moi aussi, je veux l'oublier. Je ne vous parlerai plus que de l'avenir...

— Et du présent, j'espère. Il me console des tristes jours que je viens de traverser. Mon père m'a été rendu. Il est revenu des préventions que des méchants lui avaient inspirées. Il sait maintenant ce que vous valez, et il s'attache à vous de plus en plus... Il me le disait hier.

— Est-ce possible? s'écria Biscaros pâle de joie.

— Je vous le jure.

— Alors, si je lui demandais votre main?...

— J'ignore ce qu'il vous répondrait. Mon père a sur les alliances des idées que je respecte.

— Je dois donc désespérer.

— Non. Pas désespérer, mais attendre... et me laisser faire.

C'était justement ce que le sage Caussade avait conseillé à Biscaros, mais l'exécution de ce plan était subordonné au consentement de Mlle de Briouze, et voilà qu'elle offrait spontanément d'y coopérer.

Biscaros n'avait plus rien à désirer.

— Ainsi, demanda-t-il, vous plaideriez pour moi?

— Oui, puisque je vous aime, répondit simplement Nicole. Mais, je vous le répète, le moment n'est pas venu... et ce moment, il n'y a que moi qui puisse le choisir. Mon père n'est pas encore remis des secousses qu'il a éprouvées... et il ne vous connaît pas encore assez. Nous allons passer l'hiver dans ce pays où je vous ai vu pour la première fois. Vous ne nous quitterez pas. Il apprendra à vous apprécier, et il se déshabituera d'un homme qui a exercé sur lui une influence funeste...

— Le vicomte...

— Oui, le vicomte de Saint-Osvin, son mauvais génie. Il est parti, et il ne reviendra pas. Il aura compris que son règne était fini.

— Puissiez-vous dire vrai ! J'avoue que je ne crois pas à la conversion de ce pécheur endurci.

— Peu m'importe qu'il ait ou non changé de sentiments. Je ne le crains plus. A la suite d'événements qu'il m'est pénible de rappeler, mon père a déclaré hautement que ce gentilhomme taré n'entrerait jamais dans sa famille.

— Votre père n'a pas dit qu'il ne le recevrait plus.

— Non... mais je lui ai déclaré, moi, que je ne verrais jamais M. de Saint-Osvin... et je ne tarderai guère à lui déclarer que s'il ne me permet pas d'être votre femme, je ne me marierai jamais. Oh ! ne me remerciez pas !... Il n'est pas certain que cette menace décide mon père à consentir à notre mariage, mais vous pouvez compter que s'il s'y oppose, je n'épouserai personne.

— Je n'accepte pas l'engagement que vous prenez, mademoiselle. La fille du marquis de Briouze ne peut pas ne pas se marier, et je me reprocherais éternellement d'avoir été la cause d'une résolution qui ferait votre malheur. Que je le prenne, moi, cet engagement, c'est tout simple... et je n'aurai pas grand mérite à le tenir, car je vous aime de toute mon âme, et il me resterait encore la consolation de penser que vous m'avez aimé. Mais vous sacrifier, vous ! Ce serait trop, et je ne mérite pas que vous renonciez au bonheur que vous pourriez trouver dans une autre union. Pourquoi n'ajouterai-je pas que votre père n'aurait peut-être pas tort de vous défendre de m'épouser? J'ai ma conscience pour moi et je puis marcher la tête haute, mais je suis encore sous le coup d'une accusation criminelle. Le juge qui m'a mis en liberté provisoire n'aurait qu'un ordre à donner pour qu'on m'arrêtât demain.

— Je le sais... mais je sais aussi qu'alors votre innocence éclaterait à tous les yeux, car Bernadette parlerait.

Biscaros tressaillit. En lui racontant le suicide de Dolorès, la Cadichonne ne lui avait pas tout dit. Il savait seulement qu'elle avait surpris un secret dont elle se réservait de faire usage pour le défendre ; mais il s'étonnait qu'elle eût confié ce secret, quel qu'il fût, à la belle-fille de la marquise.

— Non, reprit Nicole, je ne redoute pas d'apprendre qu'en vous aimant, mon cœur s'est trompé... et je ne suis pas surprise de vous entendre me tenir ce langage. Il est digne de vous, et je vous sais gré de me parler ainsi. Mais ne doutez plus de moi... et faites ce que je vous demande : attendez !

— J'attendrai, murmura tristement Aurélien ; mais je ne

vous cacherai pas que je pressens de nouveaux malheurs.

— D'où nous viendraient-ils?

— Pouvez-vous le demander? Oubliez-vous donc cet homme? S'il n'avait fait qu'essayer de m'assassiner!... Mais il a tenté de vous perdre de réputation pour vous forcer à l'épouser. Croyez-vous qu'il s'en tiendra là?...

— S'il osait reparaître, je le dénoncerais. Ma résolution est prise. Je mettrais mon père en demeure de choisir entre moi et ce misérable, et si mon père lui rouvrait sa maison, j'en sortirais à l'instant même. Mais, dès à présent, j'exige de vous une promesse.

— Laquelle?

— Jurez-moi que, s'il vous provoque, vous ne vous battrez pas.

— C'est le seul serment que je ne puisse pas vous faire.

Nicole allait se récrier, mais le tête-à-tête des deux amoureux fut brusquement interrompu par l'entrée de M. de Briouze, flanqué de Civrac et de Caussade qu'il venait de gagner au billard, grâce au coup indiqué par le substitut. Son humeur se ressentait de sa victoire, et il arrivait tout joyeux.

— Eh bien! les jeunes, dit-il gaiement, avez-vous assez contemplé le ciel et la mer? Le fait est que c'est très beau, cette grande nappe bleue bordée de points blancs.

— Là-bas, en face de nous, c'est le gros bourg d'Arès, dit Civrac, qui tenait à placer ses renseignements topographiques. Plus près, à droite, c'est Andernos... plus près encore, c'est Audenge... Biganos... le Teich...

— Bon! interrompit en riant le marquis, je ne doute pas de votre érudition, et cette nomenclature me suffit. Maintenant, si nous profitions de cette magnifique journée pour aller faire un tour en forêt?

— C'est une idée! s'écria Caussade.

— Qu'en dis-tu, Nicole? L'air n'est pas trop vif.

— Je ne demande pas mieux, car je suis sûre que cette promenade me fera du bien, répondit Mlle de Briouze en regardant Aurélien.

— Alors, va te vêtir plus chaudement. Moi, je vais donner des ordres pour qu'on attelle la grande calèche de l'hôtel. On y tient cinq très à l'aise.

A propos, Caussade... vous ai-je dit que j'ai reçu ce matin

des nouvelles de Saint-Osvin?... Oui, mon cher, il m'a écrit de Londres, et sa lettre est adressée rue de Monceau... Il ne sait pas que nous sommes à Arcachon... et il n'est pas content du tout de son voyage en Angleterre. Tous ses paris de courses ont mal tourné, et il a perdu une forte somme.

— Il a eu assez de chance ailleurs, grommela Caussade.

— Il va courir après son argent, car il ne parle pas de revenir.

Nicole et Aurélien échangèrent un coup d'œil. La prolongation de l'absence du vicomte assurait aux deux amoureux une trêve qu'ils espéraient mettre à profit pour obtenir le consentement du marquis.

En dépit de la prière que Nicole venait de lui adresser, Biscaros était résolu à tenir tête partout, même sur le terrain, à ce dangereux et méprisable ennemi ; mais il aimait autant ne pas avoir à lutter en ce moment contre son influence, et il se réjouissait d'apprendre que M. de Saint-Osvin ne se disposait pas encore à revenir en France. On pouvait même espérer qu'il n'y reviendrait jamais, et qu'il finirait là-bas comme finissent les gens qui n'ont plus ni argent ni honneur.

— Allons, messieurs ! reprit M. de Briouze ; dans un quart d'heure, devant le perron de l'hôtel, la calèche nous attendra.

Nicole était déjà partie pour aller mettre une toilette de promenade. Caussade et Civrac suivirent le marquis, et Aurélien se trouva seul sous la verandah.

Il n'avait que son pardessus à endosser pour être prêt à monter en voiture, et il n'était pas fâché de savourer tranquillement son bonheur avant d'aller rejoindre ses camarades. Mlle de Briouze l'aimait assez pour l'épouser ; il en était sûr maintenant. Que lui importait le reste ! Soutenu par elle, il se sentait de force à surmonter tous les obstacles qui les séparaient encore. Décidément, Arcachon lui portait bonheur. A Paris et à Mensignac, Aurélien n'avait eu que des chagrins et des déceptions. Sur cette plage, tout près de ce Casino où avaient commencé ses amours, la chance lui revenait, et il oubliait volontiers les gros désagréments qu'il y avait subis six semaines auparavant.

Le temps était à l'unisson de sa joie. Jamais il n'avait mieux apprécié la beauté du tableau qu'il avait sous les yeux, car il s'attarda un peu à le contempler. De la salle vitrée où il était

placé, il voyait toute la plage jusqu'à l'estacade en bois où s'embarquent les voyageurs pour le cap Ferret, et, en ce moment, cette grève de sable fin était presque déserte, parce que la marée ne faisait que commencer à descendre. Quelques barques échouées, autour desquelles jouaient des enfants de marins ; et c'était tout.

Il avisa pourtant, assis sur la quille d'un canot renversé, un monsieur qui devait être un touriste, car il portait en bandoulière un étui d'où il avait tiré une lorgnette qu'il braquait avec une persistance remarquable sur la verandah du Grand-Hôtel. C'était tout naturel, et Biscaros ne s'en serait pas préoccupé, s'il ne lui fût venu à l'esprit l'idée que ce flâneur était un de ses anciens amis de Bordeaux qui cherchait à le reconnaître de loin. Et, sans trop savoir pourquoi, il s'avança jusque sur une terrasse à ciel ouvert qui précédait la salle vitrée et qui, en été, servait de passage aux baigneurs pour aller directement de l'hôtel à la mer.

De là il vit clairement que le monsieur, sans cesser de lorgner, lui faisait signe de venir le trouver. C'était bizarre, car si cet inconnu avait envie de lui parler, rien ne l'empêchait de faire le chemin jusqu'à la terrasse dont il n'était pas à plus de deux cents mètres. Assurément, ce n'était pas à Aurélien de se déranger. Mais le monsieur était sans doute d'un avis contraire, car il continuait à gesticuler comme un télégraphe de l'ancien système. Et ce manège finit par intriguer Biscaros à ce point qu'il se décida à se rendre à ces appels prolongés, afin de savoir ce que pouvait bien lui vouloir ce singulier personnage.

Dans la situation d'esprit où il se trouvait en ce moment tout lui était suspect et il tenait particulièrement à éclaircir tout ce qu'il ne s'expliquait pas. Il avait calculé qu'il aurait tout le temps d'aller et de revenir avant qu'on l'appelât pour monter en voiture, et il ne se pressa pas beaucoup, d'autant qu'il n'est pas commode de marcher sur le sable qui cède sous le pied. Le monsieur qui l'appelait tenait toujours sa jumelle appliquée sur ses yeux, de sorte que Biscaros ne pouvait pas voir son visage, et il ne changeait pas de position.

Cet abus de la lorgnette devenait ridicule, car Biscaros était maintenant arrivé à portée des yeux de ce monsieur, et le procédé était presque impoli. Aurélien se persuada de plus

en plus qu'il avait affaire à un ancien camarade qui voulait lui faire une niche en montrant sa figure au dernier moment, et il hâta le pas pour en finir plus vite avec cette facétie déplacée.

Tout à coup, le farceur fit volte-face sans se lever. Il enjamba la quille du canot qui lui servait de siège, et il ne présenta plus que le dos. En même temps il rengainait dans son étui le télescope dont il n'avait plus besoin. Cette manœuvre, plus bizarre encore que les autres, agaça tellement Biscaros qu'il se mit à interpeller presque grossièrement le personnage saugrenu qui se moquait de lui ; et comme ce monsieur ne bougeait pas, Biscaros fit rapidement le tour de l'embarcation et vint se planter devant lui.

L'homme alors se redressa. Biscaros vit que c'était le vicomte de Saint-Osvin et resta pétrifié d'étonnement. Il y avait vraiment de quoi, après la lettre que M. de Briouze avait reçue de Londres, et Biscaros n'en pouvait croire ses yeux.

Mais à la stupéfaction succéda promptement la colère, et il allait éclater, lorsque le vicomte lui dit froidement :

— Excusez-moi, monsieur, de m'être servi d'une ruse pour vous attirer ici. Si vous m'aviez reconnu de loin, vous ne seriez probablement pas venu, et je tenais absolument à avoir avec vous un entretien particulier. Je suis arrivé à Arcachon il y a une heure, et en passant à Paris, j'avais appris que vous étiez logé au Grand-Hôtel, où mon ami Briouze est descendu avec sa fille. J'ai des raisons pour m'abstenir provisoirement de le voir, et j'allais vous écrire pour vous demander un rendez-vous, lorsque je vous ai aperçu. J'ai profité de l'occasion. Vous voilà. Nous sommes seuls. Nous allons nous expliquer, si vous le voulez bien.

— Nous expliquer?... sur quoi? demanda sèchement Biscaros.

— Je vais vous le dire. Veuillez d'abord vous asseoir près de moi... en faisant, comme moi, face à la mer. Si de sa fenêtre M. de Briouze nous voyait, il viendrait nous rejoindre, et c'est ce que je tiens à éviter avant tout.

— Soit, répliqua Biscaros en prenant place à côté de son plus mortel ennemi. Et maintenant je vous écoute. Parlez !... que me voulez-vous?

— Vous allez le savoir. Je serai bref et clair ; mais je dois d'abord vous rappeler certains faits. Nous ne nous connaissons que depuis six semaines, et nous avons déjà l'un contre l'autre des griefs inoubliables. Vous avez commencé par m'accuser de tricher au jeu. Moi, j'ai dit partout que vous avez assassiné ce Bordelais qui était votre camarade, et j'ai fait de mon mieux pour décider Briouze à vous fermer sa maison. Sur ces entrefaites, Mme de Briouze est morte empoisonnée... probablement par cette Bernadette qui vous a pris sous sa protection... et vous avez profité du voyage que je viens de faire en Angleterre... vous en avez profité pour vous emparer de l'estime de mon meilleur ami. Il a eu la faiblesse de vous écouter et de partir avec vous pour Arcachon. Vous croyez le tenir maintenant, et vous espérez bien épouser Mlle de Briouze, avec ou sans le consentement de son père. Or, je reviens tout exprès pour vous en empêcher. Vous voyez que je suis franc.

— C'est une déclaration de guerre?

— Absolument.

— Je l'accepte... mais vous auriez pu vous dispenser de me la faire. Je sais depuis longtemps à quoi m'en tenir sur vos intentions.

— Comme je sais à quoi m'en tenir sur les vôtres. La lutte va s'engager. Elle sera sans merci, et elle pourrait être longue. Je viens vous proposer de l'abréger.

— En nous mettant d'accord? demanda dédaigneusement Biscaros, qui crut que le vicomte allait lui proposer quelque transaction honteuse.

— Vous ne me comprenez pas, répondit Saint-Osvin sans s'émouvoir. Je suis décidé, au contraire, à user de toutes les armes que j'ai contre vous et je sais que vous ne me ménagerez pas. Je vous dénoncerai comme étant l'assassin de Gémozac ; je jurerai que Mme de Briouze vous a vu tirer sur lui... elle me l'a dit la veille du jour où elle est morte... Vous nierez, et vous répondrez à mes attaques en m'accusant de trois ou quatre méfaits. Que fera la justice si nous la mêlons à notre querelle? Je l'ignore, mais je prévois qu'elle nous maltraitera tous les deux.

Eh bien! cette querelle, nous pouvons la vider, demain matin, sans que personne le sache.

— Par un duel? Je ne demande pas mieux.

— Alors, nous pouvons nous entendre. Vous pensez sans doute, comme moi, qu'au point où nous en sommes, l'un de nous deux est de trop en ce monde?

— Je le pense.

— L'un de nous deux doit donc disparaître, mais, pour que le survivant ait le champ libre, il faut que la disparition du vaincu soit complète.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'un duel dans des conditions ordinaires n'aurait pas le résultat que nous devons souhaiter, vous et moi. Sur le terrain, au pistolet aussi bien qu'à l'épée, il est rare qu'on se tue. Les témoins s'arrangent pour que la rencontre se termine par une blessure... quelquefois même sans effusion de sang... et ils déclarent que l'honneur est satisfait... c'est l'expression consacrée. Mais il ne s'agit pas entre nous de satisfaction ni d'honneur offensé ; il s'agit de rester maître d'une place que nous nous disputons. Il faut que l'un vive et que l'autre meure.

— Nous pouvons nous battre jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Nos témoins s'y opposeraient... ou plutôt nous n'en trouverions pas, j'en suis certain... pas plus que si nous exigions un combat à bout pourtant, avec un seul pistolet chargé. Ils diraient que c'est un assassinat, et ils se retireraient.

— C'est probable.

— Et ce n'est pas tout. Nous serions obligés de leur expliquer pourquoi nous nous battons, et nous sommes tous les deux intéressés à cacher la cause de la rencontre, car si cette cause était connue, le vainqueur serait très gêné pour profiter de sa victoire. Il faudrait même, pour bien faire, que personne ne sût qu'il y a eu duel.

— Je ne vois pas comment nous pourrions nous y prendre... à moins d'aller nous battre en pleine mer... et encore !...

— Acceptez-vous, en principe, la rencontre sans témoins?

— Oui... pourvu que je sois certain qu'elle sera loyale.

— Vous n'en douterez pas lorsque je vous aurai dit comment je la comprends.

— Dites !

— Dans le Far-West américain, quand deux hommes sont déterminés à jouer leur vie l'un contre l'autre, ils se donnent

tout bonnement rendez-vous à l'entrée d'une gorge de montagne ou sur la lisière d'un bois. Chacun s'y transporte armé d'un rifle et muni d'une cartouchière bien garnie. Le premier qui aperçoit son adversaire tire dessus sans avertissement préalable, et le feu continue jusqu'à ce que l'un des deux soit tué. L'autre s'en va tranquillement, et il n'est plus question du mort.

— Nous ne sommes pas ici dans le Far-West ; nous sommes à Arcachon, et si nous nous avisions de nous fusiller dans la forêt...

— On viendrait nous interrompre, et si l'on trouvait par terre l'un des deux combattants, l'autre serait jugé et condamné pour l'avoir assassiné. J'ai trouvé mieux que la forêt.

— Quoi donc?

— Voyez-vous, là-bas, à deux ou trois kilomètres devant nous, cette tache noire au milieu des eaux bleues?

— Une île plate et longue... Oui, c'est un prolongement de l'île aux Oiseaux...

— Un prolongement qui n'apparaît qu'à marée basse, tandis que l'île aux Oiseaux est habitée par des pêcheurs. L'autre, celle que je vous indique, est une île intermittente... six heures hors de l'eau et six heures sous l'eau... elle n'est fréquentée que par des chasseurs qui viennent y guetter les canards sauvages... et, à la fin d'octobre, ils n'y vont guère, attendu que le passage commence à peine. On n'y serait pas dérangé ; on n'y serait même pas vu, car en cette saison, au petit jour, la brume qui couvre le bassin n'est pas encore levée. Les coups de fusil n'attireraient personne... on croirait que nous tirons sur des mouettes ou sur des courlis. Et, l'affaire terminée, le corps de celui qui resterait sur la vase disparaîtrait, emporté par la marée montante. Les crabes le mangeraient, et quand on le retrouverait, si on le retrouvait, personne ne le reconnaîtrait, car il n'aurait plus figure humaine. L'autre rentrerait de cette excursion sans plus s'occuper de son adversaire, et je puis vous dire ce que je ferai, si c'est moi qui survis. Dès que j'aurai abordé, j'irai m'installer au Grand-Hôtel, comme si j'arrivais par le train du matin. Je suis censé ignorer que vous y logez avec Briouze, et je me garderai bien de demander de vos nouvelles. Vos amis s'inquiéteront de votre absence, mais ils finiront par croire que vous vous êtes

noyé en canotant sur le bassin. Si, au contraire, c'est vous qui revenez seul, personne ne s'informera de moi, puisque tout le monde croit que je suis encore à Londres.

Vous voyez que j'ai tout prévu. Que dites-vous de mon projet?

— Il est inexécutable. D'abord, je n'ai pas d'armes.

— J'en ai, moi. Je ne voyage jamais sans mes fusils de chasse, et j'en ai rapporté deux du même calibre. Ils sont à l'hôtel Le Gallais où je suis descendu provisoirement. Vous en choisirez un. J'ai aussi des cartouches à balle. Chacun de nous en prendra douze ; ce sera suffisant. Nous nous rencontrerons sur la plage avant de partir.

— Et comment ferons-nous le trajet?

— Savez-vous ramer?

— Oui.

— Eh bien! j'ai déjà retenu deux canots. Un vieux matelot que j'ai payé d'avance me les a loués pour toute la matinée, et il ne se mêlera de rien. Nous les trouverons à flot, à trois cents mètres du quai, car la mer sera basse. Nous n'aurons que le grappin à lever, et nous en serons quittes pour nous mouiller un peu les pieds avant d'embarquer. Il faudra que nous démarrions à six heures... le jour ne vient qu'à sept, et la traversée nous prendra à peu près cinquante minutes... Je me suis renseigné. Quand nous descendrons sur l'île, il fera assez clair pour que nous puissions viser, et la marée remontera juste à point pour balayer la place quand nous aurons fini... une heure après que nous aurons pris terre, l'île sera entièrement couverte par la mer.

Et comme Biscaros se taisait, le vicomte reprit :

— J'ai oublié de vous dire pourquoi je ne vous propose pas de passer tous les deux dans la même embarcation. C'est afin que chacun de nous puisse aborder au point qu'il aura choisi... Ce choix peut influer sur le résultat du combat... et, à ce point de vue, tout l'avantage sera pour vous, car vous connaissez probablement le terrain, et je n'y ai jamais mis les pieds.

A ce moment, le vent d'ouest apporta le son d'une voix qui appelait Aurélien par son nom, la voix de Camille Civrac, perché sur la terrasse du Grand-Hôtel et hélant son ami qu'on attendait pour monter en voiture.

— Partez ! dit le vicomte sans se retourner. On viendrait vous chercher, et il ne faut pas qu'on me voie. C'est convenu, n'est-ce pas? Demain matin, à six heures, sur la plage, entre l'estacade et l'hôtel Le Gallais.

— C'est convenu, répondit brusquement Aurélien.

VIII

En acceptant, haut la main et haut le cœur, l'étrange proposition du vicomte de Saint-Osvin, Biscaros avait suivi son premier mouvement, et les sceptiques prétendent que le premier n'est pas toujours le bon. A la réflexion, il avait regretté de s'être engagé si vite dans une aventure qui pouvait très mal tourner, car la loyauté du beau Fernand était très sujette à caution.

Et cependant son instinct, plus fort que sa raison, lui disait que Saint-Osvin avait sérieusement l'intention d'en finir par un duel à mort avec une situation intolérable aussi bien pour lui que pour son adversaire. Ce sacripant du grand monde n'était pas un lâche, quoiqu'il fût capable de commettre tous les crimes, et il avait trop d'intelligence pour ne pas comprendre qu'il ne se déferait pas impunément de Biscaros, à moins de risquer sa peau.

Le vicomte avait pu, à Mensignac, profiter de l'occasion qui se présentait de lui tirer un coup de fusil que, s'il avait porté, on aurait mis au chapitre des accidents de chasse ; mais le vicomte sentait bien qu'au point où en étaient les choses, il courrait trop de dangers en assassinant purement et simplement son ennemi. Il s'était donc décidé à jouer le tout pour le tout, et son esprit fertile en combinaisons en avait imaginé une qui pouvait passer pour très ingénieuse, quoiqu'elle fût assez difficile à mettre en pratique. Il n'avait pas perdu de temps pour en préparer l'exécution, et le hasard l'avait servi à souhait, puisque, à peine arrivé à Arcachon, en rôdant sur la plage, il avait aperçu de loin Biscaros sur la terrasse du Grand-Hôtel. Il savait que Biscaros y était des-

cendu avec le marquis et sa fille, car il s'était renseigné à l'hôtel de Briouze en traversant Paris. Il comptait que Biscaros ne reculerait pas, et Biscaros n'avait pas reculé.

Biscaros ne songeait pas à revenir sur un engagement pris, et il s'était bien gardé de parler à ses amis du colloque qu'il venait d'avoir avec l'ancien amant de la marquise. La promenade en voiture n'avait fait que l'affermir dans sa résolution d'aller au rendez-vous le lendemain matin. M. de Briouze, qui, depuis la mort de sa femme, semblait avoir un peu oublié Saint-Osvin, avait parlé presque tout le temps de ce gentilhomme et exprimé à plusieurs reprises le regret de ne pas l'avoir auprès de lui. Ce gredin, qui le trompait et qui l'exploitait depuis dix ans, lui manquait. De là à écrire au vicomte de venir le rejoindre, il n'y avait qu'un pas, et le vicomte se ferait d'autant moins prier que, pour se transporter à Arcachon, il n'avait pas attendu que le marquis l'y invitât. Et alors recommencerait la lutte entre deux influences, une lutte inégale, car le vicomte userait sans scrupules de moyens que Biscaros répugnait à employer : le mensonge et la calomnie sous toutes leurs formes.

Mieux valait certainement livrer une bataille décisive, qu'elle qu'en dût être l'issue. La soirée se passa sans incident. Nicole se retira de bonne heure ; le marquis la suivit de près ; Caussade et Civrac s'attelèrent à une partie de piquet, et Aurélien remonta dans sa chambre, où il s'enferma.

Bernadette avait eu la permission d'aller voir son père à la Teste et ne devait rentrer que le lendemain, avant le lever de sa maîtresse.

A onze heures, tout le monde dormait, excepté Biscaros, qui avait résolu de ne pas se coucher, parce qu'il craignait de ne pas se réveiller à temps, et aussi parce qu'il avait quelques dispositions à prendre pour le cas où il ne reviendrait pas de la périlleuse excursion qu'il allait entreprendre.

Son testament à écrire d'abord, et ce ne fut pas long. Il n'avait pas de parents proches, et, n'osant pas se permettre de laisser sa fortune à Mlle de Briouze, il fit de la Cadichonne sa légataire universelle, pour la récompenser d'avoir sauvé Nicole. Si les sinistres prédictions du vicomte se réalisaient, ce testament ne serait jamais exécuté, puisqu'on ne pourrait pas constater la mort du testateur. Mais Biscaros savait que

la mer rejette souvent au rivage les corps qu'elle emporte, et il supposait que, s'il était tué, le sien serait reconnu.

Depuis que sa résolution était prise, il était rentré en pleine possession de lui-même, et il se préparait à ce duel extravagant avec autant de sang-froid que s'il se fût agi de partir de grand matin par l'express.

Il eut même le courage de ne pas écrire à Mlle de Briouze, pour lui faire ses adieux, une lettre qu'il aurait placée en évidence, afin qu'on la lui remît, s'il ne revenait pas. Rien non plus à Caussade, ni à Civrac. A quoi bon? S'il ne reparaissait pas ses amis l'oublieraient, et tout serait dit.

Et si, au contraire, il survivait à la rencontre, alors seulement il leur raconterait l'affaire et il leur demanderait conseil, car il était permis, quoi qu'en dît M. de Saint-Osvin, de supposer qu'on saurait tôt ou tard ce qui s'était passé sur l'île, et Biscaros ne voulait pas qu'on le prît encore une fois pour un assassin. C'était bien assez qu'on l'eût accusé d'avoir tué Gémozac.

La nuit se passa vite, et vers cinq heures du matin il ouvrit sa fenêtre pour voir le temps qu'il faisait.

Il n'y avait pas un souffle de vent, et les étoiles brillaient dans un ciel clair ; mais une brume épaisse cachait la mer, et Aurélien sentit le froid humide d'une matinée d'automne. En conséquence, il s'habilla de gros vêtements bien chauds, et il chaussa de fortes bottes de chasse, sachant bien que le sol de l'île était fangeux. Il ne s'agissait pas d'un duel ordinaire, où la correction du costume est de rigueur, et Biscaros avait bien le droit de s'équiper comme il l'entendait. Certainement, son adversaire ne s'était pas privé d'en faire autant.

Biscaros n'avait pas à se préoccuper des armes, puisque le vicomte devait les apporter. A l'heure dite, après avoir serré son testament dans son nécessaire de toilette, il sortit sans bruit de sa chambre, et il trouva ouvertes les portes de l'hôtel. L'aube commençait à poindre, et quelques-uns des gens de service allaient et venaient déjà dans la grande cour.

Le rendez-vous était sur la plage ; mais, pour s'y rendre, Biscaros prit le chemin le plus long, qui est de beaucoup le plus commode. Au lieu de suivre la grève où le sable cède sous les pas, il passa par la grande rue que les Arcachonnais appellent le boulevard de la Plage et qui s'étend bien au delà

de l'embarcadère des bateaux à vapeur et de l'hôtel Le Gallais. Cette interminable voie est bordée d'hôtels, de restaurants et de cafés, toujours très fréquentés, même en hiver ; mais il ne faisait pas encore jour, tous ces établissements étaient fermés, et les passants brillaient par leur absence.

Biscaros arriva sans rencontrer personne au chemin qui aboutit à l'estacade et qu'il comptait suivre pour descendre jusqu'au bord de la mer, non loin de l'endroit où M. de Saint-Osvin devait l'attendre. Il allait s'y engager, en tournant à gauche, lorsqu'il vit venir une femme coiffée d'un chapeau noir à la catalane, orné d'immortelles rouges, à la mode du pays landais.

Elle l'aborda avant qu'il eût le temps de se ranger pour la laisser passer, et elle lui dit :

— Bonjour, *moussu* Aurélien !

Il reconnut aussitôt la Cadichonne.

De toutes les rencontres qu'il aurait pu faire, celle-là était assurément la plus inopportune, et il enrageait déjà de n'avoir pas pu l'éviter.

— Et où allez-vous comme ça de si bon matin? lui demanda Bernadette.

— Où je vais?... A la chasse, répondit Biscaros, faute d'avoir trouvé immédiatement une meilleure explication de sa sortie par trop matinale.

— Sans fusil? demanda Bernadette en le regardant fixement.

— Oui... j'ai recontré hier soir un Arcachonnais de mes amis qui a tendu sur l'île aux Oiseaux des filets pour attraper les canards sauvages. Il m'a invité à aller ce matin avec lui voir si nous y trouverons du gibier.

— Pas seulement une sarcelle. Il s'y prend trop tôt, votre ami. Les canards ne passeront que dans un mois. Vous allez vous enrhumer pour rien... et mademoiselle ne sera pas contente, ajouta en riant la Cadichonne.

— Elle ne saura pas que je suis sorti. Je rentrerai avant l'heure du déjeuner, et je vous prie de ne pas lui dire que vous m'avez rencontré.

— Vous savez bien que je suis discrète. Il faut pourtant que je vous apprenne une chose... le vicomte est ici. Pierre l'a vu arriver hier, à midi, par le train de Bordeaux.

— Je ne dis pas le contraire... mais M. de Saint-Osvin n'est pas descendu au Grand-Hôtel, j'en suis sûr.

— C'est bien ce qui m'inquiète. Il doit machiner quelque chose. A votre place, je me défierais et je renoncerais à cette partie de chasse. Mademoiselle n'aura pas trop de tous ses amis pour la défendre. Et justement je ne serai pas auprès d'elle de toute la journée.

— Pourquoi donc?

— Figurez-vous que, pendant que nous dînions chez mon père, à la Teste, avec Pierre, un résinier est venu le chercher de la part du bonhomme La Chamade. Le vieux va très mal. Il croit qu'il va mourir, il veut voir son fils, et il veut me voir aussi. Pierre est parti tout de suite... il n'est pas embarrassé pour trouver son chemin, la nuit, à travers la forêt, et à cette heure, il y a beau temps qu'il est arrivé au Truc de la Truque. Moi, j'ai couché à la maison, et je me dépêche de rentrer au Grand-Hôtel pour demander à mademoiselle la permission d'aller au Truc rejoindre mon promis.

— Elle ne vous la refusera pas.

— Je le crois... mais je ne serai pas tranquille jusqu'à ce que je l'ai revue.... Et qui sait quand le père La Chamade me laissera partir?... Il paraît qu'il ne sait plus ce qu'il dit... il bat la campagne... il ne fait que parler de vous...

— De moi? s'écria Biscaros tout étonné.

— Oui, monsieur Aurélien... de vous... et du pauvre Gémozac... et du commissaire Gujan... et d'un tas de gens qu'il ne connaît seulement pas.

— C'est singulier !... Si j'allais le voir, moi aussi?

— Ma foi ! vous ne feriez pas mal. J'ai dans l'idée qu'il voudrait vous parler de l'affaire du chalet. J'en sais long, moi, sur cette affaire-là, mais il en sait peut être plus long que moi. Il a toujours été cachottier, le vieux... il n'a jamais rien dit... et maintenant qu'il s'en va, peut-être que le secret qu'il a gardé l'étouffe.

Biscaros n'en doutait pas. Il se rappelait l'histoire des pièces d'or à l'effigie de Louis XVIII, la coïncidence signalée par Civrac, et si le père La Chamade devait dire la vérité avant de mourir, Biscaros aurait bien voulu se trouver là pour l'entendre. Il aurait même devancé Bernadette au Truc de la Truque, s'il eût été libre de disposer de sa matinée ; mais

le vicomte l'attendait, et il ne pouvait pas manquer au rendez-vous, à moins de passer pour un lâche.

— Venez au Truc, *moussu* Aurélien, reprit la Cadichonne. Ça soulagera le vieux et ça fera plaisir à Pierre. Vous m'y trouverez, et je vous aiderai à confesser le bonhomme. Mais je m'amuse à bavarder avec vous, et j'ai promis à mademoiselle de rentrer avant le jour... je me sauve.

Bonne chasse, *moussu* Aurélien... et prenez bien garde aux *crassats*... Vous savez qu'on enfonce là-dedans comme si l'on marchait sur une bouillie de maïs, et vous n'avez pas mis de patins.

— Je sais, je sais, je connais les bas-fonds du bassin, et je serai prudent... Pas un mot de notre rencontre.

Bernadette était déjà loin, et Biscaros n'avait plus le temps de courir après elle pour lui rappeler encore qu'elle lui avait promis de se taire.

Le jour se levait, bas et triste, et le vicomte devait déjà être à son poste. Biscaros descendit sur la grève par un escalier qui se trouve à l'entrée de la jetée en bois, et s'achemina vers l'endroit convenu.

La mer s'était retirée très loin et remontait lentement. A travers le brouillard qui ne s'était pas dissipé, Biscaros eut quelque peine à apercevoir, amarrées à dix mètres l'une de l'autre, deux embarcations que le flot montant commençait à soulever, deux *tilloles*, comme on dit dans le pays. En s'approchant, il vit que l'une d'elles était occupée par un homme assis dont la tête seule dépassait le bordage, et bientôt il reconnut le vicomte, coiffé d'un chapeau ciré, comme un marin de l'État.

Biscaros fut obligé d'entrer dans l'eau jusqu'à mi-jambes pour aborder son adversaire, et ces deux hommes qui allaient échanger des coups de fusil échangèrent d'abord un salut aussi cérémonieux que s'ils s'étaient rencontrés sur le terrain bien connu des duellistes, au Vésinet, derrière les tribunes du champ de courses.

— Excusez-moi, monsieur, de ne pas vous avoir attendu sur la plage, dit le beau Fernand. Ici, nous serons mieux pour nos derniers préparatifs, et nous pouvons être en route dans cinq minutes. Je suis entré dans cette *tillole*, mais je suis prêt à monter l'autre et à vous céder celle-ci. Elles sont pareilles.

— Je n'ai pas de préférence, dit froidement Biscaros.

— Alors voici les deux fusils. Vous voyez qu'ils sont de même poids, de même longueur et de même calibre. Veuillez choisir.

Biscaros en prit un au hasard.

— Voici maintenant deux paquets de cartouches à balle ; vérifiez-les, je vous prie. Ce sont des balles coniques, et ces fusils portent à cent cinquante mètres de but en blanc. C'est suffisant, car au moment où nous y aborderons, l'île n'aura guère plus de trois cents mètres de largeur. La marée en a déjà recouvert une partie.

Nous ferons bien de nous dépêcher de partir.

— Je suis prêt.

— Alors je vais lever l'ancre... qui n'est, comme vous voyez, qu'un simple grappin à deux branches. Veuillez en faire autant pour votre *tillole*... je puis vous aider, si cette manœuvre vous embarrasse.

— C'est inutile, monsieur ; j'en ai l'habitude, répondit Aurélien, qui avait souvent canoté sur le bassin d'Arcachon.

— Très bien. Il ne nous reste plus qu'à appareiller. Vous trouverez une paire d'avirons dans votre *tillole*.

Il est bien entendu que chacun de nous débarquera où et comme il lui plaira. Tant mieux pour celui qui arrivera le premier. Il aura le droit de faire feu immédiatement, dès que l'autre aura touché terre.

— Pourquoi pas pendant le trajet?

— Parce que de la grève on entendrait les détonations, tandis que là-bas, sur l'île, le vent qui commence à se lever et qui vient de terre emportera le bruit... et surtout parce que celui de nous qui sera tué tomberait au fond de la *tillole* et qu'on y retrouverait son corps. Maintenant, je vous attends ; et pour que la partie soit égale, je ne ramerai pas avant que vous ayez en main vos avirons.

Biscaros, son fusil sur l'épaule et ses cartouches en poche, alla démarrer l'autre embarcation, y monta, le ventre appuyé sur le bordage, et s'y installa, sans perdre de vue le vicomte.

Les deux canots, lancés en même temps, filèrent parallèlement.

La mer était calme, et le brouillard la couvrait comme un linceul gris ; mais sur la côte il était moins épais, et l'on dis-

tinguait très bien les villas et les hôtels alignés le long de la plage. La masse imposante du Grand-Hôtel dominait les autres constructions et apparaissait dégagée de la brume, comme un rocher qui émerge de la mer. C'était là, au premier étage, que reposait, en ce moment, Nicole de Briouze, et Aurélien voyait parfaitement les fenêtres de l'appartement qu'elle occupait. Il les regardait, tout en ramant vigoureusement, et il pensait à elle.

La pauvre enfant ne se doutait guère que, pendant son sommeil, l'homme qu'elle aimait courait à une mort presque certaine. Quel coup pour elle si Aurélien ne reparaissait pas ! Il y avait de quoi la tuer, car elle apprendrait par Bernadette qu'il s'était embarqué au petit jour pour aller à la chasse, et elle ne douterait pas qu'il n'eût péri par accident.

Biscaros en était à regretter d'en avoir tant dit à la Cadichonne, et il maudissait le hasard qui l'avait amenée sur son chemin. Ce fut bien pis quand il vit s'ouvrir une des fenêtres et une femme s'y montrer, une femme qui pouvait bien être Bernadette.

A la distance où il était, il ne distinguait pas ses traits, mais il lui parut que c'était sa taille, sa tournure, sa pose. Il se demanda ce qu'elle faisait là, et il crut deviner ce qui avait dû se passer.

En arrivant chez Mlle de Briouze, la Cadichonne, quoiqu'elle eût promis de se taire, avait raconté qu'elle venait de rencontrer *moussu* Aurélien partant pour la chasse aux canards, et Mlle de Briouze, inquiète, lui avait commandé de se mettre à la fenêtre et de regarder pour voir si elle l'apercevrait sur la grève et en quelle compagnie.

L'imagination de Biscaros lui suggérait cette explication qui n'était peut être pas la vraie, mais il se dit que, de si loin, Bernadette ne pourrait pas le reconnaître, assis dans sa *tillole* et courbé sur ses avirons. Il ne tarda guère, d'ailleurs, à perdre de vue le Grand-Hôtel, et il ne pensa plus qu'à se préparer à combattre, en tâchant de mettre les chances de son côté.

Avant de commencer à ramer, il avait introduit des cartouches dans les deux canons de son fusil, qu'il avait posé en travers sur ses deux genoux. Il ne s'agissait plus que d'aborder au bon endroit, c'est-à-dire assez loin de son adversaire pour ne pas être surpris par une attaque soudaine, et ce n'était

pas très facile, car Biscaros, en ramant, tournait le dos au but qu'il voulait atteindre. Sur ces eaux embrumées, les points de repère manquaient pour se diriger, d'autant que la *tillole* montée par le vicomte avait déjà disparu. Il fallait donc, autant que possible, ramer également des deux bras. C'était le seul moyen de ne pas dévier de la ligne droite, et l'île se trouvait juste en face du point de départ. Accoutumé à cet exercice par d'anciennes et fréquentes excursions nautiques, Biscaros s'en acquittait assez bien ; mais il avait à lutter contre la marée, et il n'avançait pas aussi vite qu'il l'aurait souhaité. Il était cependant plus robuste que Saint-Osvin, et il se flattait de l'avoir distancé.

Au bout de trois quarts d'heure de *nage*, comme disent les canotiers de profession, il commença à se demander s'il n'avait pas passé à côté de l'île sans la voir.

Cette prétendue terre n'était qu'une langue de sable, plate comme une sole, que la mer recouvrait peu à peu et qu'elle allait bientôt submerger. Rien de plus facile que de la manquer, et Biscaros, s'il la manquait, irait toucher la côte nord du bassin, à trois lieues d'Arcachon. Dans ce cas, le duel eût été à recommencer, et Biscaros tenait, tout autant que son ennemi, à en finir séance tenante.

Il cessa donc de ramer, moins pour se reposer que pour tâcher de s'orienter, et il regarda en arrière, ce qu'il n'avait pas encore fait depuis qu'il était en route. Le vent fraîchissait, et le brouillard s'évaporait lentement. Biscaros crut voir blanchir des vagues qui déferlaient sur un bas-fond, et il entendit très distinctement crier des mouettes, comme elles crient quand elles se rassemblent pour picorer sur une plage vaseuse où foisonnent les vers, les crabes et les coquillages dont elles se nourrissent. L'île n'était pas loin, et Biscaros n'avait pas fait fausse route, comme il le craignait.

Il reprit ses avirons, et il se remit à ramer de toutes ses forces pour rattraper le temps perdu. Cinq minutes après, une secousse l'avertit que la *tillole* venait de s'engraver dans un sable mou qui n'avait guère plus de consistance que la fange d'un marécage. Le moment était venu de manœuvrer avec précision et célérité.

Biscaros commença par jeter le grappin, à seule fin de retrouver, s'il survivait, son embarcation que le flot montant

allait soulever progressivement et qu'il aurait emportée, si Biscaros eût négligé de l'amarrer. Puis, dès qu'il eut pris cette précaution pour assurer sa retraite après le combat, il débarqua vivement et il se campa comme un soldat qui va marcher en tirailleur et qui s'apprête à faire feu.

C'était prudent, mais c'était insuffisant. A la guerre, un tirailleur sait de quel côté se trouve l'ennemi. Biscaros, lui, ne pouvait deviner où était le danger, puisqu'il n'avait pas vu débarquer Saint-Osvin. Son adversaire pouvait l'attaquer aussi bien à droite ou à gauche que par-devant, car il ne se montrait nulle part. Il est vrai qu'on n'y voyait guère, à cause de la brume que la brise soulevait par instants, mais qui retombait presque aussitôt, comme un voile, sur cette grève boueuse. Il y avait à choisir entre deux partis : ou attendre de pied ferme que le vicomte se présentât, ou, au contraire, se mettre à sa recherche et tâcher de le surprendre à bonne portée de fusil, pour s'assurer l'avantage du premier feu.

Biscaros, qui ne se souciait pas de rester en cible près de sa *tillole*, se décida tout de suite à se mettre en quête, en marchant contre le vent. C'est ainsi qu'on procède à la chasse, afin de ne pas effaroucher le gibier, et, dans la circonstance présente, cette manœuvre était indiquée, d'autant que le brouillard était le meilleur préservatif contre la justesse du tir ennemi et que le vent rabattait du côté de Biscaros ce brouillard salutaire. Biscaros se lança donc délibérément dans une expédition dont il n'avait pas prévu toutes les difficultés. Il s'aperçut bientôt que le sol qu'il foulait manquait de consistance, et qu'il était malaisé d'y conserver son équilibre. Tantôt Biscaros s'y enfonçait jusqu'à mi-jambes, tantôt il glissait sur des couches limoneuses d'algues verdâtres.

Peu s'en fallut qu'il ne s'étalât tout d'abord sur ce lit d'herbes gluantes, et c'était le moindre des dangers qu'il courait ; car mieux valait encore tomber tout de son long que de s'envaser dans une fondrière où son ennemi aurait pu le fusiller tout à son aise.

L'île n'était qu'une plaine de boue, un *crassat*, disent les gens du pays, qui ne s'y aventurent pas sans avoir chaussé préalablement de longues palettes de bois, assez semblables aux raquettes dont se servent les Canadiens pour cheminer, pans leur pays, sur la neige molle. Mais Biscaros, qui avait

pêché jadis sur ces terrains perfides, savait qu'on y trouve des parties plus résistantes, assez faciles à reconnaître à certains indices quand l'œil s'y est exercé, et il ne fit plus un pas sans avoir examiné l'aspect de la vase et la couleur du varech.

Il était absorbé par cette occupation, lorsqu'il sentit s'envoler le feutre qui le coiffait. En même temps, il entendit siffler une balle. Le bruit du coup suivit de près le sifflement de la balle, et Biscaros se retourna vivement pour faire face à l'ennemi qui venait de le fusiller par derrière et qui l'avait manqué de bien peu, car le projectile avait effleuré le crâne et emporté quelques cheveux.

A Mensignac, le vicomte avait tiré un peu trop à gauche ; cette fois, il avait tiré un peu trop haut.

Biscaros le vit à cent pas de lui, tout au bord de la mer qui montait et placé de façon à l'empêcher de regagner la *tillole*. Le vicomte avait profité du brouillard pour exécuter ce mouvement tournant, et il avait pleinement réussi à couper la retraite à son adversaire.

Il aurait eu tout le temps de faire feu une seconde fois avant que Biscaros fût en mesure de riposter, mais il était occupé à remettre, sans se presser, une cartouche dans son fusil, et Biscaros ne perdit pas un instant.

Il visa avec soin et tira ses deux coups à quelques secondes d'intervalle. A cette distance, il aurait certainement touché une mouette à balle, et il resta stupéfait en voyant que Saint-Osvin était encore debout. Bien plus, au lieu de tirer de nouveau, Saint-Osvin remit son fusil en travers, comme un chasseur quêtant derrière son chien, et il s'achemina tranquillement vers son adversaire qui avait encore dix cartouches à brûler et qui venait de recharger son arme.

C'était marcher à la mort, et Biscaros se demanda si le beau Fernand était subitement devenu fou ; mais il aurait fallu qu'il fût fou lui-même pour l'épargner.

Il le laissa arriver jusqu'à cinquante pas, et il lui envoya encore une fois deux balles coup sur coup. Le vicomte ne broncha point et ne s'arrêta pas davantage.

Alors, seulement, Biscaros comprit.

Son fusil, en partant, n'avait pas fait beaucoup plus de bruit qu'une fusée de feu d'artifice, et l'explication de ce phénomène était bien simple. Les cartouches étaient chargées

de quelques grains de poudre mouillée, et les balles ne pouvaient pas porter. Elles avaient dû tomber presque en sortant des canons. Et si Saint-Osvin avait laissé Biscaros choisir un des deux paquets, c'est qu'elles ne valaient pas mieux les unes que les autres, tandis que celles dont Saint-Osvin s'était muni avant de descendre sur la grève contenaient de la poudre de première qualité. Aussi ne se pressait-il pas. Il tenait à ne plus manquer son ennemi, et comme il ne courait aucun risque à s'approcher, il était décidé à ne plus tirer qu'à bout portant.

Biscaros était perdu. Il aurait pu essayer de fuir. Il n'y songea même pas. Le vicomte l'aurait abattu comme un lapin qui se sauve. Biscaros jeta son fusil, croisa ses bras, releva la tête et attendit fièrement la mort.

Le vicomte avançait toujours, mais il s'arrêta à trente pas de son ennemi et il le mit en joue.

Puis, après avoir visé longtemps, il abaissa son arme et il se rapprocha encore, pour s'arrêter de nouveau à quinze pas.

— Assassin ! lui cria Biscaros.

— Assassin? non, ricana l'affreux Saint-Osvin. Nous avons joué la grosse partie, et vous l'avez perdue. Tant pis pour vous ! Je ne vous ferai pas grâce, mais je vous accorde un sursis de cinq minutes, le temps de vous dire ce que je compte faire quand vous ne serez plus là pour me gêner.

— Assassin ! assassin !

— Et vous ne me gênerez plus... même par votre souvenir, car on n'entendra jamais parler de vous. Voyez !... j'avais bien calculé... la mer monte, et dans un quart d'heure elle aura couvert la place où nous sommes... elle vous emportera, et les courants charrieront votre corps jusque dans l'Atlantique... on ne saura même pas que vous êtes mort... Briouze et sa fille croiront que vous vous êtes enfui parce qu'on allait vous arrêter... je répandrai le bruit qu'on a eu la preuve que c'est vous qui avez tué votre ami Gémozac... et plus tard, quand j'aurai regagné la confiance de ce cher marquis, j'épouserai sa fille.

C'était trop. Biscaros, fou de colère, ne voulut pas mourir sans essayer de tuer ce misérable à coups de crosse, et il se baissa pour ramasser son fusil. Le vicomte le laissa faire et vint à sa rencontre en épaulant afin d'être prêt à tirer, au moment où Biscaros le toucherait presque.

Il tenait à voir de près l'agonie du préféré de Nicole. Il avança donc encore, pendant que Biscaros se ruait sur lui ; mais au moment où il allait presser la détente, le terrain manqua sous ses pieds ; il s'enfonça jusqu'aux genoux dans la fange, et, en perdant l'équilibre, il lâcha son fusil.

La situation était retournée.

Maintenant, c'était le vicomte qui se trouvait désarmé, et Biscaros n'avait plus qu'à l'assommer comme on assomme un loup pris au piège.

Biscaros eut assez de présence d'esprit pour s'arrêter net et même pour reculer.

Saint-Osvin venait de s'enliser dans une de ces fondrières qu'on rencontre de place en place sur les *crassats* et qui sont de véritables puits de boue. Un pas de plus, et Biscaros aurait eu le même sort ; mais il avait vu le danger, et il l'avait vu à temps.

Il était sauvé, et le scélérat, qui tout à l'heure le tenait au bout de son fusil, l'abominable vicomte, allait mourir de la plus affreuse des morts.

En tombant dans le gouffre, il avait essayé tout d'abord de reprendre son arme. Il se sentait perdu, et il aurait voulu, avant de disparaître, brûler la cervelle à Biscaros. Mais le fusil, projeté en avant, n'était plus à portée de son bras ; il eut beau se démener dans l'étui de fange qui l'enserrait, il ne parvint pas à l'atteindre. Et cet effort inutile ne fit que l'enliser davantage. Il enfonçait peu à peu, comme si un poids attaché à ses jambes l'eût entraîné lentement dans les profondeurs de cet abîme vaseux.

La boue montait pouce par pouce, ligne par ligne. Il en avait déjà jusqu'à la ceinture. Il ne jetait pas un cri, mais ses yeux foudroyaient Biscaros. Sa dernière pensée était une pensée de haine. Il allait mourir en maudissant son ennemi.

Biscaros, ému de pitié, aurait voulu le sauver, ce vicomte qui avait deux fois essayé de l'assassiner ; mais il ne pouvait rien, et il ne lui restait qu'à fuir cet horrible spectacle. La vase faisait son œuvre, froide, silencieuse, implacable. Elle couvrait déjà les épaules et le cou. On ne voyait plus qu'une tête encore menaçante.

La bouche s'ouvrit pour lancer un dernier sarcasme.

— Vous croyez que Nicole m'a échappé à Mensignac ! cria

le mourant ; vous vous flattez, mon cher. Briouze est arrivé trop tard. Vous n'aurez que mes restes. Nicole a été...

Le vicomte n'acheva pas. La fange étouffa sa voix, éteignit ses regards, couvrit ses cheveux, et reprit son niveau à la place où il avait disparu.

Il y eut comme un bouillonnement. Des bulles d'air montèrent à la surface, et ce fut tout. Fernand de Saint-Osvin avait vécu. Et il ne s'était pas trompé : la mer qui montait allait couvrir la place où il venait de disparaître.

Biscaros courut à sa *tillole* qui flottait déjà, lança son fusil par-dessus bord et mit le cap sur la rive. Quand il aborda, il n'y avait plus personne à la fenêtre de l'appartement du marquis. Il jeta le grappin qui mordit le sable de la grève, et il débarqua vivement, trop heureux d'en être quitte à si bon compte. Il tomba, pour ainsi dire, dans les bras de Camille Civrac qui, depuis vingt minutes, l'attendait sur la plage, et qui l'interpella en ces termes :

— D'où diable venez-vous, mon cher?

Évidemment la Cadichonne avait parlé.

— D'où je viens? balbutia Biscaros. Je viens... de la chasse...

— Aux canards? acheva ironiquement Civrac. C'est ce que vous avez dit à Bernadette... et vous avez bien fait... Mais, à moi, vous pouvez bien dire la vérité. Vous venez de vous battre avec Saint-Osvin.

— Me battre?... non... il n'y a pas eu de duel... Il n'y a eu qu'une tentative d'assassinat. Et si je vis encore, ce n'est pas la faute de cet homme.

— Alors, vous l'avez tué?

— Non, Dieu merci !... Il est mort... étouffé... dans la boue...

— Il y a donc une justice là-haut !

— Oui... heureusement... et une justice qui vaut mieux que celle des hommes.

— Vous êtes dur pour la magistrature, dit en riant le substitut ; mais je reconnais que nous nous trompons souvent. Vous en savez quelque chose. Que voulez-vous ! les magistrats ne sont pas infaillibles, et lorsque cet excellent Sourdeval, juge d'instruction, vous a fait coffrer, malgré tout ce que j'ai pu lui dire, il croyait bien tenir l'assassin de Gémozac.

Maintenant que la situation est éclaircie, qu'allez-vous faire? Je suis venu à votre rencontre tout exprès pour vous le demander.

— Et que voulez-vous que je fasse? Voulez-vous que j'aille raconter à M. Sourdeval que ce vicomte m'a provoqué, que j'ai eu le tort d'accepter un duel sans témoins, au fusil, à l'américaine?

— Mais il ne s'agit pas de cela, puisque le Saint-Osvin n'est plus de ce monde... Il ne ressuscitera pas pour vous calomnier encore... Il s'agit du vieux résinier du Truc de la Truque.

— Oui, je sais... la Cadichonne m'a dit qu'il se meurt...

— Et qu'il demande à se confesser à vous avant de mourir. Bernadette m'a dit cela, à moi aussi... et je crois bien qu'elle en a parlé à Mlle de Briouze. Il fallait bien qu'elle lui en parlât, pour que Mlle de Briouze lui permît de s'absenter. Elle l'a obtenue, sa permission. Elle a pris une carriole, et en ce moment elle ne doit pas être loin de la cabane du père La Chamade. Voulez-vous que nous allions l'y rejoindre?

— Je ne demande pas mieux... mais M. de Briouze?...

— Il ne se doute de rien, et il dort encore. Nous aurions grand tort de le réveiller. Il gâterait tout, s'il s'en mêlait. Et je suis d'avis de laisser sa fille en repos jusqu'à notre retour. J'ai loué deux chevaux de selle qui nous attendent sur le boulevard de la Plage. Nous n'avons plus qu'à partir.

— J'aurais voulu d'abord changer de vêtements.

— Pourquoi? Parce que vous êtes couvert de boue? Qu'importe! Nous n'allons pas nous promener aux Champs-Élysées. Et du reste, si vous rentriez au Grand-Hôtel, vous tomberiez sur Mlle de Briouze, qui vous guette pour vous poser des questions auxquelles vous seriez probablement très embarrassé de répondre.

— Vous avez raison. Il vaut mieux que je ne la voie pas maintenant. Je suis prêt à vous suivre.

— A la bonne heure! Vous commencez à comprendre la situation, et moi, je commence à espérer que tout finira bien.

— Et Caussade? demanda timidement Biscaros, qui comptait beaucoup sur l'appui de ce gentilhomme.

— Caussade vous sera très utile... plus tard... quand il sera temps d'user à votre profit de l'influence qu'il a recon-

quise sur son ami le marquis. Maintenant, il nous gênerait. La Chamade ne le connaît pas, et répugnerait peut-être à dire la vérité devant lui. Il suffira que je sois là pour entendre ses aveux... Et quand je les aurai recueillis, je filerai sur Bordeaux par le premier train.

— Sur... Bordeaux?

— Eh, oui !... Sourdeval y est, à Bordeaux... Il me croira, moi, substitut du procureur de la République, si je lui dis que le vieux résinier s'est rendu coupable du meurtre de Gémozac... Et il signera, séance tenante, votre ordonnance de non-lieu définitive.

— Je le souhaite, mais... j'ai bien de la peine à croire que ce résinier ait assassiné un homme qu'il n'avait jamais vu... et qu'il ne pouvait pas haïr. Pourquoi aurait-il commis ce crime atroce?

— Pour voler, parbleu ! Vous oubliez les pièces d'or à l'effigie de Louis XVIII. Moi, je m'en souviens, et si je n'en ai pas encore parlé au juge d'instruction, c'est que vous m'avez prié de n'en rien faire. Mais l'heure a sonné des éclaircissements définitifs. Il faut que la lumière se fasse dans votre intérêt. Et votre innocence sera reconnue sans que personne en pâtisse, puisque le coupable va mourir.

— Son fils lui survivra, et son fils est le promis de Bernadette, qui a sauvé Mlle de Briouze.

— Pierre n'a rien à craindre. Il lui sera facile de prouver qu'il n'a jamais su d'où venaient les louis que son père lui a donnés. Venez-vous, mon cher? demanda Camille Civrac pour clore l'entretien.

Il était très attaché à son ami, mais il était magistrat, et les objections répétées que Biscaros mettait en avant commençaient à l'impatienter.

— Allons ! dit Aurélien assez à contre-cœur.

Et il suivit Civrac, qui le conduisit à l'endroit où les chevaux les attendaient, gardés par un gavroche d'Arcachon, deux petits chevaux landais qui ne payaient pas de mine, mais qui pouvaient faire six lieues au galop sans tomber fourbus. Civrac piqua des deux, Biscaros aussi, et ils se lancèrent à fond de train sur la route qui mène au Truc de la Truque, à travers la forêt, route accidentée s'il en fut, et dont les pentes escarpées les obligèrent bientôt à modérer leur

allure. Biscaros l'avait déjà suivi à cheval, ce chemin, dans des circonstances qui lui revenaient en mémoire : le jour où il avait appris de la bouche de Bernadette que Nicole pensait à lui et où, un peu plus loin, il avait reçu à brûle-pourpoint la première déclaration de la marquise Dolorès.

Que d'événements depuis ces rencontres ! Et l'avenir pour Aurélien n'était pas moins sombre.

— Alors, lui demanda brusquement le substitut, pendant que leurs montures grimpaient une dune au pas, vraiment, ce n'est pas vous qui avez purgé la terre de ce misérable? Vous vous êtes battus, pourtant? au pistolet, n'est-ce pas?

— Non... au fusil... Il a tiré sur moi... il m'a manqué... j'ai riposté... C'était bien inutile, car il m'avait remis des cartouches chargées de telle sorte qu'elles ne portaient pas la balle. Elles contenaient plus de sable que de poudre.

— C'est un tour digne de lui. En avez-vous gardé quelques-unes, comme échantillon de son savoir-faire?

— Il y en avait douze. Je n'en ai tiré que quatre. Toutes les autres sont dans ma poche.

— Conservez-les, pour le cas où l'on vous inquiéterait à propos de cette excursion matinale aux *crassats* du bassin.

— Je n'y manquerai pas ; j'ai bien gardé les dés dont il se servait pour tricher au jeu, et je ne m'en suis pas servi pour le confondre ; j'espère que je n'en serai pas réduit à montrer les cartouches pour prouver qu'en me proposant ce duel, il avait l'intention de m'assassiner. Personne ne nous a vus.

— Espérons-le. Est-ce lui qui avait loué la barque?

— Il en avait loué deux. J'en ai ramené une. L'autre est restée là-bas... les fusils aussi.

— On ne les retrouvera pas, les fusils... ils disparaîtront dans la vase... Mais on retrouvera l'embarcation...

— On croira que celui qui la montait s'est noyé par accident...

— Et comme ce chenapan n'avait pas un ami, nul ne s'inquiétera de savoir ce qu'il est devenu. Donc, vous n'avez rien à craindre de ce côté... et pour le reste, je compte beaucoup sur la confession du père La Chamade... Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard !... Un temps de galop, voulez-vous?

Biscaros ne se fit pas prier, et, vingt minutes après, les vaillants poneys des Landes arrivèrent, sans trop souffler, au pied du Truc de la Truque.

Là, il fallut mettre pied à terre, et en descendant de cheval ces messieurs avisèrent au bas de la montée la carriole qui avait amené la Cadichonne, une de ces voitures en osier, surmontées d'une impériale en forme de dais et garnies de rideaux de toile, qui foisonnent dans les rues d'Arcachon.

Le cocher fumait sa pipe, pendant que ses bêtes mangeaient l'avoine, et il se chargea volontiers de garder les poneys qu'il était inutile de traîner par la figure jusqu'au haut de la dune. A ce moment, les deux amis furent assez surpris de voir arriver, au pas accéléré, Bernadette en personne, Bernadette essoufflée d'avoir couru et gesticulant pour appeler le conducteur, faute de pouvoir crier.

— Eh bien? demanda Civrac.

— Ah ! messieurs, que vous arrivez bien ! s'exclama-t-elle. Justement, le vieux demande après vous... il veut vous voir avant de mourir... et c'est tout au plus s'il en a pour une heure.

— Mais ce n'est pas à nous qu'il vous envoie, je suppose, dit Biscaros. Il ne savait pas que nous arrivions.

— Non... Il m'a commandé de lui amener le cocher.

— Comment ! pour le voiturer à Arcachon?

— Pas pour ça. Il a un poids sur la conscience... un secret, et il veut le dire devant quelqu'un d'autre que son fils et moi.

Civrac et Biscaros échangèrent un regard. Les prévisions du substitut se réalisaient. La Chamade, pressé par le remords, allait faire des aveux *in extremis*, et ils allaient enfin savoir la vérité sur le meurtre de Gémozac. Seulement, s'il fallait en croire la Cadichonne, il n'y avait pas un instant à perdre. Et Civrac pensa que le cocher ne serait pas de trop pour entendre les dernières paroles du vieux résinier, car on ne suspecterait pas le témoignage de cet Arcachonnais, s'il était appelé à répéter devant le juge d'instruction la confession qu'il allait entendre, tandis que ce magistrat pourrait douter de la bonne foi de tous ceux qui avaient été plus ou moins mêlés à l'affaire du chalet. Après avoir attaché près de ses chevaux les deux poneys qui du reste n'avaient pas envie de s'échapper, après la course qu'ils venaient de fournir, le

cocher, encouragé par Civrac, suivit Bernadette et les deux amis jusqu'à la clairière où le bonhomme avait élu domicile depuis trente ans.

Il était étendu sur un lit de pailles sèches, à l'entrée de sa cabane. Son fils, agenouillé près de lui, le faisait boire avec une gourde pleine d'eau-de-vie dont il avait appliqué le goulot sur les lèvres du moribond. Le remède était bon, car le vieux résinier ouvrit les yeux et se souleva sur ses coudes en disant à Pierre :

— Soutiens-moi, mon garçon... Quand je suis couché sur le dos, j'étouffe... et il faut que je parle devant ces messieurs... pendant que j'en ai encore la force.

Et, dès qu'il fut adossé aux genoux de son fils qui s'était accroupi derrière lui, La Chamade dit à Aurélien :

— Merci d'être venu. Je finirai plus doucement, après que je t'aurai demandé pardon.

— Pardon de quoi, mon brave? demanda Biscaros, afin de ne pas avoir l'air de savoir de quoi il s'agissait.

— De t'avoir laissé arrêter et conduire en prison, quand je n'avais qu'à parler pour t'en tirer. S'ils ne t'avaient pas lâché, je serais allé me dénoncer ; mais c'est trop que tu y sois resté trois jours à cause de moi.

— Prenez garde à ce que vous allez dire ! interrompit charitablement Aurélien. Mon ami que voici est magistrat.

— Tant mieux ! répondit le vieillard. Ça se trouve bien... et je le prie de m'écouter. Ça ne sera pas long...

Puis, s'adressant au cocher qu'il connaissait pour l'avoir vu souvent amener des touristes au Truc de la Truque :

— Approche, Médard ; tu pourras dire aux camarades que je me suis repenti avant d'avaler ma gaffe, et que j'ai tâché de réparer le mal que j'ai fait. Tu leur diras aussi comment un honnête homme peut devenir un coquin... il ne faut qu'une occasion.

Pierre avait sans doute déjà reçu les confidences de son père, car ce début ne le fit pas tressaillir, et sa figure n'exprima qu'une profonde douleur ; mais le cocher parut stupéfait, et les deux amis, très émus, écoutèrent de toutes leurs oreilles.

Bernadette pleurait.

— Oui, reprit le vieux résinier, j'ai vécu trop longtemps. Si j'étais mort à la mer pendant que je naviguais, ou seule-

ment il y a trois mois dans mon gourbi, je n'aurais jamais rien eu à me reprocher. Et maintenant, je ne suis plus qu'un voleur.

— Et un assassin, ajouta mentalement Biscaros. Civrac avait deviné. C'est ce vieux coquin qui a tué Gémozac.

— J'ai volé de l'or... des louis tachés de sang que j'ai pris dans la poche d'un homme qui râlait... et je me suis sauvé... Aurélien le sait bien... il m'a vu et il a tiré sur moi... c'est malheureux qu'il m'ait manqué... s'il m'avait mis une balle dans la tête, on les aurait trouvés sur moi, ces louis, et l'on aurait reconnu mon corps, mais tout le monde aurait dit que c'était un coup de folie... personne dans le pays n'aurait voulu croire que La Chamade avait dépouillé un mort... et puis on aurait eu l'or et on l'aurait restitué.

— Qu'en avez-vous fait? demanda Civrac.

— Je l'ai... dépensé, dit le vieillard avec effort ; pas tout... il y avait douze cents francs... il en reste huit cents... Je les ai remis à Pierre, qui les rendra aux parents de ce Bordelais... Il travaillera pour gagner de quoi rapporter plus tard l'argent qui manque.

Civrac et Biscaros regardèrent Pierre, qui dit brusquement :

— Oui, je les rendrai ; c est moi qui les ai dépensés... et c'est pour moi que mon père les avait pris. Je suis plus coupable que lui, car si je ne lui avais pas demandé de quoi aller à Paris, il n'aurait pas fait ce qu'il a fait. Il a perdu la tête... et... le diable s'en est mêlé.

Cette façon d'expliquer un crime par l'intervention du diable parut insuffisante au substitut, et il demanda au père :

— Vous ne prétendez pas, je suppose, que c'est le hasard qui vous a mis en présence de Gémozac? Le crime a été prémédité... vous avez vu Gémozac sortir du Casino, vous l'avez suivi...

— Non, je ne l'ai pas suivi, dit vivement La Chamade. J'étais venu rôder autour du chalet des Pervenches parce que je voulais parler à Bernadette... je savais qu'elle était allée à Arcachon, et j'attendais qu'elle rentrât pour l'aborder, quand elle passerait... je m'étais caché sous les pins... on ne pouvait pas me voir, et moi, j'ai tout vu... quand le Bordelais est tombé, j'étais à trente pas de lui...

— Vous ne dites pas la vérité. Le coup a été tiré de très près.

— Vous croyez donc que c'est moi qui l'ai tué?

— Qui l'aurait tué, si ce n'est vous?

— Mais je n'ai jamais possédé ni un fusil, ni un pistolet !... Non, ce n'est pas moi... pourquoi mentirais-je, maintenant que je vais mourir?... j'avoue que j'ai volé... j'avouerais aussi bien que j'ai assassiné...

— Mais si vous n'avez fait qu'assister au meurtre, comment ne vous êtes-vous pas précipité sur le meurtrier? Vous auriez pu l'arrêter.

— Non, je n'aurais pas pu... il courait trop vite, et si je m'étais montré, Aurélien aurait cru que j'avais assassiné son ami. Je n'ai pas bougé, et l'idée infernale ne m'est venue qu'après... Quand j'ai vu Aurélien disparaître derrière le chalet, je ne sais pas ce qui s'est passé dans ma tête... je me suis figuré que l'homme qu'on venait de tuer devait être cousu d'or... la tentation a été trop forte.

— Et vous l'avez fouillé?

— Oui... l'or débordait de ses poches... j'en ai pris une poignée. Aurélien m'a surpris, et je me suis sauvé ; il a tiré sur moi, et malheureusement il ne m'a pas touché. Je suis rentré ici en courant, et le lendemain Pierre a été arrêté.

— On l'a relâché au bout de trois jours, mais on cherche encore l'assassin. Nommez-le donc, puisque vous l'avez vu.

— L'assassin? répondit La Chamade ; c'est la femme de ce Parisien qui avait loué le chalet des Pervenches.

— La marquise de Briouze ! s'écria Civrac ; c'est impossible !

— Je vous dis que c'est elle. Je l'ai bien reconnue... elle n'avait même pas pris la peine de se déguiser... Elle était cachée derrière le grand pin où elle avait donné rendez-vous à son amant, et elle a tiré sur lui presque à bout portant. Je l'ai vue rentrer au chalet par une porte qui est sur le côté. Elle a dû remonter dans sa chambre... et elle a eu si vite fait que, si l'on y était entré, on l'y aurait trouvée, assise tranquillement... loin de la fenêtre.

— Elle n'est plus là pour se justifier... c'est pour cela que vous l'accusez, dit le substitut, sceptique par état et peu crédule de son naturel. Comment était-elle habillée?

— Comme toujours... Elle avait jeté sur ses épaules un manteau à capuchon, mais pendant qu'elle se sauvait le capuchon est retombé en arrière... et j'ai vu sa figure comme je vois la vôtre...

— Vous l'aviez donc déjà rencontrée?

— Très souvent, près du chalet... et sur la route du Moullo... et dans la forêt... elle était toujours en l'air... Elle est même venue deux ou trois fois au Truc de la Truque, et elle m'a parlé. Comment ne l'aurais-je pas reconnue?... En se sauvant, elle a passé tout près de moi, et il faisait clair de lune.

— Et vous ne l'avez pas dénoncée, dès le lendemain?

— Il aurait fallu me dénoncer moi-même... On m'aurait demandé ce que je faisais là, et je n'aurais pas pu répondre... Elle m'aurait accusé, on aurait cru que je la calomniais pour me tirer d'affaire, et l'on m'aurait condamné... J'ai été lâche... Je n'ai rien dit. Et, quand j'ai su qu'on avait remis en liberté tous ceux qu'on avait arrêtés, je me suis promis de ne jamais parler. C'est Pierre qui, en revenant de Paris, m'a appris que le fils de mon ancien armateur n'était pas sûr de ne plus être inquiété, et que la femme de ce marquis était morte. Alors, je me suis décidé. J'ai couru toute la nuit comme un fou dans la forêt, et après, quand j'ai eu bien chaud, je me suis mis jusqu'au cou dans le canal de Cazau. J'ai eu la chance d'y attraper le coup de la mort. J'ai senti que c'était fini, et j'ai envoyé chercher Pierre à la Teste. Je lui ai tout raconté... ça m'a soulagé, et maintenant, je puis partir, puisque vous m'avez entendu tous... encore une fois, pardon ! et adieu !

Ce fut la dernière parole du vieux résinier. Il ferma les yeux, il s'affaissa dans les bras de son fils et il s'endormit du sommeil éternel, sans convulsions, sans même pousser ce dernier soupir avec lequel s'envole l'âme des mourants.

Bernadette tomba à genoux et se mit à réciter tout bas une prière. Pierre, trop ému pour pouvoir pleurer, resta penché sur le corps inanimé. Le cocher, très troublé par tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, n'imagina rien de mieux que de s'enfuir.

Civrac dit tout bas à Biscaros :

— Venez, mon cher, nous n'avons plus rien à faire ici, et je vous jure maintenant que vous épouserez Mlle de Briouze.

Camille Civrac a été prophète, mais prophète à longue

échéance, car une année tout entière a passé sur cette sombre histoire, et Aurélien Biscaros n'épousera que l'an prochain Mlle de Briouze. Peu s'en est fallu qu'elle ne l'épousât jamais, car le marquis n'y voulait pas entendre. Il a résisté aux prières de sa fille et aux conseils de son ami Caussade, qui ne s'épargnait pas à essayer de le fléchir. Il s'était buté à l'idée qu'il ne devait accepter pour gendre qu'un gentilhomme, et que ses futurs petits-fils ne pouvaient pas décemment porter le nom plébéien de Biscaros. Mais ce refus obstiné a été le dernier acte de volonté de M. de Briouze. Dolorès n'était plus là pour l'achever, mais elle l'avait si bien entamé qu'il ne s'en est pas relevé.

Quinze jours après son arrivée à Arcachon, la paralysie générale s'est déclarée, et elle a fait de si rapides progrès qu'on n'a pas pu le ramener à Paris. Il a langui six mois à Arcachon, dans une villa louée pour la circonstance. Il y est mort, sans souffrir et même sans jamais avoir eu conscience de son état, mais non pas sans penser souvent à Fernand de Saint-Osvin. Ce vicomte taré lui manquait, et il se plaignait qu'il l'eût abandonné, car il a toujours ignoré la sinistre fin de l'amant de sa femme. Aurélien et Civrac se sont bien gardés de la lui apprendre, et personne ne l'a sue. Bernadette, qui s'en est doutée, n'a pas cherché à se renseigner ; les gens de l'hôtel où Saint-Osvin était descendu sous un faux nom et où il n'avait logé qu'une nuit ont cru qu'il avait péri par accident. La vase n'a pas rendu le cadavre.

La déclaration suprême du vieux résinier a mis pour toujours Biscaros à l'abri des poursuites qui le menaçaient encore avant la confession de La Chamade, et il a dû cet heureux résultat à l'intelligente intervention de son ami le substitut. Camille Civrac a convaincu le juge d'instruction, qui, après avoir entendu les témoins de l'agonie du solitaire du Truc de la Truque, a rendu une ordonnance de non-lieu définitive. Les coupables n'étant plus de ce monde, la justice humaine n'avait plus qu'à désarmer.

Après la mort de son père, Mlle de Briouze aurait pu se marier. Elle a préféré attendre la fin de son deuil, et Aurélien a accepté, sans se plaindre, ce délai imposé par les convenances. L'ami Caussade s'est chargé d'assurer à l'orpheline une existence provisoire à laquelle le monde n'a pu trouver à

redire. Il a décidé une respectable dame de sa parenté à habiter avec Nicole, qui s'y est établie pour un an, le château qu'elle a hérité de son père. Aurélien est venu se fixer à Périgueux, et on le rencontre plus souvent sur la route de Mensignac qu'au cercle de la Philologie.

Bernadette n'avait pas les mêmes raisons que sa jeune maîtresse pour différer de se marier. Elle et Pierre La Chamade n'étaient pas du monde où les usages sociaux font loi. Leur noce s'est faite, au printemps, dans la chapelle du château. Pierre a été promu régisseur et garde général des terres que la future Mme Biscaros possède en Périgord. Bernadette le secondera dans l'exercice de ses fonctions administratives, en se chargeant de surveiller la lingerie, la buanderie et même la basse-cour. Le mari et la femme viendront d'ailleurs à Paris, tous les hivers, avec leurs maîtres, et leur présence ne sera pas inutile à l'hôtel de Briouze pour diriger les nouveaux domestiques, car Nicole a renvoyé tous ceux qui avaient servi chez son père, et elle a bien fait. Ils avaient trop connu la marquise, le vicomte et la *tia* Carmen.

Les deux couples seront parfaitement heureux, et ils ont bien mérité de l'être : Aurélien et Nicole pour tout ce qu'ils ont souffert ; Pierre et Bernadette pour les avoir puissamment aidés à se défendre contre leurs indignes ennemis. Bernadette surtout, qui est venue à bout de l'odieuse Dolorès, en la menaçant de montrer le billet doux qu'elle avait trouvé dans un godet à résine ; Bernadette, qui a deux fois sauvé la vie à Mlle de Briouze, et qui n'a eu qu'un tort : celui d'avoir gardé un peu trop longtemps le secret de la Cadichonne.

FIN

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24922.

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE PLON

BIBLIOTHÈQUE DU "FOYER"

POUR SE BIEN NOURRIR

ALIMENTATION DANS LA FAMILLE
CUISINE DES MALADES — 600 RECETTES

Par Mlle E. VESCO DE KÉRÉVEN

Un volume cartonné, illustré de 24 gravures..... 5 francs

LA CUISINE DES MALADES

COURS PROFESSÉS AU « FOYER »
PAR LES DAMES INFIRMIÈRES DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE
DE SECOURS AUX BLESSÉS MILITAIRES

Un volume in-16..... 4 fr. 50

COURS DE PANSEMENTS

ET SOINS D'URGENCE AUX MALADES

par le Docteur ABRAND

Un volume in-16, avec 76 figures..... 4 fr. 50

LE BRIDGE AUX ENCHÈRES

PAR

Un ancien X

Nouvelle édition revue et complétée par les règles du Bridge-pirate, du Bridge-contrat, etc.

Broché..... 5 fr. 50
Cartonné..... 7 fr. »

LA REVUE
HEBDOMADAIRE
ET SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

Paraissant le Samedi

— VINGT-NEUVIÈME ANNÉE —

Directeur : **FERNAND LAUDET**, DE L'INSTITUT

La REVUE HEBDOMADAIRE a publié ou publiera en 1920 :

Les *Conférences* de la *Société des Conférences*, dont le droit de reproduction lui est exclusivement réservé : *le Chemin de la victoire*, dix leçons, par M. Louis MADELIN ; *Madame de Sévigné*, six leçons, par M. André HALLAYS ; *Demain*, quatre conférences, par Mme Marcelle TINAYRE, Mgr RUCH, M. le général DE CASTELNAU, M. René DOUMIC.

Ovide, étude en six leçons, par M. Émile RIPERT, professeur à la Faculté d'Aix.

Les Vœux de nos Provinces, enquête faite auprès des représentants les plus éminents de nos provinces : Alsace, Lorraine, pays dévastés, Normandie, Bretagne, etc.

Une suite d'articles dus à la collaboration de MM. Raymond POINCARÉ, Maurice BARRÈS, Louis BARTHOU, Gabriel HANOTAUX, Jean BOURDEAU, Henri JOLY, Camille JULLIAN, Alfred REBELLIAU, etc.

De Mmes Edith WHARTON, comtesse DE NOAILLES, Marie-Louise PAILLERON, etc.

Des romans de R. L. STEVENSON, Al. ARNOUX, Charles LE GOFFIC, André LICHTENBERGER, Henri BACHELIN, Camille MAYRAN.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS ET DÉPARTEMENTS.....	40 fr.	21 fr.	11 fr.
ÉTRANGER	48 fr.	25 fr.	13 fr.

Le numéro : 2 francs

(Les abonnements partent du 1er de chaque mois)

On s'abonne dans les bureaux de *la Revue hebdomadaire*, 8, rue Garancière (6e), dans les librairies et dans les bureaux de poste de France et de l'Étranger.

SUR DEMANDE, ENVOI D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN

PLON, 8, rue Garancière (6e) — (TÉL. FLEURUS 12-53) **PARIS**

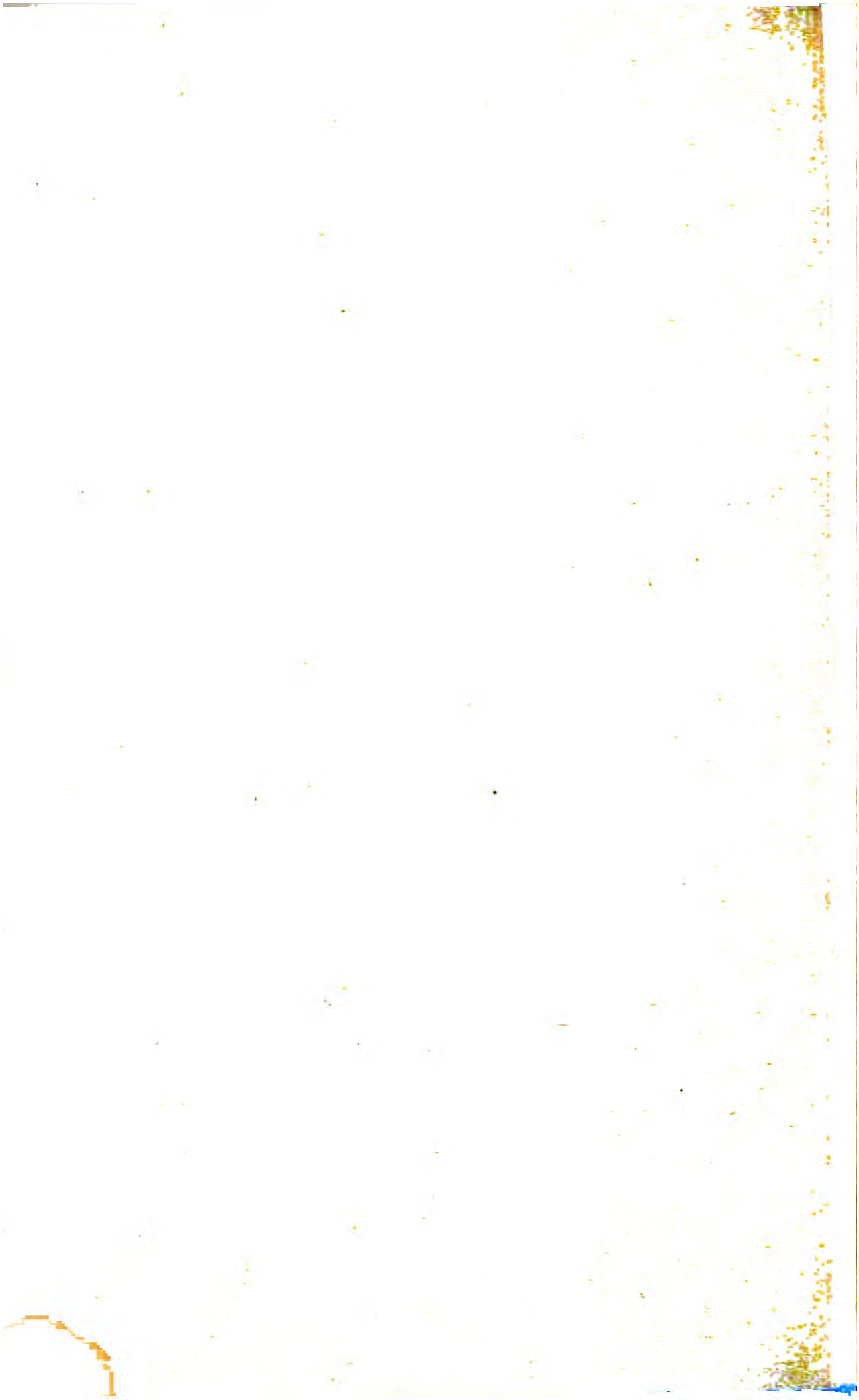
64655533

F. DU BOISGOBEY

LE CHALET DES PERVENCHES

140

PLON-NOURRIT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, rue Garancière - 6e
PARIS



LABOR
IMPROBVS
OMNIA VINCIT